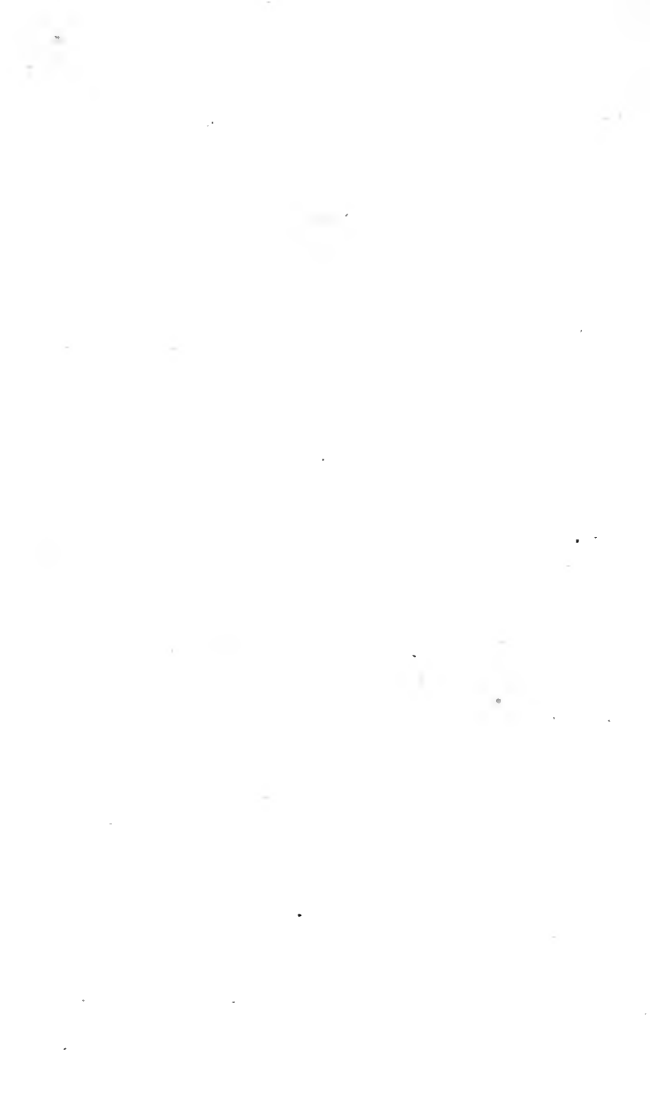
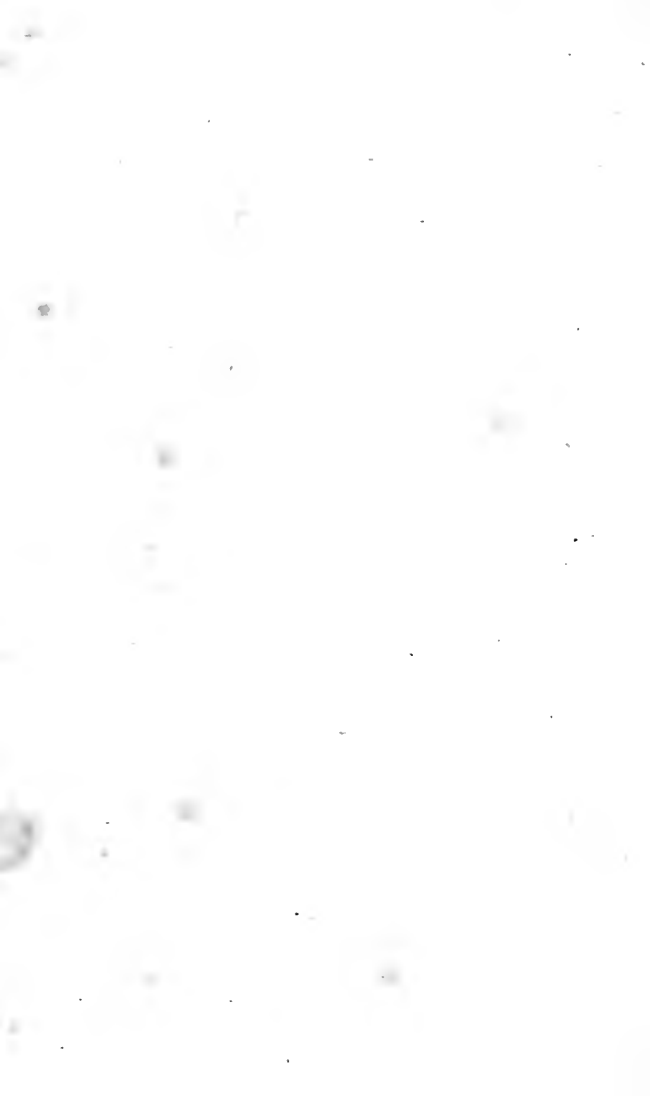


Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa



REVUE
DE PARIS.



REVUE
DE PARIS,

ÉDITION AUGMENTÉE

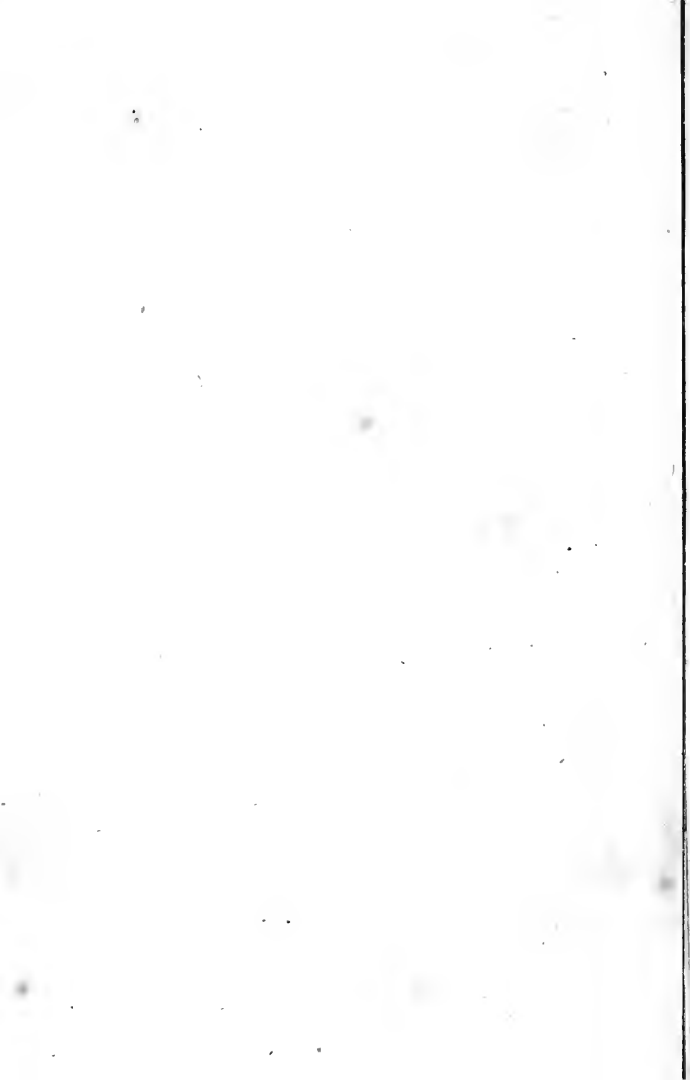
DES PRINCIPAUX ARTICLES
DE LA REVUE DU XIX^e SIÈCLE.

TOME PREMIER.

JANVIER 1840.

Bruxelles,
SOCIÉTÉ TYPOGRAPHIQUE BELGE,
AD. WAHLEN ET COMPAGNIE.

1840



L'ARCHIPRÊTRE DES CÉVENNES.

XIV (1).

TOINON LA PSYCHÉ.

Pendant que l'insurrection religieuse soulève la population cévenole, nous allons conduire le lecteur à une modeste hôtellerie d'Alais, ville située à dix lieues environ du théâtre des scènes que nous venons de retracer.

Cette auberge, dont la pieuse enseignre représentait une *croix pastorale*, était tenue par Thomas Rayne, bon catholique.

Sans doute des voyageurs de distinction venaient d'arriver, car on voyait à la porte de l'hôtel une chaise de poste dételée, des chevaux écumant de sueur, un postillon comptant l'argent qu'il venait de recevoir, et un laquais vêtu en courrier qui aidait une suivante accorte et égrillarde, véritable *Marion* de comédie, à déballer quelques cartons.

Un jeune homme très-petit, très-gros, à figure commune, suffisante, vêtu d'un habit de voyage ridiculement chargé de broderies, surveillait cette opération.

(1) Voyez tom. XII, pag. 21 1859.

Craignant qu'une des caisses placées sur l'impériale ne fût pas enlevée avec assez de précaution, le gros jeune homme monta résolument sur une des roues de la chaise, en disant au laquais : — Tête-bleue ! prends donc garde, Mascarille, c'est la caisse aux senteurs de Martial... et...

— J'ai déjà prié monsieur de ne pas me tutoyer, dit le grand laquais, en interrompant son maître, d'un air à la fois respectueux et insolent. Je n'ai quitté la maison de monseigneur le duc de Nevers et je ne suis entré chez monsieur qu'à cette condition.

— Allons, allons, il suffit, Mascarille ; faites seulement bien attention à cette caisse, dit le jeune homme en rougissant.

— Vous ne savez donc pas, monsieur Taboureau, reprit la brune suivante en riant d'un air malin, en montrant deux rangées de dents du plus bel émail, vous ne savez donc pas que M. de Mascarille ne permet à ses maîtres de le tutoyer que lorsqu'ils sont ducs... et encore je ne sais pas même s'il accorde ce privilège-là aux ducs à brevet.

— Taisez-vous, Zerbinette, dit M. Taboureau d'un air courroucé.

A ce moment une voix d'un timbre charmant fit entendre ces mots accentués avec une impatience croissante :

— Monsieur Taboureau ! monsieur Taboureau ! monsieur Taboureau !

Au premier appel, l'heureux possesseur de ce beau nom de Taboureau avait vivement levé la tête vers la fenêtre d'où semblait sortir la voix ; au second appel, il s'était écrié : Me voici, belle *Psyché*... et il avait perdu l'équilibre ; au troisième appel, il avait lourdement sauté de la roue, en entraînant malheureusement la caisse de parfums qu'il soutenait, et qui se brisa avec un sourd fracas ; enfin, au quatrième appel, il s'était précipité dans l'hôtellerie en répondant : Me voici ! me voici ! me voici ! Car la jolie voix appelait toujours Taboureau, et commençait à se monter sur un diapason assez voisin de la colère.

Lorsque M. Taboureau entra dans la plus belle chambre de l'auberge, Toinon la *Psyché*, car c'était elle, s'irritait déjà très-fort de la lenteur de son gros chevalier.

Toinon avait vingt ans au plus ; sa taille petite et mignonne était d'une grâce juvénile, d'une perfection tellement idéale, que

le roi Louis XIV, devant qui Toinon avait représenté *Psyché* dans l'intermède de Molière qui porte ce nom, n'avait pu s'empêcher de dire en voyant danser cette adorable créature :

— *Voilà assurément Psyché.*

Depuis ce jour, les gens de la cour et du bel air n'appelèrent plus Toinon que la *Psyché*, et bientôt elle éclipsa les fameuses danseuses *Pécourt* et *Desmâtins*, jusque-là sans rivales dans la danse des sylphides de la *Statue d'Or*, ballet du temps (1).

Il était impossible de voir quelque chose de plus charmant et à la fois de plus naïf et de plus éveillé, que la fraîche et jolie mine de Toinon. Ses cheveux châains clairs à reflets dorés entouraient son front de neige. Au-dessous de deux minces sourcils bruns, étincelaient ou mouraient, à travers leurs franges de longs cils noirs, deux grands yeux gris-bleu qui pouvaient, selon le caprice de Toinon, pceller de malice, ou se noyer de langueur. Un petit nez relevé, mutin, moqueur, insolent, dont le bout rosé s'agitait imperceptiblement à la moindre émotion, relevait de son piquant attrait cette délicieuse physionomie, ronde, blanche, purpurine, dont les lèvres humides, vermeilles et rebondies, respiraient la malice et la sensualité.

Toinon ne connaissait ni son père ni sa mère. Son roman était simple. Eufant trouvée de Paris, ramassée dans une rue du Marais par des bateleurs, elle avait suivi leur troupe jusqu'à l'âge de quatorze ans. Un jour *Feuillet*, célèbre choréographe et maître des ballets de l'hôtel de Bourgogne (2), vit danser Toinon sur la place Royale : frappé de sa grâce et de sa gentillesse, il proposa aux saltimbanques de la lui abandonner. En peu de temps, grâce aux soins de ce maître habile, Toinon fit de rapides progrès, parut dans tous les intermèdes, et fut enfin remarquée par le roi, qui d'un mot fit la fortune de la petite fille en l'appelant *Psyché*.

De ce mot, de ce jour, la Toinon fut à la mode.

Moralement, la *Psyché* était fort de l'école de Marion Delorme et de M^{lle} de l'Enclos ; si, comme ces belles émules, elle ne se piquait pas généralement de fidélité, comme elles Toinon avait

(1) Livret d'opéra de Le Roi, 1699.

(2) Voir la *Chorégraphie de Feuillet*; Paris, 1701.

toujours cherché ou choisi ses préférences parmi les gens de la meilleure compagnie. Son dernier amour, ou plutôt la seule et la première passion qu'elle eût ressentie de sa vie avait été pour le marquis Tancrède de Florac, que nous avons vu à la tête des dragons de Saint-Sernin, servant d'escorte à l'archiprêtre. Le marquis Tancrède était de tous points capable d'inspirer un tel attachement. Nul n'était plus renommé pour l'ampleur ébouriffée de ses perruques blondes, pour l'audace cavalière de son débraillé à la gourgardine, pour la magnificence de ses équipages, de ses habits et de ses dentelles : « Il était *malines* depuis le col jusqu'aux chaussons, et pouvait faire armes séduisantes de ses tabatières, montres et poivrières, tant elles étaient d'un furieux bon goût (1). Toujours barbouillé de tabac d'Espagne, toujours ivre, grand brelandier, habile académiste, des plus redoutables à la paume, jouant du luth comme un archange, et dansant une courante ou un pas de caractère comme L'Étang (2) lui-même, le marquis Tancrède, moqueur, brillant, hardi, avait eu des galanteries sans nombre, mais seulement parmi la fine fleur des femmes de la cour, fuyant comme peste les femmes de robe, les bourgeoises et les comédiennes.

Toinon avait bien des fois en soupirant lorgné le beau Tancrède, lorsqu'il venait étaler ses canons, ses rubans et sa perruque sur les banquettes de la scène, d'où il interrompait effrontément les acteurs. Mais le marquis était resté de marbre aux coquettes agaceries de la Psyché.

Une si dédaigneuse insonciance devait exaspérer une tête ardente et folle comme celle de Toinon. Elle se piqua au jeu, tant et si bien, que le beau Tancrède fut heureux à peu près malgré lui. Le bonheur ne changea rien aux airs méprisants dont il continua d'accabler la pauvre créature. Soit dépit, soit esprit de contradiction, soit véritable amour, malgré les insolences, malgré les duretés du marquis, cette fille qui n'avait

(1) Voyez pour ce portrait des merveilleux du temps *la Thèse des Dames*, acte Ier, scène iv. Gheraldi, théâtre de l'hôtel de Bourgogne, 1701. Ce répertoire est un trésor de documents précieux sur les mœurs et usages de l'époque.

(2) Fameux danseur du temps.

jamais eu d'autre loi que ses changeantes fantaisies, éprouva pour ce gentilhomme un sentiment profond, jaloux, mais humble et résigné. Elle ressentit enfin tous les violents symptômes d'une première passion. Les gens de cour qui formaient sa société habituelle furent peu à peu éloignés. Assez riche pour quitter le théâtre, Toinon vécut dans la retraite, heureuse, éperdument heureuse, lorsque Tancrède daignait lui donner une heure sans la railler trop cruellement sur ses goûts de *Madeleine repentante*.

Cette liaison insouciant et presque brutale du côté de Tancrède, timide et dévouée du côté de Toinon, dura trois mois. Au bout de ce temps, le marquis fut obligé d'aller rejoindre son régiment dans les Cévennes.

Le désespoir de la Psyché fut d'autant plus amer, que le marquis Tancrède riait comme un fou, lorsque la pauvre fille parlait du chagrin affreux qu'elle éprouvait à le quitter.

Un jour elle avait même poussé l'impertinence jusqu'à pleurer, mais le marquis lui avait formellement déclaré : *Primò*, que les plus beaux yeux du monde devenaient hideux lorsqu'ils étaient rouges ; *secundò*, que ces airs d'Ariane explorée que la danseuse se permettait à son endroit, le compromettaient d'une étrange sorte. Depuis ce jour, Toinon tâchait toujours de paraître souriante quand Tancrède arrivait.

Le marquis parti, Toinon souffrit d'affreuses douleurs ; son amour s'exalta tellement, qu'au risque de se faire impitoyablement chasser, elle résolut d'aller rejoindre Tancrède. Ce qu'elle fit.

Voici à quelle propos elle avait pris pour chevalier Claude Taboureau.

Ce dernier, fils d'un fermier des aides et gabelles, avait hérité d'une fortune énorme, voulant trancher du grand seigneur, le Taboureau, d'abord éperdument amoureux de Toinon, avait commencé par lui offrir tout un Potose ; aussi Toinon l'avait-elle fait mettre à la porte comme un petit bourgeoise qu'il était.

Pourtant, au moment de partir pour les Cévennes, trouvant la route dangereuse pour deux femmes seules, car elle emmenait sa suivante Zerbinette, la Psyché avait fait venir Taboureau, et lui avait dit :

— Monsieur Taboureau , vous m'aimez , dites-vous ?

— Plus que mon âme , belle Psyché ! Aussi vrai qu'il n'y a que vous au monde pour faire le pas de *Sissone* et le pas *Tortillé* (1) , je vous suis dévoué corps et âme.

— Prouvez-le moi : je vais en Languedoc retrouver M. le marquis de Florac ; seule dans ma chaise avec Zerbinette , j'ai peur ; accompagnez-moi.

— Cruelle tigresse ! que me proposez-vous là ?

— C'est oui ou c'est non , monsieur Taboureau : je vous parle avec franchise , décidez-vous.

Après les réflexions les plus mortifiantes pour son amour-propre , Taboureau avait fini par accepter la proposition de Toinon , pensant que rien ne serait de meilleur air que de pouvoir dire à ses amis , en se promenant aux Tuileries dans l'allée du *Contrôle* (2) : Je pars demain avec la Psyché !

Il consentit donc à servir de sigisbé à Toinon , et se mit en route avec elle , emmenant son grand laquais Mascarille qui courait devant la chaise , et qu'il avait à prix d'or débauché de la maison de M. le duc de Nevers.

Pendant tout le chemin ce ne furent de la part de Toinon et de sa suivante que moqueries et que plaintes sur l'embonpoint monstrueux de Claude Taboureau , qui se faisait pourtant petit , petit dans un coin de la chaise pour ne point étouffer Zerbinette , qui était placée entre lui et la Psyché.

Enfin les trois voyageurs arrivèrent à Alais où Toinon comptait avoir les renseignements nécessaires pour retrouver le marquis , car elle avait appris à Montpellier que les dragons s'étaient déjà dirigés vers les montagnes des Cévennes.

(1) Pas du temps. Voir la chorégraphie de Feuillet , déjà citée.

(2) Maintenant l'allée du bord de l'eau.

« ARLEQUIN. — L'une est l'allée de la *Fronde* ou du *Contrôle*.

PIERROT. — Ces allées où sont ces bancs ?

ARLEQUIN. — Oui , c'est là qu'on s'assied pour médire à son aise ,

Que l'on parle du beau , du mauvais et du bon ;

Enfin c'est là où tout se pèse ,

Et qu'à chaque passant on taille son lardon. »

Telle était Toinon la Psyché qui venait d'appeler si impatiemment Taboureau.

Le sigisbé entra précipitamment dans la chambre de l'auberge et trouva Toinon plus jolie, plus séduisante que jamais, avec sa longue robe de voyage de taffetas gris perle, et ses coiffes de même étoffe et de même couleur.

XV.

LA NOUVELLE.

— Mais, monsieur Taboureau, vous êtes insupportable; voilà plus de dix fois que je vous appelle, dit Toinon en frappant du bout de son petit pied avec colère.

— Tigresse! répondit le sigisbé tout essoufflé. A moins d'être un oiseau, un sylphe, il est impossible d'être plus prompt.

— Oh! certainement vous êtes leste et preste comme un sylphe, je n'en doute pas... Quelle heure est-il?

Claude tira de sa veste une montre, ou horloge de poche, comme on disait alors, épaisse de deux pouces environ, et répondit: Trois heures un quart de relevée.

— Nous allons demander notre route, et à quatre heures nous repartons, dit Toinon d'un air décidé.

— Repartir! à quatre heures! s'écria Taboureau; mais, tigresse, vous n'y songez pas. Nous n'avons pas déjeuné, nous n'avons pas dîné, vous ne voulez donc pas même que nous soupiions?

— Eh! mon Dieu, mangez, déjeunez, dînez, soupez, tant que bon vous semblera. Mais soyez prêt à partir à quatre heures, voilà tout ce que je vous demande.

— Il me serait d'abord, je crois, très-difficile, belle tigresse, de trouver de quoi faire trois repas dans cette misérable auberge; c'est tout au plus s'il y aura moyen d'en faire un; mais toutes vos caisses sont déballées, et...

— Eh bien! vous les ferez emballer de nouveau. Cela suffit.

— Mais, mademoiselle! s'écria Taboureau avec impatience.

— Qu'est-ce que cela signifie, monsieur? dit Psyché d'un air

majestueusement courroucé; vous hésitez à m'obéir? Pourquoi restez-vous? Qui vous retient auprès de moi? Si ma façon de voyager vous semble incommode, allez-vous-en; mais si vous restez, ne me contrariez pas.

— Mais, depuis notre départ de Paris, songez donc que vous ne vous êtes arrêtée qu'à Lyon, une nuit; vous devez être horriblement fatiguée; prenez au moins ici quelques heures de repos.

— Je ne suis pas fatiguée. Le désir d'arriver près de M. de Florac me donne une inquiétude brûlante, c'est vrai; mais cette inquiétude, je l'aurai jusqu'au moment où je pourrai le voir, jusqu'au moment où je saurai s'il me permet de rester près de lui. Il faut donc que j'arrive le plus tôt possible.

— Vous n'avez pas l'ombre de pitié, s'écria le malheureux Taboureau; vous ne songez pas, cruelle femme que vous êtes, à tout ce que vous me faites souffrir en me parlant ainsi.

— Et pourquoi donc vous parlerais-je autrement? Vous ai-je caché le but de mon voyage? vous ai-je caché mon amour, le seul amour que j'aie éprouvé et que j'éprouverai de ma vie? dit tristement la Psyché. Je me suis adressée à vous comme à un ami, comme à un frère. Vous vous êtes montré jusqu'ici généreux et bon, si le rôle vous ennuie, allez-vous-en.

— Allez-vous-en! allez-vous-en! vous savez bien que je ne puis pas m'en aller. Un charme diabolique m'attache à vos pas. J'ai beau me répéter que vous ne m'aimez pas, que vous ne m'aimerez jamais, que vous êtes ensorcelée par un autre: eh bien! rien ne fait; je suis auprès de vous, cela me ravit, et j'oublie tout le reste.

— Allons, allons, mon bon monsieur Taboureau; dit la sirène en prenant sa voix douce et donnant sa main blanche et délicate à baiser à Claude, ne vous abusez pas: vous restez près de moi parce que vous savez bien que je vous aime comme le meilleur de mes amis, et qu'à défaut d'un sentiment plus tendre cette amitié-là a bien son prix.

— Mais vous l'aimez donc bien? dit le pauvre Taboureau avec un accent désespéré.

— Si je l'aime! si je l'aime! Mais non, non; vous me reprocheriez encore d'être cruelle. Tenez, ne parlons pas de cela, mon ami.

— Vous avez raison , tigresse , car c'est affreux ! Je me sens dévoré de jalousie et d'envie , et malheureusement le chagrin ne me fait pas même maigrir. Je crois , tête bleue ! que j'engraisse de male-rage. Mais écoutez mes conseils , je vous les donne dans votre intérêt. Sans doute vous êtes toujours charmante , sans doute vous êtes toujours l'adorable Psyché , mais il faut arriver près de *lui* parée de tous vos avantages ; eh bien ! la fatigue d'une longue route , votre agitation , vos inquiétudes , tout cela a bien pu altérer un peu votre fraîcheur , tandis qu'un jour ou deux de repos vous la rendraient.

— Un miroir , un miroir , s'écria Toinon avec inquiétude.

Ce fut en vain que Taboureau chercha une glace dans cette chambre d'auberge nue et déserte. Il allait descendre pour prendre dans la chaise le nécessaire de voyage de Toinon , lorsqu'une rumeur assez prolongée se fit entendre sur la place. Taboureau se mit à la fenêtre , écouta un moment et s'écria : Belle tigresse , voici qui nous intéresse , écoutez.

Toinon courut à la fenêtre.

Un assez grand nombre de paysans et de bourgeois étaient rassemblés sur la place d'Alais , et paraissaient dans une grande agitation. Presque tous appartenaient à la religion catholique , et l'on entendait sourdement bourdonner ces mots : Au diable les chanteurs de psaumes ! — Encore la guerre civile ! — Que n'écrase-t-on une bonne fois ces fanatiques maudits.

Quelques religionnaires , remarquables par leurs vêtements noirs ou bruns , écoutaient sans se troubler ces manifestations hostiles , et parcouraient les groupes d'un air calme et grave.

Tout à coup les bourgeois crièrent avec acclamation : Vivent les dragons de Saint-Sernin !

— Le régiment de Tancrede ! dit Toinon , et elle écouta avec la plus vive attention.

A ce moment on vit arriver par une des rues qui donnaient sur la place un cavalier suivi d'un trompette ; tous deux portaient l'uniforme des dragons de Saint-Sernin. Ils pouvaient à peine frayer un chemin à leurs montures au milieu de la foule qui les entourait en les accablant de questions.

— Monsieur le dragon , est-il vrai que les montagnards se sont révoltés dans l'Ouest ? disait l'un.

— Brave trompette , reprenait l'autre , on dit qu'il y a eu

d'effrayants miracles sur la montagne d'Aygoal ? En savez-vous quelque chose ?

— Digne brigadier , est-il vrai que les réformés de la plaine de l'Hort-Diou aient brûlé les églises catholiques du bas pays ? demandait celui-ci.

— Allez au grand diable d'enfer ! s'écria le brigadier Larose pour toute réponse , et il éperonna sa monture pour la décider à ruer ou à se cabrer , afin de se faire faire place.

Voyant l'inutilité de ses efforts , car la foule augmentait de moment en moment , et paraissait résolue à user de sa force d'inertie pour contraindre le brigadier à donner des nouvelles de l'insurrection , Larose dit à son trompette de sonner quelques appels afin de commander l'attention des habitants.

— Le dragon va parler ; silence , silence , dirent ceux qui entouraient le cavalier.

— Ah ! ah ! répondit la foule avec un murmure de satisfaction croissante ; quelques cris de : Vivent les dragons de Saint-Serni ! se firent entendre de nouveau.

Larose , se dressant sur ses étriers , fit un geste impératif , et dit d'une voix forte : Bourgeois et manants , je vous somme de me livrer passage , au nom du roi et de mon capitaine , M. le marquis de Florac , qui m'envoient en toute hâte à Montpellier auprès de monseigneur l'intendant.

— Mon cher Taboureau , dit Toinon , descendez vite prier ce soldat de monter ici. Tenez , vous lui donnerez ce louis. Bonheur du ciel ! je vais avoir des nouvelles de Tancrède.

Taboureau descendit en soupirant , et s'aventura dans la foule pour s'approcher du dragon , qui continuait à réclamer en vain le passage.

— Il faut que le dragon nous dise ce qui est arrivé dans l'Ouest et dans les montagnes , s'écriaient les plus opiniâtres en se pressant autour du cavalier , qui s'escrimait du bout de ses bottes fortes et de ses talons éperonnés pour repousser les curieux. N'y pouvant parvenir , et souverainement impatienté , il ordonna à son trompette de sonner un nouvel appel.

— Il va parler ! il va parler ! s'écria la foule avec un frémissement de curiosité satisfaite.

— Bourgeois et manants , dit Larose en découvrant ses fontes et en prenant un pistolet à son arçon , puisque vous vous obstinez

à vous presser autour de moi comme un troupeau de moutons égarés, quoique je vous aie sommés, au nom du roi et de mon capitaine, de me laisser passer, je vais essayer d'envoyer devant moi la balle de mon pistolet en manière de sentinelle perdue, pour voir si elle me fera faire place.

Et le brigadier arma son arme, après avoir ordonné à son trompette d'en faire autant.

L'effet de cette menace fut soudain et prodigieux, le flot du peuple reflua violemment du centre vers la circonférence, car les voisins du brigadier craignirent d'être les premiers atteints; les deux dragons ainsi dégagés traversèrent facilement la place.

Lorsqu'ils furent arrivés devant la porte de l'auberge, Taboureau s'approcha de Larose, lui mit un louis dans la main, et lui dit: Mon brave dragon, il y a là-haut une jolie dame qui veut vous parler au sujet de votre capitaine, et qui espère que vous et votre trompette accepterez quelques rafraîchissements, dont vous devez avoir besoin.

— Mon trompette n'éprouve pas d'autre besoin que celui de garder mon cheval, dit Larose en jetant ses rênes à son compagnon de route, et en descendant de sa monture. Ainsi, conduisez-moi vite à cette jolie dame, mon brave monsieur, car il faut que je sois à Montpellier cette nuit même.

Et Larose se redressa galamment dans son uniforme, épousseta son justaucorps du bout de son gant de buffle, secoua la poussière de ses bottes fortes, passa sa longue moustache blonde entre le pouce et l'index de sa main gauche, et suivit Taboureau.

Lorsque le dragon entra dans la chambre, il vit, non sans un certain émoi sensuel, sur une petite table fort bien servie, un pâté à croûte dorée, un pain blanc comme la neige, et une poudreuse bouteille de vin de Bourgogne, que Zerbinette, la brune suivante, essayait de ses blanches mains.

Ces provisions avaient été empruntées, par l'ordre de Psyché, à la cantine dont Taboureau garnissait toujours prudemment un des coffres de la chaise.

Le sigisbé fit une moue épouvantable en voyant l'unique espoir de son souper exposé à la voracité du soldat.

— Mais, tigresse, dit-il à voix basse en s'approchant de

Toinon , il ne nous reste absolument que ce pâté de bec-figues au romarin , et un pareil drôle est incapable d'en soupçonner la délicatesse ; j'ai moi-même une faim de loup , et....

Mais , sans lui répondre , Toinon dit , en montrant une chaise au brigadier : Bon soldat , asseyez-vous là ; et toi , Zerbinette , sers-lui à boire.

Zerbinette fit coquettement sauter le bouchon en lui donnant une chiquenaude du bout de ses jolis doigts , et versa un glorieux rouge-bord au dragon ; celui-ci , toujours debout , prit le verre de sa main droite , fit un salut de la gauche , et après avoir bu d'un trait , dit galamment à Zerbinette en manière d'impromptu :

Je bois ceci à vos beaux yeux ,
Mais, sacrebleu , je voudrais mieux !

Puis , examinant une gouttelette couleur de rubis qui restait au fond de son verre , le brigadier ajouta d'un air connaisseur en faisant claquer sa langue contre son palais : Eh bien ! voilà un petit vin de pays qui ferait boire un enragé.

— Le sauvage ! dit Taboureau , du véritable nectar du clos de Vougeot ! de la cave de Villaudry... du 1684 ! Il appelle ça du vin de pays !... Mais c'est du vin de Cahors qu'il te faudrait pour gratter ton gosier pavé , misérable ! car tu as du goût comme un entonnoir.

— Sers-le , Zerbinette , dit Toinon ; après une longue route dans les montagnes , il doit avoir une faim ! pauvre soldat !

— Pauvre soldat ! reprit Taboureau avec dépit ; et il ajouta : Je puis vous assurer , belle Psyché , qu'un voyage en chaise de poste , quand on n'a ni déjeuné ni diné ; vaut au moins une route dans les montagnes pour donner de l'appétit.

Et le sigisbé regardait avec douleur Zerbinette découper le pâté , et en servir une large tranche au soldat.

— Ne vous gênez pas , mon digne monsieur , dit Larose en faisant signe au sigisbé de se placer en face de lui. Si le cœur vous en dit , mettez-vous là ; il en restera toujours , allez !

Mais Claude , croyant la compagnie d'un soldat au-dessous de lui , remercia sèchement Larose en se disant à demi-voix : Peste

soit du marouffe qui me fait les honneurs de mon pâté, encore ! Puis, il ajouta en voyant avec quelle activité Larose dépêchait les morceaux : Ce glouton vorace ne fait pas pourtant plus attention à ce qu'il mange là que s'il engloutissait le plus vulgaire des hochepots.

Toinon, espérant que sa gracieuse et substantielle hospitalité rendrait Larose expansif, lui adressa bientôt, presque coup sur coup, les questions suivantes :

— Dites-moi, monsieur le dragon, quand avez-vous quitté M. le marquis de Florac ? Où est-il maintenant ? Se porte-t-il bien ? Ne court-il aucun danger ?

Larose répondit, la bouche pleine, il est vrai, mais très-catégoriquement à ces questions précipitées : J'ai quitté M. le marquis cette nuit à trois heures du matin ; il est au Pont-de-Montvert avec sa compagnie ; il se porte comme un charme, ne court aucun danger, à moins que les braillards à grands chapeaux ne tentent quelque mauvais coup sur l'abbaye.

— Que dites-vous, juste ciel ! s'écria Toinon effrayée ; quel coup de main... expliquez-vous...

Après avoir hésité un moment, Larose dit à voix basse à Toinon en lui montrant Taboureau : Écoutez, ma jolie dame, il y a ici quelqu'un de trop ; c'est ce gros justaucorps mordoré, qui suit de l'œil chacune de mes bouchées, comme un chien qui regarde manger son maître ; envoyez-le tenir compagnie à mon trompette et mon cheval ; ça les amusera tous les trois, et quand nous serons seuls avec mademoiselle (il montra Zerbinette), je vous dirai tout.

— Taboureau, mon ami, dit la Psyché, voyez donc si l'on a pensé à donner quelque chose à ce pauvre trompette ?

— Eh, tête-bleue, madame ! ce *pauvre* trompette n'a besoin de rien, cet autre *pauvre* homme son compagnon vient de manger pour eux deux ! s'écria Taboureau hors des gonds. Au diable les pauvres soldats !

— J'ai à parler seule à ce soldat, dit Toinon ; allez, je vous en prie, allez...

— Mais, morbleu !

— Soit ; ce sera donc moi qui irai dans une autre chambre, dit Toinon avec impatience en se levant à demi.

Zerbinette ouvrit la porte, et Taboureau sortit courroucé.

Le brigadier regarda sortir Claude en fronçant le sourcil , et dit à Toinon :

— Si je n'avais pas eu encore quelque chose à dire à ce pâté, à cette bouteille et à vous , ma jolie dame , j'aurais à l'instant proposé un coup de rapière à cette grosse panse , pour lui apprendre à refuser de boire un verre de vin avec un dragon de Saint-Sernin.

— Ne faites pas attention à ces misères , dit Toinon ; mais répondez-moi ; quel danger peut courir M. de Florac ?

— Eh bien ! donc , ma jolie dame , quoique mon capitaine m'ait défendu de dire ce qui se passe dans l'Ouest , avant mon arrivée à Montpellier , je vois que ces rustauts sont à peu près instruits de tout , et que demain ce ne sera plus un secret ; ainsi quelques heures de plus ou de moins ne font rien , et d'ailleurs ce que je vais vous dire , vous ne le répéterez à personne ?

Toinon fit un signe négatif.

— Sachez donc , continua Larose , que les chanteurs de psaumes se sont soulevés , tous les Cévenols sont en armes , c'est-à-dire sont en bâtons , en fléaux et en fourches , car les révoltés n'ont pas , dit-on , cent mousquets à eux. Mais c'est égal , ces rustres-là sont si sauvages , qu'ils viennent sur vous tête baissée , avec une faux emmanchée au bout d'un bâton , et qu'ils vous l'enfoncent bêtement à travers le corps , avec autant de satisfaction que si c'était une véritable arme de guerre , comme qui dirait une hassegaye ou une pertuisane ! c'est-à-dire , voyez-vous , ma petite dame , que ça fait rire , ajouta le brigadier en haussant les épaules avec un geste de mépris.

— Sainte Vierge ! c'est à donner la chair de poule , dit Zerbinette en frissonnant.

— Mais M. de Florac court donc risque d'être attaqué par ces misérables ? s'écria Toinon avec une inquiétude croissante.

— Mon capitaine ne court pas de risques pour ça , ma jolie dame ; mais il peut être d'un moment à l'autre invité à écharper ces lourdaus , vu qu'il est au Pont-de-Montvert avec l'archiprêtre des Cévennes et une kirieille de prisonniers huguenots dans les ceps. Or , en comptant ces vermines de miquelets , il n'y a pas cinq cents hommes de troupes dans l'abbaye ; et on dit que ces fanatiques sont déjà plus de deux mille révoltés , et qu'ils ont l'idée de venir mettre le feu à l'abbaye , délivrer

leurs camarades , massacrer l'archiprêtre et en faire autant à mon capitaine et au vieux Poul qu'ils prennent pour le diable en personne. A part ça , il n'y a pas ce qu'on appelle de danger ; mais , par prudence , mon capitaine m'a envoyé à Montpellier , auprès de M. de Bâville et de M. de Broglie , pour demander du renfort

— L'abbaye du Pont-de-Montvert est-elle très-éloignée d'ici ? dit Toinon d'un air absorbé.

— Elle est à douze lieues, ma jolie dame ; mais quels chemins ! absolument comme pour aller chez le diable.

— Est-ce que les révoltés occupent le pays qui conduit à l'abbaye ? demanda Toinon en réfléchissant.

— Pas aujourd'hui du moins , ma jolie dame ; ils n'osent pas encore descendre dans le plat pays , car on assure que leurs prophètes , comme ils appellent ça , leur ont défendu de mettre les pieds hors du diocèse de Mendes.

— Quels prophètes , monsieur le soldat ? demanda Zerbinette pendant que sa maîtresse semblait absorbée dans ses réflexions.

— Quant aux prophètes , répondit Larose d'un air mystérieux , c'est du louche , c'est du magique. Moi , je n'en ai jamais vu ; mais un maître de la deuxième compagnie de Saint-Sernin , le vieux Lalanterne , en a vu un il y a huit jours , perché sur la faite d'un rocher. Il paraît , voyez-vous , que les prophètes , c'est des espèces de galopins possédés de Satan , qui soufflent du feu par le nez et par la bouche avec une vapeur extrêmement infecte , ce qui fait que ces sauvages de huguenots les chérissent et les respectent à cause de ça. Il paraît que , depuis quelques jours , le diable a déchainé un chapelet de ces possédés au milieu de tout le tremblement de l'enfer.

Zerbinette joignit les mains avec effroi en disant :

— Mais , seigneur soldat , ce sont peut-être des lutins ?

— Ça doit être quelque chose comme cela , car le vieux Lalanterne , qui s'est battu en Hollande contre les Anglais , dit que les prophètes sont de la même espèce que ces hérétiques Bretons , et qu'avant de tirer sur un prophète ou sur un Anglais , il faut toujours faire une croix avec son pouce sur la crosse de son mousquet. Quant aux chefs de huguenots révoltés , il y a parmi eux un drôle que M. le marquis connaît bien , un certain Jean Cavalier , qui était boulanger à Anduze et que mon capi-

taine a manqué de faire fusiller il y a trois ans. Celui-là commande la jeunesse du plat pays et des bourg ; l'autre chef de ces brigands , qui commande les montagnards , est un vieux forestier surnommé l'ours d'Aygoal.

— Où pourrai-je trouver un guide qui puisse me conduire à l'abbaye du Pont-de-Montvert ? demanda tout à coup Toinon qui n'avait pas écouté ce que disait Larose.

— Aller au Pont-de-Montvert ! vous , ma jolie dame ! s'écria-t-il , vous n'y pensez certainement pas.

— Où pourrai-je trouver un guide , encore une fois ?

— Aller au Pont-de-Montvert ! répéta Larose : mais songez donc , ma jolie dame , que c'est presque un miracle qu'en venant de l'abbaye ici , moi et mon trompette , nous n'ayons pas été attaqués et massacrés. Cette révolte prend et s'étend comme de l'amadou , on n'y conçoit rien ; les rebelles poussent de tous côtés en une nuit comme des champignons : peut-être demain les chemins ne seront-ils plus praticables sans escorte , surtout en remontant vers l'ouest ; mais en descendant du côté de Montpellier , je crois que tout est encore tranquille , tandis que par là , ajouta le dragon en montrant le côté où le soleil commençait à s'abaisser , que le diable me brûle si j'y reviens sans un détachement bien armé , avec une vedette à l'avant-garde et une vedette à l'arrière-garde.

— Alors c'est ce soir , c'est à l'instant qu'il faut que je parte , dit Toinon , puisque les communications sont encore libres.

Zerbinette regardait sa maîtresse d'un air à la fois incrédule et effrayé.

— Mais vous ne savez pas ce que c'est que ces brigands-là , ma jolie dame , dit Larose stupéfait de la résolution de Toinon ; vous ne savez pas....

Toinon l'interrompant prit une nouvelle pièce d'or , la lui donna et lui dit :

— Merci , bon soldat , je ne veux pas vous retenir plus longtemps et augmenter ainsi vos dangers ; adieu. — Puis se ravisant , elle ajouta : — Puisque vous dites la route peu sûre , il serait possible que je ne revisse plus M. de Florac ; mais vous , assurément , vous le reverrez : eh bien ! alors , dit-elle en tirant une petite boîte de sa poche , vous lui remettrez ceci ; vous lui direz que vous m'avez vue au moment où j'allais partir pour

tâcher de le rejoindre. Vous lui direz bien, surtout, que si je n'ai pu y parvenir (elle essuya une larme qui roula dans ses grands yeux), ça n'a été ni la volonté, ni le courage, qui m'ont manqué.

Larose, ému malgré lui, prit la boîte des mains de Toinon, et regardant la jeune femme avec une compassion mêlée de respect, il lui dit gravement : — Madame, il faudra, voyez-vous que Larose soit cul-de-jatte et manchot tout ensemble pour ne pas obéir aux ordres que vous lui donnez pour son capitaine.

Après avoir fait un salut militaire, le brigadier sortit tellement troublé, qu'il n'adressa pas même à Zerbinette un galant distique en manière d'adieu.

Montant aussitôt à cheval, et voulant regagner le temps qu'il venait de perdre, il prit au galop la route de Montpellier, suivi de son trompette.

XVI.

LE GUIDE.

Le brigadier sorti, Zerbinette dit à sa maîtresse : Vous ne pensez pas, j'espère, madame, à faire véritablement cette folie ?

— Quelle folie, mademoiselle ?

— Mais, madame, la folie d'aller à cette abbaye, pour y retrouver monsieur le marquis. Vous exposer à tant de dangers, c'est vouloir tenter Dieu ; et si nous tombions entre les mains des hérétiques !... Mascarille me racontait tout à l'heure des choses à faire frémir !

La Psyché haussa les épaules, et répondit très-sèchement à sa suivante :

— Dites à l'hôte de monter sur-le-champ.

Zerbinette descendit d'assez mauvaise grâce, et fit part des ordres de sa maîtresse à l'hôte de la Croix Pastorale, au digne Thomas Rayne, alors occupé à recevoir les instructions compliquées de Taboureau pour le souper.

— Un moment, dit le sigisbé en examinant un superbe poisson ; puisqu'un heureux hasard a fait tomber du ciel cette truite

dans votre garde-manger, n'oubliez pas de la faire traiter comme elle le mérite et de la faire cuire dans un court bouillon de vin blanc bien assaisonné; ajoutez-y quelques oignons blancs piqués de clous de girofle, c'est indispensable. Vous servirez ensuite sur une tranche de pain grillée les cailles rôties, bien entortillées de feuilles de vigne, et enfin pour entremets ce que vous appelez un *farol* aux prunes sauvages, quoique je me défie extrêmement de cette lourde pâte provinciale, ajouta Taboureau en montrant d'un air inquiet le gâteau prêt à être enfourné, ç'a m'a l'air très-peu feuilleté.

— Monseigneur peut se fier à moi pour le *farol*; c'est un mets digne des dieux et de monseigneur, dit l'hôte en saluant respectueusement Taboureau, dont le splendide habit lui imposait beaucoup.

— Servez donc le plus tôt possible, notre hôte, car je meurs de faim. Je vais en attendant faire un tour dans la ville pour prendre patience, dit Claude en sortant de l'hôtellerie; et il ajouta: J'espère au moins que cette fois il n'y aura pas de *pauvre* soldat pour manger mon souper.

Thomas Rayne monta aussitôt chez la Psyché.

— Je voudrais avoir un guide qui pût me conduire au Pont-de-Montvert, et partir à l'instant, dit Toinon.

— Aller au Pont-de-Montvert, madame! mais vous ne savez donc pas que les hérétiques de l'Ouest...

— Je sais tout ce qu'on dit, mais il n'importe; je veux partir à l'heure même pour le Pont-de-Montvert, et trouver un guide. En connaissez-vous un?

Thomas Rayne tourna son bonnet dans tous les sens, se gratta l'oreille et finit par dire:

— On a tellement peur des fanatiques, madame, depuis qu'ils se sont rassemblés en armes, que, ni pour or, ni pour argent, vous ne trouverez personne qui veuille mettre le pied hors de la ville.

— Mais le postillon qui m'a amenée..., ne peut-il pas me conduire au Pont-de-Montvert?

— Le postillon! sortir d'ici! et voilà la nuit qui vient! Ah! madame, on voit bien que vous êtes étrangère. On couvrirait leurs selles de pièces d'or qu'ils ne bougeraient pas, les postillons! Et les hérétiques! vous ne savez donc pas que la vue

d'une voiture les attire comme le miel attire les mouches !

— Quelle lâcheté ! s'écria Toinon en frappant du pied avec colère ; ne pas trouver un homme de cœur et de résolution !

— Si madame voulait attendre à après-demain, il doit arriver de Nîmes un convoi de muletiers qui s'en vont dans le Rouergue ; ils doivent passer tout près du Pont-de-Montvert. S'ils osent toutefois malgré les bruits s'aventurer dans l'Ouest, alors vous pourrez les suivre.

— Mais une heure ; mais une minute de retard, sont pour moi d'une conséquence fatale ! Je donnerai, vous dis-je, vingt, trente louis, s'il le faut... mais trouvez-moi un guide, pour l'amour du ciel, un guide !

Après avoir réfléchi quelque temps, l'hôtelier se frappa le front et s'écria : Peut-être que la pauvre jeune femme noire, qui se dit aussi bien pressée d'arriver dans l'Ouest, consentira à vous accompagner, madame.

— Quelle est cette femme ?

— Une pauvre fille vêtue de deuil, qui voyage à pied. Elle est arrivée il y a tantôt une heure ; elle se repose maintenant, mais elle veut se remettre en route au coucher du soleil, malgré tout ce qu'on a pu lui dire. Par saint Thomas, mon patron ! elle a l'air de ne craindre ni Dieu, ni diable, ni fanatique, ni prophète... Quelle fille, Jésus-Dieu ! un corselet d'acier lui irait mieux qu'une gorgerette !

— Et où va-t-elle ?

— A Saint-Andéol-de-Clerguemot ; c'est à deux lieues du Pont-de-Montvert. Vous voyez, madame, que si elle veut vous conduire où vous avez affaire, cela ne la dérangera pas beaucoup.

— Et où est cette jeune fille ? Puis-je la voir ? Envoyez-la moi, dit vivement Toinon ; je la payerai ce qu'elle voudra, si elle consent à me servir de guide.

Thomas Rayne secoua la tête.

— Cette pauvre jeune fille semble plus fière que la femme d'un comte, madame. Voyant qu'elle voyageait à pied, et la croyant indigente, lorsqu'elle a voulu me payer le morceau de pain, le verre d'eau et les aubergines grillées qu'elle a mangées bien modestement, je lui ai dit : Gardez votre argent, ma bonne fille, Thomas Rayne n'a pas pris pour rien l'enseigne de la *Croix pastorale*. Faites une prière pour moi, et je serai bien

payé de mon aumône. Mais, Dieu du ciel ! à ce mot de prière et d'aumône, la jeune fille m'a jeté avec sa pièce d'argent un regard si courroucé, qu'à l'avenir je demanderai plutôt double écot à mes hôtes, que de leur faire seulement la générosité d'un verre d'eau !

— Menez-moi près de cette jeune fille, dit Toinon en se levant et en ajustant ses coiffes. Elle est fière, tant mieux ; elle me comprendra peut-être.

— Elle est dans la petite chambre près du pressoir, dit Thomas Rayne. Le chemin est obscur ; si madame veut me suivre, je vais la guider.

Toinon suivit l'hôtelier. Après avoir traversé une cour, elle arriva dans un assez long corridor.

Ne se souciant pas sans doute de se trouver avec la jeune fille qu'il avait involontairement offensée, Thomas s'arrêta et dit à voix basse à la Psyché, en lui montrant une porte entr'ouverte :

— Voici sa chambre, madame.

Et il disparut.

XVII.

LA CÉVENOLE.

Toinon, trop préoccupée de sa résolution pour se sentir intimidée, poussa doucement la porte et entra.

Sans doute accablée par les fatigues de la route, la jeune fille dormait.

Elle était si belle, malgré la pauvreté de ses vêtements, sa beauté avait un caractère si énergique et si grand, que Toinon resta un moment stupéfaite d'admiration.

Cette chambre, petite, obscure, était éclairée par un œil-de-bœuf, placé assez haut, qui filtrait un jour vif et rare sur le grabat où la jeune fille reposait, vêtue d'une longue robe de bure noire ; un mantelet à capuchon de même étoffe nommé *gaulte* dans le bas Languedoc, était posé près d'elle sur une chaise, avec son bâton ferré, un bissac de cuir et ses sandales poudreuses.

Le noble profil de la jeune fille se détachait en lumière des

ombres de l'alcôve : on eût dit le modèle d'une des ardentes et brunes figures de Murillo ou de Zurbaran.

Elle avait le front large, le nez droit et un peu long, les lèvres relevées et charnues, le menton saillant; l'arcade de l'orbite presque aussi droit que le sourcil d'ébène qui le dessinait. Ses cheveux d'un noir bleu à reflets lustrés, un peu défrisés par l'humidité de l'eau dans laquelle la jeune fille avait sans doute baigné son visage, tombaient en houcles naturelles autour d'un cou d'une pureté antique. Le frais duvet de la jeunesse veloutait son teint doré par le soleil du midi. Quoiqu'elle fût pâle, le brun animé de sa peau annonçait la force et la santé. Elle était de haute stature, et ses larges épaules, ainsi que ses robustes hanches, faisaient encore valoir sa taille fine et svelte.

Les manches de sa robe, relevées pendant son sommeil, laissaient voir ses bras nus, ronds et nerveux : l'un pendait presque jusqu'à terre, l'autre soutenait sa tête.

Ses mains et ses beaux pieds, quoique un peu hâlés, témoignaient par l'élégance de leurs formes qu'elle ne se livrait habituellement ni à de longues fatigues, ni à de durs travaux.

Toinon examinait en silence, avec une curiosité mêlée de crainte, cette beauté sauvage; tout à coup la jeune fille fit un mouvement, et sa figure, au lieu de rester de profil, se trouva de face.

Sous ce nouvel aspect, l'expression de sa physionomie parut à la Psyché sombre, violente, presque menaçante.

La jeune fille rêvait, un sourire amer et douloureux agitait ses lèvres. Elle plissait ses noirs sourcils, deux ou trois fois elle secoua la tête sur son oreiller; puis, toujours songeant, elle dit à voix basse et entrecoupée ces mots sans suite : *Jean... non je ne suis pas coupable... Cavalier, je te le jure... mon père... mort... le marquis de Florac... infâme... oh! infâme... infâme!*

Elle prononça ces dernières paroles avec une énergie si croissante, avec tant d'exaltation, que lorsqu'elle dit le mot *infâme* pour la troisième fois, elle s'éveilla en sursaut.

Jamais Toinon n'avait vu cette jeune fille, mais en entendant ces mots *le marquis de Florac infâme!* la Psyché fut vaincue par une révélation occulte, véritable prodige de l'amour,

qu'entre cette femme et Tancredi il y avait quelque secret fatal.

Toinon avait écouté le récit de Larose avec une attention, avec une anxiété dévorantes; les moindres circonstances de cette narration s'étaient gravées dans son esprit, et le nom de *Cavalier*, l'un des chefs rebelles, lui était surtout resté présent à la mémoire comme le nom d'un des ennemis les plus dangereux de M. de Florac.

Or cette jeune fille avait aussi prononcé ces mots pendant son sommeil : *Cavalier, je te jure...* Quel lien mystérieux pouvait donc exister entre ces trois personnages, la jeune fille, Cavalier et Tancredi?

La Psyché ne pénétrait pas encore ce secret. Mais au coup douloureux qui venait de retentir dans son cœur, mais à l'ardeur de sa haine, de sa jalousie, de sa curiosité poignante, mais à sa terreur instinctive, elle sentit de ce moment qu'Isabeau (car c'était elle) devait être la plus mortelle ennemie de Tancredi.

En présence de ces craintes, Toinon devait tout tenter pour décider Isabeau à lui servir de guide, espérant l'épier pendant la route, et pouvoir détourner de Tancredi les malheurs qu'elle redoutait pour lui.

Isabeau, voyant à son réveil une étrangère près de son lit, se leva brusquement. Elle parut à Toinon plus grande encore debout que couchée.

— Que voulez-vous? lui dit durement Isabeau en fronçant ses sourcils d'ébène et en attachant sur la Psyché un regard noir et profond comme la nuit.

— Vous parler, répondit résolument Toinon dont les grands yeux gris clairs et brillants ne se baissèrent pas devant le sombre coup d'œil d'Isabeau.

Ces deux femmes de natures si différents s'examinèrent en silence, l'une fière, grande et forte, l'autre petite, souple et nerveuse. On eût dit une lionne prête à rugir contre une couleuvre.

Après ce premier moment involontairement donné à l'expression d'une haine sourde et mal contenue, Toinon réfléchit qu'il s'agissait de lutter de ruse et non de violence avec cette femme, et que ce n'était pas en la bravant qu'elle la déciderait à lui servir de guide.

La Psyché appela donc à son aide toutes les ressources, toutes les hypocrisies de son art ; comédienne exercée, elle baissa timidement ses beaux yeux, qui éteignirent bien vite leur étincelle de courroux passager dans une larme d'une angélique tristesse ; sa bouche enfantine modéla le sourire le plus touchant, le plus ingénu, ses deux petites mains s'élevèrent suppliantes, elle plia ses genoux à demi et dit d'une voix douce et tremblante d'émotion :

— Pardon, mademoiselle, mais, hélas ! je viens vous demander un grand service.

— Je suis seule, je suis pauvre, je ne puis rendre service à personne, répondit sèchement Isabeau.

— Si vous daigniez y consentir, vous pourriez pourtant tout pour moi, mademoiselle, dit la Psyché en tombant à genoux.

— Je suis protestante, dit Isabeau en se reculant d'un pas, et croyant par cette déclaration couper court à l'entretien.

— Et moi aussi ! dit Toinon à voix basse, en faisant un signe mystérieux.

La Psyché avait risqué ce mensonge, sans trop en prévoir les conséquences, mais elle ne songeait qu'au moment présent, et son esprit exalté par la difficulté de sa position lui suggérait à l'instant une fable assez vraisemblable.

— Vous êtes de la religion réformée ? reprit Isabeau d'une voix moins rude, en attachant sur Toinon un regard pénétrant.

— Hélas oui, ma mère et mes sœurs sont prisonnières au Pont-de-Montvert. J'arrive de Paris pour les rejoindre, mais le postillon qui m'a amenée refuse de marcher, dans la crainte des révoltés, comme ils disent. Personne ne veut me servir de guide. L'hôtelier m'a dit que vous alliez du côté du Pont-de-Montvert. Par pitié, laissez-moi vous accompagner. Si vous avez une mère, des sœurs, un père, mademoiselle, vous comprendrez tout ce que je souffre, tout ce que je désire ! — Et la Psyché embrassait en pleurant les genoux d'Isabeau.

— Relevez-vous, relevez-vous, dit celle-ci d'un air attendri ; puis elle ajouta : Je n'ai pas de sœur, je n'ai plus de mère, je n'ai plus de père ; mais vous êtes de notre religion, et je dois faire pour vous tout ce que je ferais pour ma sœur. — Puis,

après un moment de silence, elle dit à Toinon : On voit à votre accent que vous n'êtes pas de ce pays.

Psyché, avec la présence d'esprit que donnent quelquefois les circonstances dangereuses, reprit vivement : Non, nous sommes de l'Artois. Ma mère et mes sœurs voulaient fuir à Genève, elles ont été arrêtées en Languedoc et conduites prisonnières au Pont-de-Montvert. Apprenant ce malheur, je suis partie de Paris où je demeurais chez une de mes tantes, avec mon frère ; une suivante et un laquais m'ont accompagnée, et je viens partager le sort de ma mère et de ma sœur, être prisonnière avec elles, ou libre avec elles.

— Pauvre petite ! dit Isabeau en la contemplant avec émotion ; et prenant les deux mains blanches de Toinon dans ses mains brunes et nerveuses, elle ajouta avec un douloureux sourire : Vous êtes jeune, vous êtes belle, vous êtes riche, sans doute, et déjà malheureuse ! déjà !... Puis, comme si elle eût chassé un souvenir pénible, Isabeau reprit : Mais vous n'aurez peut-être ni la force, ni le courage de m'accompagner ?

— Que voulez-vous dire ?

— Il ne faut pas songer à voyager en voiture, vous ne trouverez ni un cheval, ni un postillon pour vous conduire. La route que je vais prendre s'enfonce dans les montagnes, dans des solitudes affreuses, mais cette route abrège beaucoup le chemin, elle est déserte, et nous sommes presque sûres de n'y rencontrer personne.

— Et quand arriverez-vous au Pont-de-Montvert ?

— Demain au coucher du soleil.

— Et vous partirez ce soir ?

— A l'heure même, dit Isabeau.

— Je pars avec vous. Demain j'embrasserai ma mère, reprit résolument la Psyché.

— Votre mère a une noble fille, dit gravement Isabeau.

— Je pourrai emmener mes deux domestiques et mon frère, n'est-ce pas ? demanda Toinon, craignant de se trouver seule avec Isabeau pendant la route.

— Il vaudrait mieux n'emmener que votre frère ; mais faites comme bon vous semblera. Votre frère est intrépide, capable de vous défendre en cas de danger, sans doute ?

Ce prétendu frère était Taboureau ; Toinon n'osa risquer un

mensonge si facile à découvrir, et répondit : Sa profession est une profession de paix et de mansuétude, et...

— Serait-il ministre de notre sainte religion ? demanda Isabeau avec étonnement.

La Psyché allait changer Claude Taboureau en médecin ou en procureur ; elle crut faire merveille en ne démentant pas Isabeau, et répondit : Oui, mademoiselle...

— Il est ministre ! s'écria Isabeau avec une respectueuse admiration ; comment, ce serait un de nos saints pasteurs si dévoués à leurs troupeaux, et que les lois proscrivent sous peine de mort ! il ose paraître au moment où nos frères se soulèvent ? Il ose braver ainsi le bûcher ou la roue ? O courageux martyrs de notre foi, votre sang a été fécond ! s'écria la jeune fille en levant les mains et les yeux au ciel par un mouvement plein d'enthousiasme.

Toinon frémit de son imprudence, mais il était trop tard ; voulant néanmoins atténuer un peu son étourderie, elle dit à voix basse à Isabeau : Silence ! silence ! si on vous entendait ! mon frère a été obligé de prendre un costume mondain, et de cacher ainsi qu'il était ministre de la religion réformée, afin de pouvoir voyager en sûreté.

— Il va donc rejoindre nos frères dans les montagnes ; pendant que vous irez retrouver votre mère et vos sœurs ? dit Isabeau à voix plus basse et en faisant un signe d'intelligence à la Psyché.

— Oui, oui, mais silence.

— Alors partons..., partons, reprit Isabeau ; c'est maintenant un double devoir pour moi, de vous conduire, car les nôtres, depuis bien longtemps, sont privés de pasteurs, ils recevront la sainte parole de votre frère, comme la terre ardente et brûlée attend et reçoit la rosée céleste.

Toinon, ajustant ses coiffes à la hâte, dit à Isabeau.

— Attendez-moi ici, je ne puis me mettre en route sous ce costume, je vais demander à l'hôte de me procurer des habits de paysans pour moi et pour mon frère.

— Mais ce déguisement éveillera peut-être les soupçons de l'hôte ? dit Isabeau.

— Il nous croit catholiques ; à la nuit, nous partons ; d'ailleurs, s'il le faut, j'achèterai son silence à prix d'or.

Isabeau réfléchit un moment , et dit : A la nuit donc , vous viendrez me prendre ici.

— Ici , dit Toinon ; et puisse un jour le ciel vous rendre ce que vous faites pour moi !

— J'ai bien à expier envers le ciel , avant que mes bonnes actions me soient comptées , dit Isabeau avec une tristesse solennelle.

La Psyché disparut enveloppée dans sa mante.

XVIII.

LE DÉPART.

Lorsque la Psyché rentra dans sa chambre , elle y trouva Taboureau qui présidait aux préparatifs du souper.

— Croiriez-vous , double tigresse , dit le sigisbé , vous qui me refusez la nourriture du cœur et celle du corps , que je n'ai pas trouvé ici d'autre luminaire que cette fumeuse et abominable lampe ? Mais enfin telle qu'elle est , elle éclairera un souper passable que je vais vous faire servir. J'espère au moins manger ma part de celui-là , et j'en ai besoin , car tête-bleue ! je meurs de fatigue et de faim , ajouta Claude en s'étendant complaisamment dans un fauteuil. Et puis après souper , quelle excellente nuit je vais passer dans cette auberge... ah ! je dors... je crois... rien qu'en y songeant.

Il y avait dans la physionomie , dans l'accent de Taboureau , tant de calme , tant d'abandon , tant de sécurité , il lui semblait si impossible qu'on pût porter la moindre atteinte à son repas et à son repos , que Toinon prévint de grandes difficultés à vaincre , pour décider son sigisbé à le suivre à l'heure même , et à entreprendre à pied une longue route à travers les montagnes.

La Psyché hésita entre deux exordes. Devait-elle brusquement faire à Taboureau l'étourdissante proposition qu'on sait ? Devait-elle au contraire l'y préparer peu à peu ? Les moments pressaient , les tempéraments n'étaient pas dans son caractère ; elle se décida pour le premier parti.

La sirène prit son plus mélancolique sourire , voila ses beaux

yeux de tristesse, et s'approchant du fauteuil au fond duquel était plongé Taboureau, elle s'accouda sur le dossier de ce meuble avec une grâce infinie; dominant ainsi le malheureux sigisbé, elle lui jeta un adorable regard de tendresse câline et suppliante, en lui disant de sa plus douce voix : Écoutez, mon cher Claude, il faut que vous soyez assez bon, assez aimable pour me faire un grand sacrifice.

Taboureau, épouvanté, se sentit défaillir; il connaissait si bien la Psyché, qu'en entendant ces paroles caressantes, il soupçonna quelque nouvelle et horrible trame contre sa faim, ou contre sa tranquillité.

Il eut des vertiges et un moment d'hallucination; il lui sembla voir mille fantômes de dragons qui ouvraient des bouches énormes en guignant son souper d'un œil vorace; sortant de sa première surprise, il s'écria en se redressant : Ah! çà, j'espère bien, morbleu! qu'il ne s'agit pas de donner encore une part de notre souper à quelque *pauvre* soldat?

— Non, non, mon cher Claude, vous allez souper bien commodément assis dans ce fauteuil, et je vous servirai même, si vous le voulez, comme Zerbinette a servi le dragon.

Taboureau cette fois se leva debout, et dit à Toinon : Ceci n'est pas naturel, il y a quelque chose là-dessous. Psyché, répondez.... soyez franche, vous avez, j'en suis sûr, à me demander quelque énormité?

— Eh bien, oui, je l'avoue, mais c'était une folie; n'y pensons plus.

— Et vous avez cent fois raison de ne plus y penser si c'est quelque chose qui puisse le moins du monde troubler ma quiétude d'ici à demain matin dix ou onze heures, car je compte faire une matinée de chanoine, je vous en préviens. Écoutez donc aussi, belle Psyché, je vous aime de tout mon cœur, vous le savez bien; parmi tous vos gens de cour ou du bel air, parmi tous vos petits messieurs à grandes perruques, parmi tous vos fulminants plumets, aucun, malgré vos beaux yeux, n'aurait voulu être comme moi votre cavalier-servant et *désintéressé*; remarquez bien ceci... *désintéressé*. Je ne vous reproche pas ce que j'ai fait pour vous, j'ai agi ainsi parce que cela m'a plu, j'aurais à recommencer que ce serait tout de même. Mais, tête-bleue! le dévouement a ses bornes. Je ne suis

pas un sylphe , moi ; j'ai les appétits grossiers de l'humanité , je l'avoue , je m'en fais même gloire ; aussi je vous déclare positivement que ni le roi ni vous ne me ferez bouger de ce fauteuil (et Claude , s'y replongeant avec fureur , s'y cramponna) que pour gagner la table ou mon lit.

— Vous avez raison , mon ami , dit doucement la Psyché ; oh ! vous vous êtes conduit pour moi noblement , généreusement ! Vous avez fait ce que personne n'aurait fait ; et quel autre que vous , mon Dieu ! aurait consenti à être seulement l'ami... et elle reprit avec amertume : *l'ami...* de Toinon la Psyché ? Quel autre que vous aurait pris en pitié ma folle passion ? Quel autre aurait compris que si quelque chose peut racheter ma conduite passée , c'est ce fatal amour qui me dévore , et dont je tâche d'être digne à force de sacrifices ? Encore une fois , quel autre que vous aurait compris tout cela ? Personne ! personne ! pas même celui qui la cause , cette passion invincible !

Et une larme brûlante tomba sur le front de Taboureau , car Toinon était restée accoudée au fauteuil.

Quoique ridicule et sot , Claude avait un excellent cœur. L'accent touchant et résigné de la Psyché le remua profondément. Sans savoir ce que Toinon pouvait avoir à lui demander , il sentit déjà sa résolution faiblir. Voulant lutter courageusement , il tâcha de cacher l'émotion de sa voix en toussant à plusieurs reprises , et répondit durement à la Psyché : Ma foi , ma chère amie , ce n'est , parbleu ! pas moi qui vous plaindrai , j'espère , si vous avez mal placé votre amour.

— Je ne demande point qu'on me plaigne , reprit tristement la Psyché , j'aime ! j'aime ! et s'il y a , voyez-vous , dans ce seul mot des abîmes de douleur , il y a aussi des trésors de félicité. C'est à la fois la vie et la mort de mon cœur. J'aime : aussi tout ce qui est résignation , dévouement , me transporte et m'exalte. Concevez mon ivresse... je suis assez heureuse pour avoir un devoir , un noble devoir à remplir envers Tancrède !... Moi... moi... pauvre créature perdue et méprisée... je puis dans cette occasion me montrer aussi vaillamment aimante qu'une femme qu'on honore et qu'on respecte ! je puis faire pour Tancrède ce que ferait sa sœur , sa femme ou sa mère ! Voyez si je puis hésiter !.. Un moment , je l'avoue , j'ai eu l'égoïste pensée

de vous demander encore votre appui. Pardonnez-moi cette pensée... Mon ami, n'avez-vous pas déjà trop fait pour moi... Aussi.. adieu... bien tendrement adieu. — Et elle prit les grosses mains de Taboureau dans ses mains délicates. — Si ma reconnaissance, si mon inaltérable amitié peuvent vous payer de toutes vos bontés, elle vous est acquise..... oh ! à tout jamais acquise..... Adieu.

La Psyché, qui avait commencé cet entretien en comédienne, finit par s'attendrir véritablement. Elle n'était pas assez dépravée pour demeurer insensible à la délicatesse du dévouement de Claude ; et puis elle aimait, elle aimait profondément, et ainsi que le feu épure tout, son ardent amour l'avait presque purifié de ses fautes passées.

Aussi lorsque Taboureau sentit ses mains serrées dans les mains de la Psyché, lorsqu'il vit les grands yeux de Toinon humides de pleurs, il ne put vaincre sa faiblesse, il s'écria en secouant la tête et en fronçant ses gros sourcils pour cacher une larme : Et voilà justement ce que je redoutais ! Je suis pire qu'un oison... qu'une grue... j'ai maintenant le cœur tout retourné, plus l'ombre d'appétit, et vous me ferez, je crois, remonter ce soir en voiture. Maudite ensorceleuse que vous êtes !

Et le digne sigisbé arpentait la chambre avec emportement.

— Non, non, mon ami, reprit Toinon en essuyant ses yeux ; voici seulement ce que j'attends de votre amitié : vous resterez ici pendant huit jours avec Zerbinette et votre valet Mascarille ; si je ne suis pas revenue à cette époque... vous remettrez un papier que je vais écrire au bonhomme Feuillet, mon premier maître de l'hôtel de Bourgogne. C'est un don du peu que je possède ; je lui dois tout ; il n'est pas heureux ; je n'ai pas de famille, il est juste que je pense à lui. Quant à vous, mon ami, je vous destine ce petit cabinet en marqueterie dont je me servais habituellement à Paris. Ce sera un souvenir de la pauvre Psyché.

— Ah ça, vous avez juré de me rendre fou ! s'écria Taboureau. Mais quel diable de projet avez-vous donc en tête, que vous songez à faire votre testament ?

— Je pars à l'instant, à pied, avec une jeune fille du pays qui consent à me servir de guide jusqu'à l'abbaye du Pont-de-Montvert où je compte retrouver M. de Florac.

— Mais vous avez perdu la tête ! Pourquoi ne pas au moins partir en voiture ?

— Aucun postillon ne voudra sortir de la ville ; on craint les hérétiques.

— Et vous ne les craignez pas , vous , avec une mendiante pour escorte ?

— Je n'ai pas le choix de voyager autrement , Zerbinette a peur et refuse de m'accompagner ; d'ailleurs cette jeune fille est courageuse , elle connaît le pays ; nous devons arriver demain soir à l'abbaye. Ce n'est qu'une nuit à passer ; et d'ailleurs quel mal voulez-vous qu'on fasse à deux femmes ?

— Et vous allez courir les champs en mules de velours , en mante de taffetas , sans doute ?

— Je vais faire venir l'hôte , et lui acheter des habits de servante.

— Allons , un déguisement ! rien n'y manque , l'équipée est complète ! Ah çà , et vous croyez que moi , votre ami , je consentirai à cette folie ; que je vous laisserai partir ainsi ? Mais , malheureuse femme que vous êtes , songez donc que vous ne savez pas seulement si votre Tancrède voudra vous recevoir ! Vous penseriez à faire cette énormité pour l'amant le plus épris , le plus tendre , le plus passionné qui vous attendrait à deux genoux et les mains jointes , comme on attend son bon ange , pour moi , par exemple , que je vous dirais encore : ne partez pas ! à plus forte raison , je vous dis ; je vous répète , je vous crie : ne partez pas , morbleu ! ne partez pas ! quand il s'agit d'aller trouver un homme , qu'est-ce que je dis un homme ? un tigre qui vous repoussera peut-être , s'écria Taboureau furieux.

— Au moins je lui aurai prouvé combien je l'aime ! et un jour , quand il comparera mon amour au froid et pâle amour des femmes qu'il me préfère , il me regrettera peut-être , dit la Psyché avec un regard , avec un accent d'exaltation impossible à rendre.

— Et vous serez bien avancée d'être regrettée , folle opiniâtre , tête perdue que vous êtes ! s'écria Taboureau en se promenant dans la chambre à pas précipités.

Après quelques minutes de réflexions , Claude vit bien que rien au monde ne pourrait retenir Toinon ; il se livra un combat

acharné entre la poltronnerie naturelle du sigisbé et l'intérêt profond que lui inspirait la Psyché par la sincérité du sentiment irrésistible qui la dominait.

Enfin la Psyché l'emporta et Taboureau lui dit avec un reste de mauvaise humeur :

— Que je devienne chèvre à l'instant, si, quand j'ai quitté Paris, je m'attendais à prendre le costume d'un paysan languedocien.

— Que dites-vous ? s'écria Toinon.

— Eh ! tête-bleue ! dit-il en jetant un regard sur son habit doré, croyez-vous que je vais vous accompagner accommodé de la sorte, aussi brillant qu'un ver luisant ?

— Vous m'accompagneriez ?

— Vous m'accompagneriez ! fit Claude en contrefaisant la Psyché ; et puis-je, s'il vous plaît, faire autrement que de vous accompagner ? Puis-je vous laisser à la garde d'une mendicante, dans un pays de loups, de sauvages ?

— Ah ! Claude, Claude ! que ne puis-je vous aimer ! s'écria Toinon en jetant ses bras autour du cou de Taboureau en appuyant deux baisers retentissants sur les joues rebondies du bon sigisbé.

— Au diable ! s'écria celui-ci en la repoussant doucement, tout à l'heure elle me glaçait d'effroi, et voilà maintenant qu'elle va me mettre en flamme, avec ses infernales caresses.

— Dam... je n'savais pas... Excusez-nous, m'sieu Claude, dit la malicieuse fille en faisant une petite révérence à la paysanne, bien gauche et bien naïve, mais remplie de grâce.

— Ah ! serpent maudit ! démon incarné ! reprit Claude en la menaçant du poing, je te reconnais ; c'est ainsi que tu m'es apparue dans l'intermède du *Médecin malgré lui*. Je m'en souviendrai toujours ! tu portais un corset de velours incarnadiu, avec des bouffettes oranges, et tu dansais un pas de *jeune villageoise* (1), *petite peste douceuse*, ainsi que disait le livret !

Neuf heures sonnèrent à l'horloge de l'église.

— Neuf heures ! Déjà neuf heures ! dit Toinon. Mon ami, si

(1) Voir le *Médecin malgré lui* (l'Intermède.)

vous m'accompagnez, il faut partir. Mais votre souper?

— Eh ! tête-bleue ! croyez-vous que j'aie l'estomac aussi complaisant que celui d'une autruche ? J'avais faim, tout cela m'a bouleversé et je serais à la table de Souvré ou de Vivonne que je n'avalerais pas un morceau. Enfin il était écrit que je ne souperais pas ce soir. Je vais toujours faire mettre les cailles et le gâteau dans un panier, et demain, avec l'aurore, au grand air, peut-être me rattraperai-je de cette après-dînée de jeûne. Allons, il faut maintenant s'occuper des costumes, ni plus ni moins qu'à une représentation de l'hôtel de Bourgogne ! Et c'est étonnant comme j'ai le cœur à la comédie.

Une demi-heure après, Toinon, grâce aux vêtements d'une des servantes, était complètement travestie en paysanne languedocienne : corset rouge, jupe de bure brune, béguin de velours noir, chapeau de feutre et *drôlet* (sorte de mante) à capuchon de pagne. Taboureau portait les habits du digne Thomas Rayne : veste de serge, guêtres de cuir, casaque de peau de chèvre, grand chapeau, bâton ferré, et large hissac contenant le précieux souper.

Mascarille et Zerbinette devaient attendre les ordres de leurs maîtres, et dans le cas où ils auraient à les rejoindre au Pont-de-Montvert, ils ne partiraient pas sans une escorte.

A dix heures Isabeau, Toinon et Taboureau sortirent silencieusement d'Alais par une belle nuit étoilée, et se dirigèrent vers l'Ouest.

EUGÈNE SUE.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LE CHATEAU

DE

LA BROSSE-SAINT-OUEN.

» En conséquence, le soir, lorsqu'il fut admis dans le salon de musique, il avait eu soin de ne pas dîner, afin de conserver une pâleur intéressante, sur laquelle il comptait beaucoup auprès de la duchesse. Celle-ci en éprouva tant de compassion, qu'elle ne pût s'empêcher de murmurer tout bas, en le voyant entrer :

— Pauvre jeune homme !

Cette compassion alla si loin dans le courant de cette première répétition, que lorsque l'acteur se retira, la duchesse crut devoir lui donner sa main à baiser. Une main baisée ! c'est bien peu de chose, et, en conscience, M^{me} de M... ne pouvait faire moins pour un amant qu'elle *désespérait*.

Le lendemain, la main fut tendue non-seulement au départ, mais même à l'arrivée, ni plus ni moins que si Philidor eût été gentilhomme. Et d'ailleurs, qui dit qu'il ne l'était pas ! Un ren-

(1) Voyez tom. XII, pag. 502, 1859.

versement de fortune, des malheurs domestiques, pouvaient l'avoir poussé dans une carrière pour laquelle il n'était, à coup sûr, pas né. C'était peut-être un cadet de famille qui ne s'était senti aucun goût pour l'Église; peut-être aussi était-il bâtard de quelque grand seigneur. Il y avait trop de noblesse dans toutes ses manières pour que l'une de ces suppositions ne fût pas fondée, et la duchesse grillait d'envie d'en être instruite; mais Philidor était si réservé, et puis elle craignait tant, en l'interrogeant à ce sujet, de rouvrir quelque plaie encore saignante. Aussi, dès ce jour, elle eut pour lui des regards sinon tendres, au moins plus que miséricordieux.

Le surlendemain, ce fut bien mieux encore. On répétait, cette fois, sur le théâtre, et il vous souvient que le sujet de la pièce était justement la contre-partie de ce qui se passait réellement entre nos deux personnages. C'était un jeune seigneur qui descendait jusqu'à une villageoise. Le jeune seigneur était Philidor; la villageoise était M^{me} la duchesse de M... Vous comprenez sans peine à combien d'allusions mentales une pareille donnée fournissait matière à chaque instant de la part de la duchesse. Quant à Philidor, l'hypocrite qu'il était, il demandait incessamment pardon à la jeune femme des tendres regards et des douces paroles que son rôle le forçait de lui adresser, et il poussait ensuite des soupirs à attendrir un rocher. Puis c'était la musique, cette traîtresse musique, qui amollit si bien le cœur, et que je ne sais plus quel législateur de l'antiquité avait si bien fait d'exclure de sa république, dans l'intérêt des maris.

A propos de mari, vous me demanderez peut-être ce que devenait pendant ce temps-là M. le duc de M... Ce pauvre duc avait été tellement honteux de sa mésaventure, qu'il était demeuré trois jours entiers renfermé dans le fond de son hôtel à Paris; sans se laisser voir à personne, et se demandant comment il oserait jamais affronter les regards ironiques de la duchesse. Pendant ces trois jours-là, il eut tout le loisir de repasser dans sa tête tout ce qui avait eu lieu depuis son mariage, et de mesurer l'étendue de ses fautes. Par une réaction assez fréquente en pareille occurrence, il en vint à se dire qu'il n'avait que trop mérité son sort, et à s'estimer heureux de n'être pas *doublement* puni, comme cela aurait pu arriver.

— Oui, s'écriait-il en froissant son jabot, qui n'en pouvait mais, et en bouleversant la symétrique ordonnance de sa coiffure, citée jadis comme modèle à l'Œil-de-bœuf; oui, j'ai été aussi sot que coupable; j'ai rejeté l'or pur que j'avais sous la main pour courir après je ne sais quel clinquant et quelles paillettes indignes de moi; j'ai préféré à l'innocence et à la beauté assises à mon foyer et me tendant les bras, les caresses menteuses d'une fille d'Opéra. Comment ai-je pu mettre un instant en balance le minois trompeur de cette Raymon avec les attraits si purs et si touchants de la duchesse? Mais j'étais donc aveugle alors!

Et il s'en allait dans la chambre de sa femme contempler un portrait fort ressemblant que le célèbre Carle Vanloo avait fait d'elle, et dans son désespoir il s'agenouillait devant le portrait en lui demandant pardon. — On a dit qu'en amour il faut toujours un tyran et une victime; mais il n'est pas si rare qu'on le pense de voir le tyran devenir victime, et réciproquement.

Le quatrième jour, un ami du duc, le jeune vicomte de Saint-Aignan, força la consigne qu'il avait donnée au suisse de son hôtel, et pénétra jusqu'à lui.

— Mon cher duc, lui dit-il en l'embrassant, enfin je te tiens! Ouf! ce n'est pas sans peine. Reçois mon compliment: tu es un homme sublime! Mon gouverneur m'a parlé dans mon enfance de je ne sais quel général ancien qui n'avait qu'à frapper la terre du pied pour en faire sortir des soldats. Ce général-là, vois-tu, n'était rien auprès de toi, qui en fais sortir des femmes, et des premières chanteuses encore, quand l'Opéra est aux abois par suite du départ de la Raymon.

Le duc regarda son interlocuteur d'un air ébahi:

— Quel galimatias viens-tu me conter? lui dit-il, je ne te comprends pas.

— Tu ne me comprends pas? Au fait, regarde-moi bien, mon cher duc. Pardieu! ce visage décomposé, cette chevelure en désordre, cette barbe longue! Es-tu malade?

— Trêve de sornettes, vicomte; que veux-tu de moi?

— Pas grand'chose: que tu m'apprennes seulement, sous le sceau du secret, bien entendu, le nom de l'incomparable beauté qui doit remplacer la Raymon à la fête que tu nous donnes dans ton château de La Brosse-Saint-Ouën.

— Ah çà ! vicomte , es-tu malade toi-même , ou bien n'as-tu pas reçu de contre-ordre ?

— En aucune façon.

— Alors , c'est un oubli.

— Que parles-tu d'oubli , cher duc ? Si tu n'es pas malade , au moins je commence à croire que tu n'es pas bien éveillé. Apprends , mon cher , que ni moi , ni âme qui vive de la cour , n'avons reçu de contre-ordre à ton invitation , et que je viens de voir de mes propres yeux , chez le costumier de l'Opéra , les habits de ta divine Colette , confectionnés en moins de douze heures par ordre de ton intendant. Est-ce clair , cela ? Elle doit avoir une charmante taille , cette Colette , à en juger par le corsage.

Ici le duc passa la main sur son front , comme un homme qui ne sait s'il dort ou s'il veille ; et s'étant amplement convaincu , à ce qu'il paraît , qu'il était ou ne peut mieux éveillé , il ordonna de préparer à l'instant même son équipage de route. »

— Je voudrais bien savoir , demanda à mi-voix notre interrupteur ordinaire , si Dieu vint en aide au premier baron chrétien dans cette circonstance mémorable , et s'il arriva à temps dans son château ?

M^{me} V....., à laquelle cette interrogation n'avait pas échappé , reprit , après avoir poussé un profond soupir :

— « Au moment où le duc allait monter en carrosse , survint un gentilhomme de la chambre , qui lui était envoyé par le roi pour le prévenir que Sa Majesté désirait l'entretenir sur-le-champ pour affaire urgente. Le duc partit en maugréant pour Versailles.

Retournons maintenant , s'il vous plaît , au château de M^{me} de M...., qui s'était crue de la nature des salamandres , et qui avait voulu jouer comme elles avec le feu , était hors d'état de soutenir une pareille épreuve. Elle était victime aussi , elle , et avec ses airs doucereux et désolés , Philidor la tenait déjà pantelante et prête à demander merci. C'est qu'on va vite en besogne à la campagne , où une certaine liberté de mœurs et la facilité , la multiplicité des entrevues ont de tout temps , au XVIII^e siècle comme au XIX^e , donné tant de moyens de succès.

Le quatrième jour , la duchesse , qui se sentait définitivement faiblir , et qui voyait qu'il était temps de s'arrêter dans le sen-

tier glissant où elle s'était engagée, se prosterna devant son prie-dieu pour dire ses prières avant de se mettre au lit (car les duchesses priaient encore en ce temps-là soir et matin), et elle prononça avec une ferveur toute particulière une oraison que je n'ai vu dans aucun rituel :

« Mon Dieu, je vous demande pardon d'avoir oublié vos saints préceptes et d'avoir cherché le péril; je n'y ai point encore succombé, faites-moi la grâce de persister, soutenez-moi. Mon Dieu, j'ose vous demander plus encore, car votre bonté et votre miséricorde sont infinies; faites que M. le duc de M... ait reçu la lettre que je lui ai adressée ce matin et qu'il vienne à mon secours. Mon Dieu, je vous promets maintenant d'être soumise aux moindres volontés de mon mari. »

Plus tranquille après avoir accompli ce pieux devoir, la jeune femme se coucha et ne tarda pas à s'endormir. C'était la première nuit où elle recommençait à goûter, comme par le passé les bienfaisantes douceurs du sommeil; car elle avait passé les nuits précédentes dans un état d'agitation trop violent pour que ses sens fussent accessibles au repos. Aussi, comme la nature se dédommage toujours d'une privation momentanée de sommeil elle ne s'éveilla le lendemain que fort tard dans la matinée. Sa première parole fut pour son mari.

— M. le duc est-il arrivé? demanda-t-elle à ses femmes.

Il fut répondu négativement.

— N'y a-t-il pas au moins une lettre de lui?

Même réponse.

Une morne résignation apparut dans les traits de la duchesse. Sur ces entrefaites, M^{lle} Julie entra.

— M. Philidor s'est présenté déjà deux fois, dit-elle, pour voir M^{me} la duchesse.

— Dites-lui s'écria vivement la jeune femme, que je ne puis maintenant, que je ne puis aujourd'hui, que je suis indisposée.

La camériste sortit; un moment après, elle revint: — M. Philidor osait prendre la liberté d'insister, parce que l'avant-dernière répétition générale devait avoir lieu dans deux heures, qu'il y avait un duo fort important à repasser, que M^{me} la duchesse elle-même avait daigné lui donner rendez-vous pour cela,

et qu'à moins qu'elle ne fût gravement indisposée, elle jugerait peut-être convenable de se rendre à l'appel qui lui était fait.

— O mon Dieu, mon Dieu! murmura tout bas la duchesse, ayez pitié de moi!

Et elle fit dire qu'elle allait se rendre au salon de musique.

Cette fois-là, elle se montra d'une grande froideur pour Philidor et ne lui donna même pas sa main à baiser. Le chanteur sentit bien qu'il avait à faire à forte partie. Il n'avait plus guère que deux jours devant lui : le lendemain la répétition générale, le surlendemain la représentation ; il devait partir ensuite immédiatement. On le rappelait à Paris où la ville et la cour se plaignaient de son absence. Jamais il ne chanta avec plus d'âme ; jamais les modulations de sa voix ne trahirent plus de tendresse et d'amour. La duchesse s'était bien promis de ne pas même le regarder ; elle viola, involontairement sans doute cette promesse, en portant ses regards dans une grande glace devant laquelle elle se trouvait debout avec Philidor, dont elle était séparée seulement par l'accompagnateur, un vieux maître de chapelle myope. Le visage de l'acteur, ce visage du plus beau type grec et animé par tout le feu de la passion, ces grands yeux bleus si pleins de molle langueur, portèrent dans son âme un trouble dont elle n'eût peut-être pas été longtemps maîtresse, si un incident inattendu n'était venu y mettre un terme. Le fouet d'un postillon et le bruit d'un carrosse retentirent dans l'intérieur des cours.

— C'est M. le duc ! s'écria la jeune femme en levant les yeux au ciel avec une expression de reconnaissance.

Presque au même instant, la porte du salon s'ouvrit, et une voix aigre et un peu cassée fit entendre comme le répons d'un verset dans une litanie funèbre :

— C'est moi, ma nièce.

M^{me} de M... devint pâle et s'avança en tremblant au-devant de la marquise douairière, qui s'écria en attachant tour à tour sur la jeune duchesse et sur le beau chanteur un regard malignement scrutateur :

— Pardonnez-moi, ma nièce, je vous dérange peut-être ; mais je n'ai pu résister à mon impatience. Savez-vous que voilà près de huit jours que nous ne nous sommes vues ? Je gagerais

volontiers que , pendant ces huit jours , le temps ne vous a pas duré comme à moi. Mais embrassez-moi donc encore.

Ces paroles suffirent pour rappeler le rouge aux joues de la jeune duchesse , qui , répondant seulement à la première des interrogations de sa tante , repartit non sans un peu de confusion :

— Je vous assure , ma tante , que vous ne me dérangez nullement ; j'avais fini avec monsieur.

Ici , Philidor s'inclina et sortit ; l'accompagnateur s'était déjà esquivé. Dès que la porte fut refermée , la douairière eut un de ces sourires qui résument d'avance une conversation , et s'écria en hochant la tête :

— Allons ! je vois qu'on ne nous avait pas trompés. Ah , ma nièce , ma nièce ! Au surplus , j'en suis pour ce que j'en ai dit.

— Quoi donc , ma tante ? reprit la jeune femme toute décontenancée. Sauriez-vous déjà la surprise que je prépare à M. le duc ?

— Ouais ! quelle surprise ? Ah ! j'entends ! vous voulez parler , vous , du goût subit qui vous a pris pour chanter l'opéra ? Eh ! chère petite , si vous avez voulu en faire mystère , il fallait mieux prendre vos mesures. Apprenez que ce secret-là est le secret de Polichinelle tout comme l'autre au surplus.

— L'autre ! ma tante ; que voulez-vous dire ? je n'ai pas d'autre secret.

— Ah ! ma nièce , ce n'est pas à moi qui ai vu naître toute cette intrigue qu'il faut prétendre cacher une chose qui , à cette heure , est l'objet des conversations de toute la cour. Il ne fut question que de cela hier soir , m'a-t-on dit , au cercle de M^{me} la dauphine. Vous voilà classée , recevez mon compliment.

— Ma tante , veuillez de grâce vous expliquer ; vous me mettez au supplice.

— Eh bien ! oui , puisque vous m'y forcez. Il s'agit de votre liaison avec Philidor.

La jeune femme demeura quelques instants les yeux fixes , la bouche béante ; puis elle bulbutia d'une voix étouffée :

— Ma.... liaison avec.... M. Philidor ! Mais cela n'est pas , je vous jure !... cela n'est pas !

— Ne jurez point ! pourquoi vous en défendre ? Il est fort

bien, ce chanteur, des manières on ne peut plus distinguées : c'est quelque fils de qualité dont les parents se sont ruinés. Hein ! est-ce ainsi, vous l'a-t-il dit ?

La duchesse ne répondit pas, les larmes l'étouffaient. La douairière elle-même fut effrayée de la voir en cet état ; mais incapable, dans l'ordre d'idées où elle avait toujours vécu, d'en pénétrer le motif, elle s'écria, avec un air d'inquiétude souverainement digne :

— Or çà, ma nièce, est-ce qu'il se permettrait de vous donner des sujets de chagrin ?

La duchesse releva la tête et, souriant mélancoliquement à travers ses larmes :

— Ma tante, dit-elle, excusez-moi de ne vous avoir pas comprise tout d'abord. Je sens que je n'étais pas digne de vivre dans le monde où toutes deux notre naissance nous a placées.

Puis, changeant brusquement de conversation :

— Madame Dubarry est-elle toujours en pied ? La dauphine aime-t-elle toujours autant à jouer la comédie ? Quel est le dernier rôle qu'elle a choisi ? Est-ce du Sedaine ou du Favart ?

— Ma foi, ma nièce, répondit la douairière quelque peu stupéfaite de ce feu roulant de questions, voici quinze grands jours que je n'ai mis le pied à Versailles ; mais vous pourrez demander tout cela à M. le duc de M.... qui est parfaitement à même de vous donner des nouvelles fraîches, car il se trouve en ce moment à la cour.

— Le duc ! mon mari ! ah ! parlez-moi de lui, ma tante. Quand l'avez-vous vu ? a-t-il été vous faire visite ?

— Il ne m'a pas fait cet honneur.

— Je lui ai écrit ; pourquoi ne me répond-il pas ?

— Ah, vous m'y faites songer ; j'oubliais que j'ai une lettre de lui pour vous. J'avais cru devoir, avant de partir, lui faire demander ses commissions. Il vous baise les mains, ma nièce.

— Une lettre de lui ! oh ! donnez, donnez vite !

Et, avec cette avidité convulsive du naufragé qui cherche à se sauver encore en s'accrochant au dernier débris du navire qui le portait, la jeune femme arracha des mains de sa tante le message qu'elle venait de tirer de son ridicule. Voici,

à peu de chose près , le style et le contenu de ce message :

« MADAME LA DUCHESSE ,

» J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire , pour m'informer du projet que vous avez formé de jouer le rôle de Colette dans l'opéra qui doit être représenté au château , à l'occasion de votre fête. Je ne doute point d'avance de votre succès auquel je serai heureux d'aller applaudir. J'arriverai à Saint-Ouën dimanche , assez à temps pour recevoir les hôtes conviés à cette solennité. »

· Suivait une formule de salutation des plus respectueuses.

Et c'était là la réponse de M. le duc de M... à une lettre de trois pages , à une lettre où on lui demandait si ingénument pardon d'avoir eu la migraine , où on lui promettait de chasser à tout jamais ce vilain mal , où , en lui faisant part d'un projet qui devait le contrarier peut-être , on lui annonçait , d'une façon si soumise , qu'on était disposée à y renoncer , pour peu que cela lui déplût ; où on le suppliait de revenir bien vite au château dans lequel il était impatiemment attendu par la plus tendre et la plus fidèle épouse ! Ah ! monsieur le duc . quelle froideur ! Avez-vous donc retrouvé M^{lle} Raymon , ou l'auriez-vous déjà remplacée ?

Ce fut le dernier coup pour la duchesse ; mais ce fut aussi le plus cruel , car elle avait fondé de grandes espérances sur cette lettre écrite avec toute l'éloquence et toute la naïveté de son cœur. Que vous dirai-je de plus ? Je ne veux point allonger outre mesure le journal fidèle de l'agonie de cette pauvre jeune femme , succombant sous la triple influence de son époque si bien personnifiée dans la douairière , de l'indifférence coupable de son mari et de la séduction la plus patiente et la plus raffinée exercée par un roué de coulisses ; et pourtant , si les poètes ont dit qu'il n'y avait pas de plus sublime spectacle que celui de l'homme de bien aux prises avec le malheur , peut-être pensez-vous , comme moi , qu'il n'en est pas de plus curieux et de plus instructif à la fois pour le sexe féminin que celui de la pudeur et de la vertu luttant , en quelque sorte , corps à corps avec le vice.

Toutefois , il faut bien le dire , si les apparences témoignaient

hautement contre M. le duc de M....., ce seigneur était encore plus à plaindre qu'à blâmer. Nous l'avons laissé partant pour Versailles où le roi Louis XV lui faisait l'honneur de le mander pour affaire urgente. Or vous ne devinez jamais, je gage, ce que Louis XV voulait à M. le duc de M..... Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille; mais j'em'aperçois qu'il se fait tard, et, comme je ne veux pas abuser de votre patience à m'écouter, j'aime mieux vous rapporter tout simplement l'allocution que Sa Majesté adressa, sans autre préparation, à son fidèle sujet :

— Mon cher duc; je vous ai de tout temps porté une vive affection, vous le savez, et je veux aujourd'hui vous en donner une preuve. Le *cabinet noir*, qui ne vaut absolument rien pour la découverte des complots, je vous le garantis, est quelquefois bon pour celle des intrigues amoureuses. Feu le grand roi mon prédécesseur en faisait grand usage, et moi-même, dans mes moments perdus, il m'arrive de m'en amuser avec Mme Du-harry. Or, hier soir, j'ai trouvé, dans une lettre d'un certain Philidor, chanteur de l'opéra qui est actuellement à votre château de la Brosse-Saint-Ouën, lettre adressée à l'un de ses camarades, une fanfarounade qui mérite une punition sévère. Ce prestolet ne s'avise-t-il pas d'en conter à Mme votre femme? Je suis persuadé d'avance que la duchesse le traitera comme il le mérite; mais, afin de vous délivrer à cet égard de toute inquiétude, voici, mon cher duc, une lettre de cachet dont je vous autorise à faire usage immédiatement, afin d'apprendre à ce chanteur ce qu'il en coûte d'adresser ses hommages à la femme d'un duc et pair du royaume, mon amé et féal.

M. de M..... sentit une sueur froide inonder son front; toutefois, repoussant doucement le papier que lui tendait le roi, il eut la force de répondre :

— Sire, je rends grâces à Votre Majesté de son avertissement et de son offre; mais j'aimerais mieux être trompé vingt fois que de voir mon honneur sain et sauf par un pareil moyen. Que dirait-on de moi?

— Nul n'en saura rien, monsieur le duc, reprit le roi

— Mais sire, répartit vivement M. de M..... avec cette noblesse de sentiments caractéristique dans sa famille, je le saurai, moi.

Quelques instants après, il sortit du cabinet du roi et re-

tourna à Paris. Rentré à son hôtel, il y trouva la lettre de la duchesse, et alors les propos énigmatiques de son ami M. le vicomte de Saint-Aignan achevèrent de s'éclairer pour lui d'une funeste lueur. Dans cette lettre dictée par la vertu chancelante, il est vrai, mais qui cherchait à s'affermir, il ne voulut voir que l'aveu anticipé d'une faiblesse, et une excuse préparée pour le cas où il viendrait à apprendre son déshonneur. Les gens qui ont beaucoup vécu, comme M. le duc de M..., c'est-à-dire qui ont mené une vie dérégulée, sont toujours portés à mettre les choses au pire en pareille matière. Pourtant cette cruelle révélation ne détermina chez lui aucun accès de fureur, comme cela se voit communément au théâtre et dans les romans, mais elle lui inspira une douleur et une tristesse profondes. Depuis quelque temps, il s'était accoutumé, à l'exemple de certains avarés, à voir dans sa femme un trésor de pureté et d'innocence qu'aucune main profane n'avait touché et que lui-même laissait précieusement enfermé dans une sorte de sanctuaire dont il se-réservait tôt ou tard de franchir le seuil; et le sanctuaire avait été violé, et le trésor avait été ravi! Oh! comme il dut maudire le sentiment de mauvaise honte qui l'avait empêché, au moment même où il avait appris la fuite d'une indigne maîtresse, de partir pour Saint-Ouën, d'aller se jeter aux pieds de sa femme, de lui tout avouer et d'implorer son pardon. Alors, sans doute, il était temps encore, mais maintenant, oh! maintenant, il ne lui restait plus qu'à subir son sort sans se plaindre, car ne s'était-il pas privé lui-même par avance du droit d'accuser? Du moins, il ne voulait point se montrer après coup un argus incommode: un tel rôle était indigne de lui, et c'est pour cela qu'il avait envoyé à la duchesse la réponse que je vous ai déjà fait connaître. Ainsi, il était écrit que l'orgueil, ce grand mobile des actions humaines, égarerait constamment l'époux comme l'épouse, et les amènerait, par ses faux calculs, à une ruine commune, puisqu'on veut absolument que dans l'adultère de la femme il y ait ruine pour l'honneur du mari.

Cependant, le dimanche matin, qui était le jour marqué pour la représentation et le surlendemain de l'arrivée de la douairière, la duchesse était pure encore dans toute l'acception de ce mot; mais il se passait dans le salon de musique, où je vous

ai déjà introduits quelquefois une scène décisive et qui devait porter le coup de grâce à cette pudeur si longtemps défendue. C'était la mine qu'on emploie pour faire sauter une citadelle que l'ennemi a vainement battue en brèche, et qu'il désespère de réduire. Philidor et la duchesse étaient seuls dans le salon et délivrés pour la première fois de la présence obligée du vieux maître de chapelle myope. Le beau chanteur avait appris que c'était la fête de M^{me} de M...., et il venait de lui offrir un petit bouquet de pensées, de roses blanches et de myosotis, qu'il avait cueilli lui-même dans la partie du parc qui avoisine les canaux, et la jeune femme, en pensant que c'était un étranger, un comédien, qui s'acquittait le premier auprès d'elle d'un hommage qu'elle eût dû attendre de son mari, avant tous, avait senti son cœur se navrer, et plutôt encore par dépit que par reconnaissance, elle avait daigné, elle la duchesse de M...., tendre sa joue à Philidor.

C'était la première fois qu'il était donné aux lèvres de l'amoureux chanteur de se poser ailleurs que sur la main de la duchesse. Quel moment pour lui ! pour elle aussi, peut-être ! Je vous engage à ce sujet à relire ce soir avant de vous endormir, si mon récit ne l'a déjà fait, l'admirable chapitre de *la Nouvelle Héloïse*, où il est parlé d'un premier baiser. Tout à coup la porte s'ouvrit, et la duchesse frémit comme une coupable prise en flagrant délit. C'était M^{lle} Julie, cette fille de chambre que vous connaissez. Elle était tout en larmes, et vint se jeter aux pieds de sa maîtresse. Longtemps ses sanglots l'empêchèrent de trouver une parole; lorsqu'enfin elle eut reconqué l'usage de la voix, elle ne put que murmurer d'une façon presque inintelligible qu'elle avait fait un grand malheur, qu'elle avait perdu la clef de la chambre à coucher de sa maîtresse.

— N'est-ce que cela ? dit la jeune femme ; tu es bien honne, ma pauvre Julie, de te désoler ainsi pour si peu de chose. Cette clef se retrouvera. D'ailleurs, n'en existe-t-il pas une seconde ? Fais-toi-la donner de ma part, et qu'il n'en soit plus question.

La camériste se releva en soupirant.

— C'est que, dit-elle, si on allait s'introduire chez madame la duchesse pour voler ?

La duchesse devint rêveuse à ces derniers mots, et Julie sortit. A peine la porte fut-elle refermée sur elle que Philidor, qui

s'était tenu à l'écart, se rapprocha vivement, et, d'une voix fort émue :

— Madame, dit-il, c'est à moi d'embrasser vos genoux ; cette clef a été volée, en effet, et c'est par moi. O pardon ! pardon ! mais j'aime mieux vous avouer mon crime. Aussi bien, c'est un moment de délire qui me l'a dicté. Oui, madame la duchesse, quand j'ai pensé que cette journée était la dernière, la dernière entendez-vous ? où il me serait donné de vous voir, de respirer le même air que vous, quand j'ai pensé que demain je serais loin de vous, par qui je vis maintenant. j'ai été si malheureux que j'ai osé concevoir la pensée de devenir coupable. Mais vous me pardonnez, n'est-ce pas ? car je me repens, je pleure, et cette clef, tenez, cette clef qui est là sur mon cœur, cette clef pour laquelle je donnerais tout ce qui me reste à vivre, cette clef qui me brûle en vous parlant, madame la duchesse, reprenez-la, je vous la rends, je vous la rends.

En s'exprimant ainsi, Philidor, prosterné aux pieds de la jeune femme, avait saisie le bas de sa robe, et il osait tenir ses genoux entre ses bras, et, avec ses yeux baignés de larmes, il était beau comme les anges qu'on représente implorant la pitié céleste pour racheter nos fautes. La duchesse le regardait fixement, sans changer de visage et sans prononcer une parole ; mais, malgré cette apparence tranquille, un combat terrible se livrait dans son âme. A la fin, elle se dégagea doucement de l'étreinte passionnée de son amant, puis, d'une voix brisée, elle s'écria :

— Cette clef, gardez-là !

A ces mots elle s'enfuit. Philidor se releva le visage rayonnant, se demandant ce que pouvaient valoir les applaudissements d'une salle entière qui semble près de s'écrouler sous les bravos et les trépignements, auprès de ces quatre mots de la jolie duchesse de M.... : « Cette clef... gardez-la ! » C'était un beau prix, en effet, pour quelques leçons de chant. Maintenant, comme Sixte-Quint, il était pape ; que dis-je ? plus que pape ; plus qu'empereur : il était Dieu.

Il y aurait ici une grande question à juger, c'est celle de savoir si, dans cette histoire de clef volée, dont la restitution avait été offerte avec un si merveilleux à-propos, les choses s'étaient passées sincèrement et de bonne foi, ou s'il n'y avait pas

là toute la tactique du diplomate et du général les plus consommés. Pour moi, qui suis portée à ne voir dans Philidor qu'un *comédien* sous tous les rapports, je crois qu'il méritait de passer à la postérité beaucoup plus pour la savante stratégie avec laquelle il sut conquérir la duchesse de M..., que pour sa renommée de chanteur, renommée complètement oubliée aujourd'hui, absorbée qu'elle s'est trouvée dans celle d'un contemporain homonyme, le compositeur Philidor.

J'ai peu de détails à vous donner sur ce qui se passa au château depuis ce moment jusqu'à celui de la représentation. Le duc arriva fort tard et en compagnie d'un certain nombre de ses hôtes. Quoiqu'il fît tous ses efforts pour paraître gai, il était facile de lire sur son visage l'empreinte mal dissimulée d'une préoccupation profonde. Il demanda à voir la duchesse, et l'entrevue qui eut lieu en présence de témoins fut beaucoup plus cérémonieuse qu'affectueuse. Cependant, sa femme ayant remarqué qu'il était pâle et même un peu changé, crut devoir s'enquérir de sa santé; mais il s'empressa de répondre qu'il allait à merveille. Bien entendu, la duchesse n'en crut pas un mot, et elle ne manqua pas d'attribuer la pâleur de son mari au chagrin qu'il avait éprouvé et qu'il éprouvait sans doute encore de la fuite de sa maîtresse.

Peu à peu les cours du château se remplirent de carrosses; on arrivait en foule de tous les manoirs voisins pour assister à la solennité théâtrale par laquelle M. le duc de M... avait voulu inaugurer l'arrivée de la jeune duchesse à La Brosse-Saint-Ouën. Quelques-uns même étaient venus pour cela de Paris et de Versailles, tant on était curieux d'assister à une représentation où la jolie duchesse de M... devait faire son début dans la carrière dramatique, alors, il vous en souvient sans doute, fort en honneur parmi les grands seigneurs et les belles dames, à commencer par le comte d'Artois et Marie-Antoinette d'Autriche. A l'attrait tout particulier de ce début se joignait pour les uns la curiosité de voir le célèbre Philidor, transporté du vaste théâtre où il brillait d'ordinaire, sur la petite scène d'une salle de comédie de château, et recevant sa réplique d'une duchesse; pour d'autres, exactement informés de la chronique scandaleuse de l'OEil-de-bœuf, c'était plus encore: ceux-là, fort au fait de la liaison qui existait jadis entre M. le duc et la Raymon, avaient

trouvé on ne peut plus piquant que cette petite duchesse, réputée si sage jusque-là, si ennemie du monde et si antipathique aux belles manières, se fût enfin décidée à imiter son mari, et à faire ce qu'on appelle partie carrée. Aussi étaient-ils avides de juger par leurs propres yeux du degré où cette intrigue était parvenue.

Vous pourriez penser, d'après cela, que le duc jouait dans toute cette affaire un fort sot personnage ; aussi je me hâte de vous prémunir contre une semblable présomption. A l'époque où se passe cette histoire, la dissolution dont le monarque donnait l'exemple s'était si bien infiltrée dans les hautes classes de la société, qu'on trouvait toutes naturelles ces sortes de reprèsailles entre maris et femmes, et que M. de M... eût été cent fois trahi, qu'il n'eût pas cessé pour cela d'être regardé comme la fleur du bel air et de la galanterie. Il est vrai que c'était à la condition qu'il y aurait toujours partie et revanche. Du moment où l'on eût pu voir en lui seulement un époux malheureux, il eût été ridicule.

Six heures du soir ! Le duc, aidé de la donairière et de quelques amis, est occupé à faire les honneurs de l'hospitalité. Pendant ce temps-là, M^{me} la duchesse achève sa toilette dans la loge que M. le duc a fait disposer quelque temps auparavant auprès du théâtre pour la Raymon, et qu'il ne croyait guère à coup sûr voir jamais servir à sa femme. Déjà cette dernière a revêtu les attributs de son rôle, la jupe courte de bure rayée, les bas bleus, les souliers à boucle, le corsage de velours noir et le bavolet. Je n'ai pas besoin de vous dire que la duchesse est ravissante sous ce costume, et que bien qu'elle n'ait pas encore mis son rouge, et qu'elle ne soit pas coiffée, elle serait femme à troubler bien des cœurs à la cour comme à la ville, à la ville comme au village. Pourquoi donc un sombre nuage vient-il par intervalles obscurcir son front et glacer le sourire suspendu sur le bord de ses lèvres ? Pourquoi, lorsque ses regards tombent par hasard dans un miroir, frappe-t-elle ainsi de son pied mignon le parquet de sa loge avec de merveilleux airs de dépit qui rehaussent encore sa beauté ? Patience ! vous allez le savoir.

Un petit coup bien léger, bien discret, vient de retentir à la porte de sa loge, et elle a bondi sur son siège, et elle s'est écriée d'une voix pleine d'émotion : « Entrez ! » Or celui qui entre

ainsi n'est autre que Philidor, Philidor en habit de jeune seigneur, entendez-vous? car le déguisement auquel son rôle le force d'avoir recours ne s'opère que dans le courant de la pièce. Que dis-je Philidor? oh! ne serait-ce pas plutôt ou Lauzun ou Fronsac à vingt ans, tant il a de grâce, d'élégance et de bonne mine sous ce riche accoutrement, tant il semble n'en avoir jamais porté d'autre de sa vie? Oh! ni la duchesse, ni la douairière ne se sont trompées, et tout porte en lui le prestige d'une noble origine. Il n'est plus triste à cette heure; pourquoi le serait-il? Et si l'on peut lire dans ses grands yeux bleus la fièvre qui naît de l'attente, on y lit aussi le plaisir que donne une charmante promesse. Il s'avance d'un air sémillant et s'écrie en osant cette fois baiser le cou le plus blanc et le plus provocateur qu'il soit possible d'imaginer :

— Bonsoir, mon adorable duchesse.

Car il est déjà tout à fait dans l'esprit de son rôle, le jeune seigneur. Bon Dieu, de quel crime s'est-il donc rendu coupable depuis le matin, ce pauvre Philidor? A son aspect la jeune femme a détourné la tête avec une petite moue presque dédaigneuse, après l'avoir salué d'un simple signe. Aussi, comme il est inquiet! comme il a bien vite repris son attitude humble et soumise des jours précédents, lorsque, s'asseyant timidement et à distance respectueuse, sur le siège le plus modeste qu'il ait pu trouver à sa portée, il dit en balbutiant :

— Qu'est-ce donc? Qu'avez-vous, madame la duchesse? Aurais-je eu le malheur de vous déplaire?

Mais son interlocutrice, qui n'attendait qu'une occasion pour éclater, l'a enfin trouvée, et elle s'écrie avec une pétulance sans égale :

— Ce que j'ai, monsieur? apprenez que je suis furieuse! C'est une indignité! Me faire attendre ainsi, moi la duchesse de M....!

Et en s'exprimant ainsi, la petite duchesse ne fait pas attention au contraste piquant que présentent sa paroles avec le costume qu'elle a momentanément revêtu.

— Vous m'attendiez, madame la duchesse! répond Philidor ébahi.

A ce moment, pour la première fois, la jeune femme s'aperçoit de la méprise et du trouble de son favori; elle ne peut

s'empêcher de sourire et de lui tendre une main qu'il couvre de baisers ; puis , maîtrisée de nouveau par un importun souvenir :

— Il s'agit bien de vous , monsieur , répond-elle en frappant du pied et en écartant convulsivement le rideau d'une fenêtre à travers laquelle elle jette au loin un douloureux regard. Eh quoi ! vous ne savez pas ce qui m'arrive ?

— Non , sur mon âme ! ConteZ-moi donc cela , dit Philidor en se rapprochant d'un air patelin.

— Écoutez donc ! Hier soir , en essayant mon costume , j'ai voulu juger de l'effet qu'il ferait avec une coiffure à la paysanne , comme j'en ai vu à la Comédie Italienne. C'est charmant , n'est-ce pas , ces coiffures-là ?

— Oh ! oui , délicieux !

— Je pensais que Julie , celle de mes femmes qui me coiffe habituellement , parviendrait sans peine à en exécuter une semblable : mais voyez mon malheur ! Imaginez que ni cette fille , ni aucune de mes femmes m'ont pu après vingt essais , plus détestables les uns que les autres , parvenir à me satisfaire. Ces péronnelles n'entendent absolument que les coiffures de cour.

— Est-il bien possible ?

— Je n'avais qu'un parti à prendre dans cette extrémité : c'était d'envoyer un exprès à Paris pour m'amener le coiffeur de la Comédie Italienne ou tout autre en état de le remplacer. L'exprès est parti cette nuit et est revenu depuis longtemps , en annonçant que le coiffeur de la Comédie Italienne serait ici à quatre heures ; il en est six et demie , et personne encore ! C'est en vain que j'envoie toutes mes femmes les unes après les autres , en observation sur la route. Point de nouvelles ! Oh ! ma patience est à bout , et je suis prête à pleurer. Songez donc ! une coiffure qui m'aurait été à merveille , j'en suis sûre ! et dire qu'il faudra que je m'abandonne à cette Julie qui m'attifera si bel et si bien que je serai laide à faire peur.

— Oh ! madame la duchesse , comment cela se ferait-il ?

— Cela sera ainsi , vous dis-je. O ciel ! suis-je assez malheureuse !

Pendant cette éloquente lamentation , Philidor s'était levé et il se promenait de long en large dans la loge de la duchesse ,

cherchant à lui prouver par ses gestes et par son attitude, à défaut de ses paroles, combien il sympathisait de toute son âme à une si légitime douleur ; et il allait à la fenêtre, et il prêtait l'oreille, tout cela inutilement. Ce misérable coiffeur, si impatientement attendu, n'arrivait point, et la duchesse déchirait à belles dents un magnifique mouchoir brodé, garni de dentelle, qu'elle mâchonnait depuis tantôt une heure pour s'aider à prendre patience.

Souldain, Philidor s'arrêta au milieu de la loge.

— Auriez-vous entendu quelque chose ! s'écria la duchesse.

— Non, madame, répondit le chanteur, mais je connais fort bien la coiffure que vous désirez, et si vous voulez le permettre, je... j'essayerai d'être plus heureux que M^{lle} Julie.

— Vous, monsieur Philidor ! Allons donc, vous voulez rire !

— Non pas, madame la duchesse ; avez-vous là ce qu'il faut ?

— Certainement, tout est prêt, mais je ne souffrirai pas... D'ailleurs vous n'en viendriez jamais à bout.

— Je gage le contraire.

— Allons, c'est un enfantillage auquel je veux bien me prêter une minute seulement.

— Une minute ! ah ! c'est trop peu, vous m'en accorderez bien quelques-unes de plus. Oh ! ce ne sera pas long.

— Voyons donc comment vous vous en tirerez. Prenez garde de me brûler au moins.

— Ne craignez rien, madame la duchesse, et tenez-vous immobile, la tête un peu à gauche... très-bien ! à droite maintenant.

Vous figurez-vous ce beau jeune seigneur, si pimpant, avec ses riches habits, ses rubans, ses dentelles, ce fier Lauzun, ce noble Fronsac, promenant délicatement le fer et le peigne sur la tête de Colette ?

— En voilà assez, je pense, dit la duchesse, et puisque ce maudit coiffeur ne vient pas, je vais appeler mes femmes.

— Pas encore. Veuillez seulement jeter les yeux dans ce miroir.

— Que vois-je ? mais c'est à merveille ! et voici le chignon le plus coquettement tourné que j'aie vu de ma vie. Comment se fait-il ?

— Oh ! je vous dirai cela plus tard.

— Mais enfin...

— Quelques coups de peigne , et j'ai fini.

— C'est que cette coiffure est délicieuse ; mais il faut que vous en ayez fait une étude particulière , avouez-le moi franchement. Oh ! maintenant , je suis sûre au moins d'un succès ce soir.

— Dites de tous les succès comme de tous les suffrages.

— Mais j'y songe... cette habileté , cette dextérité avec laquelle... mon dieu , vous n'avez pas toujours été chanteur?..

— Il est vrai , madame la duchesse.

— Vous avez donc été...

Philidor baissa les yeux , la duchesse en fit autant , et laissant sa phrase inachevée , elle demeura quelques instants comme anéantie , puis changeant brusquement de conversation :

— Maintenant , dit-elle , me voilà prête , et on peut commencer le spectacle quand on voudra.

Un quart d'heure après , le rideau se levait au milieu d'un silence religieux , en face d'un auditoire composé de l'élite de la noblesse de la province de Brie , et où la Champagne et l'Ile-de-France comptaient même quelques représentants ; le succès de la duchesse fut immense. On se demandait ce qu'on devait admirer le plus en elle de la comédienne , de la jolie femme ou de la cantatrice ; car , sous ce triple aspect , la nature semblait s'être plu à la doter de ses plus riches dons. Toutes les espérances que Philidor avait conçues d'elle aux répétitions furent remplies et au delà , et l'élève surpassa même , à ce qu'on assure , son célèbre professeur. Heureux duc ! disaient les aveugles ; heureux Philidor ! murmuraient tout bas les gens plus clairvoyants. Ce dernier était dans toute l'ivresse du triomphe et de la joie. Quant au duc , il fut le seul qui parut étranger à l'enthousiasme général ; il fut le seul qui , après la représentation , se dispensa d'aller complimenter la duchesse. Son cœur saignait trop cruellement , et n'eût été son respect pour les convenances , il serait sorti de la salle de spectacle même avant la fin de la représentation , et sautant sur le premier cheval venu , il aurait été chercher au plus profond de quelque forêt un lieu où il pût se jeter la face contre terre et oublier.

Le spectacle fut suivi d'un splendide souper ; le château et le parc étaient illuminés et présentaient , dit-on , un aspect fé-

rique. Après le souper, chacun se retira comme il était venu, à la seule exception des personnes qui habitaient trop loin et qui trouvèrent au château une généreuse hospitalité. Comme le duc, libre enfin, rentrait dans son appartement, son valet de chambre lui remit un billet. Le duc l'ouvrit, se frotta les yeux, et sortit en ordonnant au valet de l'attendre. A quelque temps de là, lorsqu'il ne resta plus pour éclairer le château d'autres flambeaux allumés que les étoiles qui scintillaient joyeusement dans un ciel sans nuages, un jeune homme, enveloppé d'un manteau couleur de muraille, traversa les cours, pénétra dans le corps de logis principal, celui qui est aujourd'hui complètement ruiné, et se dirigea à pas de loup vers l'appartement de M^{me} la duchesse de M... Arrivé à la porte de la chambre à coucher, il introduisit en tremblant la clef dans la serrure; mais la porte, sans doute fermée en dedans au verrou, résista à ses efforts, et une voix masculine s'écria de l'intérieur: « Qui va là? » Cette voix ressemblait singulièrement à celle de M. le duc de M... Au surplus, elle fut étouffée par le bruit d'un baiser.

Le jeune homme, qui n'était autre que le beau Philidor, n'en demanda pas davantage; seulement il se frappa le front comme s'il se sentait en proie à quelque importun souvenir. En rentrant dans sa chambre, il trouva sur sa table de nuit une large bourse contenant 200 louis d'or, et, au point du jour il partit pour Paris, le croirait-on! dans le carrosse de la douairière qui voulut à toute force lui faire compagnie, sans même prendre congé de sa nièce.

Le valet de M. de M... l'attendit vainement toute la nuit.

Le lendemain, dans la matinée, l'intendant du duc, M. Renard, reçut l'ordre de faire détruire immédiatement le pavillon qui avait dû servir d'habitation à M^{lle} Raymon de l'Opéra, et de faire ajouter en lettres d'or, aux armoiries qui décoraient la grille d'honneur du château la célèbre devise: *Dieu ayde au premier baron chrestien.* »

C'est ici que se terminé le récit de notre veillée au château de La Brosse-Saint-Ouën. Le lendemain, après avoir passé une partie de la nuit à écrire les notes d'après lesquelles j'ai essayé de reproduire cette véridique histoire, je sortis un peu après l'aube pour respirer l'air frais et pur du matin, et je dirigeai ma promenade du côté des ruines du château. Comme je m'étais

assis au bord de l'eau , en face du soleil levant , contemplant machinalement une jolie touffe de myosotis épanouie auprès d'une pierre moussue , je me sentis frapper sur l'épaule : c'était M^{me} V.... ; elle tenait à la main une vieille estampe jaunie et poudreuse sur laquelle était représentée au trait une demeure seigneuriale construite dans le goût du temps de Louis XV. Au bas était écrit : *Vue du magnifique château de La Brosse-Saint-Ouën , appartenant à M. le duc de M....*

— Savez-vous , me dit M^{me} V.... en mettant cette estampe entre mes mains , où vous êtes assis maintenant ? c'est sur l'emplacement qu'occupait jadis la chambre à coucher de la duchesse.

Je tressaillis à ces mots et ne pus m'empêcher de cueillir quelques-unes de ces fleurs symboliques qui étalaient si complaisamment devant moi leurs petites corolles bleuâtres ; et aujourd'hui , quelque desséchées qu'elles puissent être ; je les conserve encore religieusement. Qui sait si ce n'est pas en cet endroit que la jeune duchesse a jeté le bouquet de pensées , de roses blanches et de myosotis , que lui avait donné le chanteur Philidor ? Pauvre Philidor ! que ne s'est-il contenté d'offrir son bouquet ?

ALEXANDRE DE LAVERGNE.

LE

NORRLAND.

La partie de la Suède , désignée par les géographes sous le nom de Norrland, s'étend du 60^e degré 50 minutes jusque au delà du 68^e degré de latitude et embrasse dans sa vaste circonférence les provinces de Gestrikland , Nelsingeland , Medelpad , Angermannie , Vestrebothnie et Nordbothnie. C'est une étrange et curieuse contrée qui a toutes sortes de formes pittoresques et de charmants aspects. Là sont les hautes montagnes sans fleurs et sans verdure du haut desquelles l'œil ne découvre qu'un long espace désert et un océan de neige (1); les marais de Laponie où le voyageur tremble de s'égarer; les fleuves puissants qui se précipitent du sommet des montagnes comme des torrents, et dont le cours majestueux et solennel ressemble parfois à celui

(1) Telle est, entre autres, celle de Sulitelma, située dans la Laponie de Pitea. Sa hauteur s'élève à 5,796 pieds; à sa base même elle est presque constamment couverte de neige, et du haut de sa cime glacée, aussi loin que la vue peut s'étendre, on n'aperçoit que des montagnes et des plateaux de neige. A plusieurs milles à la ronde, on ne trouve aucune habitation.

de la mer ; là sont les grandes plaines vertes parsemées de boulevards , les beaux lacs frais et limpides comme ceux qui font rêver la muse de Wordsworth , et les chalets bâtis comme des nids d'oiseaux au bord de ces lacs.

A l'extrémité méridionale du Norrland est la jolie ville de Gelfe , active et riante comme l'espérance dans un cœur jeune ; à l'autre extrémité est le pastorat de Karesuando , silencieux et morne comme une pensée qui s'affaisse dans l'âme fatiguée du vieillard. De Karesuando à Haparanda , on descend le fleuve Muonio et le Tornea. Le pays est plat , monotone , peu cultivé et peu habité. De Haparanda à Umea , il n'y a qu'une immense forêt de pins et de sapins , une forêt de cent quarante lieues , traversée çà et là par quelques grands fleuves , sur lesquels on ne trouve point encore de ponts , et coupée par d'étroits vallons. Il y a je ne sais quel plaisir plein de charme et de mélancolie à s'en aller au sein de ces bois sombres et silencieux. C'est une solitude qui agit avec une douce puissance sur l'âme et la porte au recueillement. On ne pourrait rester là avec une mauvaise pensée , ni subir l'orage d'une mauvaise passion. Cet air pur et balsamique qui se joue dans vos cheveux semble descendre jusqu'à votre cœur ; ce vague murmure de la forêt résonne à votre oreille comme une mélodie. Puis de tout côté l'aspect du monde vous est fermé ; vous ne voyez que ces grands bois qui vous cachent sous leurs verts rameaux comme les parois mystérieuses d'une cathédrale , et au-dessus de votre tête le ciel. Les traditions du peuple parlent d'une jeune fée à l'œil mélancolique , au front voilé , que l'on voit passer sur la pelouse , qui parfois s'arrête à l'entrée d'une avenue , jette un regard dans le lointain , puis baisse la tête et s'éloigne en poussant un doux soupir. Cette jeune fée , c'est le génie des rêves qui s'emparent de vous au milieu des forêts du Nord , qui parfois vous laissent entrevoir par une des innombrables avenues de la pensée le tableau du monde , pour vous rejeter ensuite avec plus d'abandon dans le calme de la retraite.

Pour moi , je ne crois pas que j'oublie jamais le bonheur que j'ai ressenti à suivre dans toute sa longueur cette route si peu fréquentée. Je partais au point du jour avec les oiseaux de passage qui s'élevaient du milieu des bruyères , planaient dans les airs et semblaient , par leurs cris , saluer le voyageur qui s'en

revenait, comme eux, des régions polaires et, comme eux, retournait vers les contrées du Sud. C'était par un beau mois d'automne. Une légère gelée blanche scintillait sur les verts rameaux de sapins et se fondait aux premiers rayons du soleil. Un ciel pur s'étendait sur ma tête, une douce lumière se répandait peu à peu à travers les sinuosités profondes de la forêt. Toute cette nature était si calme, que son réveil ressemblait encore à un repos parfait; il y avait tant d'harmonie entre les diverses teintes du paysage, entre cette mélancolique clarté d'un jour d'automne et cette verdure des bois, que le tout formait comme un grand tableau où la main du peintre le plus habile n'aurait pu ajouter aucun ton, ni adoucir aucune nuance. Jusque-là, chose extraordinaire, on n'avait encore point vu tomber de neige. Il y avait comme un renouvellement ou une prolongation de l'été qui formait de charmants anachronismes. La gelinotte s'en allait sautillant au pied des arbres et becquetant le sol comme si elle eût encore cherché des brins de mousse pour faire son nid; le coq de bruyère, ce roi des forêts du Nord, se promenait fièrement aux rayons du soleil, sans crainte des pièges de l'hiver et sans crainte du chasseur. Sur les bords de la route, la légère campanille élevait encore sa corolle violacée comme une améthyste, et l'on voyait les fleurs de l'*akerbaer* (1), trompées par cette chaleur inattendue, qui recommençaient à éclore, pareilles à ces pensées d'amour ou de poésie qui surgissent trop tard et s'affaissent bientôt sous le poids de la vieillesse, cet hiver de l'homme.

J'étais seul et libre. Deux chevaux vigoureux m'entraînaient avec rapidité sur une route plate, ferme et sablée comme une allée de jardin. De temps à autre j'aimais à ralentir ma course pour voir un nouveau paysage qui se découpait dans le lointain, pour suivre le cours d'un des grands fleuves de Laponie, ou pour contempler l'effet pittoresque d'un hameau bâti au-dessus de la colline; je m'arrêtais pour causer avec les bonnes gens que je rencontrais sur ma route; j'entrais dans le chalet hospitalier. La mère de famille m'apportait ce qu'elle pouvait offrir

(1) Petit fruit rouge que l'on ne trouve que dans les provinces du Nord et qui a le goût de la framboise.

de meilleur, le lait le plus frais dans la plus belle tasse de faïence; le paysan, à qui je parlais de sa récolte; de ses champs, de ses bestiaux, me reconduisait, quand je voulais m'en aller, jusqu'aux limites de son humble domaine, et me disait en me secouant la main : *Vaelkommen en annan gang* ; sois le bienvenu une autre fois.

Le soir, toute cette nature septentrionalè, si grave à la fois et si attrayante, avait un aspect plus imposant et plus recueilli. C'était une charmante chose à voir que les clartés du soleil couchant, colorant d'un dernier reflet l'onde argentée des fleuves, le miroir des lacs, puis s'effaçant peu à peu derrière le rideau de la forêt. Alors, à la lueur pâle et incertaine de la lune, les hautes tiges élancées des sapins, les vieux troncs usés par le temps, ou brisés par l'orage, prenaient toutes sortes de formes fantastiques qui me rappelaient les contes terribles de mon enfance et les naïves ballades du nord de l'Allemagne. Alors tout était muet et endormi autour de moi. Je n'entendais que le bruit des roues de ma voiture glissant sur le chemin solitaire et les affectueuses apostrophes que le postillon adressait de temps à autre à ses chevaux pour les encourager. C'était l'heure des doux souvenirs et des douces tristesses, l'heure où je pouvais m'écrier comme le poète anglais :

Spirit of love and sorrow, hail !
 Thy solemn voice from far I hear
 Mingling with evening's dying gale.
 Hail, with this sadly pleasing tear (1).

Ainsi livré au charme de cette solitude, subjugué par la féerie de ces nuits paisibles, je poursuivais ma route sans en mesurer la longueur, sans calculer le temps, et quand je voyais briller la lampe du *gaestgifvaregard*, où je devais m'arrêter, je me disais : Déjà ! et je regrettais que ma course fût sitôt finie.

(1) Esprit d'amour et de douleur, salut ! J'entends de loin ta voix solennelle mêlée au murmure mourant du soir. Salut avec cette larme douce et triste ! (M^{me} Radcliff.)

Quand on arrive dans l'Angermannie, on passe tout à coup d'une terre plate et uniforme à une contrée montagneuse et pittoresque, coupée par de longues allées fraîches et riantes comme celles du Gudbrandsdal, parsemée de grands lacs aussi poétiques que ceux de la Suisse, et traversée par un fleuve dont les rives accidentées ont souvent toute la grâce, tout le prestige des rives du Rhin, et toute la majesté des rives du Danube. Là, le paysage varie à chaque instant ; on passe d'une enceinte de rochers à une longue et verte prairie, d'une colline aride et hérissée de quelques arbres chétifs à un champ de seigle, d'un chalet à une forge. A l'un des détours de la route, on ne voit qu'une profonde forêt : on descend quelques centaines de pas, et l'on est au bord de la mer. Les voiles flottent entre une haie de sapins, et les bâtiments viennent jeter l'ancre au bord d'un vallon. L'Angermannie est, avec la Dalécarlie, la plus belle partie de la Suède.

Ce qui fait surtout le charme de ces voyages dans les provinces du Nord, c'est le caractère de leurs habitants. Nulle part je n'ai vu une population plus digne d'exciter la sympathie. Elle occupe un sol rude, difficile à cultiver, qui ne donne que de loin en loin une maigre récolte. A voir les terres arides, les pâturages ingrats qui entourent les hameaux, on se demande quels peuvent être les moyens de subsistance des habitants de cette contrée. Hélas ! tous ces moyens sont bien minimes et bien précaires ; mais le Norrlandais est sobre, économe, industriel, et c'est par ces vertus qu'il échappe à la misère. En été, quand il a labouré ses champs ou récolté ses foins, il fabrique de la potasse avec les feuilles de bouleau, du goudron avec la résine des pins ; en hiver, il va à la chasse, tend des pièges aux oiseaux, et fait des cargaisons de coqs de bruyère et de gelinottes qu'il expédie jusqu'à Stockholm. S'il est dans le voisinage d'une forge, il charrie du fer ou du minerai ; s'il est sur le bord d'une route, il transporte les voyageurs. Une de ses principales ressources est le produit de ses bestiaux. Grâce à tous ces moyens habilement ménagés, grâce surtout à ses habitudes d'ordre et de tempérance, le Norrlandais, malgré les gelées trop promptes qui détruisent sa moisson, malgré les étés pluvieux et les rudes hivers, parvient presque toujours à se créer une sorte de bien-être que l'on reconnaît dès que l'on franchit le seuil de son ha-

bitation. Tout y est propre et rangé avec soin : il y a de grands plats d'étain polis et luisants dans la cuisine , de la vaisselle de fayence dans l'armoire , des rideaux aux fenêtres , du linge fin et même de l'argenterie dans le buffet. La chambre des voyageurs est disposée avec une sorte de sollicitude maternelle. Là sont les objets de luxe que le Norrlandais ne se procure qu'à grands frais dans la ville voisine : les tentures en papier de couleur , le canapé servant de lit , la petite table en bois peint , la glace avec un cadre d'acajou , et quelques gravures ou lithographies suspendues aux murailles. Quand vous arrivez là , une jeune fille vous sert , en quelques instants , un souper composé de tout ce que la maison possède de plus recherché : du beurre , des œufs , du gibier rôti , de la crème excellente. Elle déroule sur le lit des draps en toile d'une blancheur et d'une finesse telle qu'on n'en trouve pas dans nos riches maisons en France. Vous demandez votre compte : le souper , le logis , le déjeuner , tout cela coûte quinze à vingt sous.

Après avoir visité cette demeure du paysan inmatriculé depuis longtemps dans la paroisse , et qui n'a eu parfois qu'à soutenir ou à développer les éléments de bien-être que lui légua son père , il faut voir la pauvre cabane du colon qui a dû lui-même porter pour la première fois le soc de la charrue dans une terre aride , et lui livrer d'une main inquiète la première semence. Le colon , ou comme les Suédois l'appellent , le *nybyggare* (nouveau constructeur) , est ordinairement un domestique qui , à l'aide de quelques épargnes , croit pouvoir conquérir sa liberté ; un soldat qui a fini son temps de service , ou un Lapon qui vend le reste de son troupeau de rennes , et renonce à la vie nomade. L'État livre au colon une certaine étendue de terrain à défricher , et l'exempte de toute taxe , de toute imposition pendant vingt , trente et quelquefois cinquante ans. L'État lui donne en outre trois tonnes de grains la première et la seconde année de son installation , et deux tonnes la troisième , après quoi tout est fini. Il se bâtit lui-même sa cabane en bois , arrache les racines d'arbres et les quartiers de roc de son champ , creuse , bêche , et chaque soir , en se mettant à genoux avec sa femme et ses enfants , il prie Dieu de venir à son secours. Tout pour lui dépend du succès des premières années , du temps où l'État lui donne ce qu'il faut pour ensemer un champ. Si la

gelée vient à détruire son espoir, si du sillon creusé avec tant de peine il ne sort que des épis vides, souvent le malheureux est forcé d'abandonner cette maison qu'il venait de construire, cet enclos qu'il avait déblayé, et de se remettre au service avec tous les siens. Si, au contraire, il fait une bonne récolte, s'il peut acheter quelques vaches et un cheval, vendre du beurre et charrier du minerai, il est sauvé; il se crée peu à peu une petite rente, et parvient à se prémunir contre les mauvaises années. La plupart des nybyggares sont pauvres, mais au moins ils vivent, et pour ces malheureux à qui la fortune a tout refusé, à qui la nature accorde si peu, toute la question est de vivre; ils vivent, ils sont libres, ils ont un domaine qui leur appartient, qu'ils peuvent agrandir et léguer avec de meilleures chances d'avenir à leurs enfants. La Suède a une immense ressource dans toutes ces terres non défrichées. On voit, par les rapports quinquennaux des gouverneurs de Vestrebothnie et de Nordbothnie, que la population de ces deux provinces augmente d'une manière notable. Cet accroissement est en grande partie le résultat des migrations de prolétaires qui viennent là avec leur famille enrichir leur pays en cultivant un nouveau terrain.

Le Norrlandais est grand, fort, endurci au froid et à la fatigue. J'ai passé une fois dans cette contrée, enveloppé dans une lourde pelisse; le paysan qui me servait de postillon n'avait que sa veste de vadmél, et ne souffrait pas de la gelée comme moi. Les femmes sont d'une taille ferme, élancée; elles s'habillent avec goût et nattent leurs cheveux avec grâce. Leur physionomie, ainsi que celle des hommes, a un caractère de douceur et de résignation touchant. Cette expression de leur figure est parfaitement celle de leur caractère. Je ne connais pas de nature plus honnête, plus franche, plus facile à satisfaire, que celle des habitants de la Nordbothnie et de la Vestrebothnie. Si vous les rencontrez sur votre route, pas un d'eux ne passera sans ôter le premier son bonnet de laine pour vous saluer; s'ils conduisent une charrette, ils la mèneront jusqu'au bord du fossé pour faire place à votre voiture. S'il vous arrive un accident, ils accourront aussitôt pour y remédier, puis s'éloigneront sans demander, ni attendre la moindre récompense. Ils naissent en quelque sorte avec les entiments de leur pauvreté; ils apprennent

de bonne heure à aimer le travail, à supporter les privations, et le plus petit secours qu'on leur donne leur cause une joie sincère. Un jour, j'avais pour postillon un enfant de quatorze ans, d'une figure douce et aimable. Le long de la route, je lui demandai qui il était : il m'apprit que son père avait douze enfants ; lui était le plus jeune de tous. Ses frères et ses sœurs servaient dans différentes fermes, et il avait dû faire comme eux. Dès l'âge de dix ans, il était entré comme domestique chez le maître de poste du village voisin ; là il gagnait sa nourriture, deux chemises et une paire de souliers, et rien de plus. « Comment ! lui dis-je, rien de plus ? Pas même un peu d'argent ? pas même tous les vêtements ? — Non, monsieur, me répondit-il avec une admirable résignation. Si vous saviez ? Les récoltes sont si mauvaises ! les pauvres gens ont tant de peine à vivre ! Je suis bien content d'être dans la maison de mon maître, de l'aider dans ses travaux, et de gagner ainsi ma nourriture. Toutes les années, ma mère et mes sœurs me font une veste, un pantalon, et je n'ai besoin de rien. » Quand je le quittai, je lui mis dans la main quelques skellings. Il les compta avec surprise, me regarda en silence, comme pour savoir si je ne m'étais pas trompé, puis je vis une larme rouler dans ses yeux, et il me dit : « Vous m'avez donné autant que ma pauvre mère me donne quand je vais la voir à Noël. »

Une autre fois, c'était un vieux soldat qui avait fait la campagne de Finlande et celle de Norwége, qui occupait un *bostaelle* (1) sur les bords de la route, et recevait en outre une

(1) L'armée suédoise est divisée en deux parties : l'une qu'on appelle l'armée enrôlée ou soldée, l'autre l'armée *indelta*. Celle-ci ne reçoit point de paye en argent, et ne fait point le service de garnison. Les régiments sont dispersés dans les diverses provinces ; chaque officier, chaque sous-officier et soldat a la jouissance d'une propriété qu'on appelle *bostaelle*, qu'il fait valoir lui-même, et dont le revenu remplace pour lui la solde régulière. A mesure qu'il avance en grade il change de domaine et en prend un meilleur. En se retirant du service, il quitte son *bostaelle* et reçoit une pension de retraite. En automne, tous les régiments de l'*indelta* se réunissent dans les divers campements qui leur sont assignés pour faire l'exercice ; c'est là le seul service auquel ils soient astreints en temps de paix. Je reste de

pension annuelle de 6 riksdaler banco (environ 12 francs). Il me racontait qu'il devait dans quelques années être libéré du service et quitter son hostaelle. Mais il avait déjà pris ses précautions pour l'avenir : tout en restant soldat, il était devenu nybyggare ; il s'était choisi un joli emplacement entre le lac et la forêt ; son champ était défriché et sa maison construite. Il aurait, en raison de ses campagnes et de ses blessures, le maximum de la pension, environ 40 fr. par an ; il aurait trois vaches, quelques moutons, un cheval, et il interrogeait son avenir plus joyeusement que le marchand parisien, qui, après avoir vendu pendant dix ans du sucre et des épices, s'en va dans une province acheter un château et devient seigneur du village.

Mais autant les hommes de cette contrée sont bons et serviables quand on les traite avec ménagement, autant ils deviennent rétifs, obstinés et quelquefois violents dès qu'on emploie avec eux la force ou les menaces, car ils allient à leur douceur habituelle de caractère un sentiment de fierté qui ne tolère ni le dédain ni l'arrogance. Ils sont fiers de leur pauvreté honnête, de leur vie laborieuse, mais indépendante. Si limitée que soit l'étendue de leur domaine, ce domaine est à eux, et personne n'a le droit de leur en demander compte. Ils ne prétendent pas qu'on les traite comme de grands propriétaires, mais ils ne veulent pas non plus qu'on les croie fermiers. *Ni maître, ni esclave (Hvarken herr, eller slave)*, c'est là leur devise. Toute leur modestie et tout leur orgueil sont dans ce peu de mots.

Il n'y a point d'école publique dans les campagnes de la Vestrebothnie et de la Nordbothnie. Les parents font eux-mêmes, sous la direction du prêtre, l'éducation de leurs enfants,

Pannée ils sont laboureurs, et malgré le peu de durée de leurs exercices, de l'avis de tous ceux qui les ont vus manœuvrer, ces régiments forment d'excellentes troupes. L'organisation de l'*indelta*, qui fait l'admiration de tous les économistes, date de la fin du xviii^e siècle ; ce fut Charles XI qui exécuta cette sage réforme en reprenant une quantité de terres affermées à la noblesse pour de très-minimes redevances, et en la divisant ainsi entre les officiers et les soldats.

et, pauvres ou riches, tous les paysans de ces provinces savent lire; mais ils n'en sont pas encore venus, comme les paysans de la Norwége, à s'associer entre eux pour recevoir des journaux et se procurer des ouvrages de littérature. Ils lisent ce que lisaient leurs pères : la Bible, les sermons des prédicateurs suédois et le catéchisme de Luther. Leur esprit simple et naïf n'a pas encore été agité par la polémique des partis; leurs principes héréditaires n'ont pas encore été mis en discussion, et toute leur science politique et sociale se résume souvent dans ces deux mots : *Dieu et le Roi*.

Il y a quelques années qu'il se forma parmi eux une société qui d'abord obtint le suffrage des hommes éclairés, mais qui, peu à peu, en est venue à un état de secte dissidente. On l'appelle la société des *Lecteurs*. Dans l'origine, son unique maxime était de lire et de travailler, de travailler toute la semaine avec patience, avec résignation, et de lire le dimanche la Bible et les livres de Luther. Mais, en prenant l'habitude d'étudier la Bible, le paysan voulut avoir le droit de l'interpréter. Il repoussa le texte des commentateurs, l'explication des prêtres, et se fit une doctrine à lui. On vit des paysans s'en aller à travers les campagnes comme des missionnaires, rassembler dans une grange la population des hameaux, et s'écrier que l'enseignement des prêtres n'était qu'un mensonge; que la parole de Dieu se trouvait dans la Bible, dans le catéchisme de Luther, et que tous les autres livres devaient être brûlés. Bientôt cette doctrine des lecteurs, si simple, si morale et si respectable dans ses premières manifestations, dégénéra en un mysticisme qui produisit des scènes extravagantes. Les apôtres ambulants disaient que les hommes étaient encore enveloppés de ténèbres et plongés dans l'iniquité; qu'ils devaient être éclairés tout d'un coup comme saint Paul, et convertis subitement par un effet de la grâce divine; que la foi était le seul moyen de salut, et qu'avec une foi vive et profonde, les œuvres étaient inutiles. Ils enseignaient aussi que le corps pouvait impunément s'abandonner au vice, se vautrer dans la fange, pourvu que l'âme restât en contemplation devant Dieu. On vit alors des jeunes filles quitter leurs vêtements, persuadées que la foi les empêcherait de sentir les rigueurs de l'hiver. D'autres, par le même principe, prirent la résolution de ne plus manger, et quelques prosélytes

très-fervents transgressèrent sans remords les commandements de Dieu et de l'Église en se disant que leurs âmes ne prenaient point part à leurs joies charnelles.

Une fois que la société des lecteurs en fut venue à ce degré d'aberration, on comprend que non-seulement les prêtres, mais les fonctionnaires civils durent la combattre de tout leur pouvoir. Cependant ils engagèrent la lutte avec prudence, car, malgré ces égarements, il y avait au fond de cette association des lecteurs un tel principe d'honnêteté et de vertu que les hommes sages craignaient, en l'attaquant avec une rigueur outrée, de provoquer une réaction trop violente et d'anéantir à la fois le bien et le mal. Ce fut par de douces exhortations, par de tendres remontrances, que les prêtres parvinrent à ramener les apôtres de la société à des principes plus sains.

Aujourd'hui cette association subsiste encore, mais dégagée de ses fausses doctrines, et ramenée à son essence primitive. J'ai rencontré dans la paroisse de Skelleftea un jeune paysan qui en faisait partie, et qui savait, je crois, toute l'Écriture sainte par cœur, car à chaque instant il en citait quelque nouveau verset. Son père et sa mère étaient aussi de la société des lecteurs, ainsi que sa sœur, jolie blonde aux yeux bleus un peu trempés de mysticisme, avec laquelle, je l'avoue, j'aurais mieux aimé lire le roman de Lancelot du Lac à la manière de Paolo que la Bible à la manière des méthodistes. Toute cette famille accomplissait religieusement les deux principales maximes de l'association, travaillant du matin au soir chaque jour de la semaine, et le dimanche faisant une lecture pieuse.

Après la joie que l'on éprouve à vivre au milieu de cette intéressante et honnête population, il en est une autre non moins douce à ressentir, c'est de passer successivement par toutes les gradations de l'existence sociale et de la prospérité matérielle; c'est de voir, à partir des derniers marais de Laponie, à mesure que l'on avance vers le Sud, un sol moins aride et une race d'hommes moins misérable; c'est de voir les magnifiques forêts de sapins succéder aux chétifs bouleaux, les champs d'orge aux pâturages déserts, et les hameaux aux chalets isolés. A Ilaparanda, on trouve déjà de belles et riches maisons qui pourraient faire l'ornement d'une grande ville, un commerce actif et des bâtiments qui vont jusqu'au Brésil porter les

productions du Nord. A Pitea , il y a une école où l'on enseigne le latin , l'allemand et le français ; à Umea , une librairie ; puis , vient la jolie ville de Semdswall avec son excellent port et ses nombreux navires ; Hudiksvall et Söderhamn , dont le commerce a pris dans les dernières années un accroissement considérable , et enfin Gelfe qui , avec ses chantiers , ses entrepôts , son mouvement d'importation et d'exportation , se pose aujourd'hui comme la rivale de Gothembourg et de Stockholm.

Toute la province d'Angermanie est remarquable par sa double industrie. C'est là qu'on trouve quelques-unes des plus belles usines de la Suède ; c'est là qu'on fabrique ces toiles superbes qui l'emportent sur celles de Hollande pour la finesse et la durée. Ici les ouvriers ne sont pas réunis en grand nombre dans de vastes ateliers , et l'on chercherait vainement dans toute l'étendue du détroit ce que nous appelons une filature ; mais chaque maison de paysan est elle-même une filature ; chaque chambre a sa navette ou son rouet. En automne , le soir , tous les habitants du chalet , hommes , femmes , enfants , se réunissent autour du foyer et travaillent à battre le lin , à le peigner , à l'éplucher. Puis , quand ses filaments sont nets , lisses , sans paillette et sans nœud , la jeune fille le pose sur sa quenouille , et la mère de famille le tisse. Lorsque la toile est finie , elle est soumise au contrôle de deux experts qui en marquent la finesse et la qualité par une estampille , et en indiquent par là même la valeur réelle.

La capitale de cette province est Hernœsand. C'est la dernière ville littéraire du Nord. Il y a là un gymnase construit comme un temple antique d'après le plan de Gustave III , une bibliothèque composée de deux mille volumes , un journal qui est comme l'écho mourant des nouvelles d'Europe (1) , un consistoire ecclésiastique , un évêque , et cet évêque est le poète Michel Franzen , le patriarche de la littérature romantique. Après un voyage comme celui que je venais de faire à travers les plateaux de glace du Spitzberg et les montagnes de la Laponie , dans un complet dénûment de livres , dans le silence du dé-

(1) Ce journal est une petite feuille in-4^o , qui paraît une fois par semaine et coûte 4 fr. par an.

sert, c'était pour moi un grand bonheur de retrouver ce digne vieillard, de voir étalées dans sa demeure toutes les richesses littéraires du Nord et du Sud, de rentrer dans le monde intellectuel en l'écoutant parler, et dans le monde magique des muses en relisant ses vers. Il y a en Suède un oiseau chéri qui, le soir, se pose au bord des lacs solitaires, sur les branches de bouleau, et, tandis que tout dort autour de lui, soupire dans le repos des nuits d'été son chant pieux et son chant d'amour; on l'appelle le rossignol du Nord. Franzen est ce chanteur privilégié qui, au milieu d'une nature pauvre, garde les trésors du génie et chante, dans le silence des lieux qui l'entourent, ses tendres et religieuses émotions.

X. MARMIER.

Critique Littéraire.

OEUVRES DE GEORGE SAND.

LÉLIA.

Lorsque *Lélia* parut , on était en 1855. Le vent des nouveautés soufflait alors et remuait incessamment les idées et les choses. L'esprit de chacun chancelait sur sa ligne de la veille , et plus d'une existence , soudain arrachée de la position où elle avait déjà pris pied , se voyait jetée au milieu de chances jusque-là imprévues. Cette instabilité même , éveillant les inquiétudes de l'esprit , en aiguillonnait l'activité , et faisait naître le besoin de mouvement. Les têtes étaient émues , les passions en haleine ; les puissances du désir , de l'appréhension , de la curiosité , tourmentées par la soif avide de l'inconnu ; les imaginations échauffées par le travail de la conception ou de l'attente. Les âmes , ardentes à concevoir , recueillaient avidement le grain souvent vide de la promesse que le tourbillon semait autour d'elles , et enfantaient de plus vastes désirs ou de plus grandes résolutions , comme ces cavales des poèmes du Tassé qu'un

souffle de l'air aspiré sur la montagne suffisait à rendre fécondes. Combien de choses étaient possibles alors, qui ne le seraient plus aujourd'hui ! Sans doute, au milieu de cette mêlée, l'esprit perdait de sa circonspection, de son discernement, de sa netteté; mais il regagnait en chaleur, en vigueur d'élan, en intrépidité, ce qu'il perdait du côté de la réflexion. Dans les âmes riches surtout, dans les âmes chez lesquelles la faculté de s'émouvoir l'emporte sur les facultés d'analyse, de réserve et de froid examen, cette commotion générale suscita sympathiquement et grossit outre mesure toutes les puissances de la passion. L'heure était favorable pour les œuvres d'éclat. Ce fut alors que le talent plein de fraîcheur qui nous avait donné *Valentine*, que le talent pathétique qui avait produit *Indiana*, se révéla sous un jour sombre et nouveau dans *Lélia*.

Bien que l'écho des paroles qui retentissaient alors au dehors se fasse entendre plus d'une fois dans *Lélia*, il est facile de voir que c'est là une œuvre conçue dans une intention toute particulière à l'auteur, une œuvre dont l'inspiration ne se lie nullement à aucune des idées qui s'efforçaient de se faire jour autour de lui, et qui laissent leur empreinte dans quelques détails. On sent d'ailleurs dans le caractère de *Lélia* un esprit qui s'isole volontairement, et les données mêmes de ce caractère excluent toute idée de confraternité avec quelque esprit que ce soit. C'est donc bien là une conception tout à fait personnelle et dont les éléments n'ont pu être puisés que dans une source unique. Mais ce qui rattache *Lélia* à l'époque où on l'a vue se produire, c'est l'exaltation fiévreuse qui l'a enfantée, c'est la hardiesse paradoxale des diverses parties de l'invention, c'est l'animation impétueuse du langage, c'est la dévorante inquiétude d'esprit dont les ravages y sont si vivement empreints, c'est la roideur dogmatique des intentions formulées dans le dessin de chacune des figures, et la sincérité violente avec laquelle toutes ces intentions sont exposées. Et puis il n'y avait pas de conclusion. Je suis une âme qui souffre et qui attend, disait *Lélia* dès les premières pages, et elle mourait sur cette attente dont elle n'avait pas daigné dévoiler l'objet. Dans la *Lélia* nouvelle, tout ce qui accusait trop vivement l'accès maladif a disparu, et les ténèbres qui enveloppaient cette âme souffrante et superbe se sont quelque peu éclaircies.

Ce n'est pas une chose commune, et de nos jours surtout c'en est une rare et singulière, que de voir un auteur se reprenant, après plusieurs années, à un ouvrage que le succès a consacré et qui a pris place dans les archives d'une génération comme représentant sous une forme arrêtée et consentie, par quelques-uns du moins, une portion du témoignage qu'elle doit laisser d'elle-même. *Lélia* est dans l'esprit de bien des gens et probablement dans celui de l'auteur son ouvrage capital. C'est celui où son génie s'est révélé pour la première fois avec toute sa verve, son haleine et son éclat; c'est celui qui, de la famille déjà peu nombreuse des romanciers remarquables pour la beauté du style et la vivacité de l'invention, l'a élevé à ce rang à part qui ne lui a pas encore été disputé depuis. La fiction, dans ce livre étrange et magnifique, laisse d'ailleurs percer tant d'agitations et de souffrances personnelles, tant de cris éloquents sortis du fond d'un cœur aux prises avec une réelle torture, que la prédilection qui lui a été conservée dans l'âme qui s'y est répandue n'aurait pas besoin d'autre explication. Maintenant, on demande s'il a gagné à ce témoignage inusité de prédilection dont il vient d'être l'objet : c'est selon le point de vue où l'on se place pour l'apprécier.

Si nous avons bien compris le roman primitif, lequel a été expliqué de bien des manières, *Lélia* était une personnification complète des deux extrêmes de la passion (1) humaine : l'extrême désir et l'extrême impuissance. Ces deux éléments essentiels de toute passion, puisque la passion n'est possible que dans un être capable de désirs, mais en même temps faible et borné, ne se combinent point en *Lélia* dans ces proportions mitigées qui forment un milieu favorable à la passion. Ils y existent à l'état de contraires qui n'ont entre eux qu'un rapport de négation réciproque et absolue. Son imagination, franchissant sur des ailes de feu toutes les bornes dont le cercle inflexible circonserit le domaine soumis à la puissance de l'homme, s'élance sans cesse au delà des sphères du réel, au delà du possible; mais les joies les plus proches, les plus simples, les plus faciles, elle ne les a pas goûtées, elle est inhabile à les goûter. Pour

(1) *Passio*, souffrance. C'est le mot chrétien.

elle, il n'en est d'aucune espèce. Les splendeurs de l'idéal ont éteint pour l'œil de son âme le rayonnement des affections et des félicités terrestres. De froides ténèbres se sont amoncelées autour de son cœur, où elles ont engendré un venin plein d'amertume qui empoisonne d'avance à leur source chacune des jouissances qu'elle peut entrevoir par la pensée. Comme être intelligent, une raison hautaine et exaspérée, qui ne prend conseil que des soulèvements de l'orgueil en révolte, ne l'a conduite qu'à une sagesse passive et stérile comme la mort. C'est la mort qu'elle divinise et qu'elle glorifie sous le nom de sagesse et de vertu, dans l'impassible et immobile Trenmor. Aussi malheur à qui l'aime, à qui l'approche. Lélia, la désolée Lélia, ne laisse émaner d'elle-même que le souffle de la désolation. Ne vous penchez point sur les lèvres de cette femme, jeune homme. L'air qu'elle a respiré ne vivifie plus; il tue: aussi n'est ce point la vie, c'est la mort qu'elle répand autour d'elle. Voyez le prêtre Magnus, dont elle a tué la foi et la raison; voyez le poète Sténio, dont elle a tué l'âme et le corps; voyez Trenmor, cette dépouille mortelle d'un homme, d'un vice qui n'a su s'affranchir des livrées du baigne qu'en se couvrant des livrées de la tombe; ombre sinistre à laquelle Lélia porte envie et qu'elle traîne après elle comme une conclusion palpable de ses théories, comme la forme sensible et suprême dans laquelle viennent se résoudre ses espérances pour elle-même, ses influences sur quiconque aura aspiré l'haleine de ses passions et de son âme.

Nous n'avons pas tout dit encore, et voilà déjà une conception étrangement forte, d'un jet puissant, lugubre, inexorable, et d'un vigoureux dessin. Quelle créature possible est plus malheureuse que Lélia? Alors même que l'auteur s'en fût tenu là, il eût tracé peut-être la plus effrayante figure de souffrance et d'affliction dont la nature humaine puisse fournir les traits. Il eût décrit un supplice possible seulement dans les conditions d'existence des sociétés modernes, et dont les anciens, qui ont eu Prométhée et Tantale, n'ont pu se faire qu'une imparfaite et lointaine image. Lélia, qui se compare au premier, est bien plus malheureuse que lui. Lélia, c'est le désir inassouvi de Tantale, avec l'audace téméraire, l'orgueil indomptable, quoique brisé, et la bile implacable de Prométhée. C'est de plus ce raffinement des besoins, des passions et des connaissances

de l'âme, qu'ils ignorèrent l'un et l'autre, et le sentiment d'une plus irremédiable impuissance dans un être qui a, plus nettement qu'ils ne l'avaient, conscience de sa grandeur. Quand Prométhée lançait une imprécation contre Jupiter, il croyait provoquer un être sensible à ses outrages, un vainqueur dont il ne pouvait plus recevoir de mal et à qui il en pouvait faire encore en troublant par des injures les joies et l'orgueil de son triomphe. Lélia n'a même pas cette consolation. Écoutez-la : la faute de sa misère, elle ne sait à qui l'imputer ; et, dans les âpres révoltes de son esprit, sa plus grande souffrance est toujours *de craindre l'absence d'un Dieu qu'elle puisse insulte* ; elle le cherche alors sur la terre, et dans les cieux, et dans l'enfer, *c'est-à-dire dans son cœur*. Elle le cherche parce qu'elle voudrait l'étreindre, le maudire et le terrasser. « Ce qui m'indigne et m'irrite contre lui, ajoute-t-elle, c'est qu'il m'ait donné tant de vigueur pour le combattre, et qu'il se tienne si loin de moi ; c'est qu'il m'ait départi la gigantesque puissance de m'attaquer à lui, et qu'il se tienne là-bas, ou là-haut, je ne sais où, assis dans sa gloire et dans sa surdité, au-dessus de tous les efforts de ma pensée. »

Voilà bien le délire de la haine impuissante et le comble de la torture. Le Caucase du moins pouvait se faire entendre à l'Olympe. L'homme antique croyait à son dieu, et ce dieu était accessible aux repréailles. L'homme antique pouvait se faire enchaîner comme Prométhée ou foudroyer comme Ajax ; mais il croyait pouvoir donner blessure pour blessure, et cet usage téméraire de sa force le dédommageait par avance de sa défaite inévitable. L'égarément de la douleur moderne n'a pas même cette compensation. Lélia dans la frénésie du désespoir ne peut soulager, par cet acte de folle intrépidité, les blessures de son orgueil souffrant. Elle n'ose absolument nier le Dieu qu'elle sait invisible ; mais, avide de le rencontrer et impuissante à l'atteindre, elle lui reproche de ne pas se montrer et d'être sourd. Le sentiment de sa puissance pour concevoir et pour vouloir, de son impuissance pour réaliser ou pour posséder, voilà le vautour qui la ronge, vautour devenu d'autant plus cruel depuis les temps antiques que les facultés de perception et d'imagination ont plus agrandi leur puissance et leur sphère d'activité, tandis que les facultés d'action sont restées enfermées dans

les immuables limites imposées aux forces réelles et équilibrées de la nature.

Quand Lélia, avec son orgueil, n'eût eu d'autre affliction que cette impuissance d'une partie des facultés de son âme par rapport à la puissance excessive de l'autre, on concevrait qu'elle se plaignît de ne savoir point « si Dieu l'a créée dans un jour de colère, dans un sentiment de haine pour les œuvres de ses mains ; » on concevrait qu'il fût « des instants où elle se hait assez pour s'imaginer être la plus savante et la plus affreuse combinaison d'une volonté infernale ; » mais, comme elle le dit encore elle-même, « il en est d'autres où elle se méprise au point de se regarder comme une production inerte engendrée par le hasard et la matière. » L'auteur n'a point voulu laisser de lacune dans le type qu'il avait conçu, et l'impuissance qu'il a donnée à l'âme de Lélia pour la réalisation de ses rêves, il l'a mise aussi dans sa chair.

Les dons les plus splendides, les plus sublimes facultés ont été prodigués à l'âme de Lélia ; mais cette âme demeure stérile pour l'accomplissement des destinées qui lui semblaient promises. De même les dons les plus exquis de la beauté ont été répandus sur les formes de son corps ; mais ici encore la main qui donnait s'est arrêtée, s'est démentie au moment de couronner ses largesses, et le don inachevé n'a plus été qu'une richesse stérile et menteuse dans les mains qui l'avaient reçu. Cruelle dérision ! Dans Lélia tout commence par quelque magnifique privilège et finit par quelque disgrâce. Sa beauté n'est comme le velours éblouissant des mousses qui tapissent les rochers arides, qu'un vêtement splendide jeté sur la matière insensible et inféconde. Lélia est frappée de mort dans les sources physiques de la vie.

De quelque côté qu'elle se regarde, Lélia n'aperçoit en elle-même qu'un être incomplet, avorté, et ce qu'elle possède de facultés belles, nobles, achevées, semble ne lui avoir été départi, par un jeu cruel du sort, que pour mieux donner la mesure de sa misère et mettre dans son âme plus éclairée plus de sensibilité cuisante pour en sentir les meurtrissures et plus de force pour en détester l'auteur.

George Sand sait autant que pas un ce qu'on doit de ménagements à certaines susceptibilités qu'un long usage a fait pas-

ser de la vie sociale dans la littérature, et des mœurs dans le goût. Lors donc qu'il a osé prendre sur lui d'introduire dans le caractère de Lélia cette dernière cause d'humiliation et de souffrance dont nos mœurs civiles et surtout nos mœurs littéraires ont pour coutume de ne pas tenir compte, il a fallu que, fort de sa conscience du beau et de sa conscience de l'honnête, il puisât dans l'ascendant de ses convictions d'homme et de son inspiration de poète une énergique assurance pour se résoudre à affronter ce qu'il pouvait regarder comme des préjugés redoutables, ou tout au moins comme des habitudes qu'il est bon de ne pas offenser. Il a fallu qu'en présence des chances incertaines du succès, il poussât jusqu'à l'abnégation la volonté courageuse de tracer, dans une personnification des plus hardies, la peinture terrible de cet énervement incurable où le raffinement de plus en plus exagéré de facultés qui vont se blasant de plus en plus, le dérèglement des intelligences et des instincts, la confusion des doctrines, la salacité de l'esprit et du cœur, l'ennui sarcastique et contempteur, l'abus du bien et du mal, ont poussé une civilisation vieillie qu'il flétrit quelque part du nom d'éreintée. Que l'auteur ait trouvé, soit dans une indignation purement spéculative, soit dans des ressentiments rongeurs, de quoi suffire à cette tâche, cela ne prête pas au moindre doute. Quelque difficile que fût l'entreprise, et quelle que soit la source où l'auteur ait puisé la force de l'accomplir, il s'en est tiré avec un bonheur qui prouve qu'un talent comme le sien autorise à beaucoup oser. L'inspiration d'une conscience sérieuse plane sur tous les développements de cette pensée si délicate à produire, et y répand une teinte austère qui en maintient la dignité. La pompe solennelle et la mâle beauté du langage viennent encore en rehausser le caractère. Tout artifice puéril et minaudier, toute fausse délicatesse, en sont bannis. La plume de l'auteur se pose avec fermeté, mais avec un discernement sévère, sur ces détails glissants; s'il ne craint pas de briser et de fouler aux pieds le joug des idées reçues, et de donner à ses risques et périls un haut exemple de sincérité, on voit qu'il porte un frein plus salutaire et plus noble dans le respect de lui-même et de sa mission d'écrivain. C'est pour lui que semble avoir été écrit ce mot qu'il met dans la bouche de Lélia, pour définir Pulchérie pratiquant son vice avec *une chasteté*

cynique et courageuse. Je voudrais un mot plus doux que ne l'est *cynique* pour figurer l'attitude d'une âme forte et fière qui prend délibérément son parti du petit scandale que va soulever la manifestation d'une pensée conçue dans le for de son honnêteté ; mais à cette nuance près, on ne saurait mieux formuler le jugement qui reste dans l'esprit après la lecture d'une partie de *Lélia*. Au reste, et c'est à ce point que j'en voulais venir, ce cynisme, ou, si l'on veut, cette indiscretion courageuse de l'honnêteté, est justement une des traces qu'ont laissées dans l'ouvrage dont nous nous occupons les circonstances au milieu desquelles il a été produit.

Ce n'est pas le retentissement qui a manqué à certaines hérésies morales qui se professaient hautement à cette époque, et dont l'insolence novatrice fit brusquement tressaillir les consciences assoupies sur la lettre morte des vieilles traditions et des vieux principes dont le fantôme toujours debout servait à masquer bien des paraphrases en action infidèles mais clandestines. Le vice, il faut le dire à sa gloire, se prit à rougir d'une honte vertueuse quand on lui parla de le réhabiliter en lui donnant un nom, et de lui faire un sort. Le vice tient à son nom, qui est ancien, à sa condition, qui a probablement ses avantages, et il préféra son existence ténébreuse, sournoise, honnie, de vagabond sans feu ni lieu, mais non sans gîte, à celle de parvenu, qu'on lui offrait. Mais enfin l'offre était singulière ; elle avait bien sa nouveauté ; elle fit son bruit et porta son coup. Parmi les âmes qui s'en ressentirent, celles qui avaient le plus conservé, sinon de leur virginité, du moins de leur jeunesse et de leur droiture, furent peut-être aussi celles qui résistèrent le moins à l'empreinte ; chez quelques-unes bien rares, — et celles-ci, nous devons l'avouer, celles que nous connaissons du moins, sont des plus belles, — elle ne s'est pas encore effacée. Cette brusque et violente secousse produisit d'ailleurs un étourdissement général, et bien des gens saisis à l'improviste furent entraînés assez loin avant d'avoir eu le temps de rouvrir les yeux et de s'orienter. Il est donc vraisemblable qu'en d'autres temps et en d'autres circonstances l'idée qui a fourni à George Sand une moitié du personnage de *Lélia* ne lui serait pas venue. Ce qui est bien certain, c'est qu'en d'autres temps il la répudie, puisque le per-

sonnage de Lélia dédoublé reparait avec cette moitié de moins. Quant à Pulchérie, qui est sortie tout entière du même fonds, l'auteur l'a laissée, à quelques détails près, telle qu'il l'avait présentée d'abord. Seulement, par le contre-coup des modifications introduites dans l'œuvre de 1855, la fonction de l'idée partielle qu'elle représentait dans cet ensemble a perdu quelque chose de son importance et de sa signification expresse. Chacun des quatre personnages principaux du roman primitif représentait une des quatre notes fondamentales de la gamme lamentable que l'âme humaine, suivant l'idée de l'auteur, chante éternellement sous l'impulsion du désir. Le désir ne peut-être que contrarié ou satisfait. S'il est contrarié, il peut l'être ou par l'insuffisance des facultés destinées à le servir, voilà Lélia; ou par la raison et la volonté qui s'épuisent à lui mettre un frein, voilà Magnus; ou enfin par des obstacles extérieurs dont la résistance prend son point d'appui, non plus dans le sujet du désir, mais dans son objet, voilà Sténio, qui n'est enchaîné ni par l'impuissance physique et morale de Lélia, ni par les vœux et les scrupules de Magnus, mais dont l'élan puissant et indompté vient se briser contre l'invincible inertie de la plus froide et de la plus immobile des statues. L'hypothèse de la satisfaction vous donne pour type achevé Pulchérie. L'âme humaine émue par le désir n'en peut recevoir aucune modification qui ne rentre dans l'un de ces quatre termes. On peut les combiner entre eux suivant des rapports différents, ou les décomposer et en combiner les parties suivant des proportions différentes, ajouter ici à l'intensité du désir, là à la force de résistance, et parcourir ainsi la chaîne entière des transitions et des nuances; mais la conjugaison entière de ces transitions est contenue en puissance dans ces quatre termes, comme la gamme entière est contenue dans le cadre des quatre notes cardinales, et l'on ne saurait pas plus inventer une cinquième modification qu'inventer une nouvelle note dans la gamme. Pour ce qui est de Trenmor, c'est une corde qui a cessé de vibrer et qui ne rend plus aucun son. Il n'a qu'une fonction négative, comme le silence dans un orchestre entre deux chants; il est utile comme contraste. Il sert aussi à nous montrer l'idée de l'auteur poussée jusqu'à sa dernière transformation, c'est-à-dire le désir finissant par s'éteindre lui-même dans l'âme qu'il a dé-

vastée, et l'homme arrivant au calme par une mort anticipée. Retranchez de l'âme humaine toute joie et toute souffrance, toute espérance et tout regret, vous avez Tremmor. Supposez toute vie éteinte dans un être encore vivant, vous avez Tremmor. Ce personnage, au reste, a subi une transformation presque complète dans le roman nouveau.

L'importance du rôle de Pulchérie dans le milieu où elle était d'abord placée est donc facile à saisir. Elle est un des pôles de l'idée dont Lélia est l'autre pôle. L'une représente l'extrême disproportion entre le désir et les moyens d'arriver au terme du désir; l'autre l'équilibre parfait entre le désir et les facultés de réalisation, et dans la pensée impitoyable de l'auteur, ni l'une ni l'autre n'est heureuse. Mais l'abjection de Pulchérie est un merveilleux moyen de faire ressortir l'abaissement où Lélia est tombée par un excès contraire. Ainsi lorsque celle-ci, après avoir raconté à sa sœur l'histoire de sa vie, conclut en disant que son âme est usée, son cœur éteint; qu'elle n'est plus capable même d'enthousiasme, cette dernière faculté qui lui était restée; que l'ennui désole sa vie et la tue; qu'ayant vu à peu près la vie dans toutes ses phases, la société sous toutes ses faces, elle n'a plus rien à voir désormais; que lorsqu'elle a réussi à combler l'abîme d'une journée, elle se demande avec effroi avec quoi elle comblera celui du lendemain; lorsque Pulchérie, s'efforçant de lui créer un lien qui la rattache à la vie, lui a proposé successivement de retourner à la solitude et à Dieu, ou de chercher une diversion dans les plaisirs, ou de s'enchaîner à un état social qui la préserve d'elle-même et la sauve de ses propres réflexions et d'accepter le joug de la vie religieuse, n'a obtenu que cette réponse: « Il n'est plus temps de retourner à Dieu; ma foi est chancelante, mon cœur est épuisé, je n'ai plus la force d'élever mon âme à un perpétuel sentiment d'adoration et de reconnaissance; le plus souvent je ne pense à Dieu que pour l'accuser de ce que je souffre et lui reprocher sa dureté; si parfois je le bénis, c'est quand je passe près d'un cimetière et que je pense à la brièveté de la vie; je ne puis davantage retourner à la solitude ni chercher le plaisir; je viens des montagnes de Monteverdor, j'ai essayé de retrouver mes anciennes extases et le charme de mes rêveries pieuses, mais là comme ailleurs je n'ai trouvé que l'ennui; la

vie religieuse ne m'est pas permise non plus ; il faut avoir l'âme virginale ; je n'ai de chaste que le corps ; je serais une épouse adultère du Christ , etc. ; » alors que Pulchérie , disons-nous , ayant passé en revue toutes ces conditions d'existence , et s'étant vue repoussée sur tous les points , en est venue à s'écrier : « Eh bien ! faites-vous courtisane , » Lélia ne sait que lui répondre d'un air égaré : « Avec quoi ? Je n'ai pas de sens. » Ainsi une courtisane , malgré l'opprobre , malgré les dégoûts de sa profession , était moins malheureuse qu'elle. Lélia était non-seulement réduite à ce point qu'on osait lui proposer cette condition comme un mieux , comme un bien , mais encore à ce comble d'humiliation de n'avoir rien à répondre si ce n'est : Avec quoi ? je n'ai pas même ce qu'il faut pour exercer ce dernier et ce plus facile des métiers ! Dans le roman nouveau , Lélia est encore assez malheureuse pour que la même proposition revienne , mais ce n'est plus la même réponse qu'elle a à faire.

Tel est le sceau terrible dont l'auteur , dans sa pensée primitive , avait marqué la figure de Lélia. Il l'avait enfermée , étouffée dans un cercle fatal d'inaction et d'impuissance , où toutes les issues qui donnaient sur la vie lui étaient fermées. Refoulée sur elle-même , l'ardeur de ses facultés vives se mit à ronger le cœur qui lui servait de prison. Voilà pourquoi Tremmor paraît grand à Lélia , c'est qu'il ne souffre plus ; voilà pourquoi elle lui porte envie , c'est que chez lui l'incendie est éteint et n'a plus laissé que des cendres. C'est une tâche vaine , au reste , qu'entreprenait Pulchérie en entreprenant de guérir Lélia. Nous disons une tâche vaine si elle est telle qu'elle ne puisse qu'échouer , cruelle si elle pouvait réussir. Lélia , en effet , a su intéresser à ses souffrances une partie d'elle-même plus forte , plus indomptable que ses souffrances : c'est son orgueil. Non pas un orgueil serein et satisfait comme celui qui n'a rien à disputer à la fortune ; mais un orgueil acerbe , violent , désespéré , qui se redresse contre les sévices de la destinée , et dans lequel s'engendrent des inquiétudes incorrigibles , alors même que la destinée se corrigerait. C'est l'autre orgueil qui a perdu Lélia. L'esprit chez elle avait pris un essor immodéré et mal dirigé. Perdu dans les régions des chimères plutôt encore que de l'idéal , habitué à se repaître de visions , il puisait dans cet

aliment un funeste enivrement de lui-même, et un dédain extravagant pour le pain grossier des réalités terrestres. Il sommat la réalité de lui rendre ces délices infinies dont il avait eu l'avant-goût dans ses contemplations; et comme la réalité lui résistait, il repoussait du pied cet élément indocile, il se retirait irrité dans son monde imaginaire qui ne pouvait lui suffire, emportant la double blessure de son impuissance à soumettre le monde réel et de son impuissance à s'en passer. C'est ainsi qu'à ce premier orgueil né de la présomption succéda un orgueil sombre, jaloux, malsain, né de la déception et de la confusion qui la suit. Lélia se voyant, entre toutes les créatures, marquée de signes si particuliers qu'elle est un être isolé dans la création, où elle ne se trouve pas de place marquée, a du moins cette joie de pouvoir se poser à ses propres yeux comme un être exceptionnel. Joie unique, désespérée, qu'elle puise dans ses misères mêmes, et où elle reprend une dignité à part, grandiose et farouche d'aspect, en échange de celle, plus vulgaire, dont ses misères l'ont déshéritée. Elle souffre, mais elle voit la jouissance prendre et s'épanouir dans les âmes les plus grossières, elle ne voit personne souffrir comme elle, et elle peut se croire plus noble, plus grande par les facultés qu'elle possède que ne le sont d'autres créatures qui s'étourdissent sur le malheur véritable de leur condition à l'aide des facultés qu'elle ne possède pas. Sans lien possible avec le monde, il y a de plus un certain bonheur pour elle à se tenir à l'écart, à juger, à récriminer, de loin, et à répandre sa bile dans ces jugements qu'on ne peut lui renvoyer en représailles, parce qu'elle s'est mise hors d'atteinte. Que lui rendrait-on en lui rendant la possession de ces biens auxquels elle ne croit plus et qu'elle a flétris de son dédain? Que gagnerait-elle à rentrer sous le niveau des existences communes? Voilà pourquoi Lélia est incurable, c'est que cet orgueil lui tient lieu de tout ce qui lui manque. C'est que, pour la guérir, il faudrait commencer par déraciner cet orgueil qui perpétue son mal dont il est la consolation, et que, si elle le perdait, il ne lui resterait plus rien qu'une confusion plus grande encore. Ce cercle fatal où nous la disons enchaînée tout à l'heure est un cercle vicieux. Rien ne l'en peut tirer. Elle le sent, aussi ne fait-elle rien pour en sortir.

C'est une étrange donnée pour un roman qu'un héros sans passion active, ayant ses fins, marchant vers son but, et s'attaquant résolument aux obstacles qu'il rencontre : un héros immobile, indifférent, dominant par son stoïcisme et son orgueil toutes ces péripéties sur lesquelles se fonde ordinairement l'intérêt, et qui n'ont ordinairement aussi d'autre intérêt que celui qu'il y prend lui-même. Que veut Lélia ? Rien. Qu'aime-t-elle ? Rien. Que fait-elle ? que poursuit-elle ? Rien. Elle s'est assise, résolue sinon résignée, froide et endurcie contre elle-même, dans son immuable désespoir. Fièvre, hautaine, impénétrable, la pâleur scellée au visage, la révolte scellée au cœur, elle s'est drapée dans son ostentation d'impassibilité et de dédain. Parce qu'elle a su se cuirasser d'un stoïcisme, assez vulnérable d'ailleurs, contre un mal auquel elle ne peut se soustraire, elle se croit grande par la sagesse et la vertu. Son orgueil la trompe et lui fait commettre un anachronisme. Les anciens, en effet, n'attachaient que l'idée de force au mot de vertu, et le stoïcisme leur suffisait ; l'esprit moderne y a ajouté l'idée d'amour. Lélia n'aime pas, il n'y a pas de vertu pour elle, non plus que de bonheur. Un tel personnage peut subjuguier l'attention, et à force de verve étincelante, d'imagination et d'inspiration, George Sand y a réussi ; mais il ne demande pas à être aimé et il ne l'est pas. On n'aime pas Lélia, on ne la plaint pas, on ne la déteste même pas non plus. Elle fait mal sans pouvoir toucher, elle irrite sans pouvoir se faire haïr ; mais elle fascine par je ne sais quel éclat lugubre, elle meurtrit l'esprit sur les pointes des mille perplexités que fait naître cette étrange complication de grandeur et d'infirmité, d'audace et de faiblesse, d'égoïsme implacable et d'instincts généreux, de vues droites et de sophismes, d'intelligence et d'aveuglement, de force et de mollesse dont elle lui offre le spectacle, et elle le rive ainsi à l'attente du dénouement de cette lamentable histoire.

Elle fait mal sans être touchante, avons-nous dit, et c'est toujours de la Lélia ancienne que nous parlons. Ce qui fait mal, c'est de voir s'obstiner imperturbablement dans son inertie cette femme funeste aux autres comme à elle-même ; cette femme qui, comme le lui reproche Trenmor, ne peut se sevrer du plaisir d'être aimée et ne peut pas aimer elle-même ; cette

femme qui se plaint, qui accuse sans cesse et qui n'agit jamais, qui ne fait rien ni pour autrui ni pour elle-même. Oui, cela fait mal, et pourtant c'est en cela que repose l'inférieure beauté de cette création, c'est en cela que s'accomplit l'inexorable fatalité qui pèse sur Lélia. Si Lélia sortait un moment, un seul moment, de sa neutralité indifférente, c'est que le sceau de plomb qui l'étouffe serait levé, c'est qu'elle pourrait encore aimer, espérer, vouloir quelque chose; mais alors il n'y aurait plus de Lélia. « Homme froid et intelligent, pourrait-elle répondre, ne vois-tu pas que ce dont je me plains, c'est précisément, non pas de souffrir, mais d'être clouée à mon incurable apathie et de ne pouvoir agir. » Le grand mal, le mal sans égal et sans remède de Lélia, c'est de n'avoir plus en elle de quoi concevoir un désir; je me trompe, s'il ne lui en restait pas un, elle ne souffrirait plus. Mais elle en porte un dans le vide de ses flancs désolés, suprême, immense, insatiable, irréalisable: le désir de pouvoir désirer quelque chose. « Les brutes dont la société se compose, dit-elle en concluant le récit de sa vie à Pulchérie, se demandent ce qui me manque, à moi, dont la richesse a pu atteindre à toutes les jouissances, dont la beauté et le luxe ont pu réaliser toutes les ambitions. Parmi tous ces hommes, il n'en est pas un dont l'intelligence soit assez étendue pour comprendre que c'est un grand malheur de n'avoir pu s'attacher à rien et de ne pouvoir plus rien désirer sur la terre. »

Telle était, dans son état primitif, ce grand et sinistre poème de *Lélia*, image colossale des souffrances de l'homme maudit dans les sources mêmes de sa vie, condamné à désirer sans fin et sans mesure, mais aussi sans espoir; épopée du désir violent, forcené et impuissant; chant de désolation et d'agonie modulé sur ces quatre types d'existence, Lélia, Sténio, Magnus, Pulchérie, et venant s'éteindre pour conclusion, dans cette autre existence éteinte, Trenmor; œuvre inadmissible dans ses données et dans ses conclusions, mais sublime comme imprécation, comme cri de rage et de désespoir. Jamais conception plus redoutable et plus fortement saisie par l'imagination n'a été conduite avec une logique plus inflexible, plus implacable. Cherchez dans tout l'ouvrage un seul détail qui en démente l'idée mère ou seulement qui s'en écarte, vous ne le trouverez pas. Tout vient aboutir à cette monstrueuse pensée, derrière la-

quelle il n'y a plus que le suicide , à cette pensée , dis-je , que l'homme est ici-bas le jouet misérable d'un Dieu ironique et froidement cruel , qui , pour se donner le spectacle d'un être souverainement malheureux , a imaginé d'accoupler , dans la créature qu'il immolait à cette fantaisie , deux éléments incompatibles , une âme et un corps faits pour s'entre-déchirer éternellement dans une guerre incessante et acharnée. Atroce condition qui , si elle permet à l'homme d'échapper au désespoir ou à la folie qui atteignent Sténio mourant d'un suicide brusque , Lélia mourant d'un suicide lent , Magnus mort à la raison et à la connaissance de lui-même , ne lui laisse que le choix de s'avilir en faisant abstraction de son âme et en ensevelissant son intelligence dans les instincts de sa chair , comme Pulchérie , ou de se réduire à l'état de fantôme en faisant abstraction de ses liens , de ses affections , de tous ses intérêts humains , comme Trenmor. Ce malheur était , au reste , la conséquence inévitable du spiritualisme chrétien , du moment où les passions qu'il a développées survivraient , dans la société , isolées de la foi et de la soumission aux dogmes explicites et positifs dans lesquels il était formulé. Lélia , Trenmor , nés de nos jours , ont été conçus il y a bien des siècles et ont passé par plus d'une forme avant d'arriver à cette forme dernière. Trenmor pré-existait dans saint Siméon-Stylite comme Lélia dans sainte Marie-Égyptienne. Si Lélia avait pu croire encore comme sainte Thérèse et aimer comme elle , elle eût pu comme elle vivre d'espoir , d'amour spirituel et oublier le reste ; mais l'objet de cet espoir et de cet amour s'était bien éloigné pour Lélia ; des siècles d'examen raisonneur et d'attiédissement s'étaient interposés ; elle ne le sentait plus rayonner sur sa vie. Le reste au contraire s'était rapproché d'autant , et trop rapproché pour qu'elle pût n'en plus tenir compte. Sans doute c'est le malheur de nos temps que ce livre ait été possible et qu'il se soit produit ; mais c'est aussi la gloire de nos temps que cet irrévocable et foudroyant témoignage des nobles , des vigoureuses souffrances que nos générations ont ressenties en présence des dévastations au milieu desquelles elles étaient nées.

Les personnages de *Lélia* n'étaient pas empruntés par l'observation à la réalité : c'étaient des types abstraits , destinés à représenter chacun une idée , et à fonctionner en conséquence ;

des personnages, en un mot, mais non des hommes dans le sens social du mot. Ces gens-là n'ont vécu et n'ont pu vivre en effet nulle part. Aussi, l'auteur les a-t-il placés dans l'espace sans lien de famille ou de patrie. La ville où ils ont leurs palais se nomme la ville, la montagne qu'ils gravissent se nomme la montagne. Ils n'habitent pas ici ou là, le lieu qu'ils habitent c'est le globe. A peine les désinences de quelques noms fournissent-elles une indication approximative; mais il fallait bien leur donner des noms. On ne peut d'ailleurs signaler en eux aucun trait particulier qui les rattache à telle ou telle fraction déterminée de la société humaine. Nous venons de dire qu'ils étaient des personnages et non pas des hommes; il eût fallu dire qu'ils sont l'homme et non pas des hommes. Ce soin de ne rien préciser autour d'eux, de ne les rattacher à rien et de ne leur laisser que leur existence propre, à eux, existences abstraites, est encore d'une convenance parfaite, et compte à son rang, parmi les moyens qui concourent à cette irréprochable harmonie que l'auteur a répandue dans toutes les parties de sa conception.

Dans son œuvre refondue, George Sand paraît avoir eu pour objet, sinon d'en faire des êtres tout à fait semblables à nous, du moins de les rendre plus vivants, plus rapprochés de la réalité; il les a dégagés quelque peu des formes simples et restrictives de l'idée pure, du symbole, pour multiplier en eux les faces de la vie, et pour leur donner par mouvement des passions et des intérêts qui se débattent autour d'eux dans le milieu où ils sont placés. L'action de ce milieu intervient dans les modifications de leurs pensées et de leur existence. Dans cet état, ils appartiennent à une époque bien précise et à une société connue. Trenmor, ce faussaire flétri qui se réhabilitait, non par le repentir et par une studieuse pratique du bien, mais en redressant froidement contre le mépris son front souillé, et en s'abstenant de tout bien comme de tout mal; ce Trenmor qui ne vivait ni en vue de Dieu, ni en vue de lui-même, ni en vue de l'humanité, c'est-à-dire qui, n'ayant nulle part son principe actif de vie, ne vivait pas, et à qui l'auteur, en effet, s'est contenté de donner une pose de statue; ce Trenmor a fait place à un Trenmor tout nouveau. On ne lui compte plus, comme une grandeur, la qualité de joueur effréné qui lui est

enlevée, ni celle de forçat libéré qu'il a encore, mais par malheur en vérité, et bien malgré lui. Si sa jeunesse a encore été dissipée dans de folles débauches, du moins elle n'a pas été infâme. Une nuit, dans un moment d'ivresse et d'oubli, il a eu la distraction de lancer une carafe de cristal à la tête de sa maîtresse qui est restée sous le coup. Ce moment d'emportement irréfléchi lui a valu cinq ans de méditations au bagne d'où il est revenu homme sérieux et un peu confus. Son orgueil s'est plié cette fois sous la nécessité de l'expiation; moins coupable et moins méprisable que jadis, sa taciturnité hautaine ne recèle plus cette jactance de moralité supérieure et méconnue sur laquelle l'admiration de Lélia renchérisait encore. Le Tremor d'aujourd'hui, qui a fait involontairement un peu de mal, se pique de racheter ce mal par beaucoup de bien. Il est vrai que ce bien-là pourrait encore le ramener au bagne; mais son mobile est noble, et ses efforts pour effacer, dans sa conscience et dans le livre de l'opinion, les traces de ses torts, sont une reconnaissance implicite des idées de morale en vertu desquelles il a été jugé. Il est entré en chair et en esprit dans la société de ses semblables, il y agit, il y a pris à cœur des intérêts qu'il défend à sa manière, c'est-à-dire avec plus d'énergie que d'habileté, et plus de courage que de succès. On voit que de paradoxe qu'il était il est devenu un homme; on voit aussi que nous sommes transportés d'un monde inconnu dans le monde réel.

Quant à Lélia, sa métamorphose est moins décidément accomplie. La chaîne logique qui liait dans une unité si compacte toutes les parties de son caractère s'est brisée, il est vrai. Quelques-unes de ces parties ont disparu, des parties nouvelles ont été introduites et rattachées par un autre lien. Ces modifications suffisent pour anéantir ce type de malédiction et de désolation que nous avons analysé, et pour donner un tout autre sens à son rôle, mais non pour faire que Lélia ait passé de l'état de figure abstraite et symbolique à l'état complet de femme. L'édifice entier de ce rôle a cessé de reposer sur la double impuissance qui en formait primitivement la base. Au physique, aucune des prérogatives essentielles de la condition humaine ne paraît avoir été refusée à Lélia. Au moral, bien que son histoire soit restée à peu près la même, cependant elle

paraît avoir acquis une certaine puissance d'aimer. Elle aime peut-être, elle aime sûrement. Mais si l'impossibilité organique est levée, sa volonté, cette volonté altière et invincible que vous lui connaissez, vient mettre aux manifestations de son amour des entraves aussi fortes que celles dont la nature avait fait les frais. Lélia, pour s'unir à un homme, ne se trouve pas placée par les mœurs et les institutions de la société dans des conditions convenables à sa dignité de femme ni à la sainteté du lien qu'elle doit former. Elle se refusera à l'homme; elle le laissera se dépraver et périr de désespoir plutôt que d'accepter des liens toujours flétrissants ou oppressifs pour l'un ou pour l'autre des contractants. Lélia, qui ne représentait autrefois qu'un fait, la misère éternelle, infinie, de la race humaine, représente donc actuellement une doctrine, une thèse, qui est celle de l'égalité de l'homme et de la femme. Elle représente aussi, mais subsidiairement, par l'attitude qui lui est donnée dans le couvent dont elle devient abbesse, la thèse d'une réforme de l'Église catholique. J'ai dit réforme pour n'oser pas dire suppression, n'étant pas bien édifié sur la difficulté de la question, et comptant également peu sur l'efficacité de l'une ou de l'autre. Lélia est donc devenue capable d'aimer, capable de désirer et de tenter, de pratiquer quelque chose, c'est-à-dire que la conception première est anéantie, et a fait place à une conception toute nouvelle.

Sténio, Magnus et Pulchérie sont restés absolument les mêmes, sauf quelques suppressions faites dans le rôle de Pulchérie par ménagement pour des mœurs qui ne sont pas celles de l'antiquité païenne, et sauf aussi quelques additions de peu d'importance au rôle de Sténio, qui, sous l'influence de Lélia, se laisse traîner un instant, sans trop savoir ce qu'il fait, à la suite de Trenmor, enfoncé dans les conspirations. Mais si ces caractères sont restés les mêmes, on voit que leur signification expresse, rigoureuse, mathématique, comme parties essentielles d'une même idée dont chacun d'eux était un terme nécessaire, on voit, dis-je, que cette signification a disparu avec l'idée qui reliait ces termes entre eux.

Voilà ce que nous avons perdu aux modifications introduites par l'auteur dans son œuvre de 1855. Ce que nous avons gagné, c'est que les personnages sont plus rapprochés des idées qui

ont cours dans le monde où nous vivons , et qu'ils sont plus intelligibles et moins choquants pour le plus grand nombre ; c'est que , devenus être humains , ils peuvent inspirer un intérêt fondé sur la sympathie ; c'est que la roideur tranchante du paradoxe a été émoussée , que la hardiesse de certains détails a été réprimée , et que le livre peut aujourd'hui passer par bien des mains qui faisaient hier des signes de croix rien qu'en l'entendant nommer. Nous y avons gagné encore quelques pages d'une magnifique et incomparable beauté. Telle est la scène où Lélia , après sa rupture avec Sténio , laisse éclater auprès de Tremor sa jalousie qu'elle a essayé en vain de comprimer. Tel est le chant de Pulchérie ; telle est encore la conférence présidée par Lélia au milieu de ses religieuses , devant Sténio qui y assiste et qui y prend part sous un déguisement de femme. Telle est cette autre scène entre Lélia et Sténio qui s'est introduit frauduleusement , la nuit , dans la cellule de l'abbesse. Telles sont encore , à la fin , ces cinq ou six pages intitulées *Délire* , et dont l'éblouissante éloquence atteint peut-être le plus haut faite de sublimité où puisse s'élever la parole humaine.

AUGUSTE BUSSIÈRE.

RENNES

EN 1788.

I. — LE CAFÉ DE L'UNION.

Il y avait à Rennes, en 1788, sur la place même du palais, une ancienne taverne qui avait récemment décroché ses touffes de gui pour y substituer une enseigne sur laquelle on voyait deux mains unies avec ces mots au dessous : *Café de l'Union*. C'était le lieu de rendez-vous des commis marchands, des clercs de procureurs et des étudiants en droit. On y buvait peu (moins par tempérance peut-être que par pauvreté); mais, en revanche, on y parlait beaucoup des affaires du jour qui commençaient à prendre une gravité singulière. Les débats entre la cour et le parlement menaçaient de recommencer avec plus de violence que jamais. La noblesse qui, depuis Richelieu, se trouvait trop faible pour résister à la royauté, s'était habituée à s'armer contre celle-ci de l'intérêt général. C'était au nom de cet intérêt, et pour empêcher le prélèvement de nouveaux impôts, que les parlements avaient déjà plusieurs fois bravé la rigueur de la cour; aussi le peuple faisait-il cause commune avec eux.

En Bretagne surtout, la résistance des magistrats devait exciter une ardente sympathie, car ils ne défendaient pas seulement les finances de la province, mais ses franchises; le vieil

esprit *provincial* était encore d'autant plus vivant partout qu'il avait été entretenu par les privilèges de tous genres qu'avait laissés Louis XII au duché en le réunissant à la France. L'intérêt était donc d'accord avec le préjugé national, et en aidant le parlement à lutter contre les ministres, on obéissait à la fois à l'instinct et au calcul.

Le peuple d'ailleurs sentait alors, en Bretagne comme partout, cette fièvre de malaise et ce besoin de changement qui précèdent toujours les révolutions. Il y avait dans les esprits je ne sais quel désir de combat qui cherchait toutes les occasions de se satisfaire.

Par position et par penchant, les habitués du *Café de l'Union* s'étaient naturellement déclarés pour le parlement; non que la jeunesse du tiers regardât cette cause comme la sienne; mais, en attendant que la véritable lutte commençât entre elle et les privilégiés, elle essayait ses forces et étudiait ses champs de bataille. Nous ne parlions pas d'autre chose chaque soir; notre exaltation était aussi sincère que soutenue, et les discussions se prolongeaient souvent fort loin dans la nuit.

Parmi les jeunes gens qui y prenaient part, beaucoup faisaient preuve d'éloquence ou de perspicacité, mais deux surtout se distinguaient dès lors entre tous les autres.

Le premier était un jeune étranger au sourire fier, au regard scrutateur et à l'accent incisif: nourri de la lecture des encyclopédistes, il demandait l'application de leurs principes et prouvait la nécessité d'une réforme avec une éloquence tour à tour brillante ou moqueuse. Panthéiste plutôt qu'incrédule, il enveloppait son scepticisme d'une poésie bruyante qui lui donnait je ne sais quelle étrange splendeur: son langage rappelait à la fois Sénèque et d'Alembert.

Lorsqu'on abandonnait un instant les discussions générales pour de plus intimes causeries, et que chacun racontait ses projets favoris, il parlait de longs voyages rêvés depuis son enfance et s'exaltait à la pensée de l'Orient. Son nom était, je crois, Chasseloup, mais ses amis ne le connaissaient que sous celui de Volney.

Le second héros de nos réunions était le jeune Moreau, renommé déjà pour son sang-froid dans le péril, la justesse de son coup d'œil et son heureuse humeur. L'influence qu'il s'était

acquise parmi ses compagnons l'avait fait choisir pour prévôt de l'école de droit. Il exerçait, à ce titre, une sorte de magistrature d'honneur sur tous les étudiants; c'était lui qui jugeait les querelles, essayait de les apaiser ou autorisait le duel, en donnant à chaque combattant sa part de champ et de soleil. Assisté de son chancelier et de son greffier, il dirigeait les délibérations de l'école, défendait ses privilèges, mettait aux voix l'expulsion des étudiants qui avaient pu forfaire à l'honneur. Son autorité s'étendait également sur le théâtre, où il avait droit à douze places et où il décidait du rejet ou de l'acceptation des acteurs. Chaque débutant lui devait, en conséquence, une visite solennelle qui avait lieu dans la salle du droit et en présence de tous les élèves.

Simple de goûts, généreux, dévoué, Moreau était chéri de ses compagnons, et sa volonté, au moment de l'action, eût été souveraine. Décidé à soutenir la cause parlementaire dans le débat qui se préparait, il était sûr de faire descendre au premier signal, sur la place publique, toute la jeunesse de Rennes et de la trouver prête à lui obéir.

Je passais habituellement mes soirées au *Café de l'Union* avec un jeune commis marchand nommé Benoist, dont j'avais fait connaissance depuis peu. Rien ne frappait, chez lui, au premier abord; son esprit, d'une droiture incontestable, avait peu de vivacité; son courage était sans éclat, quoique sûr, et sa parole plus judicieuse qu'élevée. On ne lui connaissait point de vices, seulement ses qualités avaient quelque chose de terne et d'uniforme. C'était, au premier coup d'œil, une personnalité pour ainsi dire négative, ce qu'on appelle un homme médiocre; mais, à l'usage, on reconnaissait vite la valeur de cette nature régulière et tempérée. A défaut d'initiative, elle avait je ne sais quelle faculté d'appropriation qui l'enrichissait de tout ce que les autres avaient découvert d'utile ou de beau. Tandis que les plus doués n'ont pour règle que leur propre intelligence, lui, il avait les lumières de tous ceux qui l'entouraient. C'était le bon sens même. Il ne trouvait pas les idées, mais il les triait, si je puis m'expliquer ainsi, et il était rare que son choix ne fût point la vérité. Aussi chacune de ses actions semblait-elle annoncer un homme vulgaire, et sa vie entière un esprit supérieur. Je l'avais aimé dès que je l'avais connu; notre liaison ne tarda pas

à devenir intime, et nous prîmes l'habitude de passer ensemble tout le temps dont nous pouvions disposer.

II. — TROUBLES A L'OCCASION DU PARLEMENT.

On était alors au mois de mai 1788, la cour semblait s'être décidée à vaincre la résistance du parlement de Rennes à tout prix : M. Bertrand de Molleville avait été nommé intendant, et M. le comte de Thiard, gouverneur. Tous deux arrivaient à Rennes, chargés, disait-on, de faire exécuter les ordres du roi par lettres closes. L'inquiétude était extrême dans tous les esprits.

Le parlement, la noblesse et les commissions permanentes des états avaient protesté d'avance contre toute mesure illégale.

« Lorsque les ennemis de la chose publique, s'était écrié le fougueux comte de Botherel, semblent avoir formé le dessein de rompre le lien qui unit le souverain aux peuples, ce serait manquer à l'honneur que de ne point réclamer contre toute atteinte portée à la constitution nationale. »

Cependant, des troupes arrivaient chaque jour ; un mystère menaçant entourait tous les actes du gouverneur et de l'intendant. Le 10 août, le parlement se rassembla au palais, dès le point du jour. Tous les magistrats étaient à leur poste, revêtus de leurs robes écarlates et fourrées d'hermine ; le président, M. Le Merdy de Catuëlan, déclara la séance ouverte.

Tout à coup un bruit de fifres et de tambours se fait entendre, des huissiers accourent en criant que M. de Thiard monte le grand escalier avec des soldats, des laquais et des pages.

— Fermez les portes, dit le président d'un ton calme ; greffier, ordonnez que M. le gouverneur vous remette ses lettres de créance.

Le greffier obéit, mais il rentre bientôt en annonçant que M. le comte n'a d'autre lettre que l'ordre du roi d'entrer de gré ou de force dans la grande chambre. Il avertit en même temps la cour que le peuple entoure le palais, et que les soldats ont peine à le maintenir.

— Le parlement ne veut point de révolte, s'écrie M. de Catuëlan ; huissiers, ouvrez les portes.

Les portes sont ouvertes à deux battants , et M. le comte de Thiard paraît avec M. de Molleville et ses officiers , le chapeau à la main. A cet aspect , le parlement se couvre. M. de Thiard , promenant ses regards autour de lui , demande où est la place des envoyés du roi.

— Vos lettres de créance , d'abord , répond le premier président.

— Je n'en ai point.

— Alors , votre entrée ici étant un acte de violence , la cour déclare ne pouvoir plus délibérer.

— Arrêtez , monsieur le président ; voici pour vous , pour messieurs de la cour , pour M. le greffier en chef , trois lettres de cachet distinctes qui vous défendent de désemparer , sous peine de désobéissance au roi. Voici , en outre , des commissions , ordonnances et lettres patentes que je vais lire , requérant M. le procureur général de conclure à leur enregistrement pur et simple.

— L'usage ne permet point que je prenne de conclusions en présence des gens du roi , répondit le procureur général.

— Alors je passerai outre , et j'ordonne , au nom de Sa Majesté , à M. le greffier en chef , d'enregistrer les pièces à mesure qu'elles vont lui être remises.

A ces mots , M. le comte de Thiard commence la lecture des différents ordres du roi , et après l'avoir achevée :

— Messieurs , dit-il , au nom de Sa Majesté , je déclare la séance rompue , et je vous ordonne de vous retirer.

— Et moi , répond le premier président , je déclare , au nom de la cour , qu'elle ne peut reconnaître ces lois nouvelles.

Mais pendant que ceci se passait à l'intérieur , une scène bien autrement animée avait lieu au dehors.

En apprenant que les troupes venaient d'occuper le palais , la population entière était accourue ; les jeunes gens des comptoirs , des études et des écoles , Moreau à leur tête , s'étaient élancés jusqu'au péristyle du palais , où ils furent sur le point de saisir MM. de Molleville et de Thiard , avant leur entrée dans la grande chambre. Des troupes , sorties des Cordeliers , les avaient dégagés à grand'peine ; mais les cris de *vive le parlement ! mort aux traîtres !* retentissaient jusque dans l'escalier intérieur.

Le régiment de Rohan-Montbazon arriva enfin, et força la foule à quitter la salle basse du palais, sans pouvoir toutefois la refouler plus loin.

Ce fut dans ce moment que les membres du parlement, forcés par MM. de Molleville et de Thiard à lever la séance, parurent au haut du perron.

A leur aspect, des *vivats* s'élevèrent de tous côtés. M. de Cauguélan fit signe de la main; aussitôt tout se tut; les rangs s'ouvrirent, et l'assemblée, son président en tête, passa lentement au milieu de la foule muette.

Ils venaient de disparaître, lorsqu'un mouvement se fit à la porte du palais. Des troupes venaient d'entourer le perron, une chaise armoriée parut.

— C'est Bertrand de Molleville! s'écrièrent mille voix; haro, aux traîtres! Mort, mort à l'oppresseur!

A ces mots, les jeunes gens se précipitent; les soldats veulent résister, le flot de la foule les emporte et les disperse; les pierres volent sur la chaise de l'intendant, qui se brise; lui-même tombe frappé au front. En vain M. de Thiard, que rien n'effraye, se montre à découvert, cherche à parler et à rallier les soldats; il est lui-même atteint à l'épaule.

Cependant le bruit de la mêlée arrive jusqu'aux postes les plus voisins; le chevalier Blondel de Nonainville accourt à la tête d'une compagnie; Moreau se jette à sa rencontre; les soldats croisent la baïonnette; le sang va couler, lorsque l'officier s'avance vers les jeunes gens, lève les bras, et laissant tomber son épée :

— Pas de sang! s'écrie-t-il, je suis citoyen comme vous, Soldats, halte!

— Bravo! bravo! l'officier! répètent mille voix. On l'embrasse, on l'enlève, on le porte en triomphe. Cependant quelques pierres lancées au hasard l'atteignent.

— Arrêtez! s'écrie Moreau, c'est notre ami.

A l'instant les pierres cessent de voler, et les applaudissements recommencent. Mais les soldats, qui ne comprennent rien à cet enthousiasme subit, et qui croient qu'on enlève leur officier, renversent tout pour le reprendre. Le combat allait encore s'engager si M. le comte de Véry, MM. de Pont-Farcy, et l'échevin Robinet, n'avaient apaisé le tumulte, en renvoyant les

troupes à leurs casernes, et en invitant la population à se retirer.

Cette manifestation de l'opinion publique avait été trop éclatante pour ne pas faire comprendre aux envoyés du roi toutes les difficultés de leur mission. Aussi M. le comte de Thiard, qui avait fait preuve dans cette journée d'une fermeté que nous avons admirée nous-mêmes, songea-t-il à employer des mesures énergiques. Il demanda des munitions et de la cavalerie. Mais à la nouvelle qu'ils allaient à Rennes pour combattre leurs compatriotes, tous les Bretons qui servaient dans les régiments appelés s'assemblèrent; les officiers donnèrent leur démission, et les soldats refusèrent de marcher: il fallut les laisser en arrière.

Cependant le reste des troupes arriva; M. de Thiard en avertit la commission intermédiaire; elle refusa tout ce qui était nécessaire pour le casernement; le gouverneur fut obligé de loger les nouveaux venus aux Cordeliers et au palais.

Les embarras devenaient de plus en plus sérieux. Déjà les élèves en droit, conseillés par leur prévôt, s'étaient refusés à tout serment, après avoir adressé aux autres universités une protestation, avec prière d'imiter leur exemple. La haine contre le gouverneur et M. de Molleville était générale; elle s'exprimait par tous les moyens. Une rue qui portait le prénom de ce dernier, *rue Bertrand*, fut publiquement débaptisée, et reçut un écriteau sur lequel on lisait *rue du Tartufe*. Les rixes entre les soldats et les citoyens se renouvelaient chaque jour. L'esprit de résistance ne s'était point seulement répandu dans les écoles et les comptoirs, il avait gagné les couvents de religieux et jusqu'aux communautés de femmes, que M. de Thiard avait menacé de faire évacuer pour loger les nouvelles troupes. J'en citerai une preuve entre mille.

Un moine quêteur sortait de la maison des capucins, suivi d'un enfant, qui portait habituellement sa besace, lorsqu'un dragon, du régiment d'Orléans, l'apostropha en termes injurieux. Le frère continua sa route sans répondre; mais, enhardi par ce silence, le dragon courut après lui, et, enfonçant de force son casque par-dessus le capuchon du moine:

— Crédiu ! le joli soldat, s'écria-t-il en éclatant de rire.

— Il me manque pour cela quelque chose, dit le capucin tranquillement.

— Quoi donc ?

— Une épée.

— Qu'à cela ne tienne ! s'écrièrent quelques dragons qui suivait ; et l'un d'eux ceignit son espadon au révérend père. A peine celui-ci l'eut-il au côté, qu'il rejeta en arrière casque et capuchon ; puis, dégainant d'une main prompte :

— Voyons, dit-il en s'adressant à son agresseur, si tu es aussi brave qu'insolent : en garde, dragon !...

Le soldat voulut plaisanter, mais il fallut se défendre, et il tomba bientôt. Alors, le moine rejeta l'épée à côté du blessé, et, se tournant vers les dragons stupéfaits :

— Emportez votre ami, messieurs, dit-il, je prierai pour sa guérison.

Puis, ramenant le capuchon sur son visage, qui était demeuré impassible, il fit signe à l'enfant qui portait la besace, et s'éloigna lentement avec lui.

De leur côté, les membres du parlement continuaient à s'assembler malgré les ordres de M. de Thiard. Celui-ci fit garder les portes du palais, mais les magistrats s'assignèrent alors un autre lieu de rendez-vous. Le gouverneur résolut de mettre fin à cette résistance, en se servant des lettres de cachet qu'il avait contre les plus influents.

M. Philippe de Tronjoly, lieutenant-colonel de la milice bourgeoise, reçut, en conséquence, l'ordre de rassembler son bataillon, pour assurer l'exécution des mesures ordonnées par le roi ; il refusa de marcher. Le grand prévôt, M. de Melesse, fut alors sommé, par le gouverneur, d'arrêter les magistrats désignés : il s'excusa en offrant sa démission.

— Vous ferez votre devoir, monsieur, ou vous mourrez à la Bastille ! s'écria le comte de Thiard exaspéré, et l'ordre de rassembler les troupes fut aussitôt donné.

Cependant, par suite de ses relations avec plusieurs officiers, Moreau était tenu au courant de tout ce qui se préparait. Il apprit le soir du 1^{er} juin que l'on devait arrêter dans la nuit même plusieurs membres du parlement ; tous furent en conséquence avertis.

Ils résolurent aussitôt de se réunir, afin de délibérer sur ce qu'ils devaient faire. Le palais leur étant interdit, M. de Cuillé offrit son hôtel. On l'avait cerné, mais les magistrats persécutés

y pénétrèrent, les uns en costume, les autres *en chenille*; quelques-uns furent obligés d'entrer par les fenêtres.

Ce fut là, au bruit des armes et des clameurs qui retentissaient au dehors, que le parlement breton tint sa dernière séance. M. de Thiard lui envoya en vain deux fois le grand prévôt, qui se présenta seul, les larmes aux yeux, et finit par s'évanouir; au moment où il attendait la soumission du parlement, il vit entrer trois huissiers qui lui signifèrent *en parlant à sa personne* que la cour déclarait les lettres de cachet *nullles, obreptices et subreptices*, le sommait de retirer les troupes, et le dénonçait au roi comme coupable d'arbitraire et de félonie. Il apprit en même temps que le décret de prise de corps contre lui et M. de Molleville avait même été mis en délibération et rejeté à une simple majorité de quatre voix (1).

Les choses en étant arrivées à ce point, il pensa que la temporisation devenait dangereuse, et commanda de forcer l'hôtel de Cuillé.

Cet ordre était d'autant plus difficile à exécuter que la foule encombrait tous les passages. Sur le refus de tous les officiers, le colonel du régiment de Rohan, M. d'Hervilly, sortit lui-même à la tête d'un détachement; mais à peine eut-il paru, que des cris s'élevèrent :

— Aux armes ! mort à d'Hervilly !

Au même instant un jeune homme lui arracha ses épaulettes, lui jeta une épée et le provoqua. Les gens du roi, envoyés par la cour, essayèrent de calmer la multitude.

— Que les soldats déchargent leurs armes, s'écria-t-on de tous côtés.

Les soldats obéissent : le tumulte s'apaise un instant, mais pour renaître bientôt avec plus de violence. Le colonel d'Hervilly veut parler, on l'insulte, on le pousse; une pensionnaire, portant encore le costume de sa communauté, s'élance sur lui le pistolet à la main et lui propose un combat singulier. Tout à coup on apprend que Bertrand de Molleville a quitté son hôtel de l'intendance pour se rendre chez le gouverneur. La foule se précipite de ce côté; on force le corps de garde, la guérite de

(1) Il y avait eu vingt-six voix contre vingt-deux.

a sentinelle est mise en pièces, on culbute les cavaliers, on coupe les brides et les sangles des chevaux. Enfin, la cour, avertie que le tumulte est au comble, arrête de se séparer pour éviter un collision sanglante.

Le lendemain MM. Le Merdy de Catuelan, de Cuillé, de Talhouet, de Kersalaün, et un grand nombre d'autres, furent arrêtés et exilés dans leurs terres.

Mais M. de Thiard s'était trompé en croyant que la dispersion du parlement briserait toutes les résistances : à la nouvelle de ce qui venait d'avoir lieu, la noblesse entière jeta un cri d'indignation. Tous les corps constitués protestèrent publiquement. L'évêque de Rennes ordonna des prières *pour détourner le fléau qui menaçait la Bretagne*, et les commissions intermédiaires des états, dirigées par le comte de Botherel, signèrent un mémoire que douze députés furent chargés de présenter au roi.

Ils étaient partis depuis dix jours, lorsque l'on apprit leur emprisonnement à la Bastille. Cette nouvelle se répand aussitôt dans la ville; on veut douter d'abord, mais tout à coup des voitures pleines de femmes en deuil passent au galop de leurs chevaux; on reconnaît les épouses, les mères des députés; elles vont à Paris, se jeter aux pieds du roi!

Mais ce n'était point assez de leurs prières, dix-huit nouveaux députés furent choisis et partirent le même jour : on les arrêta à Ponchartrain. Une troisième députation de cinquante-trois membres fut envoyée avec ordre *de persister dans toutes les protestations précédentes, de n'obtempérer à aucune des défenses qui pourraient lui être faites, et de ne céder qu'à la violence!*

Désespérant de vaincre par la force une telle ténacité, la cour se décida à employer l'adresse. Les nouveaux députés parvinrent à Paris sans obstacles, mais une fois arrivés, toutes les portes leur furent fermées. Leurs sollicitations à M. le duc de Penthièvre, gouverneur titulaire de la Bretagne, à MM. de Brienne et de Villedeuil, pour obtenir audience du roi, restèrent inutiles ou sans réponses.

On les croyait découragés et prêts de retourner dans leur province, lorsqu'on les vit arriver un jour à Versailles, sans invitation, se jeter sur le passage du roi au moment où il se rendait à vêpres, et lui présenter leur mémoire.

Le roi le reçut , en prit lecture , et quelques jours après les députés détenus étaient remis en liberté , et les parlements rétablis !

III. — ÉVÉNEMENTS DES 26 ET 27 JANVIER 1789.

Dans leurs discussions avec la cour , les parlements avaient unanimement demandé la réunion des états généraux , comme *le seul remède aux maux qui accablaient la France*. Ils espéraient que ces états raffermiraient leur autorité , consacraient leurs droits et les mettraient à même de résister plus sûrement à la royauté ; mais ils ne réfléchirent pas qu'ils fournissaient , en même temps , aux prétentions de la bourgeoisie l'occasion de se produire. L'événement ne tarda pas à prouver l'imprudence de leur demande.

A peine la convocation des états généraux fut-elle connue , que le tiers annonça tout haut ses projets de réforme. Ce fut le 29 décembre 1788 que les états généraux de Bretagne se trouvèrent réunis à Rennes ; on y voyait neuf cents gentilshommes , une trentaine d'ecclésiastiques , et quarante-deux députés du tiers.

Avant de prendre part aux délibérations , ceux-ci demandèrent à exposer leurs réclamations , dont les principales étaient le vote par tête et l'égalité de l'impôt pour tous les ordres. La noblesse repoussa cette demande.

Elle connaissait déjà les audacieuses exigences de la bourgeoisie et s'était rassemblée quelques jours auparavant pour convenir de la réponse qu'elle y ferait. C'était à cette occasion qu'un gentilhomme avait dit :

— De quoi se plaint le tiers ? ne lui avons-nous pas bâti des hôpitaux ?

Cependant les plus sages avaient exprimé des craintes. Le tiers était nombreux , et si on lui refusait tout , il pourrait avoir recours à la révolte.

— Dans ce cas , s'était écrié un membre de la commission intermédiaire de Nantes , l'histoire nous enseigne notre devoir. Je lisais ce matin , que , du temps de Philippe le Bel , ces gens-là ayant fait les rebelles , nous autres , nous montâmes à cheval ;

et , quand nous en eûmes sabré un millier , le reste redevint docile.

Ces forfanteries de la noblesse avaient été répétées ; elles n'avaient fait qu'irriter la roture et l'affermir dans ses résolutions. Enfin , le 9 , arriva un arrêt du conseil , qui ordonnait de *dissoudre les états*. Les députés du tiers obéirent , mais les gentilshommes s'assemblèrent , pour signer l'engagement de ne jamais faire partie d'une réunion où leurs privilèges seraient méconnus , sous peine d'être regardés comme traîtres et déshonorés.

Le tiers , de son côté , convoqua les communautés. De part et d'autre s'imprimaient des mémoires , où l'on échangeait des injures , des provocations , et l'animosité des deux partis s'en accroissait.

Mais pendant que la noblesse allait partout , semant les promesses , les menaces , et s'épuisant en secrètes intrigues , le tiers avait recours à un moyen d'influence dont on ne devait pas tarder à sentir le pouvoir. Un journal , *la Sentinelle du Peuple* , parut.

Ce fut ce jeune homme déjà remarqué par les habitués du *café de l'Union* pour sa verve et sa logique railleuse , Volney , qui le premier essaya ainsi la périodicité du pamphlet. « Amis et citoyens , disait-il dans son introduction , vous saurez que doté , par la grâce de Dieu , d'un petit revenu honnête , je puis vivre en bon gentilhomme , c'est-à-dire sans travailler ; mais puisque chacun de vous travaille , je me crois , en conscience , obligé de mettre aussi la main à l'œuvre. Tandis que l'un laboure mon champ , que l'autre fait mon pain , que celui-ci me fabrique une étoffe , que celui-là va me chercher du café en Amérique , je me suis demandé comment je pourrais me rendre utile ; et songeant qu'il court par ce temps des malintentionnés , je me suis dit : Je serai sentinelle , *la sentinelle du peuple* , et c'est moi qui crierai de loin à chacun *haro* ou *qui vive*. »

Et entrant immédiatement en fonction , il signalait , dans le même numéro , les manœuvres des gentilshommes et faisait justice de leurs menaces.

« Les nobles ne sont pas dix mille , observait-il en terminant ; mais quand ils seraient deux fois davantage , nous serions en-

core cent contre un , et rien qu'à leur jeter nos bonnets nous pourrions les étouffer. »

Dans une autre feuille , raillant les Tourangeaux , qui , à l'instigation de leurs chanoines , avaient refusé la taxe des réverbères , il s'écriait :

« Béni soit le bon Dieu de nous avoir donné le soleil sans prendre d'avis ; car s'il eût consulté une assemblée de notables , il y eût eu , au moins , cent trois voix contre trente-sept pour ne point avoir de soleil. »

La noblesse éprouva , à l'apparition de *la Sentinelle du Peuple* , un dépit étonné. Ne pouvant deviner d'où lui venaient *ces soufflets sans main* , comme les appelait Volney , elle voulut d'abord affecter le dédain ; mais les coups se renouvelèrent régulièrement. Tous les noms furent successivement traduits au tribunal du juge mystérieux. Pas un acte reprochable n'était commis , pas un ridicule ne pouvait se produire sans être discuté ou constaté le lendemain. La pluie d'épigrammes arrivait à jour fixe comme les marées d'équinoxe , sans que l'on eût aucun moyen de s'en garantir. Avant que l'on eût répondu à une attaque , une autre y succédait. Caché derrière son nuage , le journaliste ressemblait au vaillant Ulysse , envoyant successivement une flèche à chaque prétendant de Pénélope. Le journal arrivait chez Vatard encore humide d'impression , se répandait de là dans toute la ville , comme emporté par un coup de vent , et une heure après , les nobles ne pouvaient sortir sans trouver aux mains de tous les passants la feuille fatale , et sans voir tout le monde sourire à leur rencontre.

Poussés à bout , ils voulurent faire saisir la presse et le journaliste ; mais tous deux ne travaillaient que la nuit , et changeaient sans cesse de domicile :

« Vous chercherez en vain , leur écrivait Volney ; nous avons un talisman qui nous rend plus forts que le fer , plus rapides que l'air , plus subtils que la flamme... , l'amour de la liberté. »

Fatigué pourtant de poursuites toujours plus pressantes , le jeune écrivain résolut de s'y dérober en allant s'établir au milieu même du camp ennemi. Il fit emporter sa presse au château de Maurepas , sur la route de Fougères , et ce fut de là désormais que partirent les pamphlets dans lesquels il livrait les privilégiés à la risée publique.

Désespérant d'imposer silence à un pareil ennemi, la noblesse se décida à lui répondre. Un abbé Lemaistre publia à cet effet un *factum* écrit en mauvais français, et bardé de citations en latin estropié. Volney lui répliqua dès le lendemain dans un article où, proposant de le faire porter comme pensionnaire sur la liste des états, à raison de deux sous par barbarisme, il prouva que sa pension irait à deux mille livre. Le défenseur de la noblesse, couvert de ridicule, reçut le nom d'abbé à deux sous, et n'osa plus donner signe de vie.

Mais ce n'était point seulement la *Sentinelle du peuple* qui tournait en moquerie les prétentions des gentilshommes; la satire était descendue sur la place publique. Les ramoneurs de Rennes, vêtus de toges grotesques, parodiaient les séances des états, reproduisaient ses décisions et les condamnaient au feu. Le journal de Volney publia même les *arrêts de la cour des Ramoneurs*, revus, corrigés et considérablement augmentés par l'ironique rédacteur.

Ces polémiques amères et blessantes n'avaient fait qu'augmenter l'audace d'une part, et de l'autre la haine. Les nobles les plus influents, tels que MM. de Boishuë, de Tremergat, de Botharel et de Kératry, cherchaient à exciter les classes inférieures contre la jeunesse de Rennes qui avait embrassé la cause du tiers. L'exaspération était extrême des deux côtés, et une collision semblait imminente.

Le 25 janvier 1789, je m'étais rendu, comme d'habitude, vers le soir, au *Café de l'Union* avec Benoist. Nous y trouvâmes Moreau entouré d'une quarantaine de jeunes gens qui paraissaient fort animés. Au milieu d'eux était un sergent de royal-marine, arrivé à Rennes depuis peu, et qui s'était déjà fait remarquer par son esprit liant et ses opinions patriotiques; on l'appelait Bernadotte; au moment où nous entrâmes, il parlait vivement.

— Oui, disait-il, je l'ai entendu de mes oreilles chez le capitaine; ils étaient là plusieurs gentilshommes, et ils répétaient qu'ils en auraient fini avant deux jours avec la canaille des écoles.

— Et c'est pour cela, interrompit Moreau, que le peuple est convoqué demain au champ Montmorin. Les billets de convocation ont été faits dans la salle même des états; les gentils-

hommes enverront leurs laquais et leurs porteurs qui nous chercheront querelle au moindre prétexte, et nous assommeront pour gagner leurs gages.

— Nous avons tous chez nous une épée et une paire de pistolets, dit un des assistants qui s'appelait Omnès.

— Et que gagnerons-nous à nous en servir contre des valets? répliqua Moreau; attendons les maîtres! Que personne n'aille au champ Montmorin: ils en seront pour leurs frais de guet-apens.

— Songeons d'ailleurs, ajouta Benoist, qu'avec leurs gens et leurs affidés ils sont dix fois plus nombreux que nous; s'ils veulent la bataille on ne la leur refusera pas, mais il faut au moins qu'ils en aient les horions.

— Ajoute pour ceux qui sont pressés, reprit Moreau, qu'ils n'auront pas longtemps à attendre.

— Qui te fait penser?...

— Pardieu, ce que je vois. Ne coudoie-t-on pas à chaque coin de rue quelques bandes d'épées de fer (1)? Tous les mangeurs de sarrasin sont arrivés de leurs villages avec l'habit aurore et le cadogan neuf pour boire gratis à la table du président. Leur nombre finira par les enhardir. Quelque beau jour après-dîner les meneurs leur persuaderont qu'ils sont des héros, et nous les verrons arriver la rapière au poing.

— Je me charge de les recevoir, dit Omnès: aussi bien, je suis fatigué de leur insolence. Les rues ne sont pas assez larges pour eux et leurs épées. D'où viennent-ils donc pour être si fiers? Ne sortent-ils pas, comme nous, de la fange d'Adam? Il est temps que le plus grand nombre ne soit point sacrifié au plus petit; le monde est à tous. Tant que je vivrai, je demanderai cette égalité des droits; je combattrai pour elle, je ferai de cette cause ma vie, et je veux que mon histoire soit tout entière dans mon nom: *Omnès omnibus*.

Un sourire général accueillit cette boutade.

— Vous aurez fort à faire, monsieur, si vous persistez dans votre généreuse mission, dit Volney, qui, assis à l'écart, avait

(1) On donnait ce nom aux gentilshommes pauvres qui venaient aux états avec des épées sans ornements et à poignée d'acier.

jusqu'alors gardé le silence. Le privilège a toujours été regardé, en France, comme un droit, et l'égalité comme une exception. Voulez-vous avoir, pour exemple, un échantillon de la justice qui préside à l'établissement des impôts? Voici un extrait des rôles de la *capitation* de Rennes pour cette année même.

A ces mots, le jeune homme chercha dans son portefeuille une note, sur laquelle il lut :

» Le marquis de Rosuyvien, pour lui et ses domestiques, 27 livres 18 sous.

» Desvarenes, perruquier-baigneur, sans biens-fonds, 50 livres.

» M^{lle} de Rosuyvien, tenant maison avec porteurs, 9 livres.

» La demoiselle Bourgueil, tailleuse, 18 livres.

» M^{lle} Dubreuil de La Monneraie, tenant maison, 1 livre 16 sous.

» La Doucin, marchande d'herbes, 5 livres 2 sous.

» Un domestique de gentilhomme, 50 sous.

» Un domestique de roturier, 5 livres. »

— Je comprends, observa Moreau, que ces messieurs tiennent à un tel état de choses. Jusqu'à présent nous n'avons existé que pour eux; ils nous ont eu à l'étable, buvant notre lait d'abord, puis vendant notre peau. Mais le peuple se lasse de ne servir qu'à faire des fromages et des souliers à messieurs de la noblesse; il faudra bien qu'ils s'habituent à se suffire. Nous avons fait pendant dix siècles le métier des vers-à-soie, qui vivent pour filer une bobine à leurs maîtres, et meurent complaisamment pour la laisser dévider; c'est assez d'abnégation chrétienne comme cela! La force et le droit sont pour nous; ayons de la prudence, le succès est certain.

On causa encore quelque temps sur ce ton, et nous nous séparâmes en convenant de ne point aller le lendemain au champ Montmorin.

La réunion annoncée eut lieu le lendemain, à l'endroit indiqué; mais, au grand désappointement des meneurs, aucun bourgeois n'y parut. L'assemblée se trouva composée de six à huit cents laquais, porteurs ou cochers, parmi lesquels on remarquait surtout ceux de M. de Kératry. Ils étaient conduits par Dominique Lelandais, attaché au service de la commission des canaux.

Celui-ci les harangua ; il parla de la nécessité des états généraux , qui devaient , selon lui , diminuer le prix du pain et augmenter les gages des domestiques. Il accusa le tiers d'empêcher tout ce bien par ses prétentions , et finit en proposant de se rendre au palais.

L'assemblée entière applaudit , et se précipita à sa suite en criant : *Vive la noblesse ! le pain à quatre sous !* La cour reçut ces étranges pétitionnaires , et promit de faire droit à leur demande. Ils allaient se retirer , lorsque Dominique aperçut à la porte du *Café de l'Union* une douzaine d'étudiants qui regardaient.

— Haro ! haro ! s'écria-t-il , ce sont des bazochiens.

Aussitôt il s'élança avec sa meute ; les jeunes gens veulent se mettre en défense ; mais les laquais s'arment de bûches qui venaient d'être déchargées devant les Cordeliers , et assomment tout ce qu'ils rencontrent. Aux cris qui s'élèvent , les gentilshommes sortent du palais et applaudissent ; M. le marquis de Tremergat encourage ses gens du geste. Un garde de ville veut saisir un valet qui venait d'abattre un étudiant à ses pieds ; le marquis court au garde , le pistolet à la main , et le force à se retirer. Ainsi soutenus , Dominique et les siens se répandent dans les rues , attaquent tous les bourgeois qu'ils rencontrent , et les poursuivent jusque dans les maisons.

Pendant le bruit de cet odieux guet-apens ne tarda pas à se répandre. Moreau , averti , accourut , suivi de quelques amis. J'arrivais au même instant avec Benoist. A notre aspect , les gentilshommes cessèrent d'exciter les valets ; plusieurs feignirent même de s'entremettre. Un de ceux qui avaient le plus applaudi les assassins , voyant un jeune homme appelé Louazon qui se défendait avec peine contre deux porteurs , voulut le secourir.

— Va-t-en , lâche ! lui dit ce courageux jeune homme ; j'aime mieux mourir que te devoir la vie !

Nous arrivâmes heureusement à temps pour le dégager. M. de Montboucher et deux autres nobles étrangers au complot , qui s'étaient efforcés dès le commencement d'apaiser le tumulte , nous aidèrent à disperser les laquais.

Comme on le devine , notre indignation était au comble. Une requête fut adressée sur-le-champ au procureur général de

Cherville, une autre au grand prévôt de Mélesse, pour demander l'arrestation des coupables, et spécialement du sieur Vignon, confiseur de la noblesse, connu pour avoir convoqué et soudoyé les laquais. Des députés se rendirent, en outre, à Saint-Malo et à Nantes pour demander du secours. Nous nous portâmes avec Moreau aux magasins où étaient déposées les armes de la milice, nous les enlevâmes, et l'école de droit prit l'aspect d'un camp.

La nuit se passa dans ces préparatifs de résistance. Le lendemain, 57, nous apprîmes que la cour venait de faire suspendre les informations judiciaires commencées au siège de police. Les juges ne pouvaient nous déclarer plus positivement qu'ils faisaient cause commune avec nos assassins. Moreau envoya avertir M. de Thiard que, puisque la protection des lois nous était refusée, nous saurions nous protéger par les armes.

Une partie de la journée s'était écoulee dans ces démarches; vers une heure, on vint nous avertir qu'un jeune ouvrier, qui nous quittait, avait été frappé à coup de couteaux par les laquais devant le palais et aux yeux de la maréchaussée qui avait laissé faire. Nous descendîmes pour parler au grand prévôt; mais à peine eûmes-nous paru sur la place, qu'une trentaine de gentilshommes sortirent des Cordeliers, l'épée à la main. Nous nous étions arrêtés; ils vinrent de notre côté avec des provocations et des injures; les dames nobles étaient aux fenêtres et nous montraient au doigt ironiquement.

— Que chacun fasse son devoir, dit Moreau en se tournant vers nous.

Les épées furent tirées, les pistolets armés, et nous attendîmes. Un gentilhomme s'élança à notre rencontre, nous appelant lâches et nous criant d'avancer.

— Retirez-vous, monsieur de Boishuë, dit Moreau avec calme votre mère est là, au balcon; ne nous forcez pas à vous tuer sous ses yeux.

— Feu! feu! s'écria une voix parmi les gentilshommes.

— Feu! répéta Moreau.

Vingt coups furent tirés en même temps des deux côtés, MM. de Saint-Rivel et de Boishuë tombèrent.

Un cri de rage s'éleva dans les rangs de la noblesse. Ils jetè-

rent leurs pistolets, fondirent sur nous l'épée à la main, et la mêlée devint générale.

Cependant ceux des deux partis qui se trouvaient dispersés dans la ville ne tardèrent pas à être avertis et à accourir. Partout où des gentilshommes et des jeunes gens se rencontraient, une lutte partielle s'établissait, de sorte que l'on combattit bientôt sur toutes les places et dans toutes les rues. Pendant ce temps, le tocsin sonnait pour appeler les bourgeois à rétablir la paix; on ne voyait de tous côtés que parents effrayés cherchant leurs fils, et gardes de ville ramenant des blessés.

Le combat ne cessa qu'avec le jour. Les bourgeois passèrent la nuit dans les salles de l'hôtel de ville, ou ils reçurent l'annonce de secours arrivant de Hédé, de Saint-Malo, de Lorient et de Nantes. Dans cette dernière ville, la plupart des commis avaient abandonné leurs comptoirs pour prendre les armes, *déclarant infâme quiconque en leur absence solliciterait leurs places, et protestant d'avance contre tout tribunal qui les déclarerait séditeux.*

De son côté la noblesse se préparait à une vigoureuse résistance : quatre cents gentilshommes s'étaient enfermés dans le cloître des Cordeliers, avec des lits, des vivres, des munitions et des armes. Les banquettes des états avaient été brisées pour faire des barricades, et les assiégés déclarèrent qu'ils s'enseveliraient sous les ruines de leur forteresse.

M. de Thiard qui, dans tous ces débats, avait montré son courage habituel, se porta intermédiaire entre les deux partis. Les jeunes gens exigeaient, avant tout, l'évacuation des Cordeliers.

— Qu'ils viennent s'en emparer, répondirent fièrement les gentilshommes.

— Ils viendront, dit M. de Thiard.

— Il faudrait une armée pour nous chasser d'ici.

— Ils auront une armée.

— Où est-elle?

— En voici l'avant-garde.

Un bruit de clairons venait, en effet, de se faire entendre au loin. Il s'approcha, et bientôt une longue file de chariots parut sur la place du palais; ils étaient chargés de jeunes gens armés de piques ou de haches d'abordage, et portant tous à la bouton-

nière un ruban aux couleurs du tiers : c'étaient les patriotes de Nantes qui arrivaient.

Les gentilshommes devinrent sérieux ; ils demandèrent jusqu'au lendemain pour réfléchir ; mais le lendemain , quand on se présenta aux Cordeliers , tous avaient disparu.

ÉMILE SOUVESTRE.

ANDRÉ VÉSALE.

(1514 — 1564.)



PREMIÈRE PARTIE.



Durant les trente années qui unissent la fin du xvii^e siècle au commencement du xviii^e, il s'est enraciné, en Europe, une opinion qui, bien que souvent et courageusement combattue, semble prévaloir aujourd'hui. C'est l'idée que tout ce que l'intelligence des hommes de l'antiquité nous a légué, n'est plus aujourd'hui, pour nous, qu'un ensemble de faits épuisés, propres peut-être à entretenir parfois la curiosité et la souplesse de notre esprit, mais dont il ne serait plus possible de rien tirer qui pût s'appliquer soit aux besoins de l'âme, soit à ceux du corps chez les nations modernes.

L'antiquité et ses œuvres est décidément répudiée par les générations actuelles; et pour en fournir une preuve irrécusable qui comprend toutes les autres, je me bornerai à signaler l'infériorité toujours croissante des études universitaires, causée par l'indifférence, le mépris même que témoignent les classes

les plus élevées de la société pour la connaissance des langues anciennes.

Cette opinion, qui se fortifie de jour en jour, est certainement l'une des graves erreurs que caresse notre siècle, ce siècle qui sacrifie tout au moment présent, à la journée qui s'écoule, et pour lequel le passé est comme non venu, et l'avenir obscur comme le néant.

Malgré la complaisance plus que gasconne avec laquelle on constate les immenses progrès des lumières, le perfectionnement indéfini des sciences, et le bien-être auquel est appelée l'humanité, je pense qu'à d'autres époques l'homme intelligent s'est trouvé parfois dans des conditions plus favorables pour lui et pour ses semblables, que celles où nous sommes aujourd'hui; par exemple, lorsqu'ayant plus de respect pour le passé et plus de foi dans l'avenir, il s'efforçait, par ses œuvres, de faire honneur à ses aïeux, et de mériter la reconnaissance de la postérité.

Telle fut, en effet, la disposition d'esprit des hommes éminents en tous genres, qui concoururent pendant près de deux siècles au grand œuvre de la renaissance des lumières en Europe, et au nombre desquels André Vésale doit être placé.

Cet homme fut sans doute un novateur très-hardi; mais à côté de cette qualité douteuse, il en avait d'autres excellentes, solides, qui l'empêchèrent constamment de rien hasarder sans être sûr de son fait. On va voir quel fonds de connaissances il fallait qu'il eût acquis par l'étude et l'expérience, dès l'âge le plus tendre, pour déterminer, avant qu'il eût accompli sa vingt-huitième année, une révolution complète dans la science qu'il cultivait, l'anatomie.

André Vésale est né à Bruxelles, capitale du Brabant, le dernier jour du mois de décembre 1514. Son père, qui portait aussi le prénom d'André, était préparateur de médicaments de Charles-Quint. Son grand-père, Éverard Vésale, mathématicien très-habile, auteur de plusieurs ouvrages sur la médecine qu'il cultivait, avait acquis de la célébrité par les commentaires qu'il fit sur les livres de Rhazès, que tous les médecins étudiaient alors, ainsi que sur les quatre premières sections des aphorismes d'Hippocrate. Le père d'Éverard, le bisaïeul d'André, nommé Jean, fut médecin de l'empereur Maximilien. Il pratiqua et en-

seigna son art, et l'on rapporte qu'il avait dépensé une partie de sa fortune à rassembler les manuscrits les plus précieux traitant de la médecine. Enfin Jean avait eu pour père Pierre Vésale, médecin aussi, et qui dans son temps avait joui d'une assez grande célébrité.

Le frère d'André Vésale, le grand anatomiste dont je vais m'occuper, François, dominé par l'instinct de la famille, ne put résister au désir d'étudier aussi l'anatomie, ce qu'il fit avec succès. Par condescendance pour ses parents, François étudia bien d'abord la jurisprudence, mais il revint bientôt à la médecine. Il mourut jeune.

On a observé, dans les diverses éditions des premiers ouvrages publiés par Vésale, que l'orthographe de son nom n'est pas toujours la même. Avant qu'il l'eût écrit ainsi : *Vesalius*, on lisait tantôt *Wesalius* ou *Wessalius*. Sa famille, originaire de Clèves, portait trois belettes dans ses armes, ce qui fait supposer que le mot flamand, d'origine saxonne, *wesel*, a pu faire écrire originairement le nom de Vésale avec un W.

Les Vésale, on le voit, formaient une véritable dynastie de médecins, et je rapporte leur généalogie et leur origine, non seulement parce que l'on n'a pas manqué de faire des rapprochements entre cette famille et celle des Asclépiades ou enfants d'Esculape, mais aussi et surtout à cause de l'influence salutaire que les honorables souvenirs de ses aïeux ont eue sur le grand anatomiste André Vésale.

En effet, médecin de *race*, si je puis m'exprimer ainsi, il sentit de très-bonne heure le besoin de ne pas dégénérer. Ses parents, mus sans doute par un sentiment de la même nature, le placèrent très-jeune au collège de Louvain, afin qu'il fût imbu dès son enfance de la doctrine péripatéticienne. On ne saurait douter que l'intelligence et les progrès de Vésale aient été extraordinaires, puisque vers seize ou dix-sept ans, outre le latin qu'il écrivait habituellement, et le grec qu'il possédait assez bien pour que plus tard il fût chargé par l'imprimeur vénitien Junta de corriger les épreuves du texte de Galien, il connaissait encore la langue arabe.

Cependant de tels efforts, plus que suffisants à l'emploi d'une intelligence même distinguée, ne furent en quelque sorte qu'un travail préparatoire pour le jeune Vésale qui, ne cherchant

dans les langues qu'un moyen de transmission d'idées, réservait toute la force de son esprit et de son attention pour l'étude de la physique et de l'anatomie. En effet, malheur aux rats, aux taupes et aux animaux domestiques qui tombaient entre les mains déjà savantes du jeune écolier, car il les disséquait impitoyablement pour en étudier l'organisation.

Cette chasse aux animaux, que l'on aurait tort de confondre avec des espiégleries d'enfant, étaient au contraire pour Vésale l'occasion d'études extrêmement sérieuses. Elles atteignirent si promptement une grande portée, que presque aussitôt après ses premières dissections, Vésale fréquenta l'université de Louvain où l'on étudiait l'anatomie. Bientôt il passa à celle de Montpellier où il séjourna jusqu'au moment où, attiré par la grande réputation de Jacques Dubois, *Jacobus Sylvius*, car les savants traduisaient alors leurs noms en latin, il ne tarda pas à aller se ranger au nombre des auditeurs de ce fameux professeur d'anatomie à l'université de Paris. Or, à cette époque, André Vésale ne pouvait pas avoir plus de quatorze ans.

Son ardeur pour l'étude était excessive; aussi la communiquait-il à ses nouveaux condisciples. Son intelligence et son infatigable activité le firent même remarquer par le vieux Sylvius, qui, en faveur des qualités éminentes qu'il reconnut à son nouvel élève, se montra moins sévère à son égard pour l'observation de la discipline établie dans son amphithéâtre. Les dissections d'animaux ne duraient que trois jours, et, en outre, elles ne pouvaient être faites que par un chirurgien désigné pour cet objet. Vésale prit sur lui de revenir après les leçons, accompagné de ses camarades, pour interroger plus longtemps la nature, et là, le jeune anatomiste usant pour son compte, et pour celui de ses amis, de la supériorité qu'il avait déjà acquise, recommençait la leçon, et rectifiait même souvent les erreurs que le maître avait laissé échapper. Plus d'une fois, Sylvius, rentrant tout à coup, trouva le jeune auditoire occupé à repasser les démonstrations qu'il avait faites. On rapporte même qu'un jour le célèbre professeur ayant avoué qu'il lui avait été impossible de trouver les petites membranes qui tapissent l'aorte et les veines, Vésale et ses amis se mirent à les chercher avec tant d'ardeur que le lendemain ils purent les indiquer à leur maître.

Je n'insisterai pas , comme la plupart des biographes de Vésale , sur les tours d'écolier qu'il fit , ainsi que ses camarades , pour se procurer , en les dérochant , des os et des squelettes , soit au cimetière des Innocents , soit à Montfaucon , où des chiens furieux les attaquèrent. Ces détails prouvent ce que tout le monde sait , qu'au temps de Vésale certaines prohibitions rendaient les études anatomiques assez difficiles , et que ces défenses même redoublaient la passion que Vésale avait pour la science.

Mais ce qui donne une bien autre idée de l'espèce de fureur avec laquelle cet homme a étudié , c'est que de Paris il retourna à Louvain pour être prosecteur et démonstrateur d'anatomie en public , sous la direction de Jean Armentenarius , célèbre professeur de médecine en cette ville ; c'est qu'en 1528 , lorsqu'il atteignait à peine sa quinzième année , il fut appelé en qualité de médecin-chirurgien . pour traiter une épidémie ; c'est qu'à vingt-ans , en 1555 , lorsqu'on se proposait de faire la guerre à la France , il fut choisi médecin-chirurgien attaché à l'armée , et appointé en cette qualité ; c'est qu'à compter de l'âge de vingt-deux ans il fut appelé successivement à Venise , à Bologne , à Padoue et à Pise , pour démontrer publiquement l'anatomie , et qu'enfin il était à peine dans sa vingt-huitième année quand , en 1543 , il publia son livre *De Humani corporis fabricâ* , de la Structure du corps humain , ouvrage qui , ainsi qu'on le verra bientôt , changea subitement la marche de la science de l'anatomie en Europe , et lui donna l'impulsion à laquelle elle obéit encore aujourd'hui.

A vrai dire , la vie de ce grand anatomiste , la portion de son existence au moins par laquelle il se recommande à la reconnaissance et à l'admiration de la société , est comprise dans les quatorze années qui se sont écoulées depuis ses études à l'université de Paris jusqu'à l'époque où il publia son grand ouvrage. Mais pour apprécier la nouveauté de ses travaux , ainsi que le courage extraordinaire dont il a fallu que cet homme fût doué pour les poursuivre , les mettre en ordre et les publier , il est indispensable que l'on sache dans quel état se trouvaient alors la médecine et l'anatomie en Europe , et les principales vicissitudes qu'avaient éprouvées ces connaissances lorsque Vésale les reprit en sous-œuvre.

Sans m'arrêter au dieu Esculape , dont les enfants ou les dis-

cipales reçurent l'art de guérir, je rappellerai que les héritiers directs de cette divinité mystérieuse, les Machaon, les Podalire, apparaissent dans l'Iliade, où on les voit exercer simultanément la médecine et la chirurgie, tout en combattant sous les murs de Troie.

L'introduction du culte d'Esculape dans la Grèce est attribuée à ces deux héros, dont l'un, Machaon, le porta dans le Péloponèse, et l'autre, Podalire, dans l'Asie Mineure.

C'est à cette époque que l'on fait remonter la fondation de ces temples d'Esculape nommés en grec *asclépiions*, dans lesquels, outre le culte rendu à la divinité, on recevait les malades qui venaient consulter. Les prêtres desservant ces temples passaient pour les fils d'Esculape, et ces *asclépiades*, instruits dans l'art de guérir et augmentant leurs connaissances par l'expérience journalière, soignaient les malades et transmettaient à leur tour la science qu'ils avaient acquise en pratiquant.

Peu à peu ces prêtres, qui tenaient note des cas de maladie qu'ils avaient étudiés, résumèrent leurs observations, en firent des corps d'ouvrages, et c'est ainsi que ces temples, ces asclépiions, devinrent en même temps des espèces d'hôpitaux et des écoles où l'on allait étudier la médecine. Il s'en établit un grand nombre; les plus célèbres au v^e siècle avant Jésus-Christ étaient ceux de Cyrène, de Rhodes, de Guide, de Cos, et la science sacerdotale y était essentiellement empirique.

Comme la poésie, comme la musique, la danse, l'architecture et la sculpture, comme la peinture et le théâtre, c'était sous la protection des prêtres et dans les temples que la médecine avait pris naissance.

Mais aux approches du siècle de Périclès, et lorsque les connaissances de tout genre commençaient à s'infuser dans l'esprit des populations, les philosophes, en recherchant les lois générales et particulières de la nature, se mirent à disséquer moralement et physiquement l'homme pour le mieux connaître; et de cette connaissance plus ou moins parfaite, ils tirèrent des principes propres à leur faire connaître les lois qui règlent l'équilibre ou l'altération de la santé. Ce n'est, il est vrai, qu'indirectement qu'Empédocle, Parménide et quelques autres empirétèrent sur le terrain de l'art de guérir; mais l'ardeur avec laquelle les philosophes, depuis Démocrite jusqu'à Aristote,

firent des dissection d'animaux et sans doute d'hommes, fonda la science de l'anatomie, et fit nécessairement concevoir l'idée de pouvoir guérir méthodiquement aussitôt que l'analyse de toutes les parties qui composent le corps humain permettrait d'établir un système physiologique invariable. Tel fut le rêve admirable des philosophes grecs, dont les observations anatomiques sont sans doute très-imparfaites, mais qui, malgré les erreurs qu'elles renferment, brillent ordinairement par une espèce de divination puissante qui les porte parfois à deux doigts de la vérité. Quoi qu'il en soit, ce sont les philosophes de la Grèce qui ont jeté les bases de la science de l'anatomie et l'ont fait entrer comme un élément indispensable dans l'art de la médecine, exercée empiriquement jusque-là dans les asclépiens.

Cette diversion, cette concurrence apportée à la doctrine des médecins sacerdotaux, par la nouvelle méthode de guérir que proposaient les philosophes, n'est pas la seule que les asclépiades eurent à soutenir. On sait jusqu'à quel point l'usage des jeux gymnastiques était répandu en Grèce, et il est certain que les palestres y étaient encore plus nombreuses que les asclépiens. De ce qui n'était ordinairement qu'un délassement ou un exercice pour le corps, on fit un art très-compiqué. L'idée de former les hommes aux chances des combats se joignit à la mode, et les palestres devinrent de bonne heure, en Grèce, des établissements où non-seulement on enseignait très-méthodiquement la lutte et le pugilat, mais dans lesquels il se forma des hommes qui traitaient les fractures et les luxations; résultats fréquents de ces jeux. A ces talents, les médecins de palestres joignirent bientôt celui d'étudier le régime le plus favorable à l'entretien de la santé et au développement des forces de leurs disciples athlètes, en sorte qu'après un certain laps de temps ces hommes acquirent assez de réputation, par leurs cures et par les règles d'hygiène qu'ils prescrivaient, pour que beaucoup de malades aimassent mieux fréquenter les palestres que les asclépiens.

On se figure facilement le grand nombre et la variété des observations hygiéniques, médicales et anatomiques qui durent être faites simultanément, pendant plusieurs siècles, par les asclépiades, les philosophes et les médecins de palestres. Ces observations furent le plus ordinairement consignées dans des

livres. Or ce furent ces éléments de la médecine antique que trouva et qu'employa Hippocrate, lorsqu'il commença à fonder sa doctrine.

Mais je me laisserais entraîner trop loin, et tout à fait hors de mon sujet, si je cherchais à donner ici une idée même superficielle du système médical de cet homme célèbre. Il suffira de dire que, guidé sans doute par les deux modes d'observation de la nature, employés, l'un par les prêtres et les médecins de palestres, l'autre par les philosophes, Hippocrate, en interrogeant l'état extérieur du malade, cherchait plutôt à connaître le développement général d'une maladie, dans l'intention de la guérir, qu'à en observer scientifiquement le siège et la marche.

Cette manière synthétique d'observer et de comprendre les choses de la nature était particulière à la race hellénique, et je crois pouvoir fortifier cette remarque en la rendant plus nette par le rapprochement que je vais tenter de faire entre la puissance d'intuition d'un statuaire, tel que Phidias ou Polyclète, et celle d'un médecin comme Hippocrate.

C'est un fait avéré et reconnu que les connaissances anatomiques du médecin de Cos étaient vagues et extrêmement imparfaites. A plus forte raison, Polyclète devait-il être complètement étranger à cette science, puisque c'est à peine si Aristote parvint un peu plus tard à distinguer précisément quelques muscles. Cependant tous ceux qui ont étudié la statuaire grecque, art dont les principes, dont les *canons* (1) établis par Polyclète, ont été traditionnellement suivis jusque sous les empereurs romains, certifieront qu'il n'y a pas une seule statue faite entre ces deux époques sur laquelle on puisse relever la plus légère

(1) Il est digne de remarque que le renseignement le plus complet que nous ayons sur le *canon* du statuaire Polyclète nous ait été transmis précisément par un médecin de l'antiquité. Voici ce qu'en dit Galien, dans son livre : *Sur les opinions d'Hippocrate et de Plaïon* : « La beauté du corps réside dans les proportions harmonieuses (*symmetria*) des parties, comme il est dit dans le *Canon* de Polyclète. En effet, dans ce traité, Polyclète nous enseigne les lois des proportions. Ce statuaire, voulant confirmer sa doctrine par un exemple, fit une statue conformément aux principes qu'il a établis dans son livre, et il donna à l'écrit et à la statue le titre commun de *Canon* (règle). »

faute d'anatomie, et surtout qui présente le moindre désordre dans la pondération et les attitudes du corps humain ou de celui des animaux, tandis qu'au contraire, et j'en appelle ici à tous ceux qui pratiquent et étudient les arts, c'est à partir du xvi^e siècle de notre ère, lorsque la science de l'anatomie a été étudiée analytiquement dans les amphithéâtres par les artistes, que les erreurs les plus grossières se sont habituellement introduites dans la représentation des figures nues. Eh ! que l'on n'argue pas, à ce sujet, de l'infériorité de tel ou tel artiste pour expliquer l'introduction de ce défaut, car c'est au grand Michel-Ange et à son école que l'on est en droit de la reprocher particulièrement.

Je conçois donc que, si un statuaire, qui n'étudie le corps humain qu'à travers son enveloppe et sa surface, peut cependant le rendre avec assez de vérité, dans ses formes apparentes et par ses mouvements, pour faire sentir que profondément s'étendent ici des os, là des tendons ; que plus intérieurement sont logés des viscères mous et flottants ; que les muscles se contractent ou se relâchent, en raison des divers mouvements, et qu'enfin l'artiste arrive à exprimer les passions, les sentiments, et jusqu'à la pensée, il n'est pas impossible qu'un médecin saisisse l'ensemble et l'unité d'une maladie par la seule inspection de l'extérieur de celui qui souffre. Si les connaissances anatomiques et physiologiques étaient rigoureusement complètes, je concevrais que le médecin comme le statuaire dussent s'y fier ; mais, en fait de science, il n'y a pas d'à peu près, et l'on ne se trompe jamais plus grossièrement que quand on se fie en aveugle à une science encore imparfaite.

Malgré l'épithète de *dogmatique* donnée à la médecine d'Hippocrate, et tout en accordant que ce médecin était devenu plus savant que beaucoup d'autres, je pense qu'il envisageait la médecine comme un art, et qu'il ne serait peut-être pas sans danger de prétendre la réduire ou l'élever à l'état de science. Quoiqu'il en soit, lorsque l'on évalue ce que savait Hippocrate en anatomie et en physiologie, relativement aux recherches sur ces sujets, telles qu'on les poursuit analytiquement depuis Galien et André Vésale, il paraît certain que ce grand homme ignorait ces deux sciences. Il faut même ajouter que, malgré les admirables travaux d'Aristote sur l'organisation comparée des

animaux, ce philosophe était, à peu de chose près, dans le même cas qu'Hippocrate, ce qui n'empêcha ni l'un ni l'autre de saisir et de comprendre synthétiquement les choses naturelles, et d'en tirer des vérités qui nous émerveillent encore.

Longtemps les médecins et les philosophes ne firent que combiner diversement les connaissances positives qui leur avaient été léguées par ces deux grands hommes, et la science de l'anatomie fit peu de progrès, jusqu'au moment où l'école de médecine d'Alexandrie se rendit célèbre par les travaux que l'on y fit pour étendre les notions que l'on possédait sur les différentes parties du corps humain. Mais, d'une foule de livres d'anatomie composés dans cette école, aucun n'est parvenu jusqu'à nous, et nous savons seulement, par le témoignage de Pline, que le fameux médecin Hérophile *avait disséqué trois cents cadavres de sa main, sans compter les corps de gens qu'il avait ouverts tout vivants ! « Quin ! et spirantium prætereà viva aperuisse corpora. »*

Il n'est pas vraisemblable que les connaissances anatomiques d'une école qui pratiquait tant d'expériences n'aient pas été poussées assez loin ; ce qui me paraît le plus sûr pour en apprécier la solidité et l'étendue, au moins par induction, c'est de supposer qu'elles tenaient le milieu entre les découvertes d'Aristote et celles que fit Galien dans cette science.

De tous les livres que nous a légués l'antiquité païenne sur la médecine et l'anatomie, ce sont les ouvrages de Galien (1) qui nous offrent les observations scientifiques les plus précises, les plus abondantes et les mieux coordonnées. A juger de la célébrité et de l'autorité que s'est acquises Galien par ses études, par sa pratique et ses écrits, il est certain que, sous le rapport de la science anatomique, il avait dépassé tous ses contemporains. C'était même, à cet égard, un génie précurseur. L'étude de l'anatomie comparée des animaux et de l'homme, qui avait été l'objet des

(1) Claudius Galenus, né à Pergame vers l'an 131 de Jésus-Christ, alla étudier la médecine à Alexandrie, puis vint à Rome en 169. Après avoir voyagé en Asie, il se fixa à Rome, où l'avait appelé Marc-Aurèle. De retour à Pergame, sa patrie, il y mourut en l'an 200 de Jésus-Christ. C'est à Rome qu'il a composé la plus grande partie de ses ouvrages.

veilles des plus grands philosophes grecs, mais plus particulièrement dans le but de connaître la nature de l'homme que pour le délivrer des maladies, ces connaissances anatomiques devinrent pour Galien le point de départ de tous le système médical qu'il s'efforce d'établir. Sous ce rapport, ses livres devinrent tout aussitôt des lois respectables, dont l'autorité se maintint en Europe pendant treize siècles, depuis Septime Sévère jusqu'à Charles-Quint, et l'on peut même dire jusqu'à la découverte de la circulation du sang par Harvey, en 1619.

Entre l'apparition de Galien et celle d'André Vésale, les seuls travaux anatomiques qui aient été conduits avec pénétration, sincérité et prudence, sont dus aux médecins arabes. Ceux-ci, depuis le VIII^e siècle jusqu'au XIII^e, ont écrit sur ces matières, soit près des kalifes à Bagdad, soit sous le règne des Maures en Espagne (1).

(1) Voici quels sont les plus célèbres médecins et anatomistes arabes : *Rhazès* (Mohammed-Ebn-Secharjah-Abou-Bekr-Arrasi), né à Ray, ville de l'Irak, vivait sous le kalife Almanzor, et est mort en 925. C'est un des plus habiles médecins arabes; ses ouvrages, fort savants et dignes à quelques égards d'être encore consultés, ont aidé à la renaissance de la médecine en Europe jusqu'au XVI^e siècle. C'est le premier auteur qui fasse mention de l'eau-de-vie, *arak*. — *Avicennes*, dit le prince des médecins, né à Bochara en 980, est mort en 1056. Son principal ouvrage, auquel il donna le titre de *Canon* (règle), est un immense recueil de tout ce qui avait été dit avant lui sur la médecine par les auteurs grecs et arabes. Ce livre eut une autorité absolue pendant le moyen âge, lorsque l'ignorance de la langue grecque forçait d'avoir recours aux écrits d'Avicennes. En somme, il n'a fait que reproduire ce qu'il avait trouvé dans les livres de Galien, d'Aëtius et de Rhazès, et quand il s'écarte de Galien, c'est ordinairement pour se conformer aux opinions d'Aristote. — *Albucasis*, né à Cordoue, mort en 1122, a écrit un ouvrage fort remarquable sur la pratique de la chirurgie. L'idée lui en fut suggérée par la négligence avec laquelle on pratiquait les opérations chirurgicales, défaut qu'il attribue à l'ignorance des médecins espagnols en anatomie. On voit qu'à divers siècles cette question fondamentale s'est représentée. — *Averrhoës* (Mohammed-Aboul-Walid-Ebn-Achmad-Ebn-Roschd) fut plutôt philosophe que médecin. Dans l'une et l'autre science, il se montre partisan passionné d'Aristote, et tous ses efforts ont été em-

Jusqu'au XIII^e siècle, les médecins d'Europe, si ce titre peut être donné ou à des ignorants de bonne foi ou à des charlatans tels que ceux qui alors prenaient ce titre, les médecins enfin, avaient complètement perdu la tradition des études faites sur la nature, celle même de l'observation empirique, et ils traitaient toutes les maladies avec des remèdes de *bonnes femmes* et des amulettes.

C'est en Italie et par l'intermédiaire des traductions arabes, que vers le XIII^e siècle, on entendit parler d'Aristote et de Platon, d'Hippocrate et de Galien; ainsi se communiqua cette grande lumière qui réveilla tous les esprits et détermina la renaissance des connaissances humaines en Europe.

Vers 1315, lorsque Dante terminait ses trois cantiques, on ouvrait à Bologne le premier amphithéâtre de dissection. Depuis un siècle que la lecture des ouvrages de Galien était devenu fréquente, au milieu de tous les érudits médecins que l'admiration pour le médecin de Pergame avait fait pulluler, il se présenta un homme, Mondini, à qui il vint l'idée de s'assurer de l'exactitude des recherches anatomiques de Galien, en en faisant lui-même de nouvelles. Prenant pour point de départ les travaux de cet homme, il disséqua publiquement des corps humains, et de ses leçons composa bientôt un livre sur l'anatomie. La nouveauté et le mérite de cet ouvrage le firent accueillir avec tant de faveur, que presque toutes les villes d'Italie ordonnèrent par décret public que le livre de Mondini sur l'anatomie fût lu et servit à la démonstration dans leurs académies. Le succès fut aussi constant qu'il avait été rapide, car, en effet, pendant près de trois siècles, on a conservé religieusement cet usage, en ayant soin toutefois d'ajouter au livre de Mondini toutes les découvertes nouvelles que l'on faisait successivement dans la science. Malgré les erreurs grossières dans lesquelles ce premier anatomiste est tombé quelquefois, il y avait cependant dans son livre

ployés à faire cadrer l'art de la médecine avec les doctrines du péripatétisme. Il est né à Cordoue, et mort à Maroc en 1217. Vers la fin du moyen âge et au commencement de la renaissance, Avicennes et Averrhoës avaient une autorité immense, même sur les esprits les plus éclairés. Dante et Pétrarque les placent dans la compagnie des plus grands hommes de l'antiquité.

une qualité précieuse ; il avait été écrit d'après nature, en présence des parties disséquées à mesure, sans que l'imagination du démonstrateur eût eu le temps d'altérer le témoignage de ses yeux ; et, en outre, Vésale l'a reconnu lui-même, la description de Mondini est claire, précise et très-simple.

On consignait ordinairement dans ce livre les nouvelles découvertes sous la forme de commentaires. Je ne signalerai que ceux de Jean de Carpi, professeur d'anatomie à Bologne, parce que, outre le mérite qu'on leur reconnaît, ils présentent une innovation importante dans les études anatomiques. C'est le premier livre sur cette matière dans lequel on ait joint des figures pour faciliter l'intelligence du texte. Il a été publié en 1521, au moment même où Léonard de Vinci et Michel-Ange, s'étant passionnés pour cette science, venaient d'introduire les études anatomiques dans celles de l'art.

C'est un fait qu'on a déjà constaté, qu'en Grèce, du temps de Platon, de Phidias et d'Aristote, comme en Italie, au temps de Marsile Ficin, de Michel-Ange et de Vésale, la philosophie, les arts et l'anatomie ont fait cause commune et réuni leurs efforts pour sonder et découvrir la nature de l'homme en l'observant sous son triple aspect, intellectuel, apparent et matériel.

De tous les artistes de la renaissance, Léonard de Vinci est celui qui a donné à ses études sur l'anatomie le tour et la direction à la fois les plus philosophiques et les plus scientifiques. Après avoir étudié le corps humain sous Marc-Antonio della Torre, professeur à Padoue, Léonard, qui résumait les leçons en dessinant les parties disséquées, rassembla plus tard ces études ; elles servirent de base à son *Traité d'Anatomie pittoresque*, qui, malheureusement, est perdu. Cependant, d'après quelques croquis à la plume, dessinés en marge des feuilles qui composent le grand manuscrit atlantique de Léonard, conservé à l'Ambrosienne à Milan, d'après un dessin très-terminé du même manuscrit, représentant une main artificielle et mécanique, destinée à remplacer celle d'un manchot, on peut s'assurer que le grand artiste avait des notions très-précises d'anatomie, quant à ce qui touche au moins aux organes du mouvement. J'ajouterai même que les passages de son *Traité de Peinture*, où il parle de la pondération dans les divers mouvements du corps humain, renferment des observations d'une justesse ex-

quise, et dont on ne trouve les analogues que dans le bel ouvrage d'Aristote sur le *Mouvement et la Marche des Animaux*.

Cette impulsion scientifique donnée à l'art par Léonard de Vinci pendant les années où les plus célèbres peintres et sculpteurs de l'Italie produisaient leurs chefs-d'œuvre, ne forme pas, dans l'histoire de l'esprit humain, une circonstance que l'on doive rejeter sur l'influence du génie particulier de tel ou tel homme; car la transition analogue se manifesta en Grèce lorsque le peintre Pamphile, disciple d'Eupompe, maître d'Apelles et contemporain d'Aristote, enseigna dans son école, qu'il était impossible de devenir bon peintre sans être versé dans les mathématiques.

Cette transformation de l'art en science a sans doute quelque chose d'inévitable et de fatal en soi. Léonard de Vinci fut le premier grand peintre qui la détermina. Une foule d'autres suivirent son exemple. Mais pour constater le fait sans citer un trop grand nombre d'ouvrages, j'indiquerai le livre qu'Albert Durer, ce fameux peintre allemand qui vint étudier son art en Italie, publia, en 1534: « Des Proportions du Corps humain. » *De humani corporis symmetriâ*. Il y présente une suite de figures géométriques dans lesquelles des figures humaines des deux sexes et d'âges différents sont inscrites d'après certaines règles que l'auteur établit pour leur donner les proportions les plus naturelles et les plus parfaites. Ce traité, qui n'est bon, il faut le dire, ni pour les artistes, ni pour les savants, obtint toutefois un succès prodigieux dans son temps, par cela seul qu'il encourageait le goût et les espérances de ce xvi^e siècle, durant lequel on se flatta de tout réduire à l'état de science exacte, comme dix-sept cents ans avant, on avait fait le même rêve en Grèce lors de l'apparition des ouvrages d'Aristote.

Quoi qu'il en soit, le concours des artistes fut très-utile aux progrès des études anatomiques; car, en 1541, Gauthier Ryff, médecin de Strasbourg, fit exécuter, sous sa direction, dix-neuf planches de figures anatomiques, déjà fort supérieures à celles que Jean de Carpi avait données en 1521, à Bologne.

Tel était l'état de la science de l'anatomie et la portée des ouvrages qui en traitaient, en 1545, lorsqu'André Vésale publia les sept livres qu'il avait composés sur la structure du corps humain: « *De Humani corporis fabricâ, libri septem.* »

Mais avant de parler de ce grand ouvrage, je crois nécessaire de faire connaître d'abord l'ordre de dates dans lequel Vésale a publié ses différents travaux. Il a écrit ou publié (1) :

En 1557. *La Paraphrase des ouvrages de Rhazès.* — 1558. *Additions et Corrections à l'ouvrage de Guintherius.* — 1559. *Plusieurs Planches anatomiques*, publiées à Venise comme essai. — 1559. *Lettre sur la Saignée dans la Pleurésie.* — 1545. *Abrégé des sept livres sur la Structure du corps humain.* — 1545. *Les sept livres sur la Structure du corps humain.* — 1546. *Lettre sur l'Usage du Quina.* — 1555. *Les Sept livres*, etc. corrigés et augmentés. Nouvelle édition, donnée à Bâle. — 1561. *La Grande Chirurgie.* — 1561. *Examen des Observations faites par G. Fallope sur les Sept livres.*

Pendant les sept ou huit années du professorat de Vésale à Padoue, à Bologne et à Pise, c'est-à-dire de la vingtième à la vingt-huitième année de son âge, les idées de cet homme, on le pense bien, éprouvèrent de grandes modifications, résultats de ses études et de son expérience. Durant les trois premières années, il calqua en quelque sorte ses leçons sur les livres de Galien, pour lequel il professait même hautement le respect et l'admiration les plus sincères. Comme médecin, il estimait Galien l'égal d'Hippocrate, et il lui faisait une place à part à cause de l'habileté de ses dissections et de la netteté de ses descriptions.

Quant au travail de Mondini, tout imparfait qu'il soit, il ne fut cependant pas perdu pour Vésale, qui sentit le mérite qu'a toujours une observation faite directement sur la nature et dégagée des idées et des interprétations précédentes trouvées par d'autres. Quelques erreurs graves commises par Galien éveillèrent d'ailleurs son attention, et, après ses leçons, il prit l'habitude d'écrire en marge du livre de Galien, dont il se servait pour démontrer, les omissions, les fausses descriptions et les erreurs qu'il y trouvait. Il en observa plusieurs si grossières, qu'elles

(1) L'édition la plus complète d'André Vésale, celle dont j'ai fait usage pour mon travail, est l'édition en deux vol. in-fo, donnée à Amsterdam (Lugduni Batavorum) en 1725, par Herman Boerhaave et B.-S. Albini.

éteignirent presque tout à coup la foi qu'il avait eue en la science du médecin de Pergame. Guidé par quelques passages du texte qui mettaient sur la voie des erreurs, que l'inspection de la nature aurait fait évidemment reconnaître pour telles par Galien lui-même, Vésale se mit à disséquer des singes de différentes espèces et reconnut bientôt que Galien avait fréquemment attribué à l'homme des organes et des dispositions corporelles qui n'appartiennent effectivement qu'à ces animaux.

La confiance une fois trompée ne se rétablit jamais. Vésale sentit qu'il ne devait plus s'en rapporter qu'à la nature, et il ne se servit désormais du livre de Galien qu'avec l'intention d'en faire un contrôle sévère, pendant le cours de ses dissections. Non-seulement il poursuivit avec ardeur ce travail critique pour sa propre instruction, mais bientôt, dans les amphithéâtres où il professait, il signala hardiment les erreurs qu'il reconnut dans Galien, et s'appliqua à les démontrer à ses disciples en leur en fournissant les preuves sur le cadavre.

Comme on n'a plus l'idée aujourd'hui de l'admiration fanatique qu'inspiraient alors des noms tels que ceux de Platon, d'Hippocrate et de Galien, on aura peine à se figurer le scandale que causa cette hardiesse parmi tous les savants. Vésale, dont l'expérience dans l'étude de la nature était déjà devenue grande, pensa que le meilleur moyen de justifier ses assertions nouvelles contre Galien était de mettre les pièces du procès au grand jour. Étant à Venise en 1559, il préluda, en attendant l'exécution de la grande entreprise qu'il méditait, son livre sur la structure du corps humain, par publier un certain nombre de planches anatomiques gravées sur bois.

A peine cet essai fut-il connu, que le nom de Vésale et le goût des savants et des artistes pour ce genre de représentations excitèrent l'activité des plagiaires; ces planches d'anatomie, copiées et contrefaites plusieurs fois en Allemagne où la gravure en bois était fort en usage, se répandirent dans toute l'Europe. Dans plusieurs endroits de ses ouvrages, Vésale se plaint amèrement, non pas tant du plagiat de cet œuvre, que des inexactitudes et des preuves d'ignorance que les copistes y ont laissées. Quoique cette publication d'essai ait causé beaucoup d'ennuis et d'inquiétudes à Vésale, tourmenté de l'idée qu'on ne lui reprochât les fautes de ses plagiaires, cependant comme elle eut un

succès de vogue , ainsi que l'attestent les nombreuses contrefaçons qui en furent faites , elle prépara l'esprit des savants à recevoir le grand ouvrage d'anatomie que Vésale méditait.

Il en commença la rédaction et fit entreprendre la gravure des planches sur bois en 1559, à l'âge de vingt-cinq ans ; et il en avait à peine vingt-huit lorsqu'il termina et publia l'ensemble de l'ouvrage, en 1545.

Lorsqu'il l'entreprit , quoique persuadé qu'il était indispensable, pour remettre la science dans la véritable voie, de recommencer entièrement la description anatomique du corps humain d'après l'homme même , il soumit cependant son projet à plusieurs savants renommés. Presque tous , subjugués par l'admiration générale qu'excitait Galien, engagèrent Vésale à renoncer à cette téméraire entreprise. Cependant il s'en trouva de plus éclairés , de plus zélés pour la science ; entre ces derniers qui poussèrent Vésale à poursuivre son noble projet, on cite Marc-Antonio Genua, professeur de Padoue , et Wolfgang Herwort , noble citoyen d'Augsbourg.

Vésale , également versé dans la lecture des ouvrages d'Hippocrate et de Galien, et qui de plus était un observateur sincère et pénétrant , s'aperçut de très-bonne heure des inconvénients sans nombre qui résultent de la culture isolée de la médecine ou de la chirurgie. Tout disposé qu'il fût à combattre les erreurs de détail commises par Galien , cependant la lecture des livres de cet homme le fit revenir au grand principe de la médecine antique, et il pensa que l'étude de l'anatomie n'était pas moins nécessaire au médecin qu'au chirurgien. Selon lui, et cette idée perce dans tous ses écrits , les connaissances anatomiques doivent être le fondement de toute la science du médecin. Peut-être même pourrait-on lui reprocher d'avoir poussé ce système trop loin ; néanmoins , c'est cette idée forte , vraie à beaucoup d'égards, quoique les médecins ne l'abandonnent que trop souvent, qui lui a inspiré le courage de faire une révolution complète dans la science qu'il professait.

Cette idée, on la voit poindre dans l'essai de gravures en bois qu'il publia à Venise en 1559. Les parties du corps humain qui y sont représentées sont affectées de blessures, d'ulcères, de tumeurs, de luxations, de fractures et de contusions. Évidemment , comme le dit H. Boerhaave en rapportant ce fait, l'inten-

tion de Vésale était de faire connaître précisément ces cas divers aux barbiers-chirurgiens chargés de les guérir, et de se moquer des médecins qui alors n'étaient occupés qu'à prescrire des sirops et des drogues, même quand il s'agissait de remettre un bras ou de faire passer une foulure.

Vésale prévoyait bien toute la gravité d'une publication prochaine de son livre. Après ce premier essai de pièces anatomiques gravées, il voulut encore préparer le public par un second travail préliminaire. Il fit imprimer et présenta, en 1545, au prince Philippe, fils de Charles-Quint, l'abrégé du grand ouvrage qu'il devait mettre au jour quelques mois après. Dans ce livre, que l'on peut considérer à la fois comme un prospectus et une table raisonnée des matières à traiter, Vésale introduisit un certain nombre de planches où les grandes dispositions de l'anatomie de l'homme sont rendues d'une manière fort remarquable.

Enfin, dans cette même année 1545, on imprima à Bâle son grand ouvrage sur l'anatomie de l'homme : *De humani corporis fabricâ, libri septem*, dont il offrit la dédicace à Charles-Quint.

L'épître dans laquelle le savant implore la protection du prince, et où il lui donne les motifs qui l'ont engagé à composer et à publier cet ouvrage, est un morceau trop curieux pour que je puisse résister au désir d'en donner des extraits en traduction. Cette préface est écrite, ainsi que le livre, en latin tant soit peu tudesque, mais d'un style ferme et animé. La suscription en est curieuse. On y voit que dans ce siècle l'autorité de Charles-Quint n'était pas moins grande sur les esprits que celle de Galien :

AD DIVUM
CAROLUM QUINTUM
maximum, invictissimumque imperatorem
ANDRÆ VESALII
in suos de humani corporis fabrica libros
PREFATIO.

« Au divin, grand et invincible empereur Charles-Quint, préface d'André Vésale sur ses livres traitant de la structure du corps humain. »

Après avoir fait sentir au *très-clément César Charles* la nécessité d'une nouvelle exposition scientifique des connaissances propres à guider les hommes qui se livrent à l'art de guérir, il trace succinctement l'histoire de cet art jusqu'à son temps. Il rappelle d'abord la perte de toutes les connaissances humaines qu'avait acquises l'antiquité, et signale l'invasion des barbares en Europe comme la cause principale du désordre qui s'introduisit dans les études et la pratique de la médecine. Il fait observer que c'est à partir de cette époque que l'on a abandonné à des hommes de basse classe, et complètement étrangers aux doctrines de l'art médical, la pratique des opérations chirurgicales ainsi que les pansements de toute espèce. Puis, après avoir fait une exception honorable à cette critique générale en faveur des Arabes et des Grecs, qui ont toujours pratiqué l'art de guérir avec plus de science et de respect, il ajoute :

« Quoiqu'il ait existé autrefois trois sectes ou écoles de médecine, les dogmatiques, les empiriques et les méthodistes (*logica, empirica, et methodica*), cependant les auteurs de ces trois systèmes n'ont pas complètement touché le but que doit se proposer la médecine, qui est de conserver la santé et de détruire les maladies. Mais les moyens employés par chacune de ces sectes, tels que les règles de l'hygiène par la première, les médicaments par la seconde, et l'expérience des faits et la conviction acquise au moyen du tact par la troisième, toutes ces ressources furent mises simultanément en usage. La dernière surtout, qui consiste dans l'expérience et l'étude des faits, et qui a donné la preuve que le propre de l'art de la médecine est d'ajouter à ce qui manque et d'ôter ce qu'il y a de superflu, cette doctrine a été consacrée par l'usage et le temps, et a sans aucun doute très-puissamment contribué à l'avantage du genre humain. Cette triple ressource était devenue familière aux médecins de chacune des trois sectes; et bien que les méthodistes, par exemple, s'appliquassent surtout à interroger l'état des malades en tâtant les parties du corps où pouvait être le siège du mal, cela ne les empêchait pas d'étudier soigneusement le régime à prescrire ou la composition des médicaments qu'exigeaient les cas divers de maladie. C'est ce que prouvent surtout les ouvrages du divin Hippocrate, dans lesquels, à propos des devoirs que doit remplir le médecin, il traite de la fracture des

os, de la luxation des articulations, et des accidents fâcheux qui peuvent en résulter. Bien plus, Galien, le plus grand des médecins après Hippocrate, non-seulement tirait vanité de ce que lui seul avait le droit de guérir les blessures des gladiateurs de Pergame, mais il répète souvent avec satisfaction que, quoique déjà vieux, il se fait aider par des serviteurs pour dépouiller des singes, les disséquer et en étudier les parties intérieures avec les principaux médecins de l'Asie. En somme, aucun des médecins célèbres de l'antiquité ne me paraît avoir opéré ses cures sans le triple secours de l'hygiène, des médicaments et de l'expérience manuelle (la chirurgie).

« Mais, continue Vésale, après les dévastations des Goths, lorsque toutes les sciences, si florissantes jusque-là, furent tombées en décadence, il parut d'abord en Italie des médecins élégants et délicats qui, exagérant les préjugés de l'ancienne Rome, et méprisant comme servile tout travail qui exige le secours des mains, firent pratiquer par des esclaves les opérations et les pansements que réclamait l'état des malades, se conduisant en cela à peu près comme les architectes qui font exécuter tous les travaux grossiers par les maçons. Mais comme il arriva que ces médecins, tirant peu d'honneur et de profit de ce métier, laissèrent peu à peu se perdre ce qui restait des principes de l'ancienne doctrine médicale, bientôt ce furent de simples gardiens qui se chargèrent d'apprêter la nourriture des malades, des apothicaires qui confectionnèrent les médicaments, et enfin des barbiers qui se trouvèrent chargés des opérations chirurgicales. »

Ici Vésale s'élève avec véhémence contre cette séparation de la médecine et de la chirurgie, qui vicie et dénature l'art de guérir. Puis, après avoir versé le ridicule sur les *physiciens* guérisant avec des amulettes, ainsi que sur les *barbiers-chirurgiens* qu'il relègue dans la classe des valets, il ajoute :

« Lorsque Homère vante un homme comme un excellent médecin, lorsqu'il célèbre Podalire et Machaon, ces fils du divin Esculape, ce n'est pas parce que Machaon et Podalire ont fait passer un petit accès de fièvre qui se serait guéri tout seul et plus promptement même sans le secours des médecins, mais bien vraiment parce qu'ils ont guéri les braves soldats d'Agamemnon des luxations, des fractures, des contusions et des hémorra-

gies résultant des blessures reçues dans les combats. Quoi qu'il en soit, dit tout à coup Vésale, dont le sens droit maîtrise la colère, je ne prétends pas donner la préférence à l'un des trois éléments de l'art de guérir, mais je pense au contraire qu'on doit les faire concourir également et simultanément à sa perfection. »

Je ne puis donner que des extraits de cette curieuse mais assez longue préface, qui fait si bien connaître le mépris dans lequel étaient tombés la plupart des hommes qui remplissaient alors les fonctions de chirurgien, et met au grand jour l'ignorance de l'anatomie, dans laquelle croupissaient ceux qui prenaient le titre de médecin. Vésale n'emploie jamais le mot de *barbier* sans faire sentir que de son temps il était exposé à se voir confondu avec les gens de cette profession. Mais malgré l'indignation que lui inspire cette injustice, cet homme, dont le sang était si jeune encore, laisse toujours reparaître en lui le savant, quand il a purgé sa colère, et l'on ne saurait trop louer la pénétration d'esprit, la sagesse même avec laquelle il critique les préjugés des médecins qui prétendaient découvrir les maladies sans connaître l'organisation du corps humain, la sottise des apothicaires vendant leurs drogues sans en connaître l'effet, et l'ignorance brutale des barbiers-chirurgiens. Il ne s'élève pas avec moins de raison et de verve contre les professeurs d'anatomie démontrant à l'aide d'observations faites par des auteurs dont ils ne vérifiaient jamais les assertions sur la nature, ou qui, lorsqu'ils disséquaient, présentaient à leurs auditeurs des pièces si monstrueusement préparés, « qu'un boucher, ajoute Vésale, aurait eu autant de droit qu'eux à faire un cours d'anatomie au milieu du marché. »

Après s'être efforcé de démontrer que, chez les anciens, l'art de la médecine comprenait la triple étude de l'hygiène, de la connaissance des médicaments et de l'anatomie; après avoir indiqué le démembrement dans les temps modernes de cet art divisé en trois professions isolées, incohérentes et devenues absurdes, de ce métier dont les charlatans, les apothicaires et les barbiers étaient devenus les arbitres suprêmes, Vésale dédie son livre à Charles-Quint en suppliant ce prince, qui voyait en effet renaître autour de lui toutes les connaissances humaines en Europe, de l'aider de son appui, pour remettre la médecine en

honneur en donnant une activité et une direction nouvelles aux études anatomiques si longtemps négligées. Pour inspirer plus de confiance à l'empereur, il rappelle à sa mémoire les exemples que lui, Vésale, a reçus de ses aïeux, tous médecins et anatomistes ; il lui fait la peinture des études, des efforts, des laborieuses recherches qu'il n'a pas cessé de faire depuis sa plus tendre jeunesse ; il énumère ses travaux à Paris, son professorat à Padoue, à Bologne et à Pise ; il insiste sur les applaudissements qu'il a reçus de tous les plus savants anatomistes de l'Europe et ne craint pas de dire que si parfois on l'a accusé de n'avoir pas toujours parlé de Galien avec le profond respect dû à ce grand homme, loin de l'avoir calomnié, il lui a constamment rendu justice ; que seulement il a contrôlé ses opinions en les comparant avec ce que présente la nature ; que quand il l'a blâmé, il n'a fait que ce que Galien fit souvent envers lui-même, chaque fois qu'une expérience nouvelle ou mieux conduite le forçait de revenir sur ce qu'il avait avancé ; qu'enfin tous ces reproches étaient tombés d'eux-mêmes, lorsque, pendant ses démonstrations anatomiques à Padoue, à Bologne et à Pise, il avait prouvé, les objets en main et comparés aux descriptions anatomiques de Galien, que ce célèbre médecin avait donné ces descriptions comme étant faites d'après des hommes, tandis qu'il ne les avait dictées réellement que d'après des dissections pratiquées sur des animaux, et particulièrement sur des singes.

Vésale croit donc pouvoir se flatter d'offrir à Charles-Quint un véritable traité de l'organisation du corps humain. Mais, non content de s'adresser à l'intelligence des lecteurs, il veut encore porter la conviction dans leur esprit par le témoignage de leurs yeux. Il instruit donc le prince des soins qu'il a pris pour joindre à son texte des gravures représentant les nombreux objets, qu'il a décrits. Enfin, le grand anatomiste termine sa préface en désignant les sept grandes divisions de son livre sur *la structure du corps humain* :

« Dans le premier livre, dit-il, j'ai décrit la nature de tous les os et de tous les cartilages, comme étant ce que les anatomistes doivent connaître d'abord, puisque c'est sur eux que s'appuient et se meuvent toutes les autres parties du corps humain qui restent à décrire.

» Le second traite des ligaments au moyen desquels les os et

les cartilages sont liés entre eux, et ensuite des muscles, organes des mouvements que leur imprime notre volonté.

» *Le troisième* comprend l'ensemble des nombreuses veines qui portent et distribuent le sang dont les os, les muscles et toutes les autres parties sont nourries; puis les artères qui règlent la température de la chaleur de l'esprit vital.

» *Le quatrième* fait, non-seulement connaître les nerfs qui portent l'esprit animal aux muscles, mais encore l'ordre dans lequel ces nerfs se propagent et vont se distribuer.

» *Le cinquième* explique la disposition des organes qui servent à la nutrition opérée par le boire et le manger; et en raison de leur voisinage, des organes qui servent à l'entretien de la race humaine, tels que le Créateur de toutes choses les a établis.

» *Le sixième* est employé à décrire le cœur, ce foyer de la faculté vitale, ainsi que toutes les diverses parties qui le constituent.

» Dans *le septième* enfin, on traite de l'harmonie générale des organes du cerveau et des sens, de manière à ce que les choses dites déjà dans le quatrième livre, sur les nerfs qui tirent leur origine du cerveau, ne soient pas répétées.

» J'ai suivi, ajoute Vésale, l'idée de Galien qui, après avoir fait l'histoire des os, des muscles, des veines, des artères et des nerfs, traite ensuite de l'anatomie des viscères. Et, dans l'intention de rendre l'ensemble de mon grand ouvrage plus facile à saisir, j'en ai fait un abrégé (une espèce de nomenclature) que j'ai offerte au sérénissime prince Philippe, fils de Votre Majesté. Il s'est trouvé beaucoup de gens qui ont blâmé avec aigreur le parti que j'ai pris pour faciliter l'étude des élèves, de faire représenter en gravure les différentes parties du corps humain que je décris dans mon livre; et, sans tenir compte des soins que j'ai apportés et qui ont été prodigués par ceux qui les ont exécutées, pour rendre ces représentations aussi parfaites qu'il était possible, on a répété jusqu'à satiété, que ce n'est pas d'après des peintures, mais en observant, en disséquant sur la nature même, que l'anatomie doit être enseignée et apprise. Plût à Dieu, que les gravures originales que j'ai publiées déjà n'eussent pas été contrefaites avec tant d'ignorance! car ce nouveau reproche m'eût été d'autant moins imputé, que j'ai

joint des gravures à mon livre pour inciter les élèves, tout en les guidant, à multiplier les dissections, travaux que je ne cesse de leur recommander. Au surplus, quant aux secours que l'on peut tirer de ces planches pour l'étude de l'anatomie, pourquoi leur refuserait-on l'efficacité reconnue des figures de géométrie et de mathématiques dans les livres qui traitent de ces sciences ?

» Mais c'est en vain que je chercherais à me le dissimuler : ayant à peine accompli ma vingt-huitième année, ma jeunesse nuira à un ouvrage dans lequel j'ai eu l'occasion de relever les erreurs commises par Galien ; et je sens que je serai en butte aux morsures de ceux qui ont étudié l'anatomie sans conscience, ou des vieillards jaloux des découvertes des jeunes gens, et d'une foule d'hommes qui ne me pardonneront jamais d'avoir fait connaître et démontré ce qu'ils n'ont point aperçu, si je ne me mettais sous la protection du divin et invincible Charles.

» Padoue, août 1542. »

Cette préface fut soumise à l'empereur pendant l'impression de l'ouvrage, et la publication eut lieu l'année suivante.

SECONDE PARTIE.

A peine le traité *de Humani corporis fabrica* eut-il paru, qu'il attira sur Vésale les plus violentes critiques ; à Rome, Bartholomeo Eustachi tonnait contre lui, tandis que Marpurghi, professeur dans la même ville, ne craignait pas de le calomnier. Mais ce fut moins en Italie qu'en France que l'orage qui le menaçait se grossit. Jacques Dubois, ce *Jacobus Sylvius* dont Vésale avait été l'élève de prédilection à Paris, devint son ennemi le plus acharné, sitôt que son grand ouvrage fut connu.

A part le culte fanatique qu'il rendait à Galien, Sylvius était

un anatomiste savant et très-recommandable. Il a illustré sa carrière par plusieurs belles découvertes dont le nombre eût sans doute été plus grand, si la pénétration naturelle de son esprit n'eût pas été offusquée par cette fatale idée que, Galien étant infailible, on devait fermer les yeux sur les phénomènes de la nature que le médecin de Pergame n'avait pas reconnus et signalés.

Ce genre d'aveuglement qui, sous d'autres formes, se reproduit dans tous les siècles, se combina dans l'esprit de Sylvius avec l'idée que ce petit Vésale, qu'il avait enseigné dans son école, était l'anatomiste dont l'ouvrage, en portant atteinte à l'infailibilité de Galien, allait ruiner peut-être l'autorité que s'étaient acquise les professeurs qui suivaient ses doctrines.

Sylvius ne put supporter tranquillement cette double injure qu'il s'appliqua directement, et l'on peut dire qu'elle le rendit fou dans cette occasion. Cependant Vésale, dont la célébrité allait toujours croissant, ne cessa pas de montrer du respect pour le vieux professeur dont il appréciait les talents, et envers lequel il conservait une sincère reconnaissance. Cependant les leçons que Vésale continuait de donner à Padoue, à Bologne et à Pise, contribuèrent à augmenter l'éclat de son nom, ainsi que l'importance de son livre. Ce succès parvint jusqu'aux oreilles du vieux professeur parisien qui, ne pouvant plus contenir le dépit et la colère qu'il en ressentit, écrivit une espèce de traité intitulé : *Sylvius VESANI calumnias depulsandus* (Sylvius contre les calomnies d'un insensé), jouant avec aussi peu de dignité que de goût sur les mots *Vesalius* et *vesanus*. Dans cette défense de Galien contre les attaques de Vésale, le vieux professeur y traite son ancien élève d'ignorant, d'orgueilleux, de calomniateur, d'impie, de transfuge, et termine par le signaler comme un monstre d'ignorance dont l'haleine impure empoisonne l'Europe. Enfin, dans son égarement, le pauvre Sylvius, se voyant forcé par l'évidence des faits de reconnaître que quelques descriptions de Galien ne sont pas conformes à ce que présente la nature, se décide, pour sauver l'honneur de son oracle, à dire « que, dans le siècle de Trajan et de Septime Sévère, les hommes étaient autrement organisés que de son temps. »

Malgré la fureur aveugle et l'absurdité qui se révélaient dans

ces critiques, le nom et l'autorité de Sylvius étaient tels cependant que son écrit fit élever des doutes sur l'exactitude des assertions de Vésale. Le bruit de cette dispute se répandit en Europe, il parvint même jusqu'à la cour de Charles-Quint où il fut décidé que l'on ferait une enquête et, au besoin, une censure du livre de Vésale.

Dès que Vésale, après la réception de cette nouvelle, se vit forcé de se rendre à la cour, il se sentit profondément blessé. On dit que dans les premiers moments de sa colère il jeta plusieurs ouvrages manuscrits au feu : un livre de formules de médicaments, une comparaison des travaux des médecins arabes avec ceux de Galien, un nombre considérable d'observations sur les divers ouvrages de Galien, et, ce qui peut-être est plus regrettable encore, l'exemplaire des œuvres de ce médecin, sur les marges duquel il consignait ce qu'il observait journellement de nouveau en disséquant. Plus tard, et lorsque sa colère fut passée, il regretta la perte de ces ouvrages qu'il s'efforça vainement de réparer.

Cependant, l'orage que Sylvius avait amoncelé sur la tête de Vésale se dissipa peu à peu, et le grand anatomiste, après avoir été employé comme médecin-chirurgien dans les armées de Charles-Quint, finit par être appelé à la cour de ce prince, où il exerça la médecine pendant longtemps, à la grande satisfaction de la noblesse espagnole.

D'après plusieurs passages de ses écrits, et si l'on considère surtout l'infériorité des ouvrages qu'il a produits depuis son séjour en Espagne, on peut présumer que les efforts d'intelligence et de travail que fit Vésale, depuis son adolescence jusqu'à l'année 1542, où il publia ses sept livres sur la structure du corps humain, déterminent l'apogée de sa carrière de savant. A compter de 1545 à 1546, on le trouve presque exclusivement occupé à remplir les devoirs de son emploi à la cour, et vivant dans l'alternative incessante de la jalousie que lui portaient les médecins espagnols, et de l'admiration que lui témoignaient les courtisans de Charles-Quint. De fait, il ne se livrait presque plus aux études anatomiques; la dissection des corps humains n'était pas permise en Espagne, et toutes les ressources scientifiques lui manquaient. Lui même nous apprend, dans *l'Examen des Observations de Fallope*,

qu'il n'avait ni le lieu, ni les instruments nécessaire à la poursuite de ce genre d'études. Aussi, on ne doit pas s'étonner si tous les écrits qu'il a composés en Espagne se ressentent de ce dénûment et plus encore du défaut de cette activité d'esprit qui se ranime si difficilement une fois qu'on l'a laissée se ralentir.

Telle était, en effet, la disposition où se trouvait Vésale lorsque, dans les loisirs de sa vie à la cour, il rédigeait un ouvrage dont le volume ainsi que la nouveauté eussent été assez importants pour doubler sa gloire, si ce dernier écrit eût eu un mérite égal à celui du premier. Mais la *Grande Chirurgie* ne répond pas à ce que l'on avait droit d'attendre de celui qui a fondé la science de l'anatomie en Europe, et bien que Vésale ait plus d'une fois rempli les fonctions de chirurgien dans les armées de Charles-Quint, néanmoins les habitudes de son esprit et de sa main étaient avant tout celles d'un savant qui cherche et étudie, et il manquait un peu de cette sûreté de coup d'œil et de scalpel qui constitue l'opérateur habile.

Cette dernière gloire était réservée à un homme dont le nom n'est pas moins grand que celui de Vésale, à Ambroise Paré, qui a fondé la chirurgie moderne, de même que Vésale a jeté les bases de l'étude expérimentale de l'anatomie (1).

(1) Ambroise Paré, né à Laval en 1509, mort à Paris en 1590. Il fut successivement premier chirurgien de Henri II, de François II, de Charles IX et de Henri III. Cet homme extrêmement habile a fait, pour remettre la chirurgie en honneur, des efforts de la même nature que ceux d'André Vésale pour restaurer la science de l'anatomie. A. Paré devint un praticien consommé par la réflexion et l'expérience. En plusieurs occasions, et particulièrement à Metz, ville dans laquelle il se trouva enfermé avec l'armée française, lorsque celle de Charles-Quint en faisait le siège, il donna la preuve de ses grands talents et de son noble courage.

Quant aux améliorations positives qu'il apporta dans l'art de la chirurgie, on lui doit la substitution de la ligature des artères à la cautérisation dont on avait fait jusqu'alors usage pour arrêter l'hémorragie après les amputations des membres; il posa les véritables règles à suivre dans le traitement des fractures compliquées de plaies, de

Depuis la publication du grand ouvrage de Vésale, les études anatomiques avaient pris un élan extraordinaire en Italie, et parmi les élèves que ce grand maître y avait formés, Gabriel Fallope, né à Modène en 1525, fut celui qui jeta le plus d'éclat. S'il était possible d'oublier un instant l'immense service que Vésale rendit à la science, en l'affranchissant de l'autorité pesante de Galien, pour ne la plus faire dépendre que de l'observation scrupuleuse de la nature, et si l'on considérait les expériences du maître en les comparant avec celles de l'élève, peut-être trouverait-on que G. Fallope a apporté dans ses travaux une sagacité, une pénétration, une délicatesse prudente, et une habileté dans ses recherches, qui, comme anatomiste au moins, le rendent supérieur à Vésale.

D'ailleurs, depuis que ce dernier était médecin à la cour de Madrid, l'impulsion qu'il avait donnée à la science en Italie s'était accrue en force et en vitesse. G. Fallope, après treize ans de professorat à Ferrare, toujours pénétré d'admiration pour son maître, crut cependant devoir faire sur ses ouvrages ce que Vésale avait fait sur ceux de Galien, et, en véritable savant élevé à ne s'en fier qu'à l'expérience, il publia en 1561 ses *Observations anatomiques*, dans lesquelles, tout en exposant ses propres découvertes, il signala avec le plus grand respect les erreurs et les omissions commises par son illustre maître. Cet ouvrage, extrêmement remarquable, fut lu avec avidité de son temps, et il est devenu le complément indispensable du grand travail de Vésale. Ces deux livres renferment l'exposition entière de l'état de la science anatomique pendant le XVI^e siècle.

Les observations de G. Fallope furent lues attentivement par Vésale, qui de la cour de Madrid, et dans cette disposition d'esprit que j'ai fait connaître, fit une réponse à son élève dans la même année 1561.

telle sorte qu'ayant eu lui-même la jambe brisée d'un coup de pied de cheval, il dirigea le traitement avec une habileté qui, de l'aveu des hommes de l'art, ne pouvait être surpassée. C'est encore à lui que l'on doit la pratique du débridement des blessures. Il a d'ailleurs donné sur une foule d'opérations des préceptes qui n'ont point vieilli. Ses œuvres, dédiées à Charles IX, ont été publiées en 1575.

Cette apologie est faible ; il était difficile qu'il en fût autrement , puisque depuis plusieurs années , non-seulement Vésale était resté en arrière du mouvement scientifique qu'il avait imprimé , mais qu'il était dépourvu , à Madrid , de toutes les ressources qui eussent pu l'aider à se remettre au niveau des connaissances nouvellement acquises par G. Fallope et les jeunes anatomistes qu'il avait formés. Il y a quelque chose de triste et de touchant dans l'espèce d'exil où végétait cette belle intelligence de Vésale , au milieu de la cour de Philippe II. « J'espère cependant , dit-il en terminant son *Examen* , adressé à Fallope lui-même , s'il se présente quelque occasion favorable de faire des dissections (ce qui est douteux , puisque je n'ai même pas pu me procurer ici une tête osseuse) ; j'espère , dis-je , repasser la structure de l'homme en entier , et revoir tout mon livre. » — « Ego interim , et si nulla hic (ubi ne cal- » *variam quidem commodè nancisci possim*) , ad dissectionem » *aggrediendam incidere potest occasio , opportunitate tamen » aliquà , verum illum nostrum humani corporis librum , » hominemve ipsum , adhuc aliquando me perlustraturum » spero. »*

Quoi qu'il en soit , Vésale attachait une grande importance à cette apologie. Il en confia le manuscrit à Paul Tiepolo , alors ambassadeur de la république de Venise auprès du roi d'Espagne , pour que ce personnage le remit à G. Fallope en passant à Padoue. Mais , retenu par la guerre , Tiepolo ne put quitter l'Espagne que l'année suivante , en 1562 , et , à son arrivée à Venise , ayant appris la mort récente de Fallope , il garda le manuscrit sans le faire connaître.

Cet accident jeta de la tristesse dans l'esprit de Vésale. De fier qu'il avait été si longtemps d'avoir eu Fallope pour disciple , il en vint à lui faire un crime de ses observations sur son livre. Il lui reprocha de ce qu'après avoir été son meilleur auditeur à Padoue , celui en qui il avait mis le plus de confiance , c'était lui précisément qui le tuait , qui l'égorgeait avec les propres armes qu'il lui avait fournies. Triste et si fréquent exemple de la mésintelligence presque inévitable qui sépare les générations qui commencent de celles qui finissent ! Vésale avait été renié par son maître Sylvius , et Vésale reniait presque son disciple Fallope.

Mais ce n'était pas encore le dernier et le plus grand chagrin que cet anatomiste célèbre dût éprouver. Depuis l'abdication de Charles-Quint, en 1555, Vésale avait continué de vivre à la cour de Philippe II. Une cure heureuse, faite à l'occasion d'une contusion que le fils du roi reçut à la tête, avait contribué à augmenter singulièrement la réputation d'habile médecin-chirurgien dont Vésale jouissait à la cour d'Espagne, et, en dépit des manœuvres de ses confrères espagnols, les grands ne voulaient être traités dans leurs maladies que par le médecin étranger.

Longtemps il fut heureux dans ses prévisions et dans ses cures; on en raconte même des résultats surprenants. Mais le sort ou son art le trahirent enfin, et il paya cher son erreur. Il soignait un Espagnol de haute qualité dont il paraît que la maladie, quoique inconnue, avait été jugée incurable. Voyant le patient près de mourir, et n'ayant pu deviner la cause véritable de son mal, Vésale pria instamment les amis et les parents du malade de lui accorder la permission d'en faire l'autopsie après la mort. Elle lui fut donnée, en effet, et lorsque le seigneur parut avoir rendu l'âme, notre anatomiste commença son opération. Mais à peine le cœur était-il à découvert, qu'on le vit battre et palpiter. A l'instant même, les parents, les amis du défunt accusèrent Vésale tout à la fois d'homicide devant les juges, et d'impiété devant le tribunal de la sainte inquisition.

Vésale, le savant anatomiste Vésale, ne pouvait prétexter cause d'ignorance, en sorte que l'inquisition, le déclarant coupable, le condamna au dernier supplice.

Chose remarquable pour l'histoire de cette étrange institution, ni l'autorité, ni les prières mêmes du roi Philippe II ne purent faire réussir ce prince à conserver près de lui son André Vésale, auquel il était attaché depuis vingt ans, et ce ne fut que par une grâce spéciale accordée aux instances de Philippe et de toute la cour, par le tribunal de l'inquisition, que l'on commua la peine de mort en un exil et un pèlerinage à Jérusalem pour expier le prétendu homicide.

C'est en 1564 qu'eut lieu cet accident, et qu'André Vésale, exilé d'Espagne, s'embarqua pour Venise. Malgré tout ce qu'il y avait de si pénible pour lui dans cette étrange aventure, l'un

des premiers soins du savant , en arrivant dans cette ville , fut de se mettre à la recherche du manuscrit de son *Examen des Observations de Fallope* , qu'il avait confié à P. Tiepolo , et il ne continua son voyage qu'après avoir fait imprimer son manuscrit aussitôt qu'il l'eut en sa possession.

Après avoir publié cette espèce de testament scientifique. André Vésale profita d'une occasion que lui offrit J. Malatesta de Rimini de s'embarquer avec le général des troupes de la sérénissime république , pour se rendre à l'île de Chypre , et de là à Jérusalem. La traversée fut heureuse ; arrivé dans cette dernière ville, Vésale y reçut du sénat vénitien l'offre de la chaire d'anatomie à Padoue , vacante par la mort de G. Fallope.

Il avait donc expié son prétendu crime ; il allait retourner à Venise où , plus favorablement placé qu'en Espagne , il aurait pu , âgé de cinquante ans seulement , se livrer de nouveau à la science. Il quitte Jérusalem et s'embarque pour l'Italie, lorsque, poussé par les vents contraires , il fait naufrage sur les côtes de l'île de Zante. Peu s'en est fallu que cet événement ne soit resté complètement inconnu. Parti pour Venise au mois de mai 1564 , il fut jeté à la côte de l'île dans le mois d'octobre de cette même année , et là il mourut misérablement dans un lieu solitaire , et privé de tout secours. Son corps même serait sans doute devenu la pâture des animaux si , par un hasard singulier , un orfèvre qui le connaissait , n'eût aperçu son cadavre et ne lui eût fait donner la sépulture dans une chapelle dédiée à la Vierge , en y plaçant cette inscription :

Andreas Vesalii Bruxellensis tumulus ,
 Qui obiit idibus octobris ,
 Anno 1564 ,
 Etatis vero suæ quinquagesimo ,
 Quum Hierosolymis rediisset.

Le récit de cet événement , qui a été fait du temps de Vésale, dépourvu des détails qui pourraient l'éclaircir , n'est pas plus étendu que celui que j'en ai donné moi-même.

Au surplus, je n'insisterai pas davantage sur cette fin étrange

d'André Vésale, de même qu'il n'entre pas dans mes intentions de citer une ou deux aventures tout à la fois sinistres et romanesques qu'on lui attribue comme à tous les anatomistes et les peintres fameux. Je n'ai cru devoir rapporter de sa vie que les circonstances qui se rattachent immédiatement aux progrès de ses facultés et à l'avancement de la science.

Il ne reste donc plus maintenant qu'à déterminer les points de départ et d'arrivée de ce grand anatomiste, afin d'apprécier ses travaux à leur juste valeur.

Vésale fut porté par un instinct puissant à la recherche des connaissances anatomiques prises abstraitement. Cependant, de très-bonne heure aussi, la science d'érudition qu'il avait acquise dans les livres donna une direction plus importante à ses études, de telle sorte que, frappé presque aussitôt de la disjonction fâcheuse de la médecine et de l'anatomie, ce savant fit, dès son adolescence, des efforts extraordinaires, on peut le dire, pour perfectionner la connaissance de la structure du corps humain; cette science lui avait paru devoir être le véritable fondement de l'art de guérir. Telle avait été dans les temps antérieurs l'opinion d'Hippocrate, de Galien et de quelques médecins arabes des IX^e et X^e siècles, opinion que des défauts inhérents à la nature humaine, l'ignorance, la superstition et le charlatanisme ont fréquemment pervertie.

Sous le rapport purement technique, le grand effort de Vésale fut d'obéir religieusement à la disposition naturelle qui le porta tout jeune à l'observation de la nature, sans toutefois qu'il se dispensât d'étudier avec respect et confiance les auteurs de l'antiquité. Son mérite particulier est de s'être défié de lui-même jusqu'à ce qu'il eût acquis la connaissance de ce qui avait été découvert avant lui; de ne s'être laissé aller à critiquer et à reprendre ses savants prédécesseurs, que lorsque l'évidence des faits, produite par la multiplicité des expériences, lui eut fait une loi rigoureuse de séparer le vrai du faux dans les auteurs célèbres; de ne pas craindre, enfin, après avoir prouvé matériellement que Galien avait fait la plupart de ses expériences sur des animaux, de dire qu'il était indispensable de refondre en entier la science de l'anatomie de l'homme, et de ne s'en fier absolument qu'à l'expérience pour l'énoncé des faits et la description des parties du corps humain.

Cette méthode expérimentale , ébauchée par Galien , renouvelée par Mondini , n'a , en effet , été rigoureusement mise en pratique que par Vésale ; aussi cette idée seule , quand bien même elle n'eût pas été développée avec tant de bonheur par le médecin de Charles-Quint , suffirait-elle pour lui assurer une place éminente parmi ceux qui ont cultivé la science de l'anatomie.

Mais plus heureux que Descartes , fondateur d'une méthode excellente dont il fut le premier à s'écarter , Vésale , jusqu'au moment de la publication de son grand ouvrage , devint chaque jour plus sévère envers lui-même comme envers les autres , sur l'admission des faits destinés à être présentés comme avérés. Il y a sans doute dans son livre des omissions , des erreurs et des fautes ; mais on n'y trouve rien qui ressemble à une illusion par laquelle il eût été séduit , et encore moins à un mensonge. Au contraire , Vésale , averti par l'exemple de Galien , ordinairement porté à deviner les dispositions du corps humain d'après celles des animaux , se garantit constamment des séductions que présente l'analogie , et ne dicta jamais ses descriptions sans avoir au même instant la nature devant les yeux.

Depuis trois cents ans que cette méthode a été adoptée , ceux qui la suivent aujourd'hui , je dirai presque machinalement , s'étonneront que l'idée n'en soit pas venue plus tôt ; peut-être même trouveront-ils étrange que l'on en vante si fastueusement la découverte. Mais qu'ils sachent que les pensées les plus vraies , les plus fertiles en grands résultats , ne germent ordinairement dans l'esprit des hommes que par la puissance de l'intuition à l'origine des sciences , ou par la force du raisonnement quand les sciences ont déjà été élaborées depuis longtemps. Aussi peut-on reconnaître que les hommes tels qu'Hippocrate , Aristote , Galien ou Vésale , chacun relativement au temps où il a vécu , ont étudié avec une ardeur extrême les systèmes et les écrits des philosophes et des médecins fameux qui les avaient précédés. Ils s'étaient aperçu qu'il n'y a qu'un certain nombre de vérités fondamentales que l'homme sent , dont il porte le germe en lui-même , et qu'il devine plutôt qu'il ne démontre ; que le mode synthétique d'observation à l'aide duquel l'esprit passe de l'ensemble aux détails , moins satisfaisant peut-être pour la vanité du savant , est généralement plus avantageux à

la science ; ils savaient , ces grands hommes , que la connaissance des vérités qu'il nous est donné de pressentir ne résulte , la plupart du temps , que de l'observation des rapports mystérieux qui existent entre son être et l'ensemble des phénomènes ambiants qui le pressent et l'électrisent ; ils étaient persuadés , enfin , que la compréhension absolue nous est interdite , et qu'aussi éclairé que puisse le devenir un savant , il est toujours forcé de combler , par le secours du tâtonnement expérimental , le vide énorme que la science laisse toujours dans son esprit.

C'est , je n'en doute pas , ce sentiment si fort chez ceux plus pleins de respect pour la vérité que de complaisance pour eux-mêmes , qui poussa Vésale à se remettre au point de vue d'Hippocrate et de Galien , afin de se former une idée simple et nette de l'art qu'il désirait remettre en honneur. Admettant alors pour unique base de ses études ces idées d'enfant , si j'ose m'exprimer ainsi , qui ne naissent que chez les génies vigoureux , et que n'ont point encore embrouillées le travail stérile d'une foule d'esprits recherchés et sophistiques , Vésale fit table rase de tous les travaux alambiqués qui s'étaient succédés depuis Galien jusqu'à lui , et se fraya une carrière nouvelle où il put s'avancer dans toute sa force et sa liberté.

En effet , et tout ce qui précède le prouve , avant Hippocrate l'art médical , encore incertain , résidait épars dans les asclépiions , dans les palestres et dans les écoles des philosophes anatomistes. Le médecin de Cos réunit ce que l'on n'avait pas encore pu joindre , et fonda ainsi le véritable art de guérir. Après lui l'art tomba , tendit à se diviser de nouveau , et les éléments de la médecine , l'empirisme , l'hygiène et la chirurgie , allèrent se réfugier au sein des sectes jalouses , qui se déprécièrent au lieu de se porter un mutuel secours.

Ce désordre plus ou moins grand , depuis le siècle de Périclès jusqu'aux empereurs romains , fut arrêté par le génie de Galien qui , imbu des connaissances acquises en Grèce et par l'école d'Alexandrie , eut cependant la prudence de ne pas mettre trop de confiance dans ces notions , et ramena au contraire l'art de guérir au grand principe d'unité établi par Hippocrate.

L'ordre se rétablit donc ; mais , comme le fait observer Vésale dans la préface adressée à Charles-Quint , après l'invasion des barbares , les vrais principes de la médecine , ainsi que ceux de

toutes les autres sciences, se pervertirent de nouveau, et les trois éléments constitutifs de cet art venant à se disjoindre et à s'isoler encore, on vit s'établir en Europe, pendant le moyen âge et une partie de l'époque de la renaissance, cette foule de charlatans connus sous les noms de physiciens, de droguistes et de barbiers-chirurgiens.

Si, avec juste raison, on sait gré à Vésale d'avoir guéri les savants du *xvi^e* siècle du culte extravagant qu'ils rendaient à Galien, le restaurateur de la science anatomique ne s'est pas rendu moins illustre en lisant, en méditant les livres du médecin de Pergame, avec assez de soin et de pénétration pour y avoir reconnu que l'esprit supérieur de Galien, comme celui d'Hippocrate, avait toujours cherché à maintenir l'unité dans la doctrine de la médecine, par la fusion des trois éléments qui composent cet art.

Ce grand principe frappa Vésale; aussi employa-t-il toutes les ressources de ses talents pour la rétablir en Europe, et si, comme anatomiste, on l'élève au premier rang, par cela seul qu'il a établi la méthode rigoureusement expérimentale dans la science, il ne s'est pas rendu moins recommandable aux yeux de la postérité, en cherchant à relever et à perfectionner la connaissance de la structure du corps humain, de manière à donner des bases plus fixes à l'art de la médecine. J'ajouterai même, quoique ses travaux dans cette partie de l'art aient été moins importants, que l'emploi et la préparation des médicaments ont été pour lui l'objet d'études fort sérieuses.

Il demeure donc clairement démontré que, vers le milieu du *xvi^e* siècle, Vésale, combattant les mauvaises habitudes et les fausses doctrines adoptées alors par les hommes qui se mêlaient de guérir et d'enseigner la médecine ou la chirurgie, força le monde savant à se soumettre à l'expérience de la nature, et fit revivre l'idée de l'unité dans les trois éléments de la médecine, idée dont on s'était écarté en Europe depuis Galien.

Maintenant, il me reste à dire quelle fut précisément la portée des découvertes que Vésale fit en anatomie.

Dans l'ostéologie, outre la description plus précise et infiniment plus complète de toute cette portion du corps de l'homme dont on peut assez facilement saisir la forme et les rapports de position, Vésale contribua à la découverte des différents os plus

déliçats qui entrent dans la composition du système auditif, des fosses nasales, de la mâchoire, du sternum et du sacrum.

En myologie, la vérité la plus importante qu'il ait établie résulte de sa réfutation victorieuse de l'opinion de Galien sur la fibre musculaire. Le médecin antique faisait entrer les nerfs dans la composition des muscles; Vésale démontra qu'ils ont une organisation qui leur est propre, puisque l'on détruit leur action en coupant les fibres transversalement, tandis qu'une section longitudinale ne fait pas cesser leurs fonctions. Puis, parmi les erreurs consacrées par Galien, il réfuta celle qui attribue à l'homme le pannicule charnu (muscle peaucier), organe dont l'homme présente en effet quelques rudiments vers la région du col et du menton, mais qui est uniquement propre aux animaux, sur tout le corps desquels il s'étend.

Ses découvertes en angéiologie, il faut l'avouer, furent à peu près nulles. Depuis Galien, les veines étaient considérées comme les premiers de tous les vaisseaux; elles passaient pour être les réservoirs du véritable sang, et à elles seules était attribuée la nutrition des différentes parties du corps. Vésale adopta cette opinion, et, selon lui, les artères ne sont que des canaux destinés à conduire les esprits vitaux du cœur dans toutes les parties du corps; il n'en traite qu'après les veines, et entre, à leur sujet, dans beaucoup moins de détails.

Vésale est même resté étranger à la découverte de la *petite circulation du sang* (1) qui ne commença à être connue que vers 1555, par le concours des recherches anatomiques de Servet, Eustache, Cannani, Colombus, Cesalpin, Sylvius et Fallope.

(1) Voici comment le savant docteur Bourger, auteur de l'*Anatomie de l'Homme*, s'exprime au sujet de la *grande* et de la *petite circulation du sang*: « L'ensemble des canaux circulatoires, artères, veines et vaisseaux lymphatiques se décompose en deux systèmes particuliers: l'un qui appartient à toutes les parties du corps, et que l'on appelle *circulation générale*, ou *grande circulation*; l'autre borné à l'étendue des poumons que le sang traverse pour son oxygénation, et que l'on nomme *circulation pulmonaire*, ou *petite circulation*. (Tom. IV, pag. 1.) » — La découverte de cette dernière a conduit à l'autre.

Il fut plus heureux dans l'étude de la splanchnologie. Le premier, il donna une description exacte de l'épiploon et du pyllore ; il rectifia des erreurs graves , avancées par Galien, sur le cœcum , fit bien connaître , pour la première fois , le médiastin et la plèvre, et donna des renseignements précis sur la glande lacrymale.

Quant à la névrologie , cette partie des connaissances anatomiques si avancée aujourd'hui , comparativement à ce qu'elle était du temps de Vésale, mais si bornée, si vague encore, quand on juge de tout ce que l'on pourrait savoir par ce qu'évidemment on ignore , cette partie de la science anatomique est obscure et confuse dans le livre de Vésale. Ce qu'il en a dit de plus clair et de plus positif se rattache au nerf optique. Au surplus , comme la plupart des anatomistes de son siècle , Vésale , suivant les opinions de Galien, et ayant abandonné les doctrines péripatétiques , faisait dériver les nerfs du cerveau , au lieu de leur donner le cœur pour origine , comme l'avait enseigné Aristote : c'était le seul progrès réel que l'on eût fait depuis Galien.

Certes, il y a loin encore de là à la découverte de la circulation du sang , par Harvey en 1619 , et , dans leur ensemble, les connaissances anatomiques de Vésale , considérées isolément et en elles-mêmes , ne paraissent pas répondre à la haute réputation que ce savant s'est acquise. On peut même dire que son élève Fallope est réellement l'anatomiste le plus intelligent et le plus pénétrant de ce siècle , mais , il faut le répéter, la gloire de Vésale est établie sur les mêmes bases que celle de Descartes. Tous deux ont secoué le joug de la routine pour ne s'en fier qu'à l'expérience, il faut même ajouter, à la louange du médecin-chirurgien , qu'il a toujours été plus fidèle à la méthode expérimentale qu'il avait donnée , que le philosophe. Car , si Vésale n'a pas fait beaucoup avancer la science , on ne peut lui reprocher de s'être jamais laissé aller aux fantaisies de son imagination ; il a bien rempli sa tâche, il a donné pour guide à ses successeurs la nature et l'expérience , et il n'a jamais présenté comme vrai que ce qu'il avait vu.

Parmi les qualités secondaires qui le distinguent , on ne doit pas passer sous silence l'heureux emploi qu'il a fait du talent des artistes , ses contemporains , pour doubler en quelque sorte la conviction de ceux qu'il enseignait , en faisant concourir la

perception des yeux avec les efforts de l'intelligence. Ce concert des arts graphiques avec la science est d'ailleurs une idée particulière à la race italienne, pendant le xvi^e siècle; aussi les planches qui accompagnent le grand ouvrage de Vésale sur la structure du corps humain, font-elles de l'ensemble de ce beau livre un monument qui témoigne du zèle ardent avec lequel les savants et les artistes concouraient alors à la recherche de la vérité.

J'ai cherché dans les œuvres de Vésale tous les passages où j'espérais trouver quelques renseignements sur ceux des artistes qui, en travaillant sous sa direction, se sont montrés si habiles à le servir. Mais le savant, qui, dans plus d'un endroit de ses livres, parle avec tant de sollicitude des gravures qu'il fit exécuter à Venise, n'a laissé aucune indication positive sur ceux à qui il en avait confié l'exécution. Quelques biographes ont avancé qu'il employa un peintre de l'école vénitienne, nommé Giovanni Stefano, sur lequel je n'ai pu trouver aucun renseignement, ni dans Lanzi ni dans Vasari. Mais un passage de ce dernier écrivain, tiré de la vie du Titien, donne le détail suivant, qui est curieux. « Parmi les élèves du Titien, dit Vasari, était un jeune Flamand, Jean de Calcar (Hans van Kalcker), auteur d'un nombre considérable de figures en grand et en petit, comme on peut le voir à Naples, où cet artiste vécut longtemps et où il est mort. C'est lui qui, à son éternelle gloire, a exécuté les dessins d'anatomie que fit graver, pour les joindre à son grand ouvrage, le très-excellent André Vésale. »

L'application de l'art du dessin à la science de l'anatomie peut donc être mise au nombre des moyens très-importants, quoique accessoires, que Vésale employa au perfectionnement de la science et de l'étude de l'anatomie; et si l'on considère que les premières planches d'essai qu'il publia à Venise, en 1559, représentaient les parties du corps humain affectées de maladies ou déformées par des blessures, on sera encore en droit d'attribuer à Vésale le mérite d'avoir été l'un des premiers qui s'occupèrent méthodiquement de l'anatomie pathologique.

André Vésale a donc ramené l'étude et l'enseignement de la science de l'anatomie à l'inspection et à l'observation immédiate de la nature; il a appliqué ses plus puissants efforts au rétablissement de l'unité dans l'art de guérir en faisant concou-

rir simultanément au même but la théorie médicale, l'hygiène et la chirurgie ; il a consacré et rendu accessibles à tous ces deux grandes idées par la publication de son livre ; et ce livre , aujourd'hui même encore , peut être consulté non sans fruit. Enfin Vésale a fait exécuter les plus belles planches d'anatomie que l'on eût vues jusqu'à lui , et qui , sauf quelques erreurs de détail faciles à reconnaître , sont restées les modèles les plus parfaits en ce genre pour ceux qui tentent des entreprises analogues. Tels sont les titres qu'André Vésale s'est acquis à la reconnaissance du monde savant.

En réfléchissant à cette impulsion si forte et si franche donnée aux études anatomiques par Vésale , quand on repasse dans son esprit toutes les savantes et ingénieuses recherches si heureusement dirigées par les Césalpin , les Servet , les Fallope et les Borelli , lorsqu'enfin on arrive à cette admirable découverte de la circulation du sang par Harvey , qui d'abord sembla fixer les incertitudes de la physiologie et de la médecine , mais dont la connaissance , fertile sans doute en plus d'un heureux résultat thérapeutique , ouvrit tout à coup un champ d'une étendue tellement grande à la science que l'on jugea , non sans raison , que tout , en physiologie comme en médecine , devait à l'avenir être observé , comparé et classé d'après un ordre nouveau , on est tenté de se demander si , en raison de ces découvertes successives remettant sans cesse en question ce que l'on avait cru démontré , la médecine cessera jamais d'être un art , et si ce n'est pas lutter vainement contre la nature des choses que de prétendre la réduire à l'état de science ?

On sait , et l'expérience prouve que , depuis la découverte de la circulation du sang ou de l'hydrodynamique en physiologie , les maladies qui affectent les vaisseaux sont bien connues et par conséquent peuvent être guéries. Sous ce rapport , et lorsque l'on voit que ces affections partielles se guérissent aujourd'hui sur les plus gros vaisseaux du tronc , le cœur et à peine l'aorte exceptés , on doit attribuer à la découverte d'Harvey cet envahissement de la chirurgie sur la médecine , ou bien plutôt signaler comme un des progrès dont elle a été cause le retour à l'unité antique de l'art de guérir.

En effet , si , comme on vient de le dire , cette découverte a affermi et régularisé le traitement chirurgical des maladies des

vaisseaux, elle a donné aussi un peu plus de certitude aux cures proprement médicales, aux cures tentées dans l'intention de guérir les affections d'un de ces organes indispensables, uniques, que l'on ne saurait retrancher, dont il est impossible de rien distraire, dont on ne peut ni on ne doit essayer de suspendre la fonction, et dont le mal ne peut être arrêté que par l'art du médecin, qui consiste alors à diminuer ou à augmenter artificiellement l'énergie de tel ou tel organe pour tâcher de rétablir l'équilibre détruit.

Cette découverte, on le voit, a été plus favorable à la chirurgie qu'à la médecine; mais depuis ce grand événement jusqu'à nos jours, c'est-à-dire dans l'espace de cent vingt ans, les rapports de l'anatomie avec les autres sciences se sont multipliés à l'infini. L'extension progressive des connaissances en physique, et surtout en chimie, par exemple, en étendant d'une manière exorbitante le champ déjà si vaste de l'observation, a tellement compliqué ses aspects et ses résultats combinés, que le temps nécessaire pour constater et coordonner les innombrables faits nouveaux qui se succèdent n'en laisse souvent plus assez pour les ramener à leur véritable principe. Nous sommes à cet égard comme les voyageurs entraînés sur un chemin de fer, dont l'attention glisse avec une telle rapidité sur une si grande multitude d'objets, qu'aucun d'entre eux ne laisse une impression fixe et durable dans la mémoire de ceux qui les ont vus. Telle et non moins rapide est la succession des faits que produit journellement l'étude des sciences naturelles et d'observation; en sorte que, bien que l'on connaisse infiniment mieux beaucoup plus de choses qu'au temps d'Hippocrate, de Galien, de Vésale et même d'Harvey, cependant la somme totale des nombreuses connaissances acquises par les modernes, comparée à celle assez minime que fournissent les anciens, est loin de donner un résultat scientifique, et surtout philosophique, proportionné à ce que l'on sait aujourd'hui.

C'est précisément lorsque l'on fait un véritable cas de la science, qu'il faut se garder de prendre le change sur le point où elle est arrivée. En anatomie, en physiologie et par conséquent en médecine, il y a des questions capitales sur lesquelles ont est encore aujourd'hui dans l'état d'indécision où se trouvaient les Vésale, les Galien, les Hippocrate. On peut le dire sans

crainte d'être démenti : depuis Galien, qui faisait naître et dépendre tout le système nerveux du cerveau, quelle découverte importante et applicable à la médecine a-t-on faite dans la névrologie? Aucune. Il en est à peu près de même de la splanchnologie, et il est certain que le plus habile anatomiste, quoiqu'il pût très-fidèlement décrire la position et la forme des viscères, serait fort embarrassé de déterminer d'une manière précise quelles sont les fonctions et la destination dans l'économie du corps humain de quelques-uns d'entre eux (1).

Par le secours de la science et du hasard, l'étude de l'angéiologie fut plus heureusement servie; et, il faut en convenir, le double cours que prend le sang dans les artères et les veines est la découverte la plus satisfaisante et la plus complète qui ait été faite en anatomie depuis que l'on s'occupe de cette partie fondamentale de l'art de la médecine.

Toutefois, la découverte de ce grand secret eut, comme tous les événements de cette nature, l'inconvénient de faire concevoir aux savants des espérances qui ne purent être réalisées. On crut cette fois que la médecine allait décidément acquérir la certitude d'une science, et il faut lire avec attention toutes les expériences faites sur la transfusion du sang, pour se former une idée des résultats miraculeux que certains savants se flattaient d'opérer.

Ce fut vers ce temps, lorsque l'on eut combiné la découverte de la circulation du sang avec celle des fonctions de certains viscères, que la physiologie vers laquelle les efforts des médecins et des philosophes avaient été dirigés depuis Hypocrate et Aristote, commença à prendre la forme d'une science. Dans les divers traités composés sur ce sujet, depuis cent ans, les faits les plus curieux accumulés d'année en année y ont été rangés d'après diverses méthodes par des esprits scientifiques plus ou moins ingénieux, sans que les résultats en soient demeurés plus clairs et plus décisifs, et ces ouvrages servirent plutôt à faire briller le talent des auteurs que la vérité.

(1) On peut consulter à ce sujet ce qu'en dit notre savant physiologiste M. Magendie, dans ses *Leçons sur les fonctions et les maladies du système nerveux*, professées au Collège de France. Voyez vol. 1^{er}, pag. 12 et suiv.

A une époque plus rapprochée de nous, lorsque Desault, Chaussier et enfin Bichat, marchant sur les traces de Vésale, firent de nouveaux efforts pour ramener l'unité dans l'art de la médecine, en réhabilitant encore une fois l'étude de l'anatomie, les espérances se reportèrent plus vivement que jamais vers l'établissement d'un système physiologique appuyé sur des principes fixes et immuables. Alors et depuis, un grand nombre de traités de physiologie ont été successivement publiés; et ce qui prouve que les auteurs, tout savants qu'ils fussent, n'appartenaient pas à un temps où l'ensemble des connaissances fût assez complet pour qu'on pût les coordonner avec l'exactitude scientifique, c'est que le dernier traité de physiologie publié a toujours ruiné jusqu'ici les doctrines que renfermait le précédent.

La voie si minutieusement analytique où les sciences sont engagées aujourd'hui, conduit nécessairement à ce résultat, et de toutes les connaissances nouvellement perfectionnées en Europe, la chimie est peut-être celle qui contribue le plus puissamment à faire remettre en question toutes les prétendues découvertes physiologiques. C'est peu de connaître le mécanisme de la circulation du sang, on s'occupe maintenant à décomposer ce fluide pour en déterminer les éléments et la nature; on l'expose à l'action des gaz et d'une foule de substances qui peuvent l'altérer ou le régénérer par leur contact.

On conçoit qu'aujourd'hui, lorsque les divers et nombreux fluides qui circulent dans le corps humain ne sont pas même encore bien connus, que la névrologie est demeurée à l'état d'enfance, que la splanchnologie est si imparfaite, et qu'enfin il règne tant d'obscurité sur le rapport et les combinaisons qui existent entre toutes les parties du corps humain; on conçoit, dis-je, que nos plus savants physiologistes ne craignent pas de dire qu'il faut recommencer les études sur de nouveaux frais avant de penser à en faire un corps de science.

On ne peut se le dissimuler, les savants, quelque branche des connaissances humaines qu'ils cultivent dans notre temps, sont entraînés dans un dédale de recherches qui se multiplient sans cesse et sans fin les unes par les autres. N'aurait-on pas à craindre qu'il ne résultât parfois de ce mode d'études des élucubrations plus curieuses qu'utiles? Peut-être serait-il bon qu'à la manière de Vésale, de Galien et du vieil Hyppocrate, on fit

des efforts pour rendre à l'art de la médecine ce caractère simple et un qui résulte particulièrement de l'intuition synthétique, faculté si précieuse, je dirais presque divine, et que l'on regretterait de voir altérée par les abus de l'analyse.

On publie en ce moment une traduction nouvelle des ouvrages du médecin de Cos, et je m'en réjouis (1). Je sais même que la belle et savante introduction qui précède ce livre a été lue avec le plus vif intérêt par tous ceux qui ne restent pas étrangers à l'art de guérir. A mon sens, c'est un progrès; car si quelque esprit droit, fort, et par conséquent indépendant, ne craignait pas d'aller se retremper dans la source antique de la science, je ne doute pas qu'il n'en sortît plus lucide et plus vigoureux encore. Je finirai donc ce morceau comme je l'ai commencé, en recommandant l'étude de l'antiquité. Quoi qu'on en puisse penser dans ce siècle, qui ne perdrait rien de son éclat et de sa grandeur en gagnant quelque chose en modestie, j'oserai dire que l'habitude de ne se repaître que des idées exclusivement accréditées par ses contemporains, blase et use l'esprit, énerve et engourdit les âmes; que les génies naturellement doués d'élévation et d'énergie dégénèrent dans cette espèce de prison, où la température, se viciant faute d'être renouvelée, transforme leur puissance en une activité fébrile et nerveuse; je dirai que cette communauté d'idées souvent éphémères, fruit d'une espèce de conversation scientifique à laquelle toute l'Europe prend part à la fois, met de la diffusion dans les esprits, délaye la pensée, et qu'enfin, au milieu de ce commérage intellectuel qui ne permet plus à personne de reconnaître ses pensées, chacun reste, à l'égard des idées livrées à la circulation, dans cet état d'indifférence et d'insensibilité qu'auraient sans doute éprouvé pour leurs enfants les habitants de la république rêvée par Platon.

Je ne le dissimulerai donc pas : dans l'intérêt même des

(1) M. E. Littré a déjà fait paraître le premier volume de la traduction des œuvres complètes d'Hippocrate avec le texte en regard. L'introduction, qui remplit presque entièrement ce premier volume, est un travail doublement scientifique sous les rapports philologique et médical. On ne saurait trop vivement recommander la lecture et l'étude de cet excellent ouvrage à ceux qui cultivent la médecine.

sciences , je redoute la diffusion indéfinie des études et surtout des études sans but , parce qu'elles font naître promptement la satiété et le dégoût.

Pour éviter ce mal , pour retremper l'âme et l'esprit , l'expérience indique deux moyens : l'étude de l'antiquité , et des voyages entrepris dans des contrées que la civilisation n'a pas encore nivelées sous son laminoir banal. Dans l'une comme dans l'autre de ces entreprises, les impressions que l'on reçoit sont vives, nettes , et laissent des traces profondes ; maître de régler sa lecture ou ses courses , l'homme peut faire un choix entre les objets et les idées qui s'offrent à lui ; loin de toute société préoccupée et bruyante , vous laissez prendre à vos réflexions le cours qui leur est naturel , vous reconnaissez les idées qui vous sont propres , et pouvez en apprécier au juste la valeur , en les comparant avec celles d'hommes plus simples ou plus forts que vous. Enfin , en étudiant l'antiquité ou en parcourant des pays jeunes encore , on apprend à se connaître , à savoir précisément ce que l'on vaut , et si réellement on a une vocation assez forte pour que l'on doive se décider à la suivre.

Ces conseils présentés sous la forme d'une proposition générale , je ne craindrai pas de les adresser plus particulièrement aux jeunes gens qui se destinent à l'art de la médecine. Qu'ils essayent donc de consacrer leurs instants de loisirs à la méditation des écrits des anciens. Dans ces vieux livres composés chez les Grecs , chez les Romains , par les Arabes et leurs premiers successeurs modernes , ils trouveront une foule d'embryons d'idées fortes qui n'attendent elles-mêmes qu'une fécondation vigoureuse pour se développer.

On a répété souvent , et rien n'est plus vrai , *« que , chez les peuples , l'art de guérir doit être considéré comme une branche de la philosophie qui s'est développée chez eux. »* Aussi , comme chaque système philosophique contient en soi un certain nombre de vérités et d'erreurs diversement réparties , de même chaque théorie médicale renferme-t-elle ces deux éléments dans des proportions inégales. C'est donc une étude de la plus haute importance que de connaître et de comparer ces systèmes dans l'intention de revenir au meilleur ou d'en établir un plus parfait encore.

C'est ce qu'Hippocrate fit en compulsant les écrits amassés

dans les asclépions ; c'est ce qu'Hérophile d'Alexandrie renouvela d'après les ouvrages d'Hippocrate ; c'est ce que Galien entreprit avec une ardeur nouvelle en profitant de l'expérience de tous ses prédécesseurs ; c'est ce que les Arabes s'efforcèrent d'imiter jusqu'au XIII^e siècle de notre ère ; c'est enfin la voie qu'a si heureusement retrouvée le grand anatomiste André Vésale dont j'ai essayé de faire connaître le génie et les travaux.

E.-J. DELÉCLUZE.

FAUSTINE MORO.

Assise sur un roc , au pied de hautes montagnes toujours couvertes de la verdure des myrtes et des oliviers, Bastia, quoique laide et incommode à l'intérieur , est néanmoins une ville pittoresque. C'est *l'endroit* le plus commerçant de l'île de Corse, et ce n'est pas beaucoup dire. A la vue des six tartanes , des vingt ou trente barques de pêcheurs et du bateau à vapeur à l'ancre dans son mauvais port , ses habitants répètent avec orgueil que leur ville est la Marseille de la Corse ; elle en est la Marseille à peu près comme Dijon est le Paris de la Bourgogne. C'est cependant avec Ajaccio la seule ville de l'île où l'on fasse quelquefois fortune. On compte ceux qui ont eu la chance bonne. Ils font à peu près autant d'envieux qu'il y a d'habitants dans la ville ; ils n'en sont pas moins les heureux et les considérés du pays ; mais leur manière de jouir de la fortune est vraiment singulière : elle ne consiste guère qu'à acheter des *maquis*, des îlots rocaillieux ou d'immenses terrains incultes et qu'ils laissent en friche, ou bien à entasser de gros sacs d'argent dans un coffre-fort bien fermé. De luxe, de *comfort*, nulle entente et nulle apparence. Comment faire du luxe dans un pays où il n'y a qu'un seul chemin praticable pour les voitures, et où les mulets ont peine à gravir la grande rue ? Quant au *comfort* , on a eu des commencements pénibles, on a longtemps vécu à la dure, et, quelle que soit la fortune acquise, on finit comme on a commencé. Sans doute qu'à Bastia comme ailleurs il y a des exceptions à la règle ; mais à Bastia les excep-

tions sont plus rares qu'ailleurs ; elles feraient scandale dans la ville, où il est déjà fort scandaleux d'avoir beaucoup d'argent ; écoutez plutôt ce qu'on vous dira des Gregori et autres qui ont eu le talent de devenir millionnaires dans un pays où une telle fortune est si rare.

Lorenzo d'Alagno de Bastia était l'un de ces hommes privilégiés. Dernier descendant d'une famille noble de Bonifacio, il n'avait pas craint de déroger et de s'adonner de bonne heure au commerce. Il jouissait déjà d'un assez beau revenu lorsque vers la fin du printemps de 1810, en surveillant le débarquement d'une tartane qui lui avait été expédiée de Marseille, il aperçut à la fenêtre d'un ferblantier, dont la petite maison donnait sur le port, une jeune fille d'une admirable beauté. Lorenzo, tout en inscrivant sur son calepin le nombre des *colis* débarqués, s'informa du nom de cette charmante créature. — C'est la fille du vieux Thomaso Moro, la belle Faustine, qui rend fous tous nos jeunes gens, dit un *faquin* en retournant avec son crochet de fer une énorme balle d'étoffes et en s'inclinant pour la charger sur ses larges épaules. Il y a deux mois à peine qu'elle est arrivée de Saint-Florent, et déjà elle a fait tourner la tête à je ne sais combien de nos compagnons, ajouta le bonhomme en se redressant péniblement et en cherchant lentement son centre de gravité. Mais elle est fière ! fière ! Bien malin sera celui qui apprivoisera ce joli merle ; — et le faquin, qui avait achevé de charger sa balle, descendit de la tartane sur le quai sans prononcer un mot de plus.

Lorenzo, dont les yeux restaient fixés sur la fenêtre, où de temps à autre apparaissait la jeune fille, eût voulu cependant en savoir plus long. La tartane était presque déchargée, il ferma son calepin, et, se dirigeant vers la boutique du ferblantier, frappa à la porte d'un air décidé. Le maître de la boutique était sorti, sa fille descendit et ouvrit. Elle rougit en reconnaissant l'homme qui tout à l'heure l'avait examinée avec une attention qui ne lui avait pas échappé. Lorenzo, enchanté de se trouver seul avec elle, lui adressa la parole, et fit durer la conversation aussi longtemps qu'il put le faire sans effaroucher sa susceptibilité. En se retirant, il laissa une liste détaillée d'objets qu'il pria Faustine de lui faire tenir prêts pour le lendemain à la même heure.

Le lendemain, Lorenzo était de retour à la maison du ferblantier, et cette fois il se hasarda à adresser à Faustine des propos de galanterie détournée que celle-ci ne parut pas comprendre. Sa froideur et son indifférence irritèrent l'amour-propre de Lorenzo; entreprenant comme le sont tous les Corses, et ardent comme un homme du Midi, il fit le serment de triompher de la rebelle, n'importe à quel prix, et dès lors il ne négligea rien pour arriver à ses fins. Prières, séductions, promesses, il essaya tout, mais vainement. Déjà bien des jours s'étaient écoulés, et Faustine restait insensible. Lorenzo s'était blessé en jouant; la résistance avait enflammé ses désirs; un caprice était devenu une passion sérieuse. Affaires, travaux, spéculations, il négligeait tout pour ne songer qu'à son amour. Être heureux ou mourir, telle était sa seule pensée; la passion marche vite, et l'on sait qu'en Corse elle marche plus vite qu'ailleurs.

Lorenzo avait cependant ce bon sens vulgaire et un peu prosaïque qu'on acquiert à l'ombre des comptoirs. Il vit aussitôt qu'il n'avait pas affaire à une de ces jeunes filles légères qu'on séduit avec une promesse, ou qu'on achète avec un présent; il comprit qu'il avait à lutter contre un caractère, et que, pour être heureux, il fallait avant tout se faire aimer. Il était jeune, il était beau, son amour était ardent, sa passion éloquente, il pouvait donc espérer. En effet, du moment que Faustine le vit à ses pieds, et qu'elle se crut sincèrement aimée, elle l'aima. Ce n'était point assez pour Lorenzo d'avoir triomphé du cœur de Faustine, il voulut triompher de ses scrupules. Mais cette fois il la trouva inébranlable, et cependant il n'y avait ni calculs vils, ni motifs indignes dans sa résistance; il y avait scrupules honnêtes et vertu; et comme Faustine avait un noble et grand caractère, retranchée dans ces scrupules, elle était invincible. Du reste, on n'eût pas trouvé d'arrière-pensée chez elle, et sa sagesse était désintéressée; en effet, Lorenzo, poussé à bout, lui avait souvent proposé de l'épouser, et toujours la généreuse fille avait refusé. Lorenzo, cependant, avait facilement mis le vieux Thomaso dans ses intérêts, mais cet appui du père était sans effet. — Non, répondait Faustine à ses exhortations, non! ce mariage ne peut se faire. Lorenzo est riche, sa famille est noble, il ne peut épouser la fille d'un ouvrier. —

Lorenzo se désolait et cherchait vainement le moyen de vaincre cette résistance ; un jour il crut l'avoir trouvé. — Vous m'aimez, dit-il à Faustine. La jeune fille ne répondit pas, mais son silence disait oui. — Vous refusez d'être ma femme publiquement, eh bien ! laissez-moi vous épouser secrètement ; aussitôt mariée, je vous conduirais à la *marine* de Brando, où j'ai un casin dans la montagne ; dans quelques années j'annoncerai mon mariage ; je vous ramènerai du continent, et personne ne pourra reconnaître en vous la fille du ferblantier de Bastia. Vous ne me nuirez donc pas, comme vous craignez de le faire, vous n'aurez aucune fausse honte à surmonter, et nous serons heureux en dépit du monde, comme nous méritons de l'être.

Faustine hocha tristement la tête en écoutant la proposition de Lorenzo ; elle lui demanda jusqu'au lendemain pour se décider et répondre. Le lendemain, quand Lorenzo, tremblant, vint lui demander ce qu'elle avait résolu, elle lui tendit la main et lui dit avec un ineffable sourire : — Quand tu voudras, je serai ta femme ; mais n'oublie pas que désormais je ne vivrai que pour toi. Pour les autres sois Lorenzo, et pour moi sois toujours un amant.

Lorenzo eût été heureux, s'il eût été digne de son bonheur. Il montra un si ardent empressement à profiter du consentement de Faustine, qu'on eût pu l'en croire vivement touché ; mais, chez lui, cet empressement c'était du calcul, nous le verrons plus tard. Le mariage de Lorenzo et de Faustine fut célébré de nuit, par un seul prêtre, dans la chapelle d'un couvent du cap Corse, et le lendemain Lorenzo conduisit sa nouvelle épouse dans sa maison de campagne de Brando où tout était disposé pour la recevoir.

Les premières années de leur union s'écoulèrent sans nuages. Lorenzo, il est vrai, était obligé de se séparer bien souvent de Faustine ; ses affaires l'appelaient un jour à Bastia, un autre à Ajaccio, quelquefois même à Livourne et à Marseille. Mais il revenait toujours plus amoureux que jamais, et Faustine eût pu croire que pour lui le plus grand bonheur était d'oublier le monde et la fortune dans ses bras. Pendant près de cinq années, cette félicité fut complète et sans mélange.

Cependant, un bonheur constant semblait s'attacher aux opérations de Lorenzo ; tout ce qu'il entreprenait lui réussissait. Sa

fortune s'était rapidement accrue, et peu d'années après son prétendu mariage avec Faustine, c'était l'un des plus riches négociants corses, celui dont le crédit était le plus solidement et le plus universellement établi. Livourne était le centre de ses opérations qui s'étendaient dans toute l'Italie et même en France et en Orient. Dans cette ville toute commerçante, il jouissait de cette considération colossale qu'y donne une grande fortune rapidement acquise, et, comme on le croyait garçon et qu'il était encore jeune, les dix maisons les plus considérables, dont les chefs avaient des filles à marier, lui avaient fait faire, indirectement, des propositions d'alliance que Lorenzo avait toujours repoussées. On ne savait à quel motif attribuer son éloignement pour une si *bonne affaire* qu'un mariage qui, tout en lui mettant une jolie femme entre les bras, ne pouvait manquer de doubler ses capitaux et son crédit. — Voilà bien un de ces Corses, disaient les sages Livournais, leur ambition est insatiable. Vous verrez, il attendra qu'il ait cinquante ans et 20 millions de fortune pour se marier, et alors il demandera sans doute la main de la fille du grand-duc.

Vers la fin de la cinquième année de son mariage avec Faustine, il s'opéra une révolution dans le caractère et les habitudes de Lorenzo. Ses absences de la villa Brando étaient plus fréquentes et plus prolongées; il était moins attentif et moins empressé, et, même dans les bras de sa Faustine, il avait de ces moments de distraction ou plutôt de rêverie qui ne peuvent échapper à la clairvoyance et à la pénétration d'une amante. Faisant effort sur elle-même et obéissant au prudent instinct de l'amour, Faustine feignait de ne point s'apercevoir de ce changement. Une remarque, en effet, eût amené une explication, une explication des reproches, et Faustine était trop fière pour se croire dédaignée ou seulement moins aimée. Elle eût surtout regardé comme indigne d'elle de montrer qu'elle le pensait, quand même elle en eût acquis la certitude.

Ce qui causait la préoccupation de Lorenzo, c'étaient les funestes conseils de ses amis, c'était aussi cette fatale ambition que l'on ne lui reprochait point à tort; c'était enfin une inconstance naturelle que jusqu'alors il n'avait pas eu à combattre, n'ayant pas encore été mis à l'épreuve, et qui, maintenant, allait le perdre.

L'ambition, en effet, n'eût pas suffi pour l'égarer, et Lorenzo, connaissant les vanités de la fortune, eût aisément résisté à ses tentations; mais il était plus faible contre des séductions d'un autre genre; son cœur, trop inflammable, laissait trop de prise à la volupté.

Livourne, ce grand marché de la Toscane. ce bazar anglais et oriental à la fois, la moins italienne des villes de l'Italie, est renommée avant tout pour la beauté de ses femmes. Là les races sont aussi variées que les costumes, mais l'Arménienne ou la Grecque partagent seules avec l'Anglaise la palme de la beauté.

La plage aride de *l'Ardenza* est la promenade à la mode de Livourne. C'est là que chaque soir le négociant sortant de ses comptoirs vient, au coucher du soleil, se reposer des affaires en respirant l'air frais de la mer; c'est là que, par une belle soirée, toute la société livournaise se réunit de préférence. Rien de plus animé que le coup d'œil que présente cette promenade, où sont confondus les costumes de tant de nations. C'est là surtout que, par ce demi-jour chaud d'une soirée italienne, les femmes sont dangereuses, soit qu'agaçantes syrènes, elles usent de charmes perfides pour enlacer leur proie; soit qu'ignorant le pouvoir de ces charmes, elles se montrent d'autant plus redoutables qu'elles ne cherchent pas à l'être.

Lorenzo, que ses affaires retenaient à Livourne depuis plus d'une semaine, se promenait un soir à l'Ardenza, dans la compagnie d'un Français de ses amis, quand tout à coup il se trouva face à face avec une jeune femme d'une si merveilleuse beauté qu'il resta immobile et comme ébloui de sa rencontre. Cette jeune femme n'était pas seule; elle donnait le bras à un homme âgé, qui sans doute était son père. L'ami de Lorenzo avait salué le vieillard et sa compagne, et machinalement Lorenzo l'avait imité. Quand il fut revenu de son extase: Quelle est cette personne si belle? lui demanda-t-il avec intérêt.

— Comment! tu ne la connais pas encore? lui répondit le Français; c'est la plus jolie fille de tout Livourne, la belle des belles, Théodora, la fille du vieux crésus grec Papadolo; tu as vu comme elle était belle; eh bien! elle est plus riche encore qu'elle n'est belle. On assure que Papadolo doit lui laisser des millions en dot; déjà deux ou trois princes italiens se sont mis sur les rangs, mais Papadolo ne veut en aucune façon faire de

sa fille une princesse; son projet est de la marier à quelque négociant riche qui plaira à la jeune fille. Il a l'esprit de caste, et ce qu'il a décidé, il le fera.

Lorenzo écoutait, ne répondait pas, et paraissait rêver profondément. Son ami interrompit sa rêverie en lui serrant le bras. — Tiens, regarde-la encore, lui dit-il, la voici qui revient de notre côté. — Cet ami ressemblait terriblement au tentateur. Lorenzo revit, en effet, la jeune Grecque qui lui parut plus belle que jamais; un regard tombé négligemment de ses grands yeux noirs l'avait touché au cœur, et avait fait tressaillir tout son être. Pendant le reste de la promenade il ne laissa plus échapper que des paroles brèves et sans suite. Il adressait à son ami des questions indirectes au sujet de Papadolo, et il n'attendait pas sa réponse; sa démarche était brusque, ses gestes convulsifs, il avait quelque peu l'air d'un fou, et, en effet, atteint comme il l'était de cette subite maladie d'amour qu'on a si bien nommée un *coup de foudre*, il se trouvait tout à coup placé sur les limites de la folie. En revenant de l'*Ardenza* il fit promettre à son ami de le présenter le lendemain chez Papadolo.

Huit jours après sa présentation à Théodora, Lorenzo, si sauvage d'ordinaire, avait prononcé le mot mariage, et exposait froidement sa situation de fortune au vieux Papadolo qui prenait des notes et l'ajournait à quinze jours. Ce délai épuisé, les informations essentielles étaient prises, et Lorenzo agréé, si toutefois il plaisait à Théodora. Lorenzo était jeune encore, sa figure était belle, et il savait le chemin du cœur des femmes; il plut donc, et bientôt le jour du mariage fut fixé. Ce mariage eut lieu dans l'église de la Madone, près d'une villa du Mont-Nero que Papadolo habitait pendant l'été. Une dame corse, qui se trouvait à Livourne et qui connaissait Lorenzo, annonça que cette union ne serait pas heureuse; elle avait remarqué que tous ceux qui avaient complimenté Lorenzo sur la parfaite beauté de sa femme avaient négligé de dire, à la suite de leurs compliments : *Que Dieu la bénisse!* Or tout oubli de cette espèce est un présage infailible de malheur. Dire d'un enfant qu'il est beau sans dire *que Dieu le bénisse*, c'est lui jeter un sort; c'est du moins ce que vous disent les habitants de la Corse, dont les onze douzièmes croient encore au mauvais œil.

Le ciel est juste, et cependant les grands coupables ont quel-

quelques fois de bien heureux moments. Les affaires de Lorenzo le conduisaient souvent de Livourne en Corse; peu de personnes dans l'île étaient instruites de son mariage; la chose fut donc tenue secrète pendant plus d'une année. Lorenzo espérait que la nouvelle n'en viendrait jamais à Brando où Faustine vivait toujours solitaire. — Mais si par hasard la pauvre femme venait à être instruite, se disait-il, nous laisserions passer un premier débordement de colère, et puis nous trouverions bien moyen de la dédommager, et de lui imposer silence en prodiguant l'or, et en lui assurant une *position*. — Tranquillisé par ces misérables accommodements de conscience, l'infidèle passait sans remords des bras de l'une dans les bras de l'autre de ses femmes. Faustine était trop fière et trop sûre d'elle-même, et Théodora trop innocente pour que l'une ou l'autre soupçonnassent tant de noirceur. Ajoutons encore que depuis son mariage, Lorenzo avait retrouvé son ancienne sérénité qu'il avait un moment perdue, et que rien ne pouvait faire soupçonner à Faustine que son amant l'eût trahie.

On a tort de dire que tout se découvre; si tout se découvrait, que de drames se dérouleraient autour de nous dont nous ne soupçonnons pas même que les premières scènes se soient jamais jouées! Que d'enfers dans lesquels plongerait tout à coup notre œil effrayé! Le silence et les ténèbres cachent, en effet, plus de crimes que la justice n'en châtie. Sur trois coupables, deux sont ensevelis avec leur crime et dorment dans le même oubli. Lorenzo comptait sur ce silence et cet oubli; il se croyait certain de l'impunité: nous allons voir combien il se trompait dans ses calculs.

Lorenzo avait à son service un jeune Corse qu'il avait recueilli dans les montagnes de la Balagne. Il l'avait choisi sauvage et ignorant pour plus de sûreté. C'était le seul de ses domestiques qu'il emmenât quelquefois à Brando, chez Faustine, sa parente, comme il le lui disait; mais cet enfant, qui ne savait ni lire, ni écrire, qui parlait un patois inintelligible, et que son maître croyait profondément stupide, cachait sous de grossiers dehors et sous les formes de la brute l'intelligence et la perspicacité des montagnards. dont il avait l'astuce malicieuse et toutes les passions vindicatives. Dès ses premières visites à Brando, il avait soupçonné son maître: curieux et malin, il l'avait soi-

gneusement épié, et il avait bientôt su parfaitement ce qu'il devait croire de cette prétendue parenté de Lorenzo et de Faustine. Maître de ce secret, cet enfant grossier avait eu assez d'empire sur lui-même pour le garder, sentant bien qu'un jour son silence pourrait lui être chèrement payé, et ne sachant d'ailleurs à laquelle s'ouvrir des deux femmes de Lorenzo. Matteo, c'était le nom de cet enfant, avait tous les vices des jeunes montagnards. Il était paresseux, gourmand et menteur. Lorenzo était donc souvent obligé de le châtier pour ces défauts. Ces châtimens, d'ordinaire, étaient paternels; ils se bornaient à des paroles sévères ou à quelques retenues sur ses gages. Mais un jour, ayant égaré une lettre importante que son maître l'avait chargée de porter à l'un de ses correspondans de Bastia, Lorenzo, mécontent de sa négligence, qui pouvait avoir de fâcheux résultats, menaça l'enfant d'une correction d'un autre genre; Matteo raisonna; Lorenzo, outré, le saisissant par le bras, lui appliqua sur les reins une vingtaine de coups de la cravache qu'il tenait à la main. La correction était rude, l'enfant se débattit en fureur, et laissant entre les mains de Lorenzo une partie de ses vêtemens, il s'enfuit tout en pleurs, en criant de toutes ses forces qu'il se vengerait.

C'était le soir que cette scène s'était passée, et le lendemain Lorenzo devait s'embarquer pour Livourne. Il attendit vainement l'enfant qui ne reparut pas. — Il sera retourné dans ses montagnes, se dit-il; et une fois arrivé à Livourne, il n'y pensa plus.

— Je me vengerai! avait dit l'enfant en s'enfuyant: il était Corse, ses instincts et ses passions étaient encore dans toute leur farouche naïveté et leur sinistre énergie; cette menace ne devait donc pas être vaine. Lorenzo, Corse lui-même, aurait bien dû le savoir.

Mais voyons comment s'y prit l'enfant pour tenir parole à son maître et quels furent ses raisonnemens dans ce grand acte de la vengeance. — Mon maître a deux femmes, se dit-il, une à Brando et l'autre à Livourne. Or on ne peut avoir qu'une femme, il les trompe donc toutes les deux. Laquelle faut-il prévenir? Celle de Livourne, mais elle est trop jeune; elle ne m'écouterait pas, et puis comment faire pour passer la mer? Celle de Brando aime mieux mon maître; elle a des yeux plus noirs,

elle doit être plus colère, plus méchante, et puis elle est du pays. — Elle est du pays ! cela voulait beaucoup dire : Matteo ne laissa pas refroidir sa colère ; le soir même, il prit le chemin de Brando, en suivant la côte. Comme il faisait encore nuit quand il arriva près de la maison de campagne de Faustine, il se blottit dans une de ces tours en ruine que les Génois ont bâties sur chaque promontoire et près de chaque petite anse de l'île. Là, il attendit le jour, bercé par le bruit des vagues de la mer et rêvant délicieusement à sa vengeance. Quand le soleil fut haut sur l'horizon, il frappa à la porte de Faustine qui ouvrit elle-même, sa seule servante étant allée au hameau voisin.

Lorsque Faustine aperçut Matteo tout couvert de poussière, tout défait et seul, elle fut frappée de terreur et pâlit horriblement.

— Lorenzo est-il vivant?... Ce fut le seul cri qu'elle eut la force de pousser.

— Oh ! oui, madame, bien vivant.

— Pourquoi es-tu venu seul ici ?

— Il m'a battu, je me suis enfui.

— Tu t'es enfui ! Et où as-tu laissé ton maître ?

— A Bastia, et prêt à s'embarquer pour Livourne.

— Je le savais.

— Oh oui ! et vous saviez sans doute que madame attendait monsieur à Livourne ? ajouta sournoisement Matteo.

— Madame !... et de qui veux-tu parler ?

— De la femme de mon maître, de la signora Théodora.

— Ton maître a une femme ? à Livourne ?

— Madame plaisante sans doute quand elle me fait cette question ; elle sait aussi bien que moi que mon maître est marié à Livourne.

— Marié ! comment ! et depuis quand ? Avec qui ?

— Depuis un an, avec la fille d'un Grec bien riche, bien riche, Théodora Papadolo.

— Tu mens, misérable ! ton maître t'a battu et tu le calomnies.

— Mon maître m'a battu, mais je ne mens pas. Il est marié, tout Livourne le sait ; si madame ne me croit pas, qu'elle écrive au curé de l'église de la Madone du Mont-Nero, c'est lui qui a fait le mariage.

Faustine était convaincue, car il était impossible de ne pas démêler, dans les dénonciations de l'enfant, l'accent naïf de la vérité. Faustine le poussa devant elle dans le *casino*, le conduisit dans une chambre reculée et, pendant deux heures, elle le pressa de questions, lui faisant raconter tout ce qu'il savait de Théodora et de Lorenzo. Puis, quand elle fut convaincue par le nombre et la précision des détails, et qu'il ne lui resta plus un doute, elle congédia Matteo en lui recommandant bien de ne parler à personne de ce qu'il venait de lui raconter et en lui jetant quelques pièces d'argent.

Matteo ramassa l'argent avec une vive satisfaction; l'agitation de Faustine ne lui avait pas échappé, il savait qu'il serait vengé.

Quand huit jours après Lorenzo, de retour de Livourne, arriva à la villa Brando, il fut frappé de la pâleur de Faustine et de l'altération de ses traits. Ces huit jours avaient été, pour la malheureuse femme, huit siècles de douleur et de désespoir; Lorenzo, son seul ami, celui en qui elle s'était confiée comme en Dieu; l'homme à qui elle avait tout donné, sa jeunesse, sa vie, son bonheur, Lorenzo l'avait trahie, indignement trahie! il s'était vendu à une autre! Ces moments qu'il passait loin d'elle, il les passait dans les bras de cette rivale inconnue; tout était donc fini pour elle, elle n'avait plus qu'à mourir; mais elle aussi était Corse, *elle était du pays!* et, avant de mourir, elle voulait se venger. Elle avait donc fait, pendant tout le temps que Lorenzo était resté absent, des efforts inouïs pour retenir la vie qui voulait lui échapper. Un œil moins confiant et moins distrait que ne l'était celui de Lorenzo eût découvert, sur le visage de l'infortunée, les traces de cette lutte affreuse.

Quand Faustine revit Lorenzo, elle eut encore assez de force pour dissimuler. La rage au fond de l'âme, elle s'efforça de le recevoir avec un visage riant; mais, épuisée par ce terrible combat intérieur, elle fut plus d'une fois sur le point de défaillir.

Vers le commencement de la nuit, Lorenzo, fatigué du voyage, se mit au lit et ne tarda pas à s'endormir profondément. Faustine profita de son sommeil pour fouiller dans ses papiers et y chercher la preuve de sa trahison; peut-être conservait-elle encore quelque doute ou quelque espoir? Ces doutes et cet

espoir cessèrent, car cette preuve qu'elle cherchait, elle la trouva ; c'étaient des lettres de Papadolo relatives aux biens qu'il avait laissés à sa fille, et un billet de Théodora elle-même. Certaine alors de la perfidie de Lorenzo, Faustine ne songea plus qu'à la vengeance. Elle ferma soigneusement les portes de la chambre ; elle prit sur une table, où Lorenzo les avait déposés en se couchant, un de ses pistolets de voyage, s'assura qu'il était chargé et approcha froidement le canon du front de Lorenzo endormi. Hésita-t-elle dans ce terrible moment ? on l'a toujours ignoré ; le coup partit, et Lorenzo, sans faire un mouvement, sans même pousser un cri, passa des bras du sommeil dans ceux de la mort.

Quand, après la découverte du meurtre, on pénétra dans la chambre où Lorenzo était couché, rien n'était dérangé autour de lui, il semblait encore profondément endormi ; seulement, le pistolet était tombé à terre au-dessous du chevet du lit ; sans doute, après le coup, il avait échappé de la main de Faustine.

Faustine prit ensuite, dans un secrétaire qu'on trouva ouvert, l'acte du premier mariage de Lorenzo, acte faux comme on l'a deviné ; le sang de Lorenzo avait jailli sur les mains de l'infortunée, car on en voyait des traces sur l'acte fatal. Elle l'enveloppa ensuite dans un papier qu'elle cacheta et adressa à sa rivale de Livourne, puis elle vint s'asseoir sur une chaise longue au pied du lit de Lorenzo, le visage tourné du côté du visage du mort ; combien de temps resta-t-elle dans cette fatale contemplation ? on l'ignore également. Quand le lendemain, vers le milieu du jour, la servante, inquiète de ne voir sortir personne de cette chambre à la porte de laquelle elle avait frappé sans obtenir de réponse, eut appelé les voisins, et que tous, enfonçant cette porte, eurent pénétré dans l'appartement des deux époux, on trouva Faustine toujours assise, mais ne donnant plus aucun signe de vie. Un médecin de Bastia, qu'on fit venir pour constater ce double décès, ne découvrit sur son corps aucune trace de poignard ou de poison : elle était donc morte naturellement ; le désespoir l'avait tuée.

MADAME DE FRESNES.

I.

Déjà les journées étaient courtes et les nuits humides ; c'était le temps où s'enfuient les hirondelles, où les voyageurs rentrent dans les villes, où les chasseurs, atteints de mélancolie, oublient leurs meutes pour rêver sur les feuilles mortes que l'automne amoncelle sous leurs pas. Une chaise de poste qui suivait la route d'Auxerre à Paris, s'arrêta au bas d'un coteau très-rapide, et l'unique voyageur qu'elle contenait en descendit pour gravir à pied la colline.

Ce personnage, vêtu avec une certaine élégance, paraissait jeune, bien qu'une décoration ornât sa boutonnière ; ses formes avaient cette délicatesse, ses traits, cet air de froideur, de résolution et de défiance à la fois, qui est le propre des gens dont la force est toute intellectuelle. La largeur des arcades sourcilières qui encadraient ses yeux bleus, la fermeté des contours de ses lèvres indiquaient une volonté peu commune et d'autant plus remarquable, qu'on devinait à la blancheur du teint de l'étranger, au peu de développement de sa poitrine, au reflet cendré de ses cheveux noirs, longs et fins, une organisation physique très-débile.

Malgré la recherche de sa toilette, la finesse de sa physionomie et sa décoration, ce jeune homme n'avait l'apparence ni d'un militaire, ni d'un dandy, ni d'un artiste, et en examinant

ses moindres mouvements sur ce chemin désert où personne ne l'obligeait à s'observer, on démêlait en sa personne une longue pratique de la bonne société et des manières du monde.

Au moment où il quittait le marche-pied de sa chaise, un chasseur, rustiquement vêtu d'une veste grise et d'un pantalon de coutil, chaussé de guêtres énormes, coiffé d'un grand chapeau de paille, se leva du gazon où il était assis sur le talus de la route, et s'avança avec empressement sans même relever son fusil et sa carnassière, vieux sac de cuir écorché, taché de pluie, de sang, et digne d'un vieux braconnier. Le campagnard avait une taille athlétique et une belle tête assez commune, hâlée, comme celle d'un soldat de marine. — Par le ciel! s'écria-t-il en barrant le chemin de l'homme à la chaise, c'est lui-même! Pardon, monsieur, n'êtes-vous point..., n'es-tu pas mon bon ami de collège, Jean-Paul Gersain?

A ces mots, Gersain recula de surprise et contempla deux secondes, sans le reconnaître, celui qui l'abordait de la sorte. Il fallait, pour justifier une telle hésitation, qu'un grand changement se fût accompli dans celui qu'on cherchait ainsi sans le trouver, car il avait un de ces visages dont le caractère frappe à une première inspection, et où l'on ne voit plus rien de saillant après deux entrevues. Les beautés de Gersain, au contraire, délicates et cachées, se découvraient une à une et ne se manifestaient point tout d'abord. La chevelure de son compagnon était mal taillée, d'épais favoris ombrageaient ses joues trop vermeilles, sa voix était rauque et sa démarche pesante comme celle d'un laboureur. — Eh quoi! repartit enfin Jean-Paul, serait-ce là mon sémillant camarade, le comte Alexis de Vignolle? Qui diantre t'a ainsi accoutré, mon cher? que fais-tu donc ici? qu'es-tu devenu depuis trois ans que la diplomatie me confine au fond de l'Allemagne?

— Tu le vois, quittant Paris et ses pompes, je me suis fait campagnard. Tu sais quelle a toujours été ma vie, bercée sur une paresse absolue; eh bien, la fatigue et la philosophie atteignent le fainéant comme le plus occupé. L'existence me pesait, les plaisirs me comblaient d'ennui, l'oisiveté même ne me souriait plus; j'en étais là quand j'ai perdu mon père, et je suis venu passer mon deuil dans mes terres de Bourgogne. Que te dirai-je? la solitude m'a plu; revenu des erreurs de la jeunesse,

j'eus la joie de sentir qu'ici je ne me sentais plus exister, et c'est pourquoi j'y demeure ; la mort viendra quand elle voudra.

— Tu me surprends : comment reconnaître le roi des fêtes, le beau Vignolle enfin, sous cette tournure de garde-chasse ?

— Ne me rappelle plus ces souvenirs, le bruit m'est devenu insupportable. Les amusettes de notre temps prosaïque ne sont pas assez vives pour qu'un sage se détermine longtemps à gaspiller pour elles les trésors de la fainéantise. Mais, parlons de toi, mon cher Gersain, de toi que j'aime d'autant plus que tu ne me ressembles guère ; es-tu toujours un travailleur infatigable, un des plus ambitieux soupirants de dame Fortune ?

— Cher comte, j'ai, ma vie durant, travaillé comme un nègre ; des désirs de science, des rêves d'or, des projets conçus avec audace, exécutés avec obstination, tel est mon passé. Me voici maître des requêtes, secrétaire d'ambassade à Vienne, auteur de dix volumes d'économie politique ; j'ai trente ans, et je suis arrivé à cette position par moi-même, ayant été lancé dans ce monde sans nom et sans fortune. Si je me présentais à la députation, mon élection serait assurée. Afin d'être éligible, j'ai acquis naguère un joli domaine en Alsace ; me voilà donc en fort bonne passe. Or sais-tu ce que je vais faire en ce moment à Paris ?

— Non, mais je t'écoute, et afin d'avoir le loisir de t'entendre plus longtemps, je vais envoyer ta voiture par cette avenue au bout de laquelle se trouve ma maison ; on y déposera tes malles, et tu passeras quelques jours dans ma thébaïde. Franck, ajouta-t-il en se tournant vers un piqueur qui venait de les joindre, cours au château de Fresnes, demande à voir le marquis ou M^{me} de Fresnes, et dis-leur que l'arrivée d'un ancien ami m'empêchera d'aller dîner chez eux ce soir ; dépêche-toi, mon garçon, et fais-leur mes compliments de ton mieux ; tu expliqueras qu'étant au milieu d'une route, je n'ai pu te charger d'une lettre. Me voici maintenant, mon cher Gersain, tout à toi qui es dans une situation superbe, vaillamment conquise, et qui vas à Paris dans un but que tu es prêt à me dire.

— J'y vais porter la démission de mes deux emplois, afin de me retirer en paix dans la terre que j'ai achetée en Alsace.

— Es-tu fou ? s'écria Vignolle.

— Pas plus que toi, ce me semble ; je suis las, ennuyé, sage, et voilà tout.

— Singulier rapprochement ! L'oisiveté m'a conduit à la fatigue, au désir du repos, et le travail aiguillonné par le succès a produit en toi le même effet. Montaigne avait raison de dire que, « par divers moyens, on arrive à pareille fin. » Eh bien ! conviens - en, nous sommes deux mortels assez bizarres.

— Non pas ; la cause de ceci n'est pas en nous, elle est endémique, ce mal dont tu ignores le nom se respire avec l'air du siècle.

— Quelle est donc cette maladie qui nous arrête et nous cloue à terre ?

— C'est *l'impossible*. Ce mot est la devise des sociétés qui se dissolvent ou se régénèrent ; les masses ne profitent alors qu'en dévorant les individus. As-tu jamais, toi le chercheur de plaisir, accompli un seul de tes souhaits ? rien, dans ta vie, s'est-il accommodé suivant ta guise ? tes pâles et courtes jouissances n'ont-elles pas été dues au hasard seul ? Entouré de richesses, d'estime, d'affections, investi d'un revenu de trente mille livres, tu as eu la modeste ambition de couler des jours supportables, et tu n'as pu y réussir au milieu des égoïsmes monotones où il fallait te caser. Les distractions du monde... quoi ? D'abord, il n'y a plus ni monde, ni salons ; mais encore ? Quelques individus hétéroclitement rapprochés, faits pour ne pas s'entendre, divisés d'opinions, de sentiments, causant dans deux ou trois chambres avec méfiance et insipidité. Le public a si bien fait justice des réunions d'aujourd'hui, qu'il est devenu du meilleur ton de s'y rendre à onze heures et de se retirer à onze heures et demie. Demande à ce sujet leur pensée à quelques femmes de haute intelligence, qui ont tenté de refaire un salon, et vois si le mot *impossible* ne s'élançait de leurs lèvres aussitôt. Parlerons-nous de l'amour ? Mais où, mais comment voir assez et assez bien une femme pour désirer la retrouver ? Séparation heureuse, au surplus, car en face de leurs esprits tordus par les éducations actuelles, que de déceptions ! En fait, il est impossible qu'une passion, à Paris, se creuse, se consolide et surtout se conserve. Ah ! mon ami, que de cœurs dépareillés, que d'existences flétries et jetées vives dans l'océan de l'impossible

par cette première anomalie! (Gersain exhala un profond soupir.)

— Hélas ! et toi aussi, mon pauvre Jean-Paul ? interrompit Vignolle en lui serrant la main d'un air qui signifiait : nous sommes l'un pour l'autre de dignes confidents.

— Moi comme tout le monde. As-tu jamais, par hasard, possédé une femme que tu aimasses, ou... aimé une de celles que tu possédais ? Pénétrons dans les réalités de la vie, tu verras plus clairement encore l'impossible se lever comme une massue sur le front des gens les mieux trempés. Pour une âme forte, pour un génie fécond, il n'est que deux mobiles, Alexis : la soif de la gloire et celle de l'utilité ; ces deux résultats sont devenus introuvables, tout obéit à des textes inflexibles, et l'esprit ne peut plus vivifier ce que tue la lettre. Le cri des masses est législateur souverain ; l'influence des individus est nulle, quant au moment présent, et les forces intelligentes sont divisées à l'infini comme la propriété territoriale. Tel grand sois-tu, tu poursuivras en vain la gloire ; quel que soit ton génie, il glissera sur la société sans la pénétrer, et s'y évaporerà comme la pluie sur le toit d'un édifice.

J'ai désespéré de l'illustration, ami, et j'ai perdu la conscience de mon utilité. Ces deux *impossibles* ont dissous les illusions qui m'avaient soutenu, et je trouve impraticable le sentier des labeurs, comme toi celui des plaisirs. Ainsi pensent, crois-moi, des gens très-lumineux : renonçant à des folies magnifiques, ils condamnent leur esprit à l'infécondité, et les superbes chimères se réfugient dans les jugements faux.

Ils continuèrent de marcher en silence. Sur leurs têtes, une double rangée d'ormes, frappés par la bise d'automne, vastes encensoirs qui jetaient leurs cendres, jonchait le chemin de feuilles sèches.

— Si du moins, reprit Jean-Paul, on avait cette consolation d'une femme qu'on aime, pour qui l'on travaille, à qui l'on sera grand et glorieux!... Mais non, celle qui vous convient suivant le cœur, ne vous convient pas suivant la société, et les obstacles sont toujours aussi insurmontables que la passion. Bast, on guérit de cette folie comme des autres ! Écoute, Alexis, on a souvent défini la vieillesse, et souvent fort mal ; un vieillard, peu importe ici l'âge, est un être qui n'ambitionne plus rien et

n'aime plus personne ; et en voici la preuve : c'est que la conséquence de cette situation, comme celle du dernier âge, est l'impuissance.

Le bruit d'une voiture suspendit la conversation un instant.

— C'est le marquis de Fresnes qui vient à nous ! s'écria le comte de Vignolle ; tu vas être régalaé de l'aspect du plus laid, du plus sot vieillard qui soit au monde, et cependant, Gersain, jamais tes talents ne t'auraient juclé à la hauteur où sa nullité est parvenue. Cet homme a été sénateur, plénipotentiaire, ministre, initié à tous les grands secrets de l'État, sa poitrine est harnachée de cordons, de plaques, de chaînes d'or, et pourtant, gloire humaine ! tu savais à peine le nom de ce mortel superbe.

— Si fait ! mais je le croyais mort depuis près de quarante années.

— Il n'en compte pas encore cinquante. Tu vois comme aujourd'hui les vivants vont vite, et comme rapidement tout s'use et s'efface et s'oublie ; les gens d'hier sont déjà d'un autre siècle. Voici notre homme qui s'approche.

— Permetts-nous, cher campagnard, une observation indiscreète. Tu as paru ravi de l'apparition de ce sot personnage, empressé de le joindre, d'écouter ce qu'il souhaite de t'apprendre, et cependant, tu le traites avec un mépris mêlé d'aversion. Ce vilain homme ne serait-il point le mari d'une jolie femme ?

— Quelle idée burlesque, et... quelle analogie ?...

— Oh ! je comprends ! Que d'excuses j'ai à te faire, mon ami, pour ma visite malencontreuse qui t'empêche, ce soir, d'aller à Fresnes ! ah ! l'homme des champs, le philosophe désenchanté, vous ne nous surprenez plus et l'on conçoit que Lucifer se fasse ermite.

M. de Fresnes venait de recevoir le message de son voisin, et en apprenant le motif qui l'empêchait de se rendre au château, il s'était hâté d'accourir lui-même afin d'inviter le nouvel arrivant à accompagner son ami, s'excusant de cette proposition un peu trop cordiale, sur la liberté des champs et sur les regrets que causerait à Fresnes l'absence d'Alexis de Vignolle. Gersain se fit longtemps prier, mais lisant dans les yeux de son hôte que cette partie n'était pas sacrifiée sans regrets, il accepta l'invitation du marquis.

— A la bonne heure ! s'écria ce dernier, voilà qui rendra M^{me} de Fresnes très-contente, car, bien qu'elle n'ait rien dit à cet égard, j'ai cru voir que votre absence la contrariait.

A ces mots, un coup d'œil guilleret de Gersain troubla Vignolle à un tel point, qu'il ne put répondre sans balbutier. Il paraît, pensa son hôte, que ses affaires ne sont pas encore avancées.

— Eh bien ! avais-je deviné ? demanda-t-il en riant, lorsque le marquis eut continué sa route.

— Jean-Paul, ne riez point ; ceci n'est pas ce que vous pensez.

— Qu'est-ce donc, alors ?

— Une chose grave et fâcheuse, et sans avenir ; c'est, vois-tu, c'est l'impossible.

— Ceci est évident ; quelle que soit la marche des incidents, il est bien assuré que, si le but de la recherche est le bonheur, la fin sera l'impossible. N'importe, mon ami, je t'offre mes services, use de moi comme d'une seconde pensée. Un confident de comédie est un chandelier très-commode.

— Non, tu ne peux comprendre ma situation ; il ne s'agit point d'amour ni de projets, mais d'une préoccupation douce, d'une intimité pure, exempte d'orages, de désirs...

— Oh, oh ! il faut que tu aies jugé la forteresse bien imprenable, pour avoir ainsi contraint ton cœur à prendre le change sur ses sensations véritables, et pour t'être persuadé que tu ne souhaites rien.

— C'est la vérité pourtant ; d'ailleurs, un succès complet ne s'obtiendrait jamais.

— A la bonne heure. Sais-tu que tu es totalement enlacé ?

— Ta présence m'affectera ce soir, j'ai regret de l'avoir voulue ; tu parais si léger, qu'un sentiment de gravité, de délicatesse...

— Autre mensonge que l'on te fait ; mais cette fois, c'est l'amour-propre qui t'abuse. Il a peur, le mauvais, de laisser voir à un tiers le fil d'une intrigue mal attachée et timidement conçue ; impose-m'en si tu veux ; mais quand tu te trompes toi-même, je te prends en pitié, parce que tu es ta propre dupe avec trop de bonhomie.

— Au fond, vois-tu, je ne suis pas un roué.

— *Au fond* est un ménagement délicat. C'est entendu ; sous les plis séducteurs de cette veste grise , sous les ailes de ce chapeau de paille de ris , palpites le cœur et s'élève le front d'un honnête homme. Tu es amoureux comme un écolier de rhétorique , et je t'en fais mon compliment sincère , car tu as encore la certitude d'exister.

— Tu me dis cela sur un ton...

— Sur le ton de l'envie. Je n'ai ressenti qu'un seul sentiment , Alexis , mais il valait le tien , sur mon âme ; il a fracassé mon existence entière. Or , pour peu que cette confiance te rassure ou te fasse moins réservé , tu n'as qu'à parler , en trois minutes tu sauras tout. L'objet et l'époque de cette passion sont bien éloignés ; je ne les retrouverai plus , et la blessure est radicalement guérie. je l'atteste.

Ce fut le tour de Vignolle de hocher la tête et de sourire.

— Mes amourettés , reprit le jeune diplomate , avaient commencé de très-bonne heure et d'une façon bucolique , dans un jardin. J'avais seize ans ; c'était chez le général de B... ; ses fils , mes condisciples , ses filles et leurs amies jouaient un jour avec moi. L'une d'elles , qui frottait avec de la verveine la paume de sa main , me demanda : « Savez-vous la propriété de ces feuilles ? on prétendait , au temps des fées , que deux personnes qui entrelacent leurs mains , après les avoir parfumées de verveine , sont unies d'une façon mystérieuse et indissoluble. » Écraser une de ces feuilles dans ma main et toucher celles de la belle prêtresse qui m'initiait à ces mystères , était l'acte de la plus simple galanterie ; mais elle prend la fuite , je poursuis alors une de ses compagnes qui m'échappe pendant que les autres se dispersent. Honteux de ma défaite , voulant , par amour-propre , mener à fin mon entreprise , je m'élançai à mon tour , et me voilà comme un loup poursuivant un troupeau.

Au détour d'une allée , une de ces jeunes filles brune , mince et déjà un peu femme , bien qu'elle n'eût pas quatorze ans , m'attendait de pied ferme. J'arrive brusque comme un conquérant ; mais elle , avec une placidité parfaite et semblant dire : il n'est pas besoin de combattre , me tend la main avec assurance , en souriant et en dardant sur moi deux longs yeux noirs d'Andalouse , d'une expression bien plus profonde que la circonstance ne le valait. Cet incident un peu romanesque me troubla ;

quand nos mains se sont jointes , elles étaient froides , frémis-santes , moites , et notre émotion mutuelle si vive , que nous ne pouvions parler ni l'un ni l'autre.

Que de fois , depuis ce jour , sur les bancs du collège , mes rêveries l'ont invoquée ! que de châteaux en Espagne ! que d'hé-roïnes de romans sa figure d'ange a personnifiées pour moi ! En la retrouvant dans le monde , belle , entourée , divine , je m'approchai confiant , elle m'avait reconnu , et nous nous som-mes aimés avec une noble candeur. Dès cet instant , les châ-teaux en question s'élevèrent bien plus vite , nous étions deux pour les bâtir ; le bonheur sans moi lui semblait impossible , et cependant , c'était une âme grave , sérieuse , pure , pas-sionnée et poussant la piété jusqu'à l'exaltation. Par malheur elle avait un beau nom , point de fortune et une tante impi-toyable ! Il fut décidé que j'acquerrais une position brillante ; je me mis à l'œuvre , et voilà comment je suis devenu presque un personnage. Quelle ardeur j'apportais au travail ; mais aussi , que d'amour ! Sa tante lui expliqua un jour que la femme d'un gentilhomme riche , tel qu'il fût , serait mieux considérée que celle de Jean-Paul Gersain , et en dépit de la verveine , la belle s'unit à un veau d'or quelconque , aussi vieux que celui d'Aaron. Donc , je quittai la France , et tout à coup le travail m'ennuya , l'avenir m'intéressa peu , les succès ne me recherchèrent plus. Trois ans se sont écoulés , et me voilà fatigué d'errer sans but , épuisé par le manque d'affections , et parfaitement guéri de toute passion humaine. De cette fraîche et trompeuse matinée de la vie , je n'ai gardé qu'un âpre souvenir... et cette petite mosaïque , qui me sert d'épingle ; elle l'a travaillée pour moi. L'objet , comme tu peux le voir , représente une branche de verveine. J'ai dit. Si maintenant tu me trouves par trop au-des-sous de la métaphysique de tes passions , garde tes confidences.

— Écoute , Gersain : M^{me} de Fresnes est d'un caractère doux , mais ferme , austère et froid ; elle m'accorde un sentiment de bienveillance plus voisin de l'amitié que de l'amour , et , à l'é-tudier , on ne comprend pas comment elle pourrait franchir cette distance.

— C'est tout juste ainsi que l'on trace le portrait des femmes dont on n'est pas aimé.

— N'avais-je pas raison de craindre que tu ne comprisses rien

à tout ceci ? Comment se seraient éveillés en elle des sentiments plus tendres, sous l'inspiration de l'affreux gnome qu'elle a pour mari ? Ce cœur s'explique si bien pour moi, que m'y subordonnant avec bonheur, je ne demande rien de ce qu'il ne peut livrer ; plaçant mon âme en harmonie avec la sienne, je lui rends une sympathie douce, content de cette intimité, partageant la sérénité où elle dort et tremblant de rider la face de mon tranquille bonheur.

— En d'autres termes, tu trembles si fort de n'être pas aimé, que tu redoutes, par l'essai des plus légères épreuves, de faire crouler des illusions si difficilement échafaudées.

— A quoi bon te répondre ? tu ne la connais pas ; sa vue seule changera tes idées ; nous irons ce soir à Fresnes, et après cette visite, ce qui te confond te paraîtra naturel. N'admires-tu pas, toi qui tout à l'heure nous assimilais à des vieillards, la chaleur, l'importance que nos deux philosophies ont apportées à ces affaires du cœur ? Nous sommes jeunes encore à cet endroit, et puisque nous voilà revenus de toutes les erreurs, c'est bien le cas de convenir que l'amour, qui est bien peu de chose, est la plus sérieuse préoccupation de la vie.

— C'est pourquoi, mon cher Alexis, ta situation m'alarme. Que vas-tu faire ? ce calme forcé dont tu vantes les charmes, ne peut être stable ; ton âme va s'allumer, et si, comme tu le penses, on résiste, quels chagrins te sont réservés ! Ne risque pas une pareille partie, dans cette solitude, à la campagne où rien ne distrait d'une pensée et ne compense une infortune ; d'ailleurs, ces passions-là ont toujours triste fin, et le succès même est déplorable. Le partage avec M. de Fresnes te fera horreur, les gênes que tu subiras te rendront furieux, les remords de cette dame te seront insupportables, et tous deux vous pleurez chaque jour votre félicité constante ; enfin, tout peut se conclure par une catastrophe, et l'existence de la marquise est flétrie. Voilà le tableau non exagéré des amours où nous courons à l'étourdie ; la société nous a fait ces loisirs. Aussi le sage, où d'autres lisent plaisir, déchiffre le mot *impossible*, et s'enfuit. Oui, l'impossible est là toujours, et si l'on s'unit une seule fois à cette perfide divinité, elle est à l'instant féconde. Abandonne cette aventure, j'ai là-dessus de vilains pressentiments. Tu sais combien mon conseil est pur, Alexis ; je n'ai eu

qu'un sentiment dont toute ma vie est empoisonnée , et j'en puis parler comme d'une vieille histoire , ayant oublié et la passion , et son objet , que j'espère ne plus revoir.

Pour toute réponse , le jeune de Vignolle , après un instant de méditation , dit à son ami en souriant :

— Allons vite nous habiller , et partons.

Quand les deux amis entrèrent au château de Fresnes, la nuit était tombée; ils furent reçus dans un grand salon éclairé par trois énormes souches qui flambaient sous l'âtre , car on n'avait pas encore allumé les bougies. A leur arrivée , la marquise s'était levée d'un grand fauteuil pour les recevoir, et un jet de flamme accusa vivement ses traits. Au moment où le comte de Vignolle , tenant son ami par la main pour le présenter , s'inclinait déjà , il sentit ses doigts convulsivement pressés par ceux de Gersain , ce qu'il attribua à l'impression produite en lui par cette beauté ; mais il observa qu'elle avait soudain reculé d'un pas en appuyant son bras sur le dossier de son fauteuil.

Il jeta les yeux sur Gersain sans rien découvrir ; ce dernier , voyant que le comte restait muet , remercia la marquise et M. de Fresnes de l'avoir si gracieusement invité à accompagner son ami , et il se félicita du bonheur d'avoir fait leur connaissance.

— S'ils se sont déjà vus , pensa Vignolle , elle ne consentira pas à en faire mystère.

Les derniers mots de Gersain avaient été suivis d'un silence profond , et la marquise interdite paraissait colorée par le reflet d'une flamme plus rouge : elle se contenta d'un salut froid mais profond , et Vignolle attéré se disait :

— Peut-être mes yeux m'ont-ils trompé ; mais s'ils se connaissent , je suis perdu !

II.

Depuis quelques jours , la conversation était devenue rare et monotone entre Vignolle et son ami Gersain. Ils se cherchaient peu , chacun d'eux s'était fait des habitudes particulières ; on les eût pris pour deux personnes qui , forcées par des raisons impérieuses de demeurer ensemble , ont assez d'esprit pour ne

se fréquenter que politiquement. En ces conjectures, Gersain ne songeait pas à prendre congé du comte, lequel, sans toutefois se montrer engageant, était contraint, par sa position, d'exercer l'hospitalité avec une certaine grâce.

Ils fréquentaient les hôtes du château de Fresnes, mais ils évitaient de s'y rencontrer, et jamais ils ne parlaient de la marquise, texte sur lequel ils avaient si longuement discuté avant sa première entrevue avec Jean-Paul Gersain. Le soir de ce jour-là, tandis qu'ils s'en retournaient ensemble et que Vignolle, gros de curiosité, se disposait à questionner son hôte sur M^{me} de Fresnes, ce dernier avait entamé sur la pluie et le beau temps, sur la politique, la littérature et les mœurs anglaises, une conversation si ferme, si nourrie, si opiniâtre, qu'Alexis avait deviné son intention d'éviter de parler de la marquise. Cette persévérance le gêna; son adresse fut loin de s'en accroître, et le besoin d'opposer la ruse à la ruse le rendit muet, tant il craignit d'aborder cette matière avec gaucherie.

Il se livra donc, sur les relations de son ami avec cette dame, aux conjectures les plus opposées. Quand au retour d'une visite Jean-Paul d'un ton assez sec disait : J'arrive de Fresnes, puis, sans attendre la réponse, passait à une autre idée, Alexis regrettait de n'avoir pas assisté à l'entretien; mais quand ces trois personnages se trouvaient réunis, la situation devenait si perplexe, si pénible, qu'ils l'évitaient en dépit d'eux-mêmes. Découvrir quelque secret par le moyen de la marquise était une tâche, si difficile, que malgré sa finesse ordinaire et les efforts d'un esprit froid et observateur, Gersain peut-être n'aurait pas su pénétrer sa pensée à l'égard du comte. Elle possédait sur elle-même un empire souverain, et son visage avait des voiles impénétrables.

Issue par sa mère d'une vieille race espagnole, Alix, marquise de Fresnes, avait été élevée jusqu'à la mort de son père, veuf de très-bonne heure, dans une maison où résidaient plusieurs douairières d'une austérité inflexible, ses parentes, et l'évêque de ***, son grand-oncle. La maison que cette sombre famille habitait dans une ville paisible, était un ancien couvent situé dans une rue déserte formée par les murailles de plusieurs jardinets qui rampaient aux pieds de la cathédrale. On entendait le chant des vêpres et le son des orgues depuis le salon du père

d'Alix, de qui l'appartement, meublé lourdement à la Louis XV, était orné de tableaux de piété ; car ce salon était un de ceux de l'évêché, où vivait, chez son oncle, le père d'Alix, qui avait perdu sa fortune lors de l'émigration. On ne riait jamais dans ce logis où l'on ne recevait pas. Disposée par son âge et par son naturel à l'étourderie, à la pétulance, Alix s'accoutuma à réprimer ses instincts, à garder à la fois le silence claustral et l'impassibilité de physionomie particulière aux nonnes. Comme certaines rêveries romanesques travaillaient sourdement dans cet esprit, les traits d'Alix, pour se maintenir en contraste avec de telles impressions, avaient contracté une nuance de dissimulation propre aux dévotes. Son visage, d'un galbe castillan, mais plus allongé et d'un trait plus fin que celui des femmes de Madrid, avait je ne sais quoi de passionné qui, s'harmonisant à l'idée de la dévotion, faisait présumer en elle des extases pieuses ; son regard était voilé, froid, mais, en la contemplant, on se souvenait que l'on peut extraire d'un glaçon des étincelles de feu. Il était impossible de la voir sans la remarquer, de la remarquer sans souhaiter de la connaître, et plus on la croyait connaître, plus s'exaspérait la curiosité par l'attrait du mystérieux. Alix n'avait point une beauté de caprice ; jamais la grâce n'eut plus de majesté, la dignité tant de douceur, la beauté régulière et irréprochable plus de mordant et d'aiguillons pour piquer les sens. Elle était grande, et sa taille souple et svelte la haussait encore ; elle nouait avec simplicité ses cheveux d'un noir frais et luisant qui moutonnaient fort bas sur un col très-beau. Sa bouche était vermeille, les coins mobiles de ses lèvres épaisses étaient surmontés d'une pénombre ; ajoutez à ces traits un nez semblable à celui de Marie-Antoinette, deux yeux fendus très-longs, toujours demi-clos, qui semblaient s'étudier à ne rien exprimer, des couleurs hautes sous une carnation duveteuse, et vous aurez une grossière ébauche de ce portrait. Nous ne disons rien des mains, des pieds, des attaches et des autres signes distinctifs des races pures, nous bornant à observer que la marquise de Fresnes comptait dix-huit quartiers de noblesse justifiés.

Elle marchait lentement, parlait lentement, pensait avec rapidité, avait le regard furtif, et sous une raison extérieure très-apparente, sous une droiture innée de l'esprit, elle ca-

chait une fausseté réelle de jugement, fausselé restreinte, sur certains points, à certaines opinions systématiques; pareille, sous ce rapport, à toutes les personnes élevées loin du monde par des êtres à qui le monde est étranger. Souvent elle dissimulait par le silence et la dignité une ignorance timide sur des points où l'on ne peut requérir solution que des leçons de l'expérience. Elle n'avait point vécu.

Néanmoins, le comte et Gersain ne parvenaient pas à lire dans cette âme nébuleuse. Aucun d'eux n'avait encore réussi à altérer en elle ce calme parfait, signe extérieur d'une conscience en paix ou d'une vertu sans efforts. Vignolle était dans une position très-cruelle, ignorant à la fois les sentiments de la marquise, ceux de Jean-Paul à son égard, et leurs mutuelles relations. Il tremblait que cette femme ne fût celle avec qui son ami avait jadis fait un pacte très-tendre et mal observé. Leur adresser des questions sur cette matière était difficile depuis qu'ils avaient feint tous les deux de ne pas se connaître. D'ailleurs, toutes les fois que le comte avait cherché à aborder ce propos, Gersain, grâce à son esprit subtil, l'avait déπισté, sans se compromettre par le plus léger mensonge.

Dans cette extrémité, Vignolle résolut de deviner, par le moyen de la marquise, ce qui lui était si obscur, et un jour, après avoir soustrait à son ami l'épingle en mosaïque romaine sur laquelle son infidèle d'autrefois avait incrusté un bouquet de verveine, il se rendit au château de la marquise. Elle était avec son mari qui traitait avec légèreté le sujet rebattu de l'infidélité des femmes, des disgrâces du mariage, et qui, pensant faire preuve de vaillante et spirituelle philosophie, répétait avec emphase, devant sa moitié rouge de honte, la flétrissante maxime : « Quand on l'ignore, ce n'est rien, et c'est peu quand on le sait. » Dès que le comte de Vignolle fut entré, M. de Fresnes lui demanda sottement son opinion là-dessus, ajoutant coup sur coup cinq ou six impertinences sur l'indifférence où le laisserait une mésaventure de ce genre.

Il est bon d'observer ici que les époux, s'ils s'avisent de professer par forfanterie des idées d'aussi mauvais goût, choisissent toujours, pour les développer, l'instant où se trouve présent leur plus dangereux rival. Si, de leur part, la chose était calculée, elle serait d'une habileté diabolique; car elle

rend impossible , pour un amant un peu délicat , toute galante entreprise qui semblerait le lâche emploi d'une permission ridicule. Donc , Vignolle , trop conséquent pour démentir le marquis , trop bien élevé , trop sérieusement épris pour s'avilir devant l'objet aimé en approuvant une pensée basse , Vignolle demeura très-interdit. M. de Fresnes rit beaucoup de cette gêne , ce qui le rendit encore plus affreusement laid , et s'applaudissant de son exquise plaisanterie , il s'éloigna tandis que le comte se disait :

— Un pareil homme a été ministre et ambassadeur. Un semblable cuistre possède une femme aussi adorable. Oh ! Gersain a bien raison !

Ces réflexions , celles où M^{me} de Fresnes était plongée , rendirent l'entretien gêné jusqu'à ce qu'on eût secoué le souvenir du marquis et de ses sornettes. Désireux d'aborder un sujet qui tint quelque temps les langues en liberté , Alexis murmura :

— J'ai toujours été surpris , madame , de voir une personne faite comme vous pour les plaisirs du monde se confiner avec autant d'insouciance dans une campagne.

— Autant pourrait-on en dire de vous , monsieur. La retraite sied bien aux femmes. Jamais la société ne m'a plu , et il est bien plus surprenant qu'un jeune homme qui , de son propre aveu , a cherché le tumulte , soit tout à coup devenu sauvage.

— Rien ne vous étonnerait dans cette conduite si vous me connaissiez mieux. Le bonheur n'est pas au dehors , il le faut trouver en soi , et j'avais au cœur un vide , un ennui...

— Il fallait vous marier.

— Peut-être , mais il est trop tard , madame , je ne me marierai jamais.

Il articula ces derniers mots avec une solennité qui contrastait avec l'air de la marquise qui , à ces paroles , se mit à rire.

— Peut-on , reprit-elle , jurer de rien à votre âge ? Sait-on les choses de l'avenir et le sort que nous réserve la Providence ? Je connais des personnes dont la vie actuelle diffère bien des rêves de l'enfance.

— Alors , madame , ces personnes , il les faut plaindre , au lieu

de se jouer d'elles. Mieux vaut cent fois réprimer un accès de gaieté que blesser au cœur un être qui souffre.

Elle le regarda furtivement et dit :

— Si je vous ai affligé, monsieur de Vignolle, je vous en demande pardon.

Depuis quelques secondes, il faisait tourner entre ses doigts l'épingle de mosaïque en dirigeant un coup d'œil tout à fait inerte sur M^{me} de Fresnes, et au moment où elle aperçut le bijou, le comte, d'un air distrait, lui demanda :

— Êtes-vous superstitieuse ?

— Autrefois je l'étais, mais c'est une faiblesse dont je suis revenue.

— Pourquoi ?

Au lieu de répondre, elle murmura négligemment avec la tranquillité la plus excessive :

— Vous avez là une jolie épingle ; qui vous l'a donnée ?

— C'est de la mosaïque, ajouta-t-il en la lui présentant (la main de la marquise la reçut sans trembler), de la mosaïque romaine, un ouvrage de patience. Cela doit être bien difficile à faire.

— Mais, non, pas trop.

— Elle représente... une branche de verveine.

— Il faut de l'imagination pour le deviner, car l'imitation n'est pas très-fidèle.

— Est-ce que vous ne l'auriez pas reconnue, vous, madame ?

— La monture est fort bien. Et l'on vous a fait don de cette bagatelle ?

Vignolle, après avoir hésité une seconde, sentit qu'il ne pouvait reculer sans faire l'aveu d'un stratagème un peu perfide, et il ajouta tout bas, comme à regret :

— On me l'a donnée. — Puis il la plaça sur la cheminée.

Une longue pause suivit cet entretien que la marquise ranima par des paroles très-incohérentes, qui sans doute avaient dans sa pensée un enchaînement secret.

— Que l'on doit redouter, murmura-t-elle, les influences extérieures ! Vivre seule avec ses devoirs, sans pièges, au dehors, sans trouble au dedans, c'est la seule existence supportable. La paix n'existe qu'au fond d'une conscience que rien

n'agite , et il faut si peu pour troubler cette paix ! Tenez , je ne conçois pas que l'on ait la force de vivre quand on a dans le passé un seul reproche grave à se faire !

Vignolle demeura stupéfait. M^{me} de Fresnes était souvent distraite ; elle suivait , il le comprit , le fil d'une idée sans penser qu'on en pourrait découvrir l'origine ; elle songeait à voix haute. Devinant en elle , d'après cette absence étrange , une émotion profonde , le comte lui dit : — Jugez alors , madame , des angoisses , des gens privés de ces pieux appuis dont vous êtes fière , de ceux qui , plus à plaindre qu'on ne saurait le comprendre , dénués de secours en eux-mêmes , sans amis , sans confidants , sans famille , sans rien sur la terre...

— Mon Dieu , vous m'effrayez ! Qui donc peut être à ce point déshérité ?

— Je suis sans amis . mon père est mort , je n'ai jamais connu ma mère ; mon cœur déborde de tendresses qui ruissellent tristement perdues sur mon chemin , sans qu'une âme les recueille , et pour comble de maux... Mais je ne sais si je dois , madame , achever de tracer une aussi lugubre page.

— Seriez-vous pour nous le plus indifférent des hommes , ce serait un devoir de vous consoler , et vous savez qu'ici l'on vous traite en ami.

— Eh bien , vos yeux s'abaissent en ce moment sur la vivante image du désespoir. Un sentiment que je n'avais pas cherché , que ma raison... Mais que peut la raison ! Ah ! madame , soyez clément ; car une passion immense , éternelle , dont la fin est l'impossible peut-être , est un tourment assez affreux pour valoir à qui l'endure assistance et pitié !

— Je suis désolée (si vous n'avez nulle espérance , et vous me paraissez un juge irrécusable sur ce point) de vous voir aussi affecté. Mais pour lutter contre de tels revers , il ne faut même pas les avouer à soi-même ; on doit éviter ce qui les rappelle , et... (elle hésita un instant , et termina sa pensée , tout en jouant avec l'épingle de mosaïque qu'elle avait saisie machinalement) et espérer dans l'oubli qui manque rarement de secourir les hommes.

Voyant dans ce dernier conseil un regret amer de l'indifférence de Gersain , Vignolle s'exaspéra tout à coup , et d'une voix mêlée de pleurs et de colère , il s'écria : — L'oubli ! oui ,

nous avons besoin d'un semblable remède contre l'inconstance ou la froideur des femmes...

Il allait continuer, mais la marquise, se levant, tira une sonnette avec force, et comme Alexis la contemplait avec stupeur, un domestique entra, à qui M^{me} de Fresnes, d'un ton fort naturel, dit de mettre du bois au feu. Pendant qu'on allait quérir ce qu'elle avait demandé, elle dit posément au comte refroidi par cet incident :

— Vos chagrins m'ont fait de la peine. Je ne vous demande pas l'objet de ces ennuis, car je ne vois nulle utilité à l'apprendre. Regardez-moi comme une amie, et croyez qu'on ne négligera rien pour vous aider à retrouver le repos. Ne vous plaignez plus d'être seul, abandonné, sans affections : la mienne vous restera comme celle d'une sœur. Quant aux folies que vous m'avez dites, oubliez-les ; demain je ne m'en souviendrai plus, je vous le promets.

Cette déclaration des sentiments du comte était depuis trop longtemps attendue pour que la marquise n'y fût pas préparée ; aussi se trouvait-elle sous les armes, et les offres d'amitié qu'elle faisait à Vignolle prouvent à quel point elle était sûre d'elle-même. Le comte ne s'y méprit qu'à moitié, cette réplique lui déchira le cœur ; il aimait sérieusement, et, dans l'excès de sa douleur, il se jetait déjà tout en pleurs aux pieds d'Alix qui commençait à trouver son rôle moins aisé, lorsqu'un bruit de pas le replongea dans son fauteuil ; la porte s'ouvrit, et au lieu du domestique qui était allé chercher du bois, on en vit entrer un autre qui annonça :

— Monsieur Gersain.

Depuis longtemps les deux amis évitaient de se rencontrer sur ce terrain dangereux ; aussi le comte laissa-t-il paraître autant de surprise que de mécontentement. Jean-Paul n'y prit pas garde, et s'il devina la situation, l'éclat de sa franche gaieté n'en laissa rien paraître. Ses relations avec Alix étaient assez inexplicables. Recouvertes de la plus grande froideur, elles semblaient destinées à se maintenir dans les basses températures. Gersain recherchait peu l'intimité de M^{me} de Fresnes, et pourtant il se plaisait à s'égarer dans le château, à respirer dans le tourbillon où elle existait. Dans les premiers temps, il s'était montré triste, puis soudain la sérénité lui était revenue,

et ses habitudes de promenades solitaires, d'oisiveté mélancolique offraient un contraste piquant avec la légèreté dont il faisait parade. Sa conduite avec la marquise, respectueuse sans affectation, glaciale sans aigreur, n'était pas cependant exempte d'un peu d'amertume, en dose trop faible pour être facilement signalée. D'ailleurs cet effet était passager. Gersain n'arrivait à Fresnes qu'après avoir épuisé son corps par des marches forcées qu'il réitérait chaque jour, et auxquelles il attribuait la fatigue empreinte sur ses traits. Quelle que fût la façon dont il entendit les relations de Vignolle et d'Alix, jamais il ne témoignait la moindre jalousie.

La conversation de M^{me} de Fresnes n'était pas gênée par sa présence, mais devant lui elle perdait l'esprit de saillies. Souvent elle faisait à ses paroles des réponses indirectes et adressées à tout le monde, s'il se trouvait là plusieurs personnes. Passait-il la soirée chez elle, on la voyait se retirer d'assez bonne heure. Enfin, elle ne prenait jamais assez d'intérêt à lui pour demander de ses nouvelles à Vignolle, et néanmoins elle s'informait de l'état de ce dernier lorsqu'elle causait avec Gersain.

Celui-ci, voyant que sa visite coïncidant avec celle du comte était inopportune et fâcheuse pour les deux personnes dont il venait de troubler le tête-à-tête, crut devoir paraître surpris de rencontrer là son hôte, qu'il supposait à la chasse. Il reprit ensuite le fil des propos futiles où il s'était lancé, et mit successivement en scène une foule de banalités qu'il ajustait avec un esprit de mots assez original. Ce sang-froid gênait le comte, qui comprenait que, tout en se jouant de la sorte, Jean-Paul examinait avec une sagacité diabolique l'état de son cœur et de celui de la marquise. Ce qui le soulageait un peu, c'est que M^{me} de Fresnes manifestait à son égard, depuis l'arrivée de Gersain, des sentiments plus affectueux, plus intimes qu'à l'ordinaire. Gersain, au surplus, acceptait cette humeur en homme dénué de motifs raisonnables pour en être offusqué.

Mais, en furetant çà et là dans le salon, il découvrit sur la cheminée son épingle de mosaïque. Ne se souvenant pas de l'avoir oubliée là, il la prit néanmoins sans s'étonner, et de l'air le plus simple du monde, il l'ajusta sur sa cravate. La marquise, en riant aux éclats, s'écria : — Monsieur Gersain a la mémoire

aussi courte que les enfants, il reprend ce qu'il a donné.

Vignolle, dont les joues étaient couleur de feu, riait très-médisamment.

— Eh quoi, madame, répartit Gersain presque ému, vous souhaiteriez le don de cette mosaïque?

— Non, et ce n'est pas moi qui... ce n'est point à moi que vous l'avez offerte. Monsieur Gersain, vous oubliez bien vite... N'avez-vous pas fait cadeau de cette bagatelle à votre ami?

Jean-Paul tressaillit, fit deux pas au hasard en passant la main sur son front, comme pour se raffermir, et, avec un sourire sur les lèvres, il ajouta : — Vignolle vous a dit?... Oui, c'est vrai, j'avais oublié... Tiens, mon ami, prends, elle est à toi.

— Mais, dit Alexis sans lever les yeux, pour peu que tu regrettes cette épingle, je serai ravi d'être à même de te l'offrir.

— Non, garde-la, je n'y tenais guère, et sur ma foi, je n'y prétends plus rien.

Ainsi, pensa-t-il, elle lui a tout dit, ils s'aiment, et la religion du souvenir n'a même point d'autel dans ce cœur.

Rien n'égale la rapidité avec laquelle Jean-Paul reconquit son hilarité devenue sublime. Il prolongea sa visite d'une demi-heure. Au moment où il allait se retirer, Vignolle, trop coupable pour ne pas ressentir le besoin d'expiation par un peu de courage, arrêta son ami et lui dit résolument : — Gersain, je m'en vais avec toi.

La route leur parut d'une longueur démesurée. Jean-Paul ne voulait, Alexis n'osait pas ouvrir la bouche le premier, et ils étaient proche de l'avenue où ils s'étaient rencontrés douze jours auparavant qu'un mot n'avait pas encore été échangé.

Enfin, Vignolle, faisant un effort prodigieux, saisit la main de son vieil ami, et, d'une voix étouffée, il murmura : — Jean-Paul, ta générosité m'accable, et tu as à ma reconnaissance des droits...

— Qui t'embarrassent, et c'est à tort. On plaint les fous, on ne les juge pas. Si quelque chose a pu m'attrister, c'est de te voir cramponner ta vie à une chimère, à l'impossible.

— Mais, toi-même...

— Tu t'es mépris sur mon compte comme sur celui de cette femme. Je n'attends rien, je ne veux rien, je n'ai rien espéré

d'elle. Si elle t'aime, comme je le crains, sais-tu les tourments que vous vous préparez tous deux? Quelle que soit sa conduite où je n'ai rien compris, elle chérit avant tout ses devoirs; examine plutôt sa résignation, sa pieuse sollicitude à l'égard de ce mari. Je le certifie : le lendemain du jour où tu l'auras perdue, c'est une femme morte. Si tu ne me crois pas, je t'attends à l'heure du désespoir. Ah, vous appelez cela du bonheur? Insensés, qui ne voyez pas tous les obstacles insurmontables qu'a mis entre vous la société! Enfant, ne cherche donc point à vivre, puisque déjà partout et sur tous les points tu as éprouvé comme moi que la vie est impraticable!

— Qui sait? Est-ce à toi, d'ailleurs, de discuter froidement sur cette affaire? Tu l'as aimée, et peut-être encore... car c'est d'elle et de toi, il n'y a pas à le nier, que tu m'as conté l'histoire.

— Si tu en avais la certitude, n'aurai-je rien à te reprocher? Mais sois en paix, je ne te la donnerai jamais. Le moyen que tu as employé pour l'acquérir, me donne, au surplus, le droit d'agir sur cette matière suivant ma convenance.

— Cependant, si c'était elle...

— Cette confiance ne t'arrêterait plus, et jetterait encore l'impossible dans notre amitié. Donc, j'affirme que cette femme n'est rien, ne sera rien dans ma vie, que je n'y prétends pas, et que tu n'as aucun passé à respecter entre nous. C'est pour toi seul, non pour moi (quel besoin ai-je de compassion? quand ma force ne me suffira plus, je n'emprunterai pas celle des autres), c'est pour toi, dis-je... et pour elle, que je te supplie de réfléchir. Tu n'en feras rien, je le sais, et c'est tant pis...

— Tu es d'une austérité de trappiste.

— Chétif esprit, c'est de l'égoïsme. Eh quoi! tu n'entends point qu'il y a là peu de joie et des malheurs en foule; que l'amour de la marquise, fût-il l'objet de mes anciens rêves, est, tel qu'il lui reste, cent fois indigne de celui qu'elle m'avait promis, et que le contraste entre le songe et la réalité me ferait une vie horrible? Crois-le bien, Alexis, les passions en adultère sont honnes pour les âmes flétries, pour des cœurs de glace, pour des viveurs plus insensibles, plus endurcis contre la douleur que l'amanthe contre le feu. C'est le passe-temps des libertins, la vile pâture de l'orgueil, une émotion d'automates

blasés sur la passion pure, comme les joueurs sur l'aspect de la rouge et de la noire. Eh ? comment veux-tu que je m'aïlle embouer à de pareilles jouissances ?

Vignolle demeura stupéfait. Aveuglé par la passion, il ne comprenait pas qu'une âme pût être trop passionnée pour savourer l'amour de la femme d'un autre.

— Laissons cela, répartit Gersain ; garde-moi quelques jours encore. J'attends des lettres qui donneront à mon départ l'apparence de la nécessité ; sans quoi, et si tu me trouvais important, tu me forcerais de me rendre aux instances du marquis de Fresnes. Il a si bien fait peser sur moi la tyrannie hospitalière de ses invitations, que je n'ai pu me dispenser de lui promettre huit jours. Or je ne veux pas les lui donner.

III.

Malgré l'aveu qu'il avait osé faire à M^{me} de Fresnes, le comte de Vignolle continuait d'en être bien accueilli. Ses visites étaient devenues plus fréquentes, et cet amant, trop épris pour ne pas s'ouvrir facilement à l'espérance, avait retrouvé un peu de gaieté. L'insouciance de la marquise était d'autant plus surprenante, que, tout en se montrant si débonnaire, elle s'adonnait à certaines pratiques par lesquelles se signalent les femmes livrées aux luttes intérieures. Elle avait redoublé de soins, d'égards pour son mari, et le devoir exagéré prenait les formes de la plus vive tendresse. Un autre objet, la dévotion, l'absorbait encore davantage. Cette piété venait de prendre un accroissement singulier ; il n'était pas rare de trouver, dès sept heures du matin, la marquise à genoux seule dans l'église du village, priant en cachette avec une ferveur haletante. Cette conduite était accompagnée d'un air d'agitation, d'angoisse indicible. Les idées mêmes de cette dame semblaient suivre un autre cours et tourner à l'austère sinon à la pruderie. Elle tolérait avec peine le laisser aller, ne le partageait plus, et néanmoins elle admettait toujours Vignolle dans son intimité, sans aucun scrupule. S'il eût connu la cause de l'attachement de la marquise pour M. de Fresnes, s'il avait pu comprendre l'héroïsme des efforts de cette admirable personne pour accomplir une

pensée sainte et hors de la nature , Alexis aurait sans doute perdu toute espérance de triompher d'elle. Mais ce secret relatif au mariage de cette dame était resté entre elle et Dieu ; Gersain lui-même n'en soupçonnait rien. Aucun trait ne fera mieux apprécier ce caractère à la fois courageux et timide , vertueux avec emportement aux dépens même de la raison , que celui-ci , dont les conséquences ont sur les incidents de cette histoire une influence directe.

En quittant , à l'âge de seize ans , l'intérieur presque claustral de la famille où son père venait d'expirer entre les bras de son oncle l'évêque de *** , Alix avait été confiée à une tante qui habitait près de Paris une maison de campagne , rendez-vous habituel d'une foule de gens de finance , de robe , et de personnages politiques. Par un de ces contrastes dont la fortune est prodigue , Alix , au sortir de son grave monastère , se trouvait alors chez une des plus superbes ruines de l'empire , auprès d'une femme élevée aux mœurs du directoire , plus débrillées que celle de la régence ; munie des principes les plus larges , considérant à merveille les réalités palpables de la vie , ne prisant rien au delà , et profondément pénétrée d'une religion dont l'or était le dieu. Dans les premiers temps , Alix s'étonna des opinions décollées que , sous forme d'avis , laissait tomber sa tante , de l'idiome flasque et maniéré qui lui servait à débiter ces préceptes. Puis elle comprit , sans rougir de son ignorance , que cette langue était celle d'un autre monde que le sien. Les principes sévères dont on l'avait nourrie avaient jeté dans son cœur des racines vigoureuses , et rien ne put les en arracher. De l'influence de cette tante combinée à celle de la première éducation , résulta , pour Alix , l'événement le plus grave de sa vie , son mariage.

Cette enfant ne possédait pas la plus légère fortune ; les capitaux de sa tante étaient en viager , et la terre où elle résidait ne lui appartenait qu'à titre d'usufruit. Alix n'avait donc rien à espérer après le décès de cette parente , qui eut soin de ne lui pas déguiser là disgrâce de cette situation , et de lui faire envisager sous les couleurs les plus étincelantes les incomparables avantages de la richesse. Ces leçons furent difficiles à graver dans un cœur protégé par une passion que l'on attaqua avec adresse pendant deux années , dès qu'on en connut l'objet. La

tante d'Alix s'obstinait à faire la fortune, c'est-à-dire le bonheur de sa protégée, et, dans ce but, elle hantait l'insolente jeunesse de sa maison, dont elle fit le rendez-vous des vieux garçons opulents; puis, se mettant en frais de coquetterie pour sa nièce, elle tendit en son nom les filets d'hyménée sur les sépulcres où ces spectres se disposaient à descendre. Dès qu'elle eut rendu Alix convaincue de la nécessité d'acquérir une position à tout prix et de la futilité du reste, cette excellente dame engagea la jeune fille à distinguer le plus âgé de ses soupirants, et cela dans un but plus facile à apprécier qu'à énoncer déceimment. Alix avait réfléchi; l'obéissance était une de ses qualités; subjuguée par l'ascendant de sa tante, elle ne trouva ni la force ni le prétexte d'une résistance. Elle se résolut à la soumission, considérant ces répugnances comme de lâches tentations du malin esprit, et après une longue incertitude causée par certains scrupules que soulève en nous la nature, quand nous prétendons à transgresser ses lois, alliant à la logique de sa tante les idées pieuses dont son âme était ennoblie, elle se promit de compenser cette démarche intéressée par une vie entière d'abnégation. Afin d'expier un mariage d'intérêt, de lui ôter l'odieux d'une spéculation sur la longévité d'un vieillard, voulant aussi, par des soins, par les dehors d'une affection durable et douce même à des cœurs usés, se rendre digne de la situation brillante où elle allait se trouver, elle choisit pour époux, parmi ses adorateurs, le plus laid et à la fois le plus jeune, celui qui avait le plus longtemps à vivre, se disant bravement: « S'il faut qu'un homme nous fasse riche, acquittons-nous avec lui, en lui donnant du bonheur durant toutes nos années. »

Son âme, à la fois délicate et faible, est là tout entière, et voilà comme parfois des malheurs, des fautes même, ont leur origine dans un courageux effort vers le bien, dans la noble résolution d'un esprit inexpérimenté qui se jette en des voies de péril et tente de s'élever au delà du possible. Une telle entreprise n'eût pas obtenu l'approbation de la tante d'Alix, qui, par respect pour l'objet de son choix, ne se laissa deviner à personne. Après des journées éternelles de repos sans charmes, l'heure des épreuves avait sonné au moment où le comte de Vignolle s'était rencontré près d'Alix. Sa peine commença par des comparaisons, par des regrets, par des craintes; la présence

de ce jeune homme ramena le souvenir de celui qu'elle avait cru oublié. Elle entrevit ce qu'elle avait perdu, et quand l'arrivée de Gersain, devenu riche et désespéré, lui montra cette existence par elle consumée, et l'erreur où son exaltation l'avait précipitée, son cœur se remplit d'amertume.

Les hommages de Vignolle paraissaient sans péril à cette âme trop pleine d'une autre image; mais cet amour dédaigné échauffait en elle des émotions dont un autre à son insu recueillait la faveur. Cette influence continuelle du comte ôtait à Alix le temps de se reconnaître; le langage de la passion devenait son langage, et l'amour d'Alexis se combinant avec celui qu'elle avait encore pour son ami, ces deux sentiments se multipliaient l'un par l'autre, et accroissaient les dangers de la situation de M^{me} de Fresnes.

Ce qu'elle avait scrupule de témoigner à l'égard de Gersain, elle l'adressait à Vignolle, se faisant à cet endroit une illusion partagée par ce dernier et par Jean-Paul qui finit par être convaincu de leur mutuelle sympathie. Bien qu'il n'espérât plus rien d'elle, et qu'il eût répugné à renouer les liens brisés de sa jeunesse, il lui sembla pénible de la voir accordant à un autre ce qu'il eût refusé. Sa fierté lui fit jouer en cette occasion un rôle dédaigneux, et peu à peu sa contenance devint si glaciale et son humeur si bizarre qu'on eût pu penser qu'il souffrait.

S'il avait, en ces circonstances, laissé couler une larme, exhalé un seul soupir, murmuré un mot, nul doute qu'Alix épouvantée ne se fût à l'heure même et à jamais séparée de Vignolle; mais il n'en était rien, Jean-Paul se tenait fermé comme une urne cinéraire. Cette profondeur d'oublieuse insouciance pouvait-elle plaire à M^{me} de Fresnes? Sa vertu s'en accommodait forcément, il est vrai; mais on a beau bâillonner la voix de la nature, le cri du cœur ne se peut retenir, et le cœur de la marquise se mourait, déchiré par une blessure sans cesse agrandie.

Ils se trouvaient donc invinciblement ramenés vers leur perte, par les efforts mêmes qu'ils faisaient de bonne foi pour s'en éloigner, et les progrès du mal étaient d'autant plus rapides, que, seuls, à la campagne, ils manquaient de distractions. Or, dans un tel milieu, la marche des passions prend une effrayante acti-

tivité. Qui met en doute, au surplus, le ravage intérieur des amours contenues ?

Bientôt le malaise de la marquise fut à son comble, et son angoisse, manifestée par des signes extérieurs, n'échappa à personne, pas même à M. de Fresnes, lequel, désignant cet état sous le nom de vapeurs, ne trouvait rien de mieux pour le dissiper que la compagnie perpétuelle de ses deux jeunes voisins qu'il recherchait aussi pour lui-même, car il s'ennuyait à périr. Rien de plus simple en apparence que les mœurs du château de Fresnes où serpentait le fil caché d'un drame sombre et douloureux. Le marquis était bien l'emblème de la foule ignorante qui va côtoyant à son insu les mystères les plus étranges. Rien des objets du dehors ne touchait ces trois personnes ainsi rapprochées ; le spectacle de la nature ne leur était rien, rien n'existait hors d'eux-mêmes, et leurs cœurs étaient l'unique théâtre où cette histoire était mise en scène.

Dès qu'ils virent la marquise en proie à une lutte intérieure, acharnée, Vignolle et son ami attribuèrent ces combats à des efforts pour surmonter le sentiment qu'elle ressentait pour le premier, et la tristesse du second s'accrut. Comme il était d'une santé débile, usée par le travail de la pensée, en peu de jours il tomba dans un état pitoyable : son teint pâle, ses yeux plombés, son œil fébrile auraient donné à penser à des esprits moins prévenus, moins occupés. Il ne parlait plus guère, un amer sourire errait parfois sur ses lèvres quand la marquise, devant lui, traitait Vignolle avec une amabilité trop excessive, cédant ainsi, sans en rien soupçonner, à un coquet instinct de femme dédaignée. Ne devinant pas ces motifs, Jean-Paul (toute passion est injuste) était exaspéré de voir leur tendresse si mal déguisée en sa présence ; il se croyait l'objet de la dérision, de l'aversion d'Alix, et dans ses rancunes, il eût voulu, au prix de sa vie, lui coûter encore des larmes ou des regrets.

A vrai dire, la situation de ce jeune homme, dégoûté de toutes les affaires de la vie, pour qui déjà l'impossible s'était dressé de toutes parts comme une haute muraille, sans lui laisser d'autre désir que le sommeil, d'autre refuge que son cœur, cette situation devenait affreuse depuis que ce dernier sanctuaire se trouvait envahi par une passion plus désespérée,

plus douloureuse à elle seule que toutes les tortures dont le sort avait fécondé sa jeunesse.

Malgré tant d'amertume, il ne se laissait pas deviner ; il n'attiédissait point de ses chagrins les espérances joyeuses de Vignolle, à qui la jalousie dissipée avait permis de reprendre, à l'égard de son hôte, cette amitié chaleureuse si facile aux gens heureux. A la fin, Jean-Paul avait cessé de paraître à Fresnes ; il évitait même le comte, et malgré sa faiblesse, errant seul dans les campagnes, loin des routes, il parcourait jusqu'au soir des distances considérables à grands pas, poussé au hasard par le souffle des vents comme une ombre sans sépulture.

Un jour, et ce fut le dernier de ses combats, il demanda à Vignolle, d'une voix pleine d'angoisse, s'il n'aurait pas la force de quitter cette femme et de partir avec lui pour un voyage de quelques semaines.

Les amants sont aveugles et sourds aux sentiments d'autrui ; Alexis répliqua naïvement avec une expansion des plus vives :

— Partir ! ne plus la voir, ne plus l'entendre !... quelques semaines, dis-tu ? Ne sais-tu donc pas que je mourrais au bout de huit jours ?

Gersain tressaillit, reprit un air impassible et ne parla plus de rien. Il lisait souvent dans la Bible en se couchant. Cette nuit-là, quand il ferma son livre, il s'écria :

— Ma vie s'achève dans l'aveuglement et la débilité... Ah ! l'ingrate ! Mais elle sera punie par ses remords ; je briserai ce temple que l'amour lui avait élevé dans mon cœur, et ses débris dans leur chute écraseront son bonheur comme ceux du temple de Dagon ont écrasé les Philistins.

Le lendemain, Jean-Paul passa toute la journée renfermé dans sa chambre sans voir personne. Le soir venu, on lui porta une lampe qu'il tint allumée jusqu'au jour ; les domestiques du château l'entendirent marcher durant la nuit. Vignolle, qui était allé à la chasse très-loin et n'était rentré qu'au coucher du soleil, dès que la lumière reparut, ordonna à un valet de porter à Fresnes diverses pièces de gibier dont il voulait faire hommage au marquis. Ce brave serviteur, ennuyé à l'excès des fréquents messages dont il était depuis trois semaines chargé pour cette destination, jugea à propos, avant de se mettre en

route et pour ménager ses jambes , d'aller demander à Gersain s'il n'avait rien à faire parvenir au château. Il monta donc à la chambre de ce jeune homme qui, suivant l'usage des gens tourmentés par de longues insomnies, s'était, à force de lassitude, endormi au crépuscule du matin. N'osant le réveiller, cet homme, avisant des lettres éparpillées sur la table, s'en fut regarder s'il n'y en avait aucune pour les hôtes du manoir de Fresnes. Au milieu de plusieurs paquets s'en trouvait un sur lequel il lut : « *Pour remettre à madame la marquise de Fresnes.* »

Sans considérer que ces mots étaient moins une adresse qu'une indication comme on en place à des papiers qu'on réunit dans un but lointain afin qu'ils soient trouvés en temps et lieu, sans remarquer à côté de ce billet une lettre à l'adresse de Vignolle, circonstance qui l'eût frappé, et près de ces épîtres un portefeuille ouvert qui paraissait destiné à les contenir toutes, ce valet s'empara de ce papier déjà cacheté, et il sortit sur la pointe des pieds, enchanté de son idée.

Après s'être levé assez tard, Gersain annonça l'intention d'aller respirer l'air des bois ; il prit donc un costume de chasseur, un fusil, et il sortit à grands pas d'un air délibéré, après avoir enfermé ses paperasses.

A peine avait-il franchi la grille, qu'il entendit une voix l'appeler à plusieurs reprises et que, s'étant détourné, il aperçut Alexis qui le poursuivait en lui faisant signe de l'attendre.

— Tu vas te promener, dit-il en le rejoignant ; comme il est trop matin pour se rendre au château, je t'accompagnerai si tu le permets.

En toute autre circonstance, Jean-Paul, désirant demeurer seul, aurait trouvé cent raisons pour éloigner son ami ; mais ce jour-là son imagination stérile ne lui en fournit aucune, et nos deux commensaux gagnèrent la lisière d'un bois en se livrant à une conversation banale dont Vignolle fit tous les frais. Pour se délivrer de lui, Gersain usa vainement de plusieurs détours ; on ne comprenait rien. Alors, il prit des sentiers qui s'éloignaient beaucoup de Fresnes, et Alexis le suivit encore. Impatienté de cette persévérance, Gersain fit observer sèchement à son rival qu'il était plus de midi et qu'il perdait avec lui de précieux instants ; à quoi l'autre répondit que le temps était assez beau pour rendre la promenade plus agréable. En effet la journée

était superbe ; un soleil radieux, et pas un nuage au ciel. Arrivés à un carrefour de la forêt, nos jeunes gens entendirent sonner une heure au village voisin ; Vignolle alors, tendant la main à son hôte, s'écria :

— Je te quitte, à ce soir !

— Adieu ! répondit Gersain qui s'éloigna sans lui donner la sienne.

Délivré de ce fâcheux, il changea de route, s'enfonça plus avant dans le bois ; mais croyant ouïr des voix devant lui, il suivit une autre direction qui le rapprochait, sans qu'il s'en doutât, du chemin vicinal. Il en était à cent pas, et s'apprêtait à le traverser, lorsqu'il y aperçut une calèche arrêtée à l'intersection des deux lignes. « Au diable, murmura-t-il, les promeneurs importuns ! »

A ces mots, il s'élança dans le taillis, écartant les branches, jusqu'à ce qu'il rencontre un sentier profond et inégal dont il parcourt les sinuosités. La rapidité de sa marche croissait d'une manière effrayante, et la sueur ruisselait sur ses joues. Il s'arrête. Ses yeux, furetants de tous les côtés, s'assurent de la profondeur de la solitude, et il rôde çà et là pour reconnaître les objets qui l'environnent. Devant lui, le sentier s'élargissait au sommet d'un monticule en faisant brusquement un coude, et l'horizon se bornait à cet angle. Voulant savoir ce que devenait ce ruban gris, et s'il se replongeait au delà de la hauteur, dans une foudrière plus profonde, Gersain se dirige de ce côté lentement, comme un homme arrivé au terme de sa course. Deux toises le séparent à peine du point où le chemin tournait si court, lorsqu'il entend marcher tout proche de lui. Avant qu'il ait eu le temps de fuir ou de se cacher, quelqu'un se détache rapidement des broussailles, et Jean-Paul éperdu voit en face de lui M^{me} de Fresnes.

Jamais apparition ne produisit dans une conscience malade l'effet de cette rencontre sur l'esprit de Gersain. Il fut contraint de s'appuyer contre un arbre, tandis que la marquise, sans prononcer une parole, haletante, le teint animé par l'émotion et par la course qu'elle venait de faire, lui présentait d'une main tremblante le hillet que le messenger de Vignolle lui avait remis. Jean-Paul, en ce moment, comprit toute la cruauté de cette vengeance posthume que l'excès d'une douleur folle lui avait

dictée, et, le cœur noyé d'amertume, il détournait les yeux de ces coupables lignes.

Alix n'était guère mieux assurée que lui. A la lecture de cet écrit, par lequel Gersain léguait à son bon ami Vignolle une branche de verveine et choisissait M^{me} de Fresnes pour exécuteur testamentaire, cette pauvre femme, éclairée par cet impitoyable reproche, avait facilement deviné dans son ancien ami des peines semblables aux siennes. N'est-ce pas une heure déchirante que celle où l'on apprend à la fois que celui dont on a désespéré vous aime et qu'il va mourir ; qu'il va mourir ainsi, le cœur gonflé de mépris et de haine !

Devoirs, religion, prudence, elle oublia tout. Le sauver fut son unique pensée, et tirant sa force de l'amour même dont la violence l'accablait, elle accourut dans une mortelle angoisse. Son âme naguère si bien fermée, si chaste, si sévère, craignait de ne point trouver de mots assez brûlants, assez tendres, pour le rattacher à la vie. Le sauver, tel était le but par elle aveuglément poursuivi ; elle volait dans les bras d'un amant pour préserver ses jours, avec toute la bonne foi de ses emportements vertueux.

Tant qu'elle fut à sa poursuite, la terreur d'arriver trop tard bouleversa presque sa raison. Aussi, lorsqu'elle l'eut trouvé dans cette forêt, ses sens, épuisés par les émotions opposées qui les partageaient depuis quatre heures, l'abandonnèrent à demi ; un cantique fervent d'actions de grâces, résumé dans un long regard vers le ciel, s'échappa de son cœur, et elle céda tout à fait aux tendresses où l'avait entraînée le sentiment d'une vive gratitude.

Pendant que, sans oser soulever les paupières, Jean-Paul recevait des mains de celle dont il croyait l'amour acquis à un autre le sinistre billet qu'il laissait machinalement glisser sur l'herbe, sans essayer de le retenir, Alix attendrie contemplait celui par qui elle avait tant souffert, et en voyant ses traits altérés et maigris, ce n'est pas elle qu'elle plaignait.

Les sentiments de Gersain étaient loin d'être aussi doux. Son esprit inquiet, disposé à l'amertume, commençait à se réveiller, et le premier regard qu'il osa lever sur la marquise était presque accusateur. Mais il trouva sur son visage, dans son attitude même, une expression d'intérêt si bienveillant, dans sa beauté

une physionomie si suave, que son cœur fut touché. L'abandon d'une âme qui se livre était empreint sur les lèvres d'Alix; son buste élégant et noble inclinait humblement sa majesté; sa bouche entr'ouverte et souriante semblait respirer la passion dont la pudeur lui rougissait les joues, et l'air de fière chasteté que son visage conservait encore ne rendait que plus attrayante et plus sensible l'affection profonde qui l'animait. A voir ainsi ce front blanc comme un lis dont elle avait la pureté se dessiner dans son cadre de cheveux noirs agités par la brise, sur le ciel bleu, on eût dit un être divin descendu sur la terre pour mettre humblement son cœur aux pieds d'un mortel.

Mais comme elle entrevit en son amant un nuage de doute et de froideur, une compassion si tendre la vint émouvoir, que de ses paupières, comme de celles de ces Niobés romaines dont les yeux limpides distillaient des parfums d'Asie, deux larmes, deux diamants s'élançèrent, et, après avoir effleuré le duvet des joues de cette enfant, se fondirent sur les doigts de Gersain.

O défiance des hommes longtemps malheureux! Jean-Paul n'osait se livrer encore. Cependant, d'une voix éteinte et qui semblait implorer merci, il murmurait: Alix, Alix! Il n'eut pas le temps de dire sa pensée, trop bien entendue. On lui avait répondu par un ardent soupir; les bras d'Alix s'étaient entr'ouverts, et Gersain s'y était précipité en jetant un grand cri.

Tandis que, la figure cachée contre la poitrine de M^{me} de Fresnes, qui le tenait ainsi embrassé, Gersain épanchait en torrents de pleurs une âme longtemps desséchée, son amante, ne songeant qu'à sa vie, tournant ses grands yeux vers l'azur du ciel, s'écriait:

— Il est sauvé, sauvé! Cruel ami qui partait sans se plaindre! Mourir ainsi sans rien dire, l'ingrat, et sans savoir si je ne l'aurais pas suivi!

— Alix, ah! si je n'avais gémi que de votre indifférence! Mais...

— Mon ami, ce triste cœur n'a pas cessé un seul jour de vous appartenir. Cette vie que j'aurais voulu vous consacrer tout entière, n'aura servi qu'à vous faire à jamais malheureux, mon pauvre Paul, si vous m'aimiez comme je vous aime.

Laissant errer ses pensées dans les illusions délicieuses où

elles flottaient comme celles d'un enfant, Gersain la contempla longtemps ravi en délicieuse extase, et brisé par l'excès même de sa tendresse, il tomba aux genoux d'Alix et les tint embrassés dans une adoration immense et muette.

En redressant son front, il aperçut à deux pas de lui Alexis de Vignolle, immobile, menaçant comme l'ombre du Commandeur, et cet aspect lui arracha un mouvement de surprise dont M^{me} de Fresnes chercha la cause.

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle en couvrant son visage de ses deux mains, vous m'avez trop tôt réveillée !

Debout, fièrement placé entre elle et lui, Gersain regardait Vignolle d'un air sombre.

— Le réveil, articula ce dernier d'un ton grave, est toujours trop prompt pour les heureux, trop lent pour ceux qu'endormait la perfidie.

— Monsieur...

— J'aurais tort de feindre, madame, et d'invoquer contre mes maux une force que je n'ai pas. Continuez à votre gré de vous jouer de ma fatale erreur, mais vous seule, et nul autre. Vous n'aurez de moi ni mépris ni murmures; ce cœur flétri va se guérir en s'éteignant. Plus votre tromperie fut cruelle, plus la leçon que vous m'avez donnée sera profitable. Grâce au ciel et à vous, madame, je suis invulnérable désormais et je vous remercie.

Vignolle se tut. L'émotion en lui commençait à surmonter la colère. Pâle, se soutenant à peine, et voulant devant son rival contenir des larmes ou même des regrets, il faisait pour y réussir des efforts aussi prodigieux que la marquise pour lui répondre.

— Tout en vous plaignant comme on plaint un ami, dit-elle avec calme, la rougeur plaquée sous les yeux, les lèvres blanches et serrées, les muscles du visage contractés par cette lutte pénible du courage et de la pudeur; tout en vous plaignant, puisque vous êtes affligé, je ne puis que déplorer la peine que je vous cause. En vous privant du droit d'espérer rien, je vous ai dépouillé de celui de m'accuser. J'ai offert à l'amitié ce que je lui offre encore, monsieur de Vignolle, car je vous suis sincèrement attachée, et c'est pourquoi je pardonne à l'injustice d'un ami qui souffre.

Elle s'arrêta un instant et continua d'un ton bref et voilé :

— Puisque vous tenez à m'accabler , j'accepte un déplaisir qui vous allège. J'aime , je l'avoue , votre ami depuis mon enfance , et c'est moi , moi qui suis venue aujourd'hui le chercher pour le lui dire. Mes motifs pour agir de la sorte , Dieu les jugera ; ma réputation est dans vos mains , et quant à mon honneur , il est sous la sauvegarde d'un galant homme.

— Cette explication , madame , est superflue , et je vous demande pardon de vous y avoir entraînée. Si , lorsqu'ayant tout à l'heure reconnu votre voiture dans les bois et oppris de vos gens la direction que vous aviez suivie , j'avais pu deviner vos secrets , je les aurais respectés ; si même , en vous apercevant , j'avais eu le temps de me retirer sans être découvert , je me serais retiré et j'aurais gardé le silence ,... avec vous , du moins , car mon respect ne s'étend pas au delà.

Ces derniers mots furent accompagnés d'un coup d'œil plein de haine et de ressentiment à l'adresse de Gersain , qui s'approchant , lui dit tout bas :

— Je serai de retour ici dans un quart d'heure.

— Je vous attends , grommela le comte avec une rage contenue.

Sans remarquer cet incident , la marquise accepta le bras de Gersain qui la reconduisit à sa voiture. En la quittant , il sentit la nécessité , pour éviter de la compromettre devant ses gens , de prendre un air cérémonieux et de formuler une phrase sur le hasard favorable qui les avait fait se rencontrer. Alix n'était pas habituée au mensonge , ce détour la blessa ; son amant s'en aperçut , et une première épine égratigna son bonheur. Il en résulta pour lui des réflexions désagréables : il entrevit son bonheur à venir d'un coup d'œil désenchanté , et pressentit les déboires d'une guerre perpétuelle entre la passion qui agrandit l'âme et ces déguisements forcés qui la rapetissent. Ces préoccupations lui prouvèrent que son cœur déjà vieux , aimait sans prestige , et que son enivrement se changerait en supplice en l'absence de l'objet de sa flamme.

— Ainsi , songeait-il avec dépit , toutes choses nous réussissant , le passé serait encore pour nous d'un tel poids , que nous ne goûterions jamais une jouissance réelle.

S'il avait su que la raison première de ces maux , que le ma-

riage d'Alix , ce funeste accident qui ruinait le repos de trois personnes , et devait perdre peut-être l'honneur de son amante , était le résultat d'une audacieuse vertu qui s'était condamnée à étouffer les inclinations de la nature , comme le fiel des regrets aurait bouillonné dans son esprit désabusé !

A son retour dans la forêt , il trouva Vignolle assis sur une pierre , son menton sur le poing et profondément abattu. Dans l'excès de sa préoccupation , le comte n'avait pas entendu venir son rival , qui , se plaçant en face de lui , articula d'une voix ferme : — Maintenant , je suis à vous ! — Alexis se leva et répondit : Partons. Son organe avait perdu le mordant de la fureur , sa consternation n'était plus jointe à la menace ; plus d'étincelles dans ses yeux , plus d'impatience dans ses gestes , plus de résolution dans sa démarche. Très-surpris de ce changement , Gersain , respectant sa tristesse , chemina longtemps avec lui sans ouvrir la bouche. Enfin , il dit :

— Vous penserez ce qui vous plaira sur mon compte , mais je dois vous affirmer que je ne vous ai pas trompé un seul instant. Ce matin même j'étais loin de prévoir l'événement d'aujourd'hui , et je vous croyais plus heureux que moi.

— Si je ne savais tout , repartit Vignolle en jetant aux pieds de Jean-Paul sa lettre à la marquise , par lui ramassée sur l'herbe du chemin , pensez-vous que j'agisais comme je le fais depuis une heure ?

— Encore un mot : j'avais gardé le secret d'un amour sans espoir , pour ne point assombrir vos plaisirs ; mais je suis incapable de jouer une scène de comédie. Ce billet ne devait être mis à son adresse qu'après ma mort ; je croyais l'avoir serré avec d'autres papiers dans un portefeuille , et j'ignore par quel prodige il a passé entre les mains de M^{me} de Fresnes.

— Les dieux sont pour vous , répliqua le comte avec aigreur , tout vous est favorable.

— Entre votre sort et le mien , croyez-le , Vignolle , la distance est courte. Je n'aime plus comme à vingt ans. Toute émotion m'est devenue douloureuse , un abîme est creusé entre elle et moi , et ces relations seront une source féconde en chagrins. Cependant , ma vie est en elle , comme la sienne en moi. Il m'est aussi impossible de vivre en m'occupant d'un autre objet que d'exister pour elle , et la société condamne cet amour à errer

sans but. C'est encore un chemin sans issue comme celui où piétina mon individu politique, comme celui où vous vous êtes fatigué vainement à chercher un Eldorado bourgeois. N'espérons plus rien, nous sommes finis tous les deux. Nous nous sommes mal orientés dès notre premier pas en ce monde, et personne n'a su nous remettre dans la voie; c'est là tout. En somme, nous aurions beau nous briser le front contre les obstacles, ils sont d'airain, et nous voici parvenus à cette mort intellectuelle qu'on nomme l'impossible.

— Votre philosophie compatit d'une façon railleuse, car un malheur comme le vôtre ferait pour moi de ce monde un Éden.

— Sans doute ces joies que je ne puis plus savourer vous enivreraient, et pourtant, entre nos deux situations, quelle différence? Presque rien, et c'est l'infini.

— Il se peut, mais ma logique va moins loin. En résumé, vous m'avez égorgé avec délicatesse; vous êtes sans reproches, et j'emporte, avec ma défaite, votre estime pour en couvrir la nudité de mon ridicule. Pour vous et en votre présence, une femme que j'aimais m'a humilié. Gersain, j'ai beau lutter en m'armant contre moi de vos belles raisons, je vous hais, je vous hais! Je n'ai rien à perdre, et né sens plus en moi qu'un désir, la vengeance.

— Je vous plains.

— Votre compassion sur cette matière est désintéressée comme le seraient vos conseils. Mais je ne puis me résoudre à vous laisser entre les bras de cette femme qui m'a joué à votre profit, sans nulle crainte. Savez-vous que j'adore celle qui vous aime et a osé me le confesser? Savez-vous que la jalousie me déchire et que je suis dégradé aux yeux de cette coquette, aux vôtres peut-être dont je subis le triomphe! Gersain, ces rages brûlantes ne se refroidissent que dans le sang, l'un de nous doit mourir. Que l'ingrate me haïsse, au moins, puisqu'elle n'a pu m'aimer!

Gersain répondit quelques mots froids et dignes; mais Vignolle, en qui le ressentiment naguère à grand'peine amorti réagissait avec furie, s'échauffa peu à peu jusqu'au transport. Dans cette conjoncture difficile, l'homme du monde reparais-sait en lui avec ses préjugés étroits d'orgueil et de dépit. Malgré ses instances, Jean-Paul s'obstina à refuser tout cartel et même

à suspendre jusqu'au lendemain toute discussion sur ce sujet. Néanmoins, le comte, à force d'excitations, le contraignit de s'engager à répondre le lendemain à son appel furieux.

Ils se séparèrent fort irrités, et Gersain, en quittant son hôte, lui dit avec une morgue d'autant plus provocante qu'il s'était longtemps montré pacifique :

— Il suffit, monsieur, j'attendrai votre terrible signal en dormant. A demain !

Et l'ancien secrétaire d'ambassade se retira dans son appartement, très-humilié de reposer encore une nuit sous le toit de son ennemi et forcé néanmoins d'en passer par là ; car aucun autre logis n'existait dans le voisinage, sauf chez le marquis, et il eût répugné à la délicatesse de Gersain d'implorer cet asile. D'autre part, quitter la maison du comte pour aller se loger dans une chaumière du village de Fresnes, sous les fenêtres du château, c'était donner lieu aux commentaires et compromettre la marquise à plaisir. Gersain se résigna, mais la nuit lui parut lente et la matinée éternelle, car il attendait Alexis à tout instant. Vers dix heures, n'ayant point encore de ses nouvelles, il s'informa de lui à un valet qui lui dit :

— Monsieur a laissé, avant de partir, ce billet pour vous.

S'étant hâté de rompre le cachet, Jean-Paul déchiffra ce qui suit :

« Adieu ! je t'abandonne aux amères félicités pour lesquelles j'aurais donné ma vie. Oublie mes colères insensées. Fasse le ciel ton bonheur moins impossible que le mien ! J'ai besoin de toutes les forces de l'amitié pour ne point mêler à cette crainte une égoïste espérance. La souffrance engendre l'amertume. Tu me pardonneras si tu es heureux, sinon tu me pardonneras encore, car tu me comprendras. Adieu ! »

Ce billet ternit un peu la joie de Gersain. — Sa retraite est généreuse, pensa-t-il ; mais dois-je en profiter ? Aucune joie ne peut se trouver dans cet amour, la raison me l'a toujours dit. Lutter contre ces obstacles serait empoisonner la vie d'Alix, l'abréger peut-être et ajouter pour moi des remords à des regrets. Mon existence n'a plus qu'un but, sa tranquillité. Sachons la respecter et nous-même, et ne la revoyons jamais !

Voulant, pour exécuter cette résolution, fortifier son âme en donnant de l'activité au corps, il sortit à cheval, galopa

plusieurs lieues et finit , malgré lui , par s'arrêter à la grille du château de Fresnes , où il apprit que la marquise et son mari étaient partis avant le jour pour Paris.

Il admira sa propre faiblesse et le courage d'Alix , courage qu'il fallait imiter. Mais il arrive un instant où la passion , longtemps comprimée , éclate et réduit en poudre les barrières de la raison. Il sembla à Gersain qu'il mourrait s'il ne la voyait plus. Un lion affamé à qui l'on arrache sa proie ne rugit pas d'une manière plus terrible que celle dont rugissait le cœur de l'insensé.

Il s'élança sur les traces de son amante , plus rapide que le pâle cavalier de Bürger , et il eût galopé jusqu'à ce qu'il expirât , s'il n'eût retrouvé cette moitié de son âme qui fuyait devant lui.

A la chute du jour , il atteignit la voiture de M^{me} de Fresnes à l'entrée d'une petite ville , et il hébergea son cheval dans l'auberge où elle devait passer la nuit.

L'hiver passé , sur la fin du dernier bal de l'ambassadeur d'Angleterre , quelques jeunes gens , fatigués de la danse et du jeu , causaient dans un coin ; le plus jeune faisait éclater , suivant l'usage , ses doléances sur l'insipidité de l'existence. Accablés de sommeil pour la plupart , les compagnons de ce jeune homme se sentaient comme lui très-désabusés. Un seul d'entre eux ne se rendait point à ces banales théories sur le malheur absolu ; c'était un homme de trente ans , d'une figure belle , mais obscurcie par un air de fatigue et de tristesse. Seul de tous , il n'avait de toute la soirée ni parlé , ni souri , ni joué , ni dansé , et il soutenait contre eux l'opinion la moins désolante. — Vous parlez , lui dit quelqu'un , comme un homme bien portant et entouré des succès que donne l'argent qui les procure tous. Franchement , mon cher Vignolle , quel souci pourrait vous atteindre ?

— Sans parler de moi , répartit le comte en souriant avec amertume , je connais des gens dont le bonheur est aussi immense que celui de certaines personnes est impossible.

— Impossible ! répéta un jeune auditeur, très-érudit en fait d'histoire ; l'empereur l'a dit, ce mot-là n'est pas français.

— Est-ce à Waterloo ou à Sainte-Hélène qu'il a pensé de la sorte ? répondit Vignolle en hochant la tête.

— Tenez, s'écria l'un de ces causeurs en voyant s'avancer un grand jeune homme, voici l'un des favoris de la fortune : il va partir pour l'Allemagne ; sa nomination est signée.

— Qui donc remplacez-vous, monsieur ?

— Personne, car l'emploi qu'on me donne était disponible depuis longtemps. Je succède à ce pauvre Gersain, dont vous savez la fin déplorable. On l'a trouvé l'autre jour percé de deux balles dans les bois de Fresnes en Bourgogne. Son fusil était à dix pas de lui. Nous ne lui connaissions aucun chagrin ; donc il était très-heureux, et l'on ne peut supposer qu'il ait voulu.... Jusqu'ici néanmoins, la justice n'a pu saisir les auteurs du crime.

A ce triste récit, Vignolle pâlit et passa la main sur son front pour dérober une larme qui brillait dans ses yeux.

— Votre avancement a été rapide, dit-on au nouveau secrétaire d'ambassade ; vous avez eu les chances favorables.

— Ét des amis ; car je suis redevable de cette position au vieux marquis de Fresnes ; aussi, j'ai pris part à son malheur.

— Qu'est-il donc arrivé ? demanda Vignolle en tremblant.

— Depuis quatre mois, la santé de sa femme déclinait ; sa raison même avait faibli. Cette dame, à la même époque, tomba tout à coup dans une exaltation religieuse très alarmante et se livra à des mortifications excessives dont les médecins s'inquiétèrent. On la voyait prier et pleurer comme une Magdeleine repentie, bien qu'elle fût la plus irréprochable du monde. Enfin, quittant sa maison, elle s'est enfermée dans un couvent, où elle s'est éteinte, il y a un mois.

— Eh bien ! Vignolle, s'écria un de ces pessimistes de bouddoir, vous le voyez, ce monde n'est que maux et souffrances. Où sont donc les heureux que vous avez connus ?

Mais Alexis ne répondit pas : il était évanoui.

WILLIAM ET MARIE ⁽¹⁾.

PERSONNAGES.

MAC-GRÉGOR, laird écossais.	WILLIE, son enfant.
MARIE, sa fille.	ROBIN,
MARGUERITE.	DICK, } brigands.
LE COMTE DOUGLAS, fiancé de Marie.	BILL,
WILLIAM RATCLIFF.	JOHN,
LESLEY, son ami.	TADDIE,
TOM, aubergiste.	

BRIGANDS, DOMESTIQUES, GENS DE LA NOCE.

(L'action se passe dans les temps modernes et dans le nord de l'Écosse.)

Un appartement dans le château de Mac-Grégor.

MARGUERITE, *accroupie immobile dans un coin*; MAC-GRÉGOR, MARIE, DOUGLAS.

MAC-GRÉGOR, *il pose la main de Douglas dans celle de*

(1) J'ai écrit ce conte dramatique à Berlin en 1820. J'étais bien jeune alors! Peut-être les vers allemands de l'original out-ils perdu

Marie. — Vous voici mariés maintenant. Ainsi que vos deux mains sont unies, ainsi doivent l'être à jamais vos deux cœurs, dans la peine et dans la joie. Deux puissants sacrements vous lient, celui de l'Église et celui de l'amour; une double bénédiction repose sur vos têtes, et moi, j'y joins la bénédiction paternelle.

(Il pose ses mains sur leurs têtes en signe de bénédiction.)

DOUGLAS. — C'est avec orgueil, milord, qu'aujourd'hui je vous appelle mon père.

MAC-GRÉGOR. — Et c'est avec plus d'orgueil encore que je vous nomme mon fils.

(Ils s'embrassent.)

MARGUERITE, chantant du ton saccadé de la folie :

« Comme ton épée est rouge de sang !
Édouard ! Édouard ! »

DOUGLAS, se levant tout effrayé. — O ciel ! milord, quel son vibrant et aigu !

MAC-GRÉGOR, avec un sourire forcé. — Que cela ne vous inquiète pas : c'est Marguerite, c'est la folle; elle est cataleptique depuis bien des jours et bien des années. Le regard fixe, elle reste accroupie pendant de longues et pénibles heures. Seulement, de temps à autre, elle fredonne une vieille chanson : on dirait une pierre qui parle.

DOUGLAS. — Pourquoi donc gardez-vous au château un tel épouvantail ?

MAC-GRÉGOR, à voix basse. — Chut, chut ! elle entend tout ; je l'aurais renvoyée, il y a longtemps ; mais je n'ose...

MARIE. — Laissez-la tranquille, cette pauvre, cette bonne Marguerite. Racontez-moi plutôt quelque chose de nouveau, Douglas. Que se passe-t-il à Londres ? En Écosse, les nouvelles sont rares.

quelque chose de leur fraîcheur native en passant dans la prose française.

H. H.

DOUGLAS. — Il en est toujours comme par le passé. On va, on vient, à pied, à cheval, en voiture. Les vauxhalls, les routs, les soupers fins se succèdent ; Drury-Lane et Covent-Garden attirent la foule. L'opéra résonne et le billet de banque se transforme en billet d'opéra. *God save the king* est hurlé en chœur. Les réformistes s'attablent dans les tavernes obscures ; ils parlent politique, s'inscrivent, parient, jurent, bâillent, et s'enivrent de patriotisme et de porto. Le rosbeef et le pudding fument, le porter petille, le charlatan débite sa recette. Tous vous gêne : les fripons avec leur politesse, le mendiant avec son air de misère et ses plaintes lamentables, et, par-dessus tout, ce costume incommode, cet habit à taille de guêpe, cette cravate empesée et ce chapeau-monstre à la babylonienne.

MAG-GRÉGOR. — Pour moi, je me fais honneur de mon *plaid*, et de mon bonnet national. Vous avez bien fait de jeter de côté ces habits d'arlequin. Un Douglas doit être Écossais jusque dans son habit extérieur, et le cœur me bondit de joie en vous voyant tous dans ce costume qui m'est si cher.

MARIE. — Dites-moi quelque chose de votre voyage, Douglas.

DOUGLAS. — Je suis venu en voiture jusqu'aux frontières d'Écosse ; c'était d'une lenteur, d'une lenteur... Arrivé à Old-Jedburgh, je pris un cheval. J'excitai de l'éperon le noble animal, éperonné moi-même par mes désirs amoureux. Je ne pensais qu'à vous, Marie, et, rapide comme la flèche, mon coursier m'emportait à travers buissons, montagnes et vallées. Près du bois d'Inverness, je faillis payer cher ma rêverie. Pif, paf, les balles sifflent à mes oreilles et me voilà tiré de mes beaux rêves. Trois brigands fondent sur moi... Une lutte s'engage, — les coups pleuvent, — je défends chaudement ma vie, — et je devais bientôt succomber ;... mais que vois-je ? Marie pâlit, chancelle, tombe...

(Marguerite s'élançait brusquement et soutient dans ses bras Marie qui tombe en défaillance.)

MARGUERITE. — Hélas ! hélas ! ma poupée est blanche comme la craie, et roide comme la pierre ; hélas ! hélas !

(Moitié chantant, moitié parlant, en caressant Marie.)

« Petite poupée, oh! ma poupée, ouvre tes petits yeux; gentille poupée, ne sois pas froide comme un marbre; je vais semer sur tes joues blanches les reflets de la rose. »

MAC-GRÉGOR. — Silence; avec tes folles sentences, tu égareras davantage sa tête malade.

MARGUERITE, *le menaçant du doigt*. — C'est toi, toi qui oses m'injurier? Lave d'abord ces mains, ces mains rouges encore; tu vas souiller de sang la blanche robe nuptiale de ma petite poupée; fuis, crois-moi.

MAC-GRÉGOR, *avec appréhension*. — La vieille folle extravagante.

MARGUERITE, *chantant*. — « Petite poupée, oh! ma petite poupée, ouvre tes petits yeux. »

MARIE, *reprend connaissance et s'appuie sur Marguerite*. — Continuez votre aventure. J'écoute.

DOUGLAS. — Ce que je vous raconte vous fait mal; mais vous le voulez, j'obéis. — Un autre cavalier arrive au galop, attaque à l'improviste les brigands par derrière et frappe sur eux avec force. Ainsi dégagé, je reprends courage, et les voleurs sont en fuite. Je veux remercier mon généreux libérateur; il s'en allait au galop, me criant. Je n'ai pas de temps à perdre.

MARIE. — Oh! Dieu soit loué! vous m'avez fait bien peur. Maintenant, me voilà remise. Soutiens-moi, Marguerite, des amies m'attendent dans la salle.

MARGUERITE, *timidement à Mac-Grégor*. — Et vous, ne m'en veuillez pas; la pauvre Marguerite n'est pas toujours folle.

MAC-GRÉGOR. — Allez, nous vous suivons.

(Marie et Marguerite sortent.)

MAC-GRÉGOR, DOUGLAS.

DOUGLAS. — Je ne reviens pas de ma surprise. Marie serait-elle si nerveuse? Elle est tremblante, elle pâlit au moindre bruit.

MAC-GRÉGOR. — Douglas, je ne veux, ni ne dois vous cacher ce qui oppresse le cœur de Marie; pardonnez-moi si je ne vous en ai pas parlé plus tôt. Vous êtes courageux, téméraire, et le danger que je détournais de vous avec prudence, vous l'eussiez

recherché avec ardeur. Cet aveu vous eût poussé à punir l'audacieux qui trouble le repos de Marie.

DOUGLAS. — Qui donc ose troubler son repos? dites?

MAC-GRÉGOR. — Écoutez avec calme cette triste histoire. Il y a six ans que s'arrêta près de nous, dans ce château, un étudiant d'Édimbourg qui voyageait. Il avait nom William Ratcliff. J'avais autrefois beaucoup connu son père, mais beaucoup; il s'appelait sir Édouard Ratcliff. Je reçus donc bien le fils, et lui donnai l'hospitalité pendant quinze jours. Il vit Marie, plongea dans ses yeux et y plongea trop avant; puis il se prit à soupirer, à languir et à gémir, jusqu'à ce qu'enfin elle lui déclarât nettement qu'il lui était importun. Il renferma son amour dans sa valise et partit. Deux ans après arrive Philippe Macdonald; il brigue la main de Marie, réussit, et, six mois après, la gracieuse fiancée était à l'autel, parée de ses habits de noce; mais point de fiancé! Nous cherchons partout, dans les appartements, dans la cour, les écuries et les jardins. Hélas! le cadavre de Macdonald était étendu près de la Roche-Noire!

DOUGLAS. — Quel était son assassin?

MAC-GRÉGOR. — Pendant bien longtemps nos recherches furent vaines; enfin, Marie avoua qu'elle le connaissait, et raconta que dans la nuit qui suivit le jour du meurtre, William Ratcliff était entré tout à coup dans sa chambre à coucher, lui avait montré en souriant sa main teinte encore du sang de son fiancé, et présenté avec un salut gracieux l'anneau de Macdonald.

DOUGLAS. — Horreur! quelle cruelle raillerie. Que faites-vous?

MAC-GRÉGOR. — Je fis déposer le cadavre de Macdonald dans la tombe de ses pères, et, dans le lieu où le meurtre avait été commis, je plantai une croix en souvenir de ce qui s'était passé.

Je cherchai en vain Ratcliff, le meurtrier. On l'avait vu en dernier lieu à Londres, où il avait dissipé l'héritage de sa mère en débauches et en festins, vécu ensuite de jeu et d'emprunts, et, comme quelques-uns même prétendent, de brigandages. Deux ans s'étaient écoulés depuis cet événement, le meurtre et le meurtrier étaient presque oubliés, lorsque vint dans ce château lord Duncan, qui me demanda la main de ma fille. Je consentis

à sa demande, et je parvins aussi à obtenir l'agrément de Marie en faveur d'un homme qui descendait des rois d'Écosse. Mais, hélas ! au jour fixé, la fiancée était encore à l'autel, solennellement parée... et le fiancé gisait encore à la Roche-Noire.

DOUGLAS. — Oh ! c'est épouvantable.

MAC-GRÉGOR. — A cheval ! criai-je à mes valets, et nous partons au galop, cherchant dans les buissons, les champs, les bois et les cavernes, trois jours durant. Toujours en vain ; hélas ! point de trace du meurtrier ! Et cependant, la nuit même de ce jour d'épouvante, William Ratcliff s'introduisit dans la chambre de Marie, et, la saluant gracieusement, il lui rendit l'anneau du fiancé.

DOUGLAS. — Par ma foi ! cet homme est audacieux ; que j'aimerais à me mesurer avec lui !

MAC-GRÉGOR. — Sans aucun doute, c'est lui que vous avez rencontré dans la forêt d'Inverness. Je m'étonne seulement qu'aucun de mes espions ne l'ait aperçu ; car, sachez-le, comte, je veillais à ce qu'il ne me fallût pas mettre aussi votre nom sur la croix commémorative de la Roche-Noire.

(Il sort.)

DOUGLAS *seul*. — Mac-Grégor m'a prudemment caché cette histoire jusqu'après le mariage. Oh ! le fin renard ! Je voudrais pourtant bien me mesurer avec ce furieux qui, dans sa sombre rage, inquiète toujours Marie. Il n'ôtera pas l'anneau de mon doigt ; car où il y a doigt, il y a main aussi. Je n'ai pas d'amour pour Marie, et je n'en suis pas aimé non plus. La convenance seule a formé notre alliance ; mais j'ai de l'affection pour cette douce enfant, et je voudrais arracher les épines de sa route.

(Lesley entre, enveloppé dans son manteau, et regarde autour de lui avec précaution.)

DOUGLAS, LESLEY.

LESLEY. — Est-ce vous le comte Douglas ?

DOUGLAS. — C'est moi. Que me voulez-vous ?

LESLEY, *lui donnant une lettre.* — Alors ce billet est pour VOUS.

DOUGLAS, *après avoir lu.* — Oui, oui, dites-lui que je me rendrai à la Roche-Noire.

(Ils sortent.)

Une auberge de voleurs. — Au fond des hommes endormis. — Une image de saint est suspendue à la muraille. — On entend le mouvement de l'horloge. — La brune.

WILLIAM RATCLIFF *est assis tout pensif dans un coin de la salle; dans l'autre, TOM, l'aubergiste; il tient son petit enfant WILLIE entre ses genoux.*

TOM, *à voix basse.* — Dis-moi, sais-tu dire ton *Pater noster*?

WILLIE, *riant et haut.* — Oui, parbleu.

TOM. — Ne parle donc pas si haut, tu vas réveiller toute cette troupe harassée.

WILLIE. — Allons, y êtes-vous? Faut-il commencer?

TOM. — Oui; ne va pas trop vite surtout.

WILLIE, *vite.* — « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, et ne nous induisez pas... (*Il hésite.*) ne nous induisez pas... ne nous induisez pas... »

TOM. — Vois-tu, tu hésites? Ne nous induisez pas en tentation. Recommence tout.

WILLIE. — (*Il a les yeux attachés sur William Ratcliff, et parle avec crainte et hésitation.*) — « Notre Pères qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive; que votre volonté soit faite en la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain de chaque jour, et pardonnez-nous nos offenses comme nous les pardonnons à ceux qui nous ont »

offensés. Ne nous induisez pas... (*Il hésite.*) ne nous induisez pas....

TOM, *avec humeur.* — En tentation !

WILLIE, *pleurant.* — Cher papa, avant, ça coulait comme de source; mais cet homme qui est assis là-bas (*Il montre William Ratcliff.*) me regarde toujours d'un mauvais œil.

TOM. — Ce soir tu n'auras pas de poisson (*D'un ton menaçant.*), et si tu m'en voles encore dans l'armoire...

WILLIE, *pleurant et continuant sur le ton du Pater noster.* — « Ne nous induisez pas en tentation. »

RATCLIFF. — Laissez donc cet enfant ! Et moi aussi, je n'ai jamais pu retenir ce passage (*Douloureusement.*) : Ne nous induisez pas en tentation !

TOM. — Je serais bien fâché, si un jour il venait à vous ressembler, ainsi qu'à ceux-là. (*Indiquant les dormeurs.*) Va-t-en maintenant, Willie.

WILLIE, *qui s'en va en pleurnichant et grommelant.* — Ne nous induisez pas en tentation.

LES MÊMES, *excepté* WILLIE.

RATCLIFF, *souriant.* — Que voulez-vous dire ?

TOM. — Je veux qu'il devienne un bon chrétien, et non un pendeur comme son père.

RATCLIFF, *ironiquement.* — Il y en a encore de plus mauvais que vous.

TOM. — Je suis maintenant un animal apprivoisé; je donne à boire, je suis aubergiste enfin; et comme ma maisonnette est bien cachée dans le bois, je ne loge que des grands seigneurs comme vous, qui aiment à garder l'incognito, qui dorment le jour et sortent la nuit. Et moi aussi, j'aimais autrefois le clair de lune; j'aimais à promener mes rêveries (*Faisant un mouvement de la main.*) dans les maisons et les poches d'autrui; mais je n'en ai jamais fait autant que ceux-là. (*Il montre les dormeurs.*) Voyez cette tête de renard, c'est un beau talent; il flaire d'instinct les mouchoirs et vole comme une pie. Voyez comment ses doigts s'allongent en dormant; même en rêve, il faut qu'il vole ! Ce grand maigre-là, avec ses jambes de sauterelles,

était autrefois tailleur; il escamota d'abord de petits morceaux de draps, puis de plus grands, et enfin la pièce entière. C'est tout juste s'il a échappé au gibet; il en a encore le tremblement dans les jambes. Je parie qu'il rêve échelle comme autrefois le père Jacob. Regardez un peu là-bas ce vieux et gros Robin, comme il dort tranquille, comme il ronfle, et cependant il a déjà dix meurtres sur la conscience. Encore s'il était catholique comme nous; mais c'est un hérétique, et après avoir été pendu ici-bas, il sera encore brûlé là-haut.

RATCLIFF, *va et vient dans la chambre d'un pas agité, et regarde continuellement l'horloge.* — Ne croyez pas cela! Le vieux Robin ne sera pas brûlé, il y a là-haut un autre jury que celui de la Grande-Bretagne. Robin est un homme, et quand on est homme, la colère vous prend en voyant toutes ces âmes vénales et misérables se pavaner dans l'opulence, briller sous le velours et la soie, mener joyeuse vie, nager dans le superflu, et rouler par les rues dans des carrosses dorés, laissant tomber un regard de mépris sur les *affamés* qui, leur paquet d'habits sous les bras, se dirigent d'un pas lent vers le mont-de-piété. (*Riant amèrement.*) Regardez un peu comme ces gens *rassasiés* se font un rempart des lois contre la foule des *affamés*. Malheur à celui qui renverse ce rempart, car, juges, bourreaux, cordes et gibets l'attendent. Eh bien! que voulez-vous? Il se trouve quelquefois des gens à qui tout cela ne fait pas peur.

TOM. — J'ai toujours pensé ainsi, et en conséquence partagé le genre humain en deux partis qui se font une guerre acharnée, les *rassasiés* et les *affamés*, et comme j'appartenais à la seconde catégorie, il fallait souvent me colleter avec la première. Je compris bientôt que la lutte était inégale, et petit à petit je quittai le métier. Je suis las de vagabonder, de ne regarder personne en face, de fuir le grand jour, de trembler à l'aspect d'une potence dressée sur mon passage, et de regarder si par hasard je n'y suis pas pendu, de ne rêver que de Botany-Bay, de maisons de correction et de travaux forcés à perpétuité. Vraiment, c'est une vie de chien; on est traqué à travers haies et buissons, comme une bête fauve. On croit voir un gendarme dans chaque arbre, et, assis même dans une chambre retirée et silencieuse, on est effrayé toutes les fois que la porte s'entr'ouvre....

(Lesley entre brusquement. Ratcliff s'élançe à sa rencontre.)

TOM, *recule effrayé*. — Jésus.

LESLEY. — Il y viendra...

RATCLIFF. — Il y viendra? C'est bien...

TOM, *tremblant*. — Qui est-ce qui y viendra? Depuis quelque temps la moindre chose m'effraye.

LESLEY, *à Tom*. — Calme-toi et laisse-nous seuls.

TOM, *d'un air d'intelligence*. — Oui, je comprends, je comprends, vous avez quelque partage à faire.

(Il sort.)

LES MÊMES *excepté* TOM.

RATCLIFF. — Il y viendra? Je pars, alors.

(Il décroche son chapeau et son épée.)

LESLEY, *l'arrêtant*. — Oh, oh! haïte-là! On n'y va pas de la sorte! Il faut d'abord qu'il fasse plus nuit. On te guette; les gens de Mac-Grégor sont à ta piste. Chaque enfant connaît ta physionomie, car on a bien pris ton signalement. Mais, dis-moi, que veut dire cette plaisanterie? Tu cours après le danger, et qui pis est, après un danger sans profit. Reviens avec moi à Londres; là, du moins, tu seras en sûreté. Tu devrais fuir ce pays fatal. On sait que tu as assassiné Mac-Donald et Duncan.

RATCLIFF, *avec fierté*. — Assassiné! C'est en duel que sont tombés Mac-Donald et Duncan. J'ai combattu loyalement, et c'est loyalement encore que je combattrai Douglas.

LESLEY. — Rends-toi la besogne plus facile. Est-ce que tu ne comprends pas *l'italien*? (*Avec un mouvement significatif.*) Mais, dis-moi, où donc Douglas a-t-il marché sur tes brisées? Que t'a-t-il fait? D'où te vient cette rage, cette haine?

RATCLIFF. — Je ne l'ai jamais vu, jamais je ne lui ai parlé, jamais il ne m'a fait de mal, et je ne le hais point.

LESLEY. — Et cependant tu veux attendre à ses jours. Es-tu fou? Et le serais-je assez, moi, pour te prêter main-forte?

RATCLIFF. — Malheur à toi si tu me comprenais. Malheur à ton crâne, il en éclaterait, et la folie battrait en brèche ton faible

cerveau. Ta pauvre tête se fendrait, se briserait comme la coquille d'un œuf, fût-elle aussi vaste que le dôme de Saint-Paul.

LESLEY, portant la main à sa tête avec un air de crainte simulée. — Tais-toi, tu me fais peur.

RATCLIFF. — Ne va pas croire que je sois un de ces héros de clair de lune qui courent après des fantômes, chasseurs pourchassés à travers les ombres par leur imagination comme par leur propre limier. Ne va pas croire encore que je sois un de ces poètes pthisiques, aux joues creuses, qui, faisant de la volupté avec les étoiles, dessèchent d'amour pour ces belles de nuit, et attrapent des coliques d'attendrissement aux chants du rossignol.

LESLEY. — C'est ce qu'au besoin je pourrais affirmer sous la foi du serment.

RATCLIFF. — Et cependant, te l'avouerais-tu? Tu vas me trouver bien plaisant peut-être. Il est des puissances singulièrement étranges qui me dominent, des puissances cachées qui disposent de ma volonté, qui me font agir, qui dirigent mon bras, et qui même ont rempli mon enfance de terreurs.

Bien jeune encore, quand je jouais tout seul, j'apercevais deux fantômes nébuleux qui étendaient au loin leurs longs bras aériens comme pour s'entrelacer, et qui, ne pouvant s'approcher, se regardaient douloureusement et avec amour. Quelque vapoureux et flottants qu'ils fussent, je distinguais cependant sur le visage de l'un d'eux les traits fiers et tristes d'un homme, et sur le visage de l'autre la douce beauté d'une femme. Souvent aussi je les voyais en rêve, ces deux apparitions, et alors j'apercevais leurs traits plus distinctement encore. L'homme me regardait avec mélancolie, la femme avec amour. Quand plus tard je me rendis à l'université d'Édimbourg, ces apparitions devinrent plus rares, et mes pâles visions disparurent, emportées dans le tourbillon de la vie d'étudiant. Mais, voilà que dans un voyage, pendant les vacances, le hasard me conduisit au château de Mac-Gregor. J'y vis Marie. A son aspect, un éclair traversa mon cœur et le fit tressaillir. C'étaient bien là les traits du fantôme nébuleux, ces traits de femme si calmes, si doux, si beaux d'amour et de tendresse, qui tant de fois m'avaient souri en songe; seulement les joues de Marie n'étaient pas aussi pâles, son regard n'était pas aussi fier; les joues de Marie

rayonnaient, et ses yeux étaient étincelants. Le ciel avait répandu sur cette gracieuse figure tous les prestiges de la beauté; certes, la Vierge même n'était pas plus belle que celle qui portait son nom. Transporté alors d'amour et de douleur, j'étendis les bras vers elle pour la presser sur mon sein.... (*Pause.*) — Je ne sais comment cela se fit, mais un miroir se trouvait devant mes yeux, et je reconnus en moi cet homme fantôme, qui étendait les bras vers sa compagne nébuleuse.

N'était-ce qu'un songe, une illusion? Mais Marie jetait sur moi un regard si doux, si affectueux, si aimant, si engageant même, que nos yeux et nos âmes se confondirent. O mon Dieu! le sombre mystère de ma vie se dévoila tout à coup. Je compris dès lors le chant des oiseaux, le langage des fleurs, le sourire amoureux des étoiles, le souffle de la brise, le murmure des ruisseaux, et les soupirs secrets de ma poitrine.

Comme des enfants, nous poussions des cris de joie, nous sautions et jouions; nous nous cherchions, et nous trouvions dans le jardin. Elle me donnait des fleurs, des myrtes, des boucles de cheveux, des baisers; les baisers, je les lui rendais; et enfin un jour, courbé en suppliant à ses genoux, je lui dis : Oh! Marie! m'aimes-tu?

(Il devient rêveur.)

LESLEY. — J'aurais bien voulu voir ces deux puissantes mains se joindre suppliantes, ce regard sombre et farouche languir, plein d'une flamme languissante; j'aurais bien voulu entendre cette voix qui sur la grande route tonne si terrible à l'oreille du riche seigneur, proférer de douces et tendres paroles d'amour.

RATCLIFF, *furieux*. — Maudit serpent! Quand je lui dis : O Marie! m'aimes-tu? elle me regarda d'un air étrangement effrayé et presque avec dégoût, et me faisant une révérence ironique, elle me dit froidement : Non! Et j'entendis ricaner les enfers.

LESLEY. — Mais c'était affreux! mais c'était infâme!

RATCLIFF. — Je quittai le château de Mac-Grégor, et je partis pour Londres. Je pensais pouvoir étourdir les tourments de mon cœur dans le tumulte de la capitale; j'étais mon maître, car j'avais perdu de bonne heure mes parents, avant même d'avoir pu les connaître. Mes projets tournèrent à mal. Le porto, le

champagne, rien ne faisait diversion à mes peines ; à chaque verre, mon cœur devenait plus triste. Ni blonde, ni brune, aucune femme ne pouvait chasser mes douleurs par son sourire et ses caresses. Au pharaon même, je ne pouvais retrouver le repos. Sur le tapis vert planait le regard de Marie. La main de Marie me marquait les parolis, et dans l'image anguleuse de la dame de cœur je rencontrais les traits célestes de Marie. Ce n'était plus une carte : c'était Marie. Je sentais son souffle ; elle me faisait signe pour me dire : Toujours ; elle me souriait pour me dire : Toujours, toujours ! « Je tiens la banque ! » m'écriais-je... Mon argent était au diable : mon amour restait.

LESLEY, *en riant*. — Alors tu tiras de l'écurie ton ponney, et t'élançant en selle, comme il convient à un vrai chevalier écossais, tu vécus de rencontres comme tes ancêtres. A coup sûr, ton amour est passé maintenant ; aussi c'est désenivrant de voir, la nuit, par un temps d'orage et de tempête, quelques bons amis qui, du haut d'un gibet, vous saluent en balançant leurs jambes décharnées.

RATCLIFF. — C'était de l'huile jetée sur le feu. Ma passion impétueuse pour Marie ne fit que s'enflammer davantage. Je me sentais à l'étroit en Angleterre. J'étais comme entraîné vers l'Écosse par un bras de fer invisible. Je ne dors tranquille que quand je me sens près de Marie ; là je respire librement ; mon cœur n'est plus serré ; je suis si bien là !....

J'ai juré par l'Évangile, par les puissances du ciel, par celles de l'enfer, que sous cette main tomberait tout téméraire qui oserait déposer sur les lèvres de Marie le baiser des fiançailles ! La voix secrète de ma poitrine a prononcé ce serment, et j'esers en aveugle cette puissance ténébreuse, qui combat avec moi lorsque je creuse aux fiancés de Marie le lit sanglant de la Roche-Noire.

LESLEY. — Je te comprends maintenant, mais je ne t'approuve pas.

RATCLIFF. — Est-ce que je m'approuve moi-même ! C'est cette voix, cette voix étrangère qui siège dans mon cœur, qui me dit : Marche. Ce sont ces fantômes que je vois en rêve, qui m'excitent et me disent : Marche ! (*Poussant un cri.*) Jésus, Marie ! vois-tu ?

(La nuit tombe. On voit deux fantômes nébuleux s'avancer sur

la scène et puis disparaître. Les brigands, couchés au fond, réveillés par les cris de Ratcliff, se lèvent brusquement et s'écrient : Qu'y a-t-il, qu'y a-t-il?)

LESLEY. — Es-tu possédé du démon, Ratcliff? Je ne vois rien, moi?

PLUSIEURS BRIGANDS. — Que voit-il donc? des gendarmes?

LESLEY. — Au contraire, il voit des esprits.

(Ils rient.)

ROBIN, *avec humeur*. — Dieu me damne ; on n'est pas même tranquille le jour.

RATCLIFF. — La nuit tombe, je pars.

LESLEY. — Je pars avec toi.

RATCLIFF. — Non, je ne veux pas!

LESLEY. — Je t'accompagnerai seulement jusqu'à la Roche-Noire, il pourrait peut-être s'y trouver des espions.

RATCLIFF. — La peur les fera bien fuir. Il n'y fait pas bon la nuit.

LESLEY. — Adieu, messieurs.

RATCLIFF. — Adieu.

Tous. — Que Dieu vous garde.

(Ratcliff et Lesley sortent.)

LES MÊMES, *excepté RATCLIFF et LESLEY.*

ROBIN. — Dieu me damne ! il est ivre ou fou.

DICK. — Il a toujours été comme cela ; je l'ai connu à Londres, je l'y voyais souvent dans la taverne de Rascal ; il se tenait dans un coin, morne et silencieux, pendant des heures entières, le front courbé, le regard fixe. Parfois il s'asseyait joyeux et riait au milieu de nous, mais son rire avait un éclat étrange ; il plaisantait, mais ses plaisanteries étaient acerbes et amères. Et pourtant il restait joyeux et riait toujours... Tout à coup sa lèvre supérieure se contractait avec une cruelle ironie, un cri aigu et douloureux s'échappait de sa poitrine, et il se levait furieux : « Mon cheval, mon cheval, » s'écriait-il, et il s'en allait au diable, et ne revenait qu'au bout de quelques mois. On dit que,

galopant alors jour et nuit, c'est toujours vers l'Écosse qu'il se dirigeait.

ROBIN. — Il est malade, c'est sûr.

DICK. — Qu'est-ce que cela me fait, à moi. Adieu.

(Il sort.)

BILL. — L'heure est venue, à l'ouvrage ! (*Priant devant l'image d'un saint.*) Protégez-moi et bénissez mes projets !

(Il sort avec plusieurs autres.)

ROBIN, *en montrant son poing.* — Toi, mon patron, protège-moi dans le danger !

(Il sort.)

(Deux des brigands restent endormis ; l'aubergiste Tom entre sur la pointe des pieds et vole l'argent qu'ils ont dans leur poche.)

TOM *d'un air fin.* — Je les défie de me citer au tribunal.

(Il sort.)

(John et Taddie se réveillent.)

JOHN *bâillant.* — Le sommeil est, sur ma foi, la meilleure des inventions.

TADDIE. — John, viens déjeuner.

JOHN. — Déjeuner ? Qu'est-ce qu'il y a de neuf ?

TADDIE. — On a sûrement perdu aujourd'hui l'ami Ruffle.

JOHN. — Le gibet est certes la plus mauvaises des inventions.

(Ils sortent lentement.)

Site sauvage près de la Roche-Noire. — Il fait nuit. — A gauche, des blocs de rochers gigantesques et d'énormes troncs d'arbres ; à droite, un monument en forme de croix. — Le vent mugit. — On voit deux apparitions nébuleuses qui étendent amoureusement les bras l'une vers l'autre, et qui, toutes les fois qu'elles s'approchent, reculent aussitôt et finissent par disparaître tout à fait.

RATCLIFF *entre en scène.*

Comme l'ouragan siffle ! L'enfer a lâché tous ses fibres ; quelle

musique ils font ! La lune s'est enveloppée dans son large plaid et ne laisse tomber que de ternes et pâles rayons. Elle pourrait bien se cacher entièrement pour moi ! car , quelque nuit qu'il fasse , l'avalanche n'a pas besoin de lumière pour voir où elle doit rouler. Seul le fer sait trouver l'aimant , et l'épée de Ratcliff saura aussi sans guide trouver la poitrine de Douglas. Mais notre baronet viendra-t-il ? Ne craindra-t-il pas l'orage , le rhume , la toux ou le froid ? Il se dira peut-être : Remettons la partie à demain soir ! Ah ! ah ! c'est pourtant cette nuit qu'il me le faut ; et s'il ne vient pas à moi , j'irai à lui.... au château ! (*Frappant sur son épée.*) C'est une clef qui ouvre toutes les portes ; et ces deux autres amis (*portant la main sur ses pistolets*) sont toujours là pour protéger ma retraite. (*Il prend un pistolet.*) Il me regarde d'un air si loyal que je voudrais presser ma bouche contre la sienne et.... Oh ! après un tel baiser de feu , je serais guéri à tout jamais de mes atroces douleurs. (*Tout pensif.*) Peut-être aussi que dans ce moment Douglas presse sur sa bouche la bouche de Marie ! Oui , c'est pour cela que je ne dois pas mourir ; non , je ne veux pas mourir ! je serais contraint à sortir chaque nuit de ma tombe , et , ombre impuisante , à regarder , les dents serrées , ce niais flairer d'un air de convoitise les charmes de Marie et souiller ses appas. Non , je ne dois pas mourir ! Si du haut du ciel j'apercevais Douglas près de la couche de Marie , je lancerais des malédictions qui feraient pâlir les joues roses des séraphins , et les forceraient à rester court au milieu de leurs longs et monotones alleluyas !

RATCLIFF, DOUGLAS.

RATCLIFF. — Chut, chut, j'entends marcher ! (*Il crie.*) Holà, holà ! qui es-tu, toi qui viens là-bas ? Réponds !

DOUGLAS. — Cette voix m'est connue ! c'est la voix du noble cavalier qui m'a sauvé de la griffe des brigands dans le bois d'Inverness. (*S'approchant de Ratcliff.*) Oui , c'est vous ; maintenant vous ne m'échapperez plus ! Il faut d'abord que je vous remercie de votre noble action.

RATCLIFF. — Épargnez-vous ce soin, c'était un caprice. Puis, ils étaient trois contre un ; s'il n'y en avait eu qu'un seul , j'aurais passé outre.

DOUGLAS. — Soyons amis.

RATCLIFF. — Eh bien ! soit. Mais , comme preuve d'amitié , rendez-moi un service.

DOUGLAS. — Parlez, je vous appartiens corps et âme.

RATCLIFF. — Eh bien ! mon nouvel ami , quittez donc la place, (*En riant.*) à moins que vous ne soyez le comte Douglas.

DOUGLAS, *surpris.* — Pardieu ! je le suis.

RATCLIFF. — Quoi ! vous vous appelez le comte Douglas ? (*En riant.*) Tant pis. Adieu donc notre belle amitié , car, sachez-le, comte, je m'appelle William Ratcliff.

DOUGLAS, *furieux et tirant son épée.* — Ratcliff ? l'assassin de Macdonald et de Duncan ?

RATCLIFF, *tirant son épée.* — Oui. Et c'est pour compléter le triumvirat que je vous ai provoqué.

DOUGLAS, *s'élançant sur lui.* — Infâme assassin ! défends ta vie.

RATCLIFF. — Oh ! oh ! qu'à cela ne tienne. Ah ! ah ! ah !

DOUGLAS. — Ne ris donc pas ainsi.

RATCLIFF, *riant.* — Je ne ris pas , ce sont les fantômes pâles et nébuleux qui rient là-bas.

DOUGLAS. — Ris donc à ton aise ; à moi, ombres de Macdonald et de Duncan , à mon secours !

RATCLIFF. — Enfer et damnation ! L'ombre de Duncan pare les coups que je porte. Ne te mêle pas de ce combat , mort maudit !

DOUGLAS. — Tiens.... ce coup a porté.

RATCLIFF. — Mort et trahison ! Voilà Macdonald qui survient, lui aussi. C'est trop , trois contre un. (*Il recule et trébuche contre le pied du monument.*) Ah ! enfer et damnation ! Ratcliff à terre ! Frappez ! frappez ! je suis votre plus grand ennemi.

DOUGLAS, *froidement.* — Vous avez éprouvé l'épée de Douglas ; si naguère je vous devais la vie , à cette heure ce sera vous qui me la devrez. Nous voilà quittes. Je pense que vous me connaissez maintenant , et la leçon que je viens de vous donner vous rendra peut-être meilleur.

(Il se retire. Ratcliff est étendu sans mouvement au pied de la croix. Le vent mugit avec plus de violence. Les deux fantômes

nébuleux apparaissent, s'approchent les bras étendus l'un vers l'autre, puis reculent graduellement et finissent par disparaître.)

RATCLIFF, *se lève lentement, encore tout étourdi.* — Était-ce une voix humaine? N'était-ce que le vent?... Un mot capable d'enfanter le délire bruit à mes oreilles. Est-ce un rêve? Où suis-je? Quelle est cette croix? cette inscription?... (*Il lit l'inscription suivante*) :

Ci gisent le comte Duncan et lord Macdonald, morts assassinés. Priez pour eux.

(*Se levant brusquement.*)

Ah! ce n'est point un rêve! Je suis auprès de la Roche-Noire, vaincu, abattu, méprisé! Le vent siffle à mes oreilles: voilà donc cet esprit fort et gigantesque qui se jouait des hommes et des lois; cet homme, qui luttait fièrement avec le ciel, et qui maintenant ne peut empêcher le comte Douglas de reposer cette nuit dans les bras de sa bien-aimée, de lui raconter comment ce vermisseau qu'on nomme William Ratcliff se tordait misérablement sur le sol au pied de la Roche-Noire, et comment il n'a pas voulu souiller son pied à son contact impur. (*Avec fureur.*) Sorcières damnées! ne ricanez donc pas de ce rire glapissant. Trêve à vos gestes railleurs. Je vais lancer des roches sur vos têtes exécrables, arracher des forêts de pins et en fouetter vos épaules jaunies; je vais fouler aux pieds vos corps secs et flétris, et faire jaillir le noir venin qu'ils recèlent. Vents du nord, mugissez; brisez le monde en mille pièces! Firmament, abîme-toi, écrase-moi sous tes décombres! Terre, rentre dans le néant, engloutis-moi dans les ténèbres. (*Furieux, tremblant et d'un air mystérieux.*) Que me veux-tu, homme fantôme, spectre nébuleux qui me poursuis sans cesse? N'attache pas sur moi ce regard fixe! Tes yeux sucent mon sang et me pétrifient; tu verses de la glace dans mes veines brûlantes; tu fais de moi un fantôme, une ombre sans vie comme toi. Que me veux-tu? Où faut-il aller? Marie, ma blanche colombe?... Du sang? Holà! qui a parlé? Ce n'était pas le vent. Que faut-il faire?... La vie de Marie?... Le veux-tu? Oui... oui... Soit... Ma vo-

lonté est de fer, et plus puissante encore que Dieu et Satan.

(Il s'enfuit.)

Château de Mac-Grégor. — Appartements éclairés. — Au milieu, un cabinet à rideaux fermés. — Les sons de la musique et les rires des jeunes filles se perdent dans le lointain.

MARIE, *solemnellement parée*; MARGUERITE.

MARIE. — Dieu ! que je suis oppressée !

MARGUERITE. — C'est votre corset ; viens, ma chère petite poupée, je vais te délacer.

(Elle aide Marie à se déshabiller.)

MARIE. — Je ne sais pourquoi, mais j'ai le cœur bien serré.

MARGUERITE. — Qu'est-ce donc, ma petite poupée ? Le comte Douglas est pourtant un bel homme.

MARIE, *gaiement*. — Oh oui ! il est beau, il est aimable... C'est un homme enfin...

MARGUERITE. — Êtes-vous donc amoureuse de lui ?

MARIE. — Amoureuse, moi ! Ce serait par trop simple ; aussi il suffit de pouvoir se supporter.

MARGUERITE. — Nous n'avons pas toujours dit cela... Quand William Ratcliff.

MARIE, *lui fermant la bouche en tremblant*. — De grâce, ne prononce pas ce nom sinistre ! Il fait nuit !

MARGUERITE. — Ma petite poupée était amoureuse alors.

MARIE. — Non, non ! il me paraissait d'abord doux comme un agneau, William ! Son visage n'était pas pour moi celui d'un étranger ; sa voix avait un timbre si pénétrant ! son souffle, en passant sur ma joue, faisait tant de bien à mon cœur ! son œil renfermait tant d'amour, de tendresse et de joie ! (*Frémissant de tous ses membres.*) Mais tout d'un coup il m'apparut comme un spectre, pâle, hagard, décomposé, sanglant, menaçant et furieux ; il semblait vouloir me tuer. On eût dit ce fantôme qui

tant de fois en songe avait étendu les bras vers moi , me regardant avec une tendresse étrange , jusqu'à ce que , devenue moi-même un fantôme aérien , j'eusse étendu vers lui mes bras nébuleux.

MARGUERITE. — C'est juste comme ta défunte mère ; elle faisait la prude , et cependant elle était amoureuse de Ratcliff comme une folle.

MARIE. — Comment !... de Ratcliff ?

MARGUERITE. — D'Édouard Ratcliff , père de William Ratcliff. Ta mère était si jolie , si jolie ! On l'appelait Betty-la-Belle. Les boucles de ses cheveux étaient d'or , sa main blanche comme le marbre , et ses yeux.... Édouard les connaissait bien , — il les regarda tant et tant , qu'il faillit perdre les siens ! Et pour chanter ! oh ! elle savait chanter comme un rossignol , Betty-la-Belle ! Quand , assise près du foyer , elle chantait :

(Elle chante.)

« Comme ton glaive est rouge de sang !
Édouard , Édouard ! »

la cuisinière s'arrêtait et le rôti brûlait. — Puissé-je ne lui avoir jamais appris cette maudite chanson !

(Elle pleure.)

MARIE. — Pourquoi cela , ma chère Marguerite ?

MARGUERITE, — Un jour , Betty-la-Belle était assise seule , et chantait :

(Elle chante.)

« Comme ton glaive est rouge de sang !
Édouard , Édouard ! »

lorsque Édouard Ratcliff entra subitement dans sa chambre , et continua hardiment sur le même ton :

(Elle chante.)

« J'ai tué ma bien-aimée ,
Ma bien-aimée , si belle , hélas ! »

Betty-la-Belle s'effraya tellement, qu'elle ne voulut plus revoir le pauvre Édouard, et, pour le braver encore davantage, elle épousa ton père. Ratcliff devint fou de rage; par dépit, et pour faire voir qu'il pouvait facilement se passer de Betty-la-Belle, il épousa Jenny, fille du lord Campbell. William est le fruit de cette union insensée.

MARIE. — Pauvre mère!

MARGUERITE. — Oh! c'est que Betty-la-Belle était une femme de caractère! Pendant toute une année elle ne prononça pas le nom de Ratcliff; mais quand le mois d'octobre revint pour la seconde fois (c'était précisément le jour de la fête de Ratcliff), elle demanda comme par hasard: «Marguerite, n'as-tu pas entendu parler d'Édouard? — Ah! répondis-je, il a pris pour femme Jenny Campbell. — Jenny Campbell!» s'écria-t-elle, et elle devint pâle, puis elle rougit et se mit à pleurer avec amertume. Tu étais alors assise sur mes genoux, toi, Marie; tu n'avais que trois mois, et tu commenças aussi à pleurer; et moi, pour sécher les larmes de ta mère, je lui racontai qu'Édouard Ratcliff ne pouvait oublier Betty-la-Belle, que jour et nuit on le voyait rôder autour du château et étendre langoureusement ses bras vers la fenêtre de Betty-la-Belle. «Oh cela! il y a longtemps que je le savais!» s'écria en souriant Betty-la-Belle, et elle vola à la fenêtre, étendit les bras vers Édouard... Par malheur, Mac-Grégor ton père l'aperçut, et dans sa jalousie...

(Elle s'arrête tremblante.)

MARIE. — Et puis.... achève!

MARGUERITE. — Et puis, c'est tout.

MARIE. — Va donc toujours.

MARGUERITE, *avec crainte*. — Et puis... le lendemain, sous les murs du château, gisait un cadavre ensanglanté. C'était Édouard Ratcliff.

MARIE. — Et ma pauvre mère?

MARGUERITE. — Elle mourut de douleur trois jours après.

MARIE. — Oh! c'est horrible!

MARGUERITE, *d'un ton froid et railleur*. — Oh! si tu l'avais vu toi-même, si tu avais vu avec tes beaux petits yeux Édouard Ratcliff gisant au pied des murs du château... Cette figure, ce

sang est encore comme figé dans ma tête; et parce que je connais l'assassin, parce que je ne dois parler de cela à personne, et parce que je suis folle,... je ne puis dormir; partout je vois Édouard Ratcliff pâle, l'œil fixe et perçant, s'avancer avec lenteur....

LES MÊMES, WILLIAM RATCLIFF, *pâle, tout en désordre, et couvert de sang.*

MARGUERITE, *poussant un cri.* — Jésus! le voilà! il revient, c'est le mort, c'est Édouard Ratcliff...

(Elle s'accroupit dans un coin de la chambre, sans mouvement, et le regard fixe.)

MARIE, *poussant un cri.* — O ciel! est-ce encore la bague de Douglas que tu viens m'apporter?

RATCLIFF, *riant avec ironie.* — La partie de bague est finie; j'ai fait deux points; je n'ai pu enlever le troisième anneau, et je suis tombé de mon cheval de bois.

MARIE, *d'un ton de familiarité mêlé de crainte.* — William, William, du sang! viens que je pansé ta blessure. (*Elle déchire son voile de noce.*) Dieu! ou suis-je? Cruel William; mais non, tu es Édouard, et moi je suis Betty-la-Belle; ta pauvre tête est tout ensanglantée, la mienne tout égarée. Je ne sais ce que je fais. Viens, viens, si tu m'aimes, agenouilles-toi.

RATCLIFF, *se précipitant à ses pieds.* — Est-ce un rêve qui se joue de moi? Est-ce une réalité? Je suis à genoux devant Marie, aux pieds de Marie? Petits pieds, n'êtes-vous pas une image aérienne? N'allez-vous pas vous évaporer sous mes baisers ardents?

MARIE, *lui faisant signe de se taire, et le pansant avec son voile.* — Calme-toi; à tes boucles d'or, à ta belle chevelure il y a du sang qui se fige; ne bouge pas, tu me couvrirais de sang; oui, si tu restes calme, je baiserais tes beaux yeux.

(Elle l'embrasse.)

RATCLIFF. — Ton baiser a chassé la nuit de mes paupières. Je puis revoir le soleil, je puis revoir Marie.

MARIE, *comme sortant d'un songe.* — Marie, moi ! Serais-tu donc William Ratcliff, toi ? (*Elle porte la main à ses yeux.*) Oh ! c'est trop souffrir. (*Avec un frémissement.*) Fuis ! fuis loin d'ici...

RATCLIFF *se lève brusquement et l'enlace dans ses bras.* — Je ne te quitte plus. Je t'aime, Marie ! et tu aimes William, toi ! (*Familièrement.*) Tu me l'as dit si souvent en rêve. Sais-tu que nous nous ressemblons ? Vois plutôt dans ce miroir ; (*Il la conduit vers un miroir, et lui montre les deux figures qui s'y réfléchissent.*) tes traits sont plus beaux, plus nobles, plus purs que les miens ; mais cependant ils leur ressemblent : même orgueil, même dédain se jouent autour de tes lèvres et les font tressaillir. C'est la même insouciance. — Parle, dis un mot, un seul mot.

MARIE. — Oh ! laisse-moi !

RATCLIFF. — Entends-tu ? ta voix a le même son que la mienne ; mais elle est bien plus douce ; tes yeux sont bleus comme les miens, mais ils sont plus étincelants encore. Montre-moi ta main. (*Il lui prend la main et la compare à la sienne.*) Vois-tu, ce sont les mêmes lignes. (*Il tressaille.*) Ah ! la ligne de la vie est courte comme celle-ci.

MARIE. — Oh ! laisse-moi, William ! fuis, fuis, ils vont venir.

RATCLIFF. — Oui, tu as raison, fuyons ! Fuis avec moi, ma bien-aimée ; mon coursier nous attend, le plus rapide coursier de l'Écosse entière. (*Il tire son épée.*) Voici mon glaive, il nous frayera un passage ; vois comme il brille ! Mais qu'entends-je ?

MARGUERITE, *chantant avec délire.*

« Comme ton glaive est rouge de sang !

Édouard, Édouard !

J'ai tué ma bien-aimée,

Ma bien-aimée si belle, hélas ! »

RATCLIFF. — Qui a prononcé ces paroles de sang ? Est-ce un hibou, là-bas à la fenêtre ? Est-ce le vent qui souffle dans la cheminée ? ou bien plutôt cette pâle sorcière accroupie dans

ce coin? Oui, c'est elle! Son corps est roide et froid comme le marbre, et cependant de sa poitrine s'échappent des sons glapissants. (*Avec l'expression de la plus vive douleur.*) Tué, dit-elle, tué... Et il me faudra donc tuer....

MARIE. — Tes yeux roulent dans leurs orbites! Ton haleine est brûlante! Ton délire me gagne! Quitte-moi, laisse-moi.

RATCLIFF. — Ne résiste pas, ma bien-aimée; la mort est si douce! Je t'emmène dans ce beau pays dont nous avons si souvent rêvé! Viens avec moi, ma tendre amie!

MARIE, *se dégageant.* — Fuis, fuis! Si le comte Douglas te trouvait ici....

RATCLIFF, *furieux.* — Nom maudit, parole de mort! Personne, fût-ce même un dieu, ne te possédera! Désormais tu m'appartiens, Marie!

(Il veut la percer de son épée.)

MARIE, *se réfugiant dans le cabinet.* — William, tu veux m'assassiner!

RATCLIFF, *s'élançant après elle.* — Tu es à moi Marie, à moi seul.

(On entend Marie crier : William!... Au secours!... William!)

MARGUERITE, *chantant.*

« J'ai tué ma bien-aimée,
Ma bien-aimée si belle, hélas!

(Les deux fantômes apparaissent par deux côtés opposés, se placent à l'entrée du cabinet, étendent leurs bras l'un vers l'autre, et disparaissent au moment où William sort du cabinet.)

RATCLIFF, *il tient à la main son épée pleine de sang.* — Halte-là, ne m'échappe pas, pâle image de moi-même, spectre de nuit! c'est toi qui as tout fait! Ta main nébuleuse est encore teinte de sang! Viens, combats avec moi, tu as tué Marie!

MAC-GRÉGOR, *entre l'épée nue à la main.* — On a crié au secours! (*Apercevant William Ratcliff.*) C'est toi que je rencontre ici, infâme assassin, toi que je hais!

RATCLIFF, *éclatant de rire.* — Oui, c'est moi. Et moi aussi je

te hais, je ne sais pourquoi, mais je te hais ! J'ai soif de ton sang !

(Ils se précipitent l'un sur l'autre et combattent.)

MAC-GRÉGOR. — Infâme !

RATCLIFF. — Ha ! ha ! ha !

MARGUERITE, *chantant*.

« Comme ton glaive est rouge de sang ! »

MAC-GRÉGOR, *tombant à terre*. — Chanson maudite !

(Il meurt.)

RATCLIFF, *épuisé*. — Le serpent venimeux est mort. Je puis maintenant reposer en paix ! Marie est à moi, ma tâche est finie ! Je suis à toi, Marie ! je suis à toi ! (*Il entre dans le cabinet, on l'entend crier.*) Me voilà, ma douce, ma blanche bien-aimée !

(Explosion d'une arme à feu. Les deux fantômes apparaissent, se jettent avec précipitation dans les bras l'un de l'autre, se tiennent fortement embrassés et disparaissent. Cris confus.)

DOUGLAS, GENS DE LA NOCE, DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE. — Jésus, Jésus ! voici étendu, à terre, notre seigneur et maître !

PLUSIEURS VOIX. — Mac-Grégor !

DOUGLAS. — Mort !... Le noble laird est mort ! Cherchez l'assassin ! Fermez les portes du château !

MARGUERITE, *elle se lève lentement, s'approche du cadavre de Mac-Grégor et dit avec délire*. — Hélas, hélas ! c'est ainsi que sanglant et pâle était étendu Édouard Ratcliff, sous les murs du château ! Le cruel Mac-Grégor avait, dans sa colère, frappé le pauvre Édouard Ratcliff. (*Pleurant.*) Je n'étais point sa complice. J'eus seulement connaissance du crime, et lui (*Montrant le cadavre de Mac-Grégor*), il a été frappé par William

Ratcliff. William aussi repose maintenant en paix ! Il dort près de Marie ! Silence ! silence ! ne les réveillez pas.

(Elle entre sur la pointe des pieds dans le cabinet et entr'ouvre les rideaux. On voit les cadavres de Marie et de William.)

TOM. — Horreur !

MARGUERITE, *riant avec frénésie*. — Oh ! comme ils ressemblent à Édouard et à Betty-la-Belle !

HENRI HEINE.

LE BONHOMME

DE PAIN D'ÉPICES.



I.

Grande représentation d'un petit opéra. — Les mouches de Tielbourg.

Vers la fin d'avril 18.., la célèbre ville de Tielbourg était dans un émoi extraordinaire par l'arrivée d'une troupe de chanteurs italiens qui traversait la province en revenant d'une cour du Nord dont elle avait fait les délices. La salle de spectacle de Tielbourg, qui n'était pas ouverte quatre fois l'an, se trouva en moins de trois jours débarrassée des toiles d'araignées et de la poussière, comme par enchantement. On retrouva dans les armoires plusieurs costumes échappés aux vers. Deux décors furent remis à neufs par le vitrier, qui avait des connaissances en peinture; c'étaient un salon d'architecture gothique et un jardin avec bosquets et pavillons. Il restait même encore la moitié d'une forêt, dans laquelle on avait joué *les Brigands* de Schiller, et dont le directeur promit de tirer un grand parti, en remplaçant les groupes d'arbres effacés par le temps au moyen d'une toile verte. Il n'en fallait pas davantage pour monter un opéra dont un fameux maestro en *etti* avait composé la mu-

sique. L'orchestre, éparpillé dans les guinguettes où il faisait danser les têtes-rondes de la campagne et les grisettes de Tielbourg, fut rassemblé à son de trompe, et au bout de quelques répétitions l'opéra du maître en *etti* marcha sur les roulettes de la bonne volonté.

Le jour de la représentation, la façade du théâtre était magnifiquement illuminée de douze lampions, et vers sept heures du soir les carrosses formèrent sur la place une grande file dont le roulement fit sortir les marchands de leurs boutiques. Tous les notables de la ville avaient retenu des loges, et la cour entière avait promis d'arriver après le lever du rideau. La jeunesse laborieuse interrompit ses études et dina sur le pouce pour courir au parterre. Au moment où les trois coups furent frappés, la salle était remplie jusqu'aux cintres. On voyait au premier rang de loges l'élite de la bonne compagnie, la haute banque et la magistrature de Tielbourg; aux avant-scènes parurent bientôt le prince Fandango de Belle-Cuisse et le jeune marquis Arabesque de Prime-Abord. L'ouverture fut écoutée religieusement, au milieu du bruit des portes qui se fermaient et des chaises qui cherchaient leur aplomb. Le chœur d'introduction fut à peine interrompu par l'entrée de la comtesse Blanc-d'Œil et celle de la baronne Falbala. Un silence profond régnait enfin sur l'assemblée au moment où la prima donna descendait d'un pied mélancolique le sentier pittoresque suspendu au flanc du rocher de carton.

Cinquante et un printemps formaient l'âge de la cantatrice; on ne lui en aurait pas donné plus de quarante-neuf, tant le fard et l'optique de la scène sont favorables à la beauté! Elle possédait tous les secrets de son art, maniait admirablement le trille, feignait à ravir d'être émue, composait dans son cabinet des mouvements imprévus d'inspiration, se jouait des traits les plus difficiles sans qu'on remarquât d'autres indices du travail intérieur que les grimaces du visage et l'obligation d'avaloir à chaque mesure les flots de la muqueuse salivaire; elle savait en outre se peindre les yeux à l'encre de Chine pour les faire paraître plus grands, et se jetait par terre dix fois dans chaque opéra. En un mot, c'était ce qu'on eût jamais vu de plus artiste dans l'enceinte de Tielbourg.

La prima donna vint donc se poser comme une blanche co-

lombe devant le trou du souffleur , et commença aussitôt cette même cavatine placée en tête de tous les opéras italiens , et qu'on ne se lasse pas d'entendre depuis si longtemps. L'orchestre n'aurait pas osé frapper un accord sur la *dominante* sans s'arrêter pendant trois minutes pour laisser à la cantatrice le loisir de folâtrer dans les agréments et la fantaisie. Les transports et les bravos éclataient alors dans la salle , et le morceau arrivait ainsi à la fin après une dizaine de relais et de pauses , pendant lesquels on avait le temps d'oublier le motif , ce qui produisait un effet merveilleux. En prononçant ces mot empreints d'une poésie sauvage : *Di gioja palpita il mio core*, la prima donna, sur les charbons ardents de la vocalisation, crispait tous les muscles de sa figure , comme si elle eût diné avec de l'arsenic. L'auditoire était voisin du sixième ciel ; il y entra d'emblée , lorsqu'au mot *felicita* un effroyable fer à cheval se dessina sur le front de la virtuose. Une triple salve d'applaudissements encouragea ces périlleux efforts. Bientôt la *stretta* du morceau vint achever le triomphe de la cantatrice. Il ne lui fallait plus qu'un *ut* contre-aigu pour porter le délire à son comble ; mais ce n'est pas une opération facile que de faire sortir l'*ut* contre-aigu : la prima donna serra ses deux poings comme dans les convulsions de l'agonie ; elle ferma entièrement les yeux , tendit les nerfs de son cou comme des câbles , et baissa la tête en avant pour ouvrir une bouche énorme ; un creux prodigieux se forma entre ses clavicules ; les os des épaules se relevant à la hauteur des oreilles , la chanteuse ressembla tout à coup à un vautour posé sur sa proie. Au moyen de ce procédé , l'*ut* sortit et prêta un charme divin au tendre mot de : *Mio tesoro* ! Les portes du paradis furent ouvertes à deux battants pour l'assemblée ; les bravos tournèrent en cris forcenés , et la cantatrice rentra deux fois sur la scène pour recevoir les hommages du public , ce qui ajouta un grand attrait au nœud dramatique de l'ouvrage représenté.

Au milieu de l'ivresse générale , on remarquait dans une des loges découvertes une figure de jeune fille d'une entière immobilité , qui ne semblait prendre aucune part à la frénésie du public. Elle concentrait son attention dans l'examen des petits dessins gravés sur son éventail d'ivoire , et ne montrait aux acteurs que son profil. Sa mère la marquise Syncopa de Voie-Lac-

tée, et son tuteur, le conseiller Gérondif de Pimprenelle, qui étaient assis à ses côtés, lui reprochèrent son indifférence :

— A quoi pensez-vous donc, Exotique? disait la marquise. Ce n'est pas la peine qu'on vous amène au théâtre, si vous ne pouvez pas même sentir les beautés de ce grand chef-d'œuvre du maestro en *etti*. Vous n'êtes qu'un enfant; mais enfin, les filles du président Abat-Jour ne demeurent pas indifférentes comme vous à la musique.

— Il est certain, ma chère pupille, ajouta le conseiller, que vous montrez une froideur désespérante pour ce superbe ouvrage.

— Ce n'est pas ma faute, répondit la jeune fille, si ces acteurs ne me font aucune illusion. Je ne comprends pas ce qu'il y a de si touchant dans leurs éternelles roulades.

La marquise haussa les épaules. Cependant le lendemain de cette belle représentation, qui était un dimanche, Exotique fut encore querellée pour un motif bien différent. Elle pleurait en écoutant l'orgue de la cathédrale, tandis que sa mère mangeait des pastilles de menthe, et la marquise lui reprocha justement de ne rien faire comme tout le monde.

Avant d'aller plus loin, nous devons apprendre au lecteur comment se passaient les choses à Tielbourg en l'année 18... Au rebours des autres pays du monde, où les caractères et les destinées des gens marchent d'une façon logique et naturelle, il paraît qu'à Tielbourg existait une nuée de mouches à queues fourchues qui piquaient les habitants, en dépit des moustiquaires, et les gouvernaient de la manière la plus bizarre. Personne n'échappait à ces morsures, et, pour cette raison, chacun allait au gré de sa mouche sans avoir le temps de s'étonner des singularités de son voisin. Un voyageur français, homme mystérieux, nommé Col-de-Chemise, et que je soupçonne fort d'être versé dans la magie noire, possédait seul une eau qui le préserva des piqûres, en sorte qu'il put se régaler de la bière et du jambon de Tielbourg sans aucun inconvénient, et observer à son aise les manies des habitants. C'est d'après ses notes que nous écrivons cette histoire merveilleuse d'un bonhomme de pain d'épices.

Les mouches de Tielbourg épargnaient volontiers les enfants et quelquefois même les jeunes filles jusqu'à un certain âge;

mais il arrivait toujours un instant où il fallait subir leur influence. Le lecteur aura sans doute compris que ces animaux diaboliques s'étaient rués sur la population entière le jour de la grande représentation de l'opéra ; que le maëstro en *etti* devait à cette heureuse rencontre son prodigieux succès, et la cantatrice ses applaudissements. Il a déjà deviné aussi que la jeune Exotique, seule dans tout l'auditoire, n'avait point encore reçu de morsure, et que de là venaient son indifférence et le courroux de sa mère. Hâtons-nous d'ajouter, pour rassurer le lecteur bienveillant, que les mouches fourchues de Tielbourg n'étaient pas précisément venimeuses, et que rarement elles faisaient le malheur de celui qu'elles piquaient ; presque toujours, au contraire, elles inspiraient des manies consolantes, en exagérant l'amour-propre et la présomption, en fournissant des illusions agréables et en détruisant radicalement le germe de la modestie. Comme il faudrait plusieurs in-quarto pour rassembler tous les phénomènes opérés par les morsures de ces insectes, nous nous bornerons à donner ceux qui nous ont été fournis par les personnages de cette histoire, et nous renverrons les savants à la prochaine édition du *Dictionnaire des Sciences naturelles*, dont l'article *cas rares* aura seul plus de douze volumes à cause des mouches de Tielbourg. Voici, en attendant, l'effet produit par la piqûre de ces volatiles sur le conseiller Gérondif de Pimprenelle et la marquise Syncopa de Voie-Lactée.

A trente ans la marquise s'était trouvée veuve avec une grande fortune et une petite fille de quatre ans. Un jour l'aile du temps ayant fait sur son visage une trace légère, la belle dame fut saisie d'un effroi mortel.

— Non, disait-elle d'un ton plaintif, ni l'esprit, ni les affections, ni la fortune, ne sauraient compenser la perte de la jeunesse. Je ne voudrais pas revenir à vingt ans, parce qu'on est encore dans l'enfance ; mais je donnerais tous les autres biens que le ciel m'a envoyés pour conserver le bel âge où je suis, celui de la trentaine.

Une mouche qui passait dans la chambre s'abattit aussitôt entre les deux yeux de la marquise, et la mordit ; puis l'insecte s'envola en se frottant les antennes. Dès cet instant les souhaits de l'aimable veuve furent plus qu'exaucés, car elle s'imagina toujours avoir vingt-cinq ans. Non-seulement elle ne voyait plus

les ravages des années sur sa personne, mais elle ne savait même plus le compte de son âge, et lorsqu'elle le calculait sur ses doigts, elle arrivait toujours au chiffre vingt-cinq. Tandis que le temps glissait ainsi sur elle sans l'effleurer, elle en remarquait, au contraire, les effets sur autrui avec un certain plaisir. Sa fille était seule exceptée, grâce à la mouche fourchue, et vainement Exotique entraînait dans sa vingtième année; la marquise persistait à la supposer dans la végétation de l'enfance. La marquise Syncopa aimait Exotique de cette tendresse alternativement indolente et impétueuse dont les femmes très-jeunes sont susceptibles pour un rejeton portant les lisières et le bourrelet. Lorsque la demoiselle venait à se heurter le front contre une porte, la mère gourmandait la nourrice de laisser ainsi la petite marcher toute seule dans la maison. Jamais on ne conduisait Exotique au bal, parce que les enfants doivent se coucher de bonne heure, et lorsqu'elle avait obtenu la permission d'aller au spectacle, c'était pour la récompenser d'avoir bien pris sa leçon de piano.

De son côté, le conseiller Géron dif de Pimprenelle, sans avoir été piqué par la même mouche que la marquise, avait simplement cette fatuité naturelle qui fait que chacun se contenterait de s'arrêter au nombre d'années déjà écoulées, craignant de perdre de son mérite en rétrogradant. Il croyait volontiers que les hommes gagnent comme le bon vin, et le jour qu'il eut cinquante-quatre ans, il pensa aussitôt que c'était le plus bel âge de la vie. N'ayant pas les mêmes raisons que la marquise pour nier la croissance d'Exotique, il découvrit tout à coup, en la voyant passer au milieu du jardin, que sa taille ronde avait dépassé les plus hautes fleurs, et qu'elle prenait tous les airs d'une femme dans l'épanouissement de sa beauté.

— Hélas! dit-il en soupirant, pourquoi faut-il qu'elle ait toujours eu l'habitude de me considérer comme un père! Elle est jeune, riche, belle; si je l'épousais, je n'aurais point de compte de tutelle à rendre. Si je pouvais donc en être aimé!

A ces mots, une mouche fourchue se glissa dans les cheveux gris du conseiller Géron dif et le mordit sur la protubérance de *l'approbativité*; puis elle s'envola doucement à reculons en lui montrant les cornes avec ses antennes.

— Pardieu! qu'y a-t-il de plus simple? reprit aussitôt le tu-

teur. Plaisons-lui, à cette chère petite ; cessons de lui parler le langage d'un père, et que son jeune cœur s'ouvre à l'amour. Je veux devenir son époux ; je lui plairai.

Depuis ce moment, lorsque Exotique demandait chaque matin au conseiller Géron dif s'il était en bonne santé, si ses fleurs n'étaient pas cassées par la pluie, ou s'il avait gagné au reversi, le digne homme faisait un clignement d'yeux significatif et se disait intérieurement :

— Elle commence à m'aimer.

Tous les matins il regardait avec un plaisir croissant ses yeux ridiculement amandés, ses larges narines et cette distance énorme du nez à la bouche à laquelle il était impossible d'assigner une utilité. Si on lui demandait :

— Quand donc mariez-vous votre belle Exotique ?

— C'est mon affaire, répondait-il, et ce scra plus tôt qu'on ne croit.

La même question adressée à la marquise obtenait une autre réponse :

— Mais, après moi, je pense ! disait la veuve avec étonnement.

Souvent il arrivait que ces deux personnages, sous l'influence de leurs piqûres, se livraient ensemble aux douceurs d'une conversation expansive. La marquise s'étendait au long sur le bonheur d'être encore jeune et belle, et le conseiller s'émerveillait de sa supériorité sur les jeunes gens les mieux tournés. Chacun, en voyant les illusions de l'autre, se sentait pris d'un peu de doute et de frayeur ; mais on se rassurait bien vite chacun de son côté, la marquise en courant à sa psyché, et le conseiller en jetant un coup d'œil sur son miroir à barbe.

On verra tout à l'heure quelles graves conséquences résultèrent de tout cela.

II.

Tourments de M^{lle} Exotique. — Où les jeunes filles prennent-elles tout ce qu'elles sentent ?

Au milieu de ce monde renversé, la jeune Exotique avait at-

teint, sans qu'on y prît garde, ses dix-neuf ans, et par un jeu malin de la nature, elle s'était plus formée de corps et d'esprit qu'on ne l'est à cet âge dans le pays de Tielbourg.

Exotique était grande, sa tête d'une proportion élégante était posée sur un cou de cygne qui donnait une grâce infinie à ses attitudes. Ses yeux très-fendus restaient habituellement à demi fermés, et les prunelles étaient d'une couleur rare qu'on pourrait appeler vert-de-mer. Ses sourcils bien arqués donnaient au regard une expression singulière en se réunissant presque dans leur courbe à la naissance du nez. Sa bouche s'épanouissait dans le sourire avec un charme voluptueux. Malgré la pâleur de son teint et un peu de maigreur, un œil exercé pouvait aisément découvrir dans sa personne tous les feux secrets des passions naissantes. C'était surtout par le son vibrant de sa voix et par l'accent qu'elle donnait à certains mots, qu'on devinait combien cette jeune fille était capable de s'émouvoir. La première fois que le voyageur Col-de-Chemise aperçut Exotique, il fut frappé du contraste étrange qui existait entre l'organisation de la jeune personne et le milieu dans lequel sa vie se passait. En voyant traiter comme un enfant cet être qui réunissait toutes les qualités nécessaires à une héroïne de roman, il pensa aussitôt qu'un orage éclaterait infailliblement quelque jour sur cette maison ; il ne se laissa conduire chez la marquise qu'avec crainte et réserve, et jamais sans avoir fait par précaution un usage immodéré de l'eau merveilleuse qui éloignait les mouches de Tielbourg.

Sans doute Exotique sentait qu'elle eût perdu ses peines à vouloir que sa mère changeât de manières à son égard. Elle comprenait aussi qu'elle n'aurait fait qu'exciter la surprise et la colère de la marquise en se révoltant contre la qualification d'enfant qu'on lui donnait. N'ayant donc personne à qui confier ces premiers mouvements d'un cœur qui se développe, ces sentiments vagues qui étonnent les jeunes filles, et qu'une mère peut seule diriger, elle prit l'habitude de renfermer en elle-même ses pensées et ses réflexions. Elle avait essayé quelquefois, obéissant malgré elle à sa nature passionnée, de parler à la marquise le langage que permet l'âge de puberté ; mais au lieu de comprendre son trouble, et de la rassurer avec tendresse, la mère n'avait fait que rire des paroles de la petite. Ce n'est jamais

en vain que les élans d'un jeune cœur viennent se briser contre l'indifférence ou la plaisanterie ; Exotique jura de ne plus s'exposer à rougir , et ne s'étudia plus qu'à dominer ses sensations. Le public, qui prend les gens pour ce qu'ils se montrent, la crut bientôt froide jusqu'à l'insensibilité absolue ; aussi le soir de la grande représentation de l'opéra du maestro en *etti*, les filles enthousiastes du président Abat-Jour, voyant de loin leur jeune amie qui regardait les petites figures gravées sur son éventail , se penchèrent à l'oreille l'une de l'autre pour se dire .

— Combien nous devons remercier le ciel de ne nous avoir pas donné une âme de glace comme celle d'Exotique !

Et le prince Fandango de Belle-Cuisse , ayant rencontré au bout de son télescope cette figure d'une douceur impassible, dit au marquis Arabesque de Prime-Abord :

— Quel dommage qu'une si gentille personne ne soit qu'un marbre inanimé !

Mais tout ce monde fût tombé à la renverse s'il eût pu voir par le trou d'une serrure à quel point Exotique était différente de ce qu'elle semblait , une fois qu'elle avait poussé les verroux de sa chambre à coucher. Là , elle se livrait dans le silence de la nuit aux improvisations les plus romanesques ; elle adressait à des êtres imaginaires les discours les plus passionnés. Quelquefois elle dérobait un volume de Schiller dans la bibliothèque du conseiller Gérondif , et déclamaient jusqu'au lever de l'aurore les pièces du grand dramaturge avec des accents pleins de mélancolie et d'emphase. Quand la situation des jeunes premières persécutées devenait trop affreuse, elle s'interrompait pour verser un torrent de larmes , et trouvait ainsi un soulagement à ce besoin d'émotion qui déchirait son cœur. Elle dénouait ensuite ses cheveux et respirait l'air frais de la nuit, sur son balcon , jusqu'à ce que le sommeil gagnât ses paupières.

Comme au temps où elle avait quatre ans , Exotique était assise à table sur une chaise haute ; elle buvait dans une timbale d'argent , et la nourrice , debout auprès d'elle, lui coupait les morceaux et veillait à ce qu'elle ne fît pas de taches sur ses robes. La marquise le voulait ainsi ; mais en dépit de ces arrangements , la taille élevée de la jeune fille la faisait plutôt ressembler à une princesse qu'à un enfant.

Ainsi se passaient les repas chez la marquise , et telle était la

vie d'Exotique. Cependant l'exaltation de la jeune fille alla toujours croissant à mesure que son insensibilité apparente devenait plus remarquable. Ce fut bientôt une espèce de manie, et selon la marche de ces dérangements de la nature, tout ce qui aurait pu dès le principe servir de remède produisait un effet contraire. Exotique en vint à mépriser les petites émotions et jusqu'aux plaisirs de son âge, dont la privation avait causé le premier mal. Lorsque les filles du président Abat-Jour lui parlaient avec admiration d'une fleur artificielle ou d'un air d'opéra-comique, elle s'étonnait qu'on pût prodiguer tant d'intérêt à des choses qui n'en valaient pas la peine, et son indifférence n'était plus une comédie. Les bals d'enfants eux-mêmes n'avaient plus aucun attrait à ses yeux. Son imagination allait au delà de tout ce qu'on lui avait laissé désirer, et lorsque par hasard ces simples jouissances dont on l'avait imprudemment sevrée venaient s'offrir à elle, leur fadeur achevait de la décourager.

Il fallait que le mal fût bien grand, puisque les compliments que lui adressa un soir le prince Fandango de Belle-Cuisse ne firent naître aucune rougeur sur ses joues. La marquise donnait un *rout* ce jour-là, et la petite avait reçu la permission de veiller jusqu'à dix heures trois quarts. On l'avait même laissée boire une tasse de thé noir et occuper un fauteuil dans le cercle, comme une grande personne. Le prince lui dit tout haut qu'elle était chaussée divinement et que sa robe lui allait à ravir, ce dont les autres jeunes filles ressentirent beaucoup de jalousie. Elle demeura pourtant indifférente et quitta la réunion sans regrets quand sa nourrice vint la chercher. Le voyageur Col-de-Chemise, qui assistait à ce rout de la marquise Syncopa de Voie-Lactée, où il faillit s'endormir profondément, obtint seul un peu d'attention de M^{lle} Exotique, en lui parlant du laisser aller de la bonne compagnie française, et des charmes qu'on trouve à Paris dans le commerce des plus grands personnages, qui font plus de cas de l'esprit que de l'étiquette et ne craignent rien tant que l'ennui.

— Je vois, monsieur, dit Exotique avec sévérité, que la France est un pays perdu, et que les bons usages ne se trouvent plus qu'à Tielbourg.

A ce peu de mots dont la portée consistait uniquement dans l'accent qui les accompagnait, le voyageur Col-de-Chemise nous

a souvent assuré qu'il avait reconnu dans l'imagination de la jeune personne une perturbation profonde. Malgré les tasses de thé qu'il avala pour se remettre de sa surprise, et en dépit des conversations insipides qui animèrent le rout, il ne put maîtriser son effroi, et se retira, comme Simonide, craignant que la foudre ne vint à tomber sur la maison à l'heure même, tant le danger lui paraissait proche et inévitable. Le lecteur apprendra au suivant chapitre que ces pressentiments n'étaient pas dénués de raison.

III.

Où l'on voit apparaître le héros de cette histoire.

Le lendemain de ce beau rout donné par la marquise Syncopa de Voie-Lactée était un jour de grand fête et de kermesse; la coutume du pays voulait que l'élite de la société Tielbourgeoise descendit en toilette voir les danses. Les femmes de chambre de la marquise mirent leurs bonnets ronds et s'en allèrent sur le pré, bien résolues à se divertir comme il faut. Les garçons de la campagne et les jeunes ouvriers faisaient des gambades à perdre haleine, et les fillettes secouaient leurs jupons au bruit des clarinettes et des violons, tandis que leurs pères se grisaient sous les tonnelles. Deux rangées de boutiques foraines bordaient les côtés de la promenade. Les dames gagnaient des tasses à la loterie; les enfants mangeaient des gâteaux, et les parfums de la friture se répandaient sous les acacias. La joie et les rouges couleurs que donnent le grand air et l'exercice brillaient sur tous les visages populaires. La marquise Syncopa, entourée de quelques amis, porta ses pas nonchalants à l'endroit où se tenait la kermesse. Exotique ne partageait pas la répugnance qu'inspiraient à sa mère le plaisir et les cris des petites gens. Elle prit le bras de son tuteur et l'entraîna au milieu des groupes les plus bruyants. La gaieté franche et la liberté des grisettes excitaient son envie et sa curiosité. Il fallut que M. le conseiller Géron dif la conduisit partout et lui fit voir les spectacles ambulants et les marionnettes.

En passant devant un tréteau de bois, derrière lequel était

assise une vieille femme, Exotique remarqua un cercle de jeunes filles qui paraissaient fort occupées :

— Ma belle demoiselle ! s'écria la vieille, ne voulez-vous pas savoir votre bonne aventure ? Montrez-moi seulement votre jolie main, et ce sera bientôt fait.

Sans demander la permission à son tuteur, Exotique ôta son gant et présenta sa main gauche à la sorcière.

La diseuse de bonne aventure considéra longtemps le creux de la main, en étudia les lignes, regarda ensuite le front et les yeux de la demoiselle en grognant entre ses dents ; puis elle prit son cornet de fer-blanc, et le posant à l'oreille d'Exotique ; elle lui dit tout bas :

— Nous avons de la mélancolie, ma belle enfant, n'est-ce pas ?

— C'est la vérité, répondit Exotique.

— Et votre chagrin, poursuivit la vieille, vient de ce que votre cœur n'est pas satisfait ; mais cela ne peut pas durer. Celui que vous attendez viendra enfin. C'est un joli petit cavalier. Il est discret et tendre. Il vous aimera tout de bon, tout de bon.

— Et le rencontrerai-je bientôt ? demanda la demoiselle en rougissant.

— Peut-être dans un instant. Regardez bien le premier garçon que vous allez rencontrer ; il se peut que ce soit lui.

— Bonne femme, interrompit le conseiller, j'espère que vous n'oseriez rien dire à ma pupille qu'une personne de son âge ne doive entendre.

— Je suis une honnête devineresse, monsieur le conseiller Gérondif de Pimprenelle, et, de plus, je paye une patente de douze florins.

— Ce vieux galant qui vous accompagne, dit la vieille à Exotique, voudrait vous conter des douceurs ; mais ce n'est pas pour lui que Dieu fait les belles filles comme vous. Il vous contrariera dans vos amours. Tenez ferme. Vous avez du caractère. Vous épouserez votre joli petit amoureux... Par l'eau, le feu et la potence ! ajouta la sorcière à haute voix, si ce n'est la vérité, je vous rendrai le demi-gulden que vous allez me donner, et je le convertirai en or pur pour vous le remettre.

Le conseiller jeta un gulden entier sur la table et emmena sa pupille.

— Merci, monsieur Gérondif, mon beau seigneur, mon superbe cavalier, disait la vieille. C'est bien payer, prince que vous êtes ! mais prenez soin de vos fleurs ; gardez que la plus belle ne s'étiôle faute d'être arrosée comme il faudrait, et méfiez-vous des mouches fourchues.

— Ces gens-là sont de la police de Tielbourg, murmurait le conseiller ; de là vient qu'ils savent nos noms et qu'ils disent des choses qui surprennent.

Exotique, toute pensive à cause des prédictions de la vieille, n'écoutait pas son tuteur, et cherchait au loin, sous les acacias, le bien-aimé qui allait venir. Elle répétait intérieurement :

— Il sera discret et tendre. Il vous aimera tout de bon, tout de bon. Regardez bien le premier garçon que vous allez rencontrer ; il se peut que ce soit lui.

Son sang battait dans ses artères et parcourait avec vivacité toute sa personne, tantôt se précipitant vers les joues et les tempes, tantôt refoulé tumultueusement vers le cœur.

— Moi aussi, pensait-elle, je serai pleine de tendresse ; je l'aimerai tout de bon. Je mourrai d'amour pour lui. Je pleurerai toutes les nuits pendant son absence, et je m'évanouirai de joie et d'ivresse chaque fois qu'il reviendra. Je serai malade et languissante, si on nous sépare. Je m'empoisonnerai avec de l'opium, en croyant par erreur qu'il en aime une autre. Je reconnaitrai ma méprise en rendant le dernier soupir ; ô bonheur ! Et après bien des larmes et des traverses, nous serons unis et il me pressera entre ses bras palpitants. Nous verrons alors si on me traitera encore comme un enfant. Je saurai bien prouver que je ne suis pas une petite fille. Il va venir ! où est-il, mon bien-aimé ? C'est le premier cavalier que je dois rencontrer. Oui, je vais l'aimer à en mourir, premier beau jeune homme qui t'offriras à mes regards. Viens, mon âme vole au-devant de tes pas.

Tandis qu'Exotique parlait ainsi, une petite mouche fourchue, attirée par sa blanche collerette, s'était abattue sur son épaule. Elle se promenait entre les plis et prenait ses ébats dans les festons et la dentelle. Arrivée par hasard au défaut de la robe et du fichu de soie, la mouche posa ses pattes sur une peau veloutée dont la douce chaleur lui causa une sensation délicieuse. Elle se glissa par la coulisse de la chemisette, et se lança dans

cet abîme inconnu en décrivant des courbes capricieuses sur tout le haut du corps de la jeune fille.

M. le conseiller Géron dif de Pimprenelle, voyant sa pupille qui rêvait, voulut l'égayer un peu.

— Il faut que je vous paye votre kermesse, ma chère enfant, lui dit-il.

Et quittant le bras d'Exotique, il courut à une boutique foraine.

— Devinez ce que je vous ai acheté ? dit le conseiller en cachant soigneusement son emplette sous sa redingotte à brandebourgs.

— Quelque porcelaine de Saxe ou quelque friandise, répondit la demoiselle d'un air boudeur.

— Ce n'est pas cela : j'ai choisi pour vous un petit amoureux, un joli garçon qui a l'air fort dégourdi.

M. Géron dif étendit le bras et suspendit devant les yeux de sa pupille un admirable bonhomme de pain d'épices qui avait une coudée de hauteur.

A ce moment la mouche fourchue, perdue dans le dédale des habillements de femme, était en proie au désespoir, et ne sachant plus quelle route prendre pour retrouver la lumière, elle tira son dard et piqua profondément la jeune fille au-dessous du sein.

— Eh bien ! disait le conseiller, comment trouvez-vous votre petit amoureux ?

— C'est lui ! s'écria Exotique en saisissant le bonhomme de pain d'épices. C'est celui que mon cœur attendait. Te voilà enfin, mon bien-aimé ! Viens à moi, et ne nous séparons plus ; j'ai trop souffert loin de toi.

Elle donna au bonhomme un tendre baiser sur les lèvres, et devint pâle de plaisir.

Il faut dire que le cadeau de M. le conseiller Géron dif de Pimprenelle était le plus joli bonhomme de toute la foire de Tielbourg. Il représentait un petit raffiné en costume du xvii^e siècle. Son manteau était posé avec grâce sur son épaule gauche et retroussé par sa rapière. Il avait le poing sur la hanche et portait des bottes élégantes. Son justaucorps bien serré était boutonné avec des anis blancs ; ses yeux, figurés par deux paillettes d'or, brillaient d'un éclat éblouissant, qui donnait à sa

physionomie quelque chose d'audacieux qui inspirait le respect.

— Mais voyez donc comme il est beau ! disait Exotique d'un ton animé. Quel air noble et doux ! que de grâce ! quelle tournure agréable ! Voilà vraiment le modèle des bonnes manières ; ni embarras ni fatuité dans la tenue ! Et ses yeux ! que le feu de l'amour et de la fierté leur donne de charmes ! Ceux des autres hommes ne sont que des yeux de poisson bouilli à côté des siens O mon petit bien-aimé ! je n'ose plus te reprocher d'avoir tardé si longtemps, en voyant combien tu as gagné dans tes voyages. C'était pour te présenter avec plus de mérite devant ta fiancée, pour te rendre digne de moi. Tu n'a pas voulu qu'il existât sous le ciel un seul être plus parfait que mon époux. Je n'ai pas la force de te gronder. — Mon cher tuteur, je vous remercie mille fois d'avoir pensé à l'avenir de votre Exotique, et deviné les besoins de son âme. Vous avez su choisir le seul fiancé qui pût me plaire. Vous nous unirez bientôt, n'est-ce pas ? Vous ne souffrirez plus qu'on nous arrache l'un à l'autre ? J'ai assez vécu dans la solitude et l'ennui. Je vous devrai mon bonheur, et je veux achever mes jours entre vous et le petit bien-aimé dont vous m'avez fait présent.

M. le conseiller croyait comprendre subtilement que ces discours passionnés s'adressaient à lui par un ingénieux détour. Le grand prix qu'Exotique attachait à son cadeau ne pouvait venir que de la main qui l'offrait. C'était évidemment de lui que la jeune fille entendait parler en disant qu'elle ne voulait plus de la solitude ni des séparations. L'heureux amant pouvait-il être un autre que lui-même, et toutes ces caresses n'étaient-elles pas faites pour lui donner adroitement un échantillon du plaisir qu'aurait Exotique à devenir M^{me} la conseillère Gérondif de Pimprenelle ?

— Oui, ma douce amie, répondit le tuteur, j'avais deviné ce que votre petit cœur souhaitait tout bas ; je l'avais lu dans vos regards. Vous serez unie bientôt à votre bien-aimé. Donnez-moi seulement un mois ou deux pour décider votre mère, car vous savez qu'il faut aller avec ménagement et ne point heurter les idées de M^{me} la marquise.

— Hélas ! s'écria douloureusement Exotique, je tremble qu'elle ne s'oppose à mon bonheur.

— Rassurez-vous ; nous la fléchirons. Laissez-moi le soin de

conduire cette affaire; tout ira bien. Prenez patience et fiez-vous à ma tendresse.

Dans ce moment la marquise vint à passer.

— Bon Dieu! dit-elle en voyant le bonhomme de pain d'épices, que voulez-vous faire de ceci, Exotique?

— O ma mère! ne vous fâchez pas, je vous en conjure! répondit la jeune fille; si j'ai permis à ce beau cavalier de me faire sa cour avant d'avoir obtenu votre agrément, c'est que mon tuteur me l'a présenté comme un amoureux; mais avant de s'unir à moi devant les autels, il vous témoignera son respect. Il sait bien que pour me plaire il doit commencer par se mettre dans vos bonnes grâces.

— Eh! où donc avez-vous appris toutes ces phrases, petite fille? Je dispense votre amoureux de me faire sa cour, et je lui donne la permission de vous accompagner à toute heure. J'aime mieux que vous le preniez pour mari que de vous le voir manger. Puisque c'est un cadeau de M. le conseiller, je n'ai pas envie de vous le retirer.

Le voyageur Col-de-Chemise, qui était présent à cette scène, frissonnait des pieds à la tête.

— Les enfants, lui dit la marquise tout bas, ont quelquefois d'étranges idées lorsque la croissance se prépare.

— Il faut pourtant, murmurait M. Géronidif de Pimprenelle, que cette folie de croire sa fille en bas âge ait une fin. Cela devient intolérable.

Le voyageur étranger tenait à s'assurer de l'état mental de la jeune personne.

— Prenez garde, mademoiselle, dit-il avec intention; n'écoutez pas trop les discours de ce petit cavalier. Je l'ai rencontré en Italie, où il se montrait fort assidu auprès d'une jolie princesse.

— Je sais qu'il s'ouvre tous les cœurs, répondit Exotique.

— Mais il l'a méchamment abandonné cette jolie princesse, qui se meurt de chagrin à cause de son infidélité.

— C'est pour voler auprès de moi qu'il l'a dédaignée.

— Mais alors, mademoiselle, il ne devait pas chercher à plaire à cette infortunée, puisqu'il était amoureux d'une autre.

— Ce n'est pas sa faute si on ne peut le voir sans l'aimer.

— Je vous le signale pour un homme dangereux et perfide.

— Les gens dangereux et perfides, dit Exotique avec indignation, sont ceux qui veulent jeter la désunion entre les amants, et qui inventent pour cela d'odieuses calomnies.

— Je ne calomnie point, mademoiselle, et je lui dirai en face, à lui-même, qu'il est un vil séducteur.

— O ciel ! s'écria la jeune fille, une querelle ! un duel ! Non, vous ne vous battrez pas ! Viens, mon bien-aimé ; fuyons ensemble ! Je te cacherais à toutes les poursuites.

Exotique saisit son tuteur par le bras et l'entraîna bien loin de la kermesse, aussi vite que l'âge du conseiller le permettait.

— La voilà partie, pensa le voyageur Col-de-Chemise ; encore une victime des mouches fourchues !

Et il rentra aussitôt chez lui pour faire une énorme consommation de son eau préservatrice.

IV.

Amours paisibles. — Conversations intimes, où Exotique fait les demandes et les réponses.

En peu de jours, un changement absolu s'opéra dans les manières et l'humeur de la belle Exotique. Cette mélancolie enracinée, cette amertume du langage qui résultait du sentiment de sa fausse position et de son isolement sur la terre, tout cela parut s'évanouir presque subitement. La douceur, la bienveillance et la gaieté animèrent son visage et son esprit, et lui prêtèrent mille charmes nouveaux auxquels la beauté seule n'avait pu suppléer. Les méprises de sa mère ne la mettaient plus au désespoir ; l'harmonie et le bien-être s'étaient rétablis dans son âme et sa personne. Cette concentration de toutes ses pensées, qui l'obligeait à un morne silence, symptôme certain du trouble intérieur des jeunes filles, semblait changée au contraire en un besoin agréable d'épanchement et de communication. Elle partageait ce goût exquis des arts, cette admiration presque exagérée des filles du président Abat-Jour pour les belles choses ; elle s'extasiait volontiers, avec ces aimables demoiselles,

selles, sur un portrait au pastel, une fleur de tapisserie ou un pot-pourri pour le piano. Enfin, si la troupe italienne ne fût point partie, on aurait vu peut-être Exotique pleurer en écoutant la musique du maëstro en *etti*, se balancer ivre de joie, et battre des mains pendant l'effroyable cavatine de la prima donna.

La tendresse qu'elle témoignait à son tuteur et à sa mère était une réparation de sa froideur passée. M. le conseiller Gérondif s'en montrait fort touché, mais non surpris; la marquise avait ses raisons pour penser à autre chose, et n'y prit pas garde. On l'entendit pourtant un matin s'écrier en embrassant sa fille :

— Je suis contente de vous, ma petite; votre caractère gagne beaucoup.

Puis elle ajouta par réflexion :

— Lorsque la santé des enfants est bonne, on le reconnaît à leur humeur : ils sont plus caressants, plus dociles et même plus gentils. Je commence à espérer que ma fille aura de la beauté.

Exotique devenait une femme accomplie. Jusqu'alors elle n'avait pris ses leçons de chant et de piano que par obéissance; mais il se trouva tout à coup qu'elle jouait avec expression, qu'elle saisissait le style et l'esprit des morceaux, et que son âme avait enfin passé dans sa voix. La marquise Syn-copa de Voie-Lactée craignait de se donner le ridicule des mères qui obligent leurs amis à écouter les enfants bégayer des sonates ou des romances; mais comme on pria beaucoup Exotique de chanter à l'un de ses routs, elle permit à la jeune personne de se faire entendre. Exotique chanta plusieurs mélodies d'un jeune compositeur nommé Schubert qui n'était pas encore très-connu, et l'intelligence, le sentiment parfait de chaque morceau, la sensibilité dont elle fit preuve, remplirent l'auditoire d'étonnement et d'admiration. Les filles du président Abat-Jour déclarèrent que jamais ni Pasta, ni Malibran, n'avaient approché de cette perfection. Les jeunes gens applaudirent à outrance. Le professeur de guitare de la cour, dont Exotique n'avait pas voulu prendre de leçons, laissa tomber de surprise et de dépit sa tasse de thé sur sa culotte.

— Cette jeune fille est un ange! s'écria le prince Fandango

de Belle-Cuisse; j'ouvre enfin les yeux, elle seule est digne de mon cœur.

— Elle est arrivée à sa perfection, pensa le marquis Arabesque de Prime-Abord; le moment est venu de voler auprès d'elle. Mettons notre amour à ses pieds.

La demoiselle eut aussitôt une cour nombreuse et galante; mais l'étranger Col-de-Chemise devina bien à ses réponses qu'on arrivait trop tard pour lui plaire, et que les chances de succès eussent été bien plus grandes à l'époque des ennuis et de la langueur d'Exotique. Comme il craignait qu'elle ne lui eût gardé rancune, il s'approcha d'elle et lui dit fort poliment, mais en homme qui en savait plus long que les autres :

— Combien je suis satisfait, mademoiselle, de voir l'heureux état de votre santé, de votre cœur et de votre esprit !

— Sans doute, répondit-elle, cela doit vous étonner; mais il paraît que nous sommes les jouets de puissances inconnues et capricieuses. Mon esprit est resté longtemps dans un état semblable à celui des limbes. Un vague ennui accompagnait toutes choses; rien ne pouvait me plaire. Cette musique, ce chant, qui à présent remplissent mon âme de bonheur, m'avaient toujours semblé un exercice monotone et fatigant auquel les doigts et le gosier seuls prenaient part. Jusqu'à ce jour, les gens parlaient, selon moi, pour ne rien dire, et je demeurais silencieuse, afin de ne pas les imiter. Aujourd'hui, au contraire, je trouve un sens à tous les mots; ils m'émeuvent ou me calment, m'égayent ou m'attristent tour à tour. J'existe enfin, car c'était la vie qui me manquait. Comment cela est-il arrivé? C'est ce que je ne saurais expliquer...

Exotique baissa les yeux, et puis elle ajouta en faisant un effort sur sa timidité :

— Ou plutôt c'est à mon cher tuteur que je dois ce changement heureux, et pour cela je ne saurais assez l'aimer.

Helvétius n'a-t-il pas établi dans son beau livre où il se montre plus spirituel que passionné, la supériorité de l'homme passionné sur l'homme d'esprit? S'il était encore permis d'en douter après avoir lu le chapitre intéressant que ce philosophe a donné sur ce sujet, les routs de la marquise Syncopa de Voie-Lactée en fourniraient une nouvelle preuve. On trouvait à ces réunions les éléments principaux d'une conversation délicieuse, la science et

l'esthétique, un bon ton superfine, de l'exagération, l'envie de briller, l'amour des arts, des jeunes gens élégants, des demoiselles à marier, et plusieurs personnes profondément versées dans des connaissances spéciales. En compensation de la science excessive du conseiller Géron dif, le prince Fandango de Belle-Cuisse était ignorant comme une carpe, ce qui établissait un équilibre parfait. Le marquis Arabesque de Prime-Abord n'en savait pas davantage; mais il ne recherchait que la compagnie des dames, et trouvait facilement un partner à sa portée pour approfondir une question de mode. Il n'avait qu'une prétention, celle d'enflammer tous les cœurs par sa seule présence. Les filles du président Abat-Jour mettaient un point d'exclamation à la fin de toutes leurs phrases. Rien n'était simple pour elles dans l'univers; leurs épithètes étaient toujours *affreux*, ou *ravisant*. Quant au voyageur Col-de-Chemise, il se tenait habituellement à l'écart, soit que son organisation ne fût sympathique que par exception, soit qu'il eût l'orgueil de se croire, dans le cercle de la marquise, comme cet homme dont parle Chamfort, qui, avec un esprit solide et compact, se trouvait aussi en peine d'échanger ses idées que s'il fût allé au marché avec des lingots. Un cercle composé de la sorte semblait réunir les ingrédients nécessaires aux plaisirs de la conversation; cependant un ennui indéfinissable planait au-dessus de tout ce monde. La science du conseiller Géron dif était sans attrait, comme l'ignorance du prince Fandango, ou la vanité du marquis Arabesque; le faux enthousiasme des demoiselles Abat-Jour, lui-même, ne suffisait pas pour animer la compagnie, et leurs acclamations laissaient chacun dans son indifférence. Il manquait une personne passionnée pour répandre autour d'elle le feu de la vie, et ce fut la belle Exotique qui opéra ce phénomène. Son humeur communicative gagna son entourage; l'imagination ardente qui relevait ses moindres paroles fournissait aux plus insensibles l'étincelle sacrée. Tous se mirent en mouvement selon les forces que la nature leur avait réparties. Des gens qu'on croyait passés à l'état de momies donnèrent quelques signes d'animation, et le froid de la mort cessa de régner sur les routs de la marquise.

Le conseiller Géron dif s'aveuglait sur l'état de sa pupille, et le monde, qui ne remonte jamais à la vraie source des choses, prenait dans les charmes d'Exotique le plaisir qu'il en pouvait

tirer sans rechercher les causes de cette transformation.

Pendant ce temps-là notre jeune héroïne, abandonnée à elle-même, avait la liberté de voir du matin au soir l'objet de sa passion, et le lecteur doit bien comprendre que l'amour étendait de profondes racines dans son cœur. Elle s'enfermait à loisir dans sa chambre avec son bien-aimé, qui était ordinairement suspendu au-dessus de la cheminée à l'une des branches d'un candelabre. Elle le tirait de là, lorsqu'elle rentrait chez elle, pour l'asseoir à ses côtés sur un sofa, et lui rendait compte de ses sentiments et de ses moindres pensées. Elle le regardait avec tendresse, et lui prodiguait les noms les plus doux. N'oublions pas de dire qu'à Tielbourg les fiancés avaient la permission de causer en tête-à-tête sans qu'on y trouvât rien à redire; autrement Exotique n'eût pas osé garder ainsi le jeune cavalier de pain d'épices dans sa chambre virginale. Elle considérait comme une grande preuve d'amour l'attention scrupuleuse avec laquelle il écoutait ses confidences, et dans ses moments de rêverie elle savait deviner avec cette seconde vue particulière aux femmes exaltées tout ce qui se passait dans l'âme de son bien-aimé.

Quelquefois il arrivait pourtant qu'Exotique, après une longue tirade, prêtait l'oreille à son tour.

— Eh quoi! disait-elle, tu ne réponds pas, mon ami! Est-ce qu'on t'a élevé comme moi dans une compression perpétuelle? On t'a obligé à te concentrer en toi-même. Tu as été froissé dans ton enfance par le contact des cœurs de marbre qui l'entouraient; mais auprès de moi ne dois-tu pas ouvrir ton âme? Ne crains rien; verse ton enthousiasme et ta tendresse dans le sein de ta fiancée.

Un dialogue s'engageait alors, et comme Exotique éprouvait plutôt le besoin de s'épancher elle-même que de recevoir des confidences, c'était elle qui tenait le dé de ces conversations. Habituellement elle ne cherchait pas à tirer son bien-aimé des méditations sentimentales auxquelles il se livrait obstinément. Il lui suffisait d'être certaine de l'amour du bonhomme de pain d'épices, et de voir dans ses yeux qu'elle était le sujet de toutes ses réflexions. Exotique était ravie de trouver à son ami un cœur aussi neuf que le sien, et regardait la discrétion et l'humeur silencieuse du jeune homme, comme une garantie de sa con-

stance, et du soin qu'il prendrait de la rendre heureuse après le mariage.

La marquise avait autorisé sa fille à considérer le bonhomme comme son petit mari. On n'éleva donc aucune objection lorsque Exotique demanda que son fiancé eût sa place aux repas à côté d'elle. Les choses paraissaient assez avancées à la jeune personne pour justifier cette faveur, et, malgré l'accueil un peu froid que la marquise faisait à son amoureux, elle était enchantée de le voir admis dans l'intimité de la famille. Ce fut alors que l'aveuglement du tuteur et de la mère fut vraiment incroyable, puisque les tendres œillades, les sourires, les chuchottements et les rougeurs pudiques de la demoiselle ne purent dissiper leur erreur. Cependant en dépit de leurs manies, des éclairs de raison les illuminaient par instants; la marquise s'étonnait qu'un enfant sût imiter à ce point le langage des femmes formées, et le conseiller Géron dif regardait de travers le fiancé de pain d'épices en se demandant s'il n'était pas un rival sérieux. On apprendra tout à l'heure comment l'évidence finit par triompher de la maligne influence des mouches fourchues, et comment les amours d'Exotique et de notre héros furent contrariées : tant il est vrai qu'il n'existe pas un seul couple d'amants à l'abri des persécutions du sort.

V.

Introduction du baronnet Sycomore de Sympathie. — Le conseiller Géron dif perd ses illusions. — Catastrophe épouvantable.

Pour peu que le lecteur ait réfléchi sur le caractère et l'esprit du bonhomme de pain d'épices, il aura compris que ce jeune cavalier ne réunissait pas toutes les qualités nécessaires pour faire le bonheur de sa fiancée. L'imagination riche et ardente d'Exotique versait sur lui le trop-plein de ses trésors et lui prêtait ainsi les trois quarts de ses agréments. La preuve de cela, c'est qu'aux yeux de toutes les autres jeunes filles de Tielbourg, il passa toujours pour un être d'une médiocrité déplorable et qu'il n'a jamais obtenu d'elles la plus légère attention. L'erreur d'Exotique ne pouvait pas durer éternellement; le venin des

mouches finissait par se résoudre à la longue ; on avait vu même des gens qui , après avoir été dans un état voisin de la folie , s'étaient guéris subitement par un simple effort de la nature. Ceux que les insectes diaboliques avaient piqués à l'endroit de l'engouement en revenaient plus vite que les autres. Le voyageur Col-de-Chemise , qui s'intéressait au sort d'Exotique, voyait avec douleur qu'elle se préparait des regrets amers en voulant s'unir à un personnage indigne d'elle , et il tremblait que cette union ne vint à s'achever.

A cette époque un jeune homme intéressant fut présenté aux routs de la marquise. Il s'appelait le baronnet Sycomore de Sympathie, et sa famille était une des plus considérées de la province; c'était un garçon aimable et franc, qui portait la culotte courte avec autant de grâces que le prince Fandango lui-même, et qui avait sur le marquis Arabesque de Prime-Abord l'avantage de paraître ignorer son mérite. Il avait cette beauté que donnent la force physique, la bonne humeur et la santé; il possédait aussi quelques talents, beaucoup de raison, le goût des arts, et, quoiqu'il fût un peu haut en couleur, son air et ses manières ne manquaient pas d'élégance.

Le baronnet Sycomore de Sympathie était riche, ce qui achevait de compléter en lui tous les mérites désirables dans un mari. Lorsque les filles du président Abat-Jour le rencontraient aux routs de la marquise, elles donnaient carrière à leur babillage exagéré, dans l'espoir qu'en l'obligeant à partager leur enthousiasme, elles éveilleraient en lui des feux plus ardents; mais l'affectation la plus innocente ne causait au baronnet que de la répugnance, et comme Exotique lui parut être la seule jeune fille de ces réunions qui fût sincère, quoique romanesque, il s'attacha de préférence à elle. Il ne lui eut pas parlé trois fois, qu'il fut tout près d'en devenir amoureux; mais il remarqua aussitôt dans l'esprit de notre héroïne cette juste connaissance de la vie qui annonce un cœur dont l'amour est en possession. Il se tint donc sur ses gardes, et il appela sa raison à son aide pour résister à l'entraînement qu'il éprouvait, jusqu'à ce qu'il fût mieux informé de ce qui concernait Exotique. L'étranger Col-de-Chemise, qui devina son embarras, résolut de venir à son secours. Ils s'abordèrent un soir, dans la rue, en sortant de chez la marquise, et la conversation tomba d'elle-même sur la

jeune fille, dont la présence donnait tant de charme aux routs esthétiques.

Le voyageur raconta au baronnet comment Exotique s'était éprise du bonhomme de pain d'épices. Il le mit en peu de mots au courant des antécédents de la demoiselle, des erreurs de la marquise et des prétentions ridicules du conseiller Gérondif. Mais pour ne pas décourager Sycomore de Sympathie, il ne lui parla point des mouches fourchues, et attribua l'état d'Exotique à une maladie de l'imagination, provenant d'un mauvais régime. Le baronnet secouait tristement la tête en s'apitoyant sur le sort de la pauvre jeune fille, et il répétait que cette manie approchait terriblement de l'aliénation mentale. Col-de-Chemise parvint cependant à lui inspirer le désir de livrer la guerre à son rival.

— Surtout, ajouta le voyageur, n'oubliez pas qu'il faut se presser, et que, si un éclat avait lieu, si les parents avaient l'imprudence de séparer la demoiselle de son fiancé, tout serait perdu. L'opposition et la contrariété pousseraient la folie à son degré le plus haut, et la guérison deviendrait peut-être impossible. Faites votre cour à la belle Exotique comme si vous ignoriez ses amours. Gagnez simplement son amitié; devenez son confident. Priez-la d'amener aux routs de la marquise l'amoureux de pain d'épices, et alors reposez-vous sur moi. Je vous prêterai une fiole d'une liqueur précieuse, rapportée de France, et qu'on appelle l'eau d'*Ironie*; vous en versez une goutte sur votre rival, et la victoire est à nous. Ce spécifique, inconnu à Tielbourg, est souverain contre l'engouement le plus chronique.

Soutenu par les avis du voyageur Col-de-Chemise, le baronnet se conduisit avec l'habileté nécessaire dans la circonstance épineuse où il se trouvait. Il était connaisseur en musique, et parlait d'une manière poétique des beaux ouvrages de Mozart, que la demoiselle admirait particulièrement. Ce fut le premier lien qui s'établit entre elle et lui. Jusqu'alors Exotique s'était contentée de faire partager au bonhomme de pain d'épices toutes ses impressions; mais Sycomore de Sympathie lui en fournissait de nouvelles. Il lui montrait une foule d'aperçus qu'elle n'avait pas soupçonnés, et que le médiocre fiancé était incapable de saisir. Il prenait peu à peu sur la jeune fille l'ascendant d'une guide intelligent et robuste. Dans leurs conversations,

c'était lui qui dirigeait Exotique, qui ramenait son imagination dans le chemin de la vérité lorsqu'elle s'en écartait par inexpérience. Elle trouvait un plaisir infini dans la compagnie du baronnet, et le rival descendait insensiblement à une position secondaire. Si le cœur lui appartenait encore, l'esprit se tournait vers Sycomore de Sympathie. De son côté, le baronnet subissait l'influence de l'exaltation d'Exotique, et ses idées prenaient un tour sentimental. La jeune fille avait besoin d'un ami et d'un confident; elle prit naturellement le baronnet, et lui promit de le présenter à son fiancé avant le jour des noces. Col-de-Chemise se réjouissait déjà de la prochaine guérison de la demoiselle et du bonheur de son protégé, lorsqu'un incident vint renverser ses espérances.

Un matin, Sycomore de Sympathie, ayant reçu une invitation à dîner de la marquise, eut l'imprudence de s'y rendre sans avoir consulté le voyageur étranger. Il remarqua, en entrant dans la maison, des apprêts extraordinaires, comme si on eût attendu de nombreux convives, et cependant les demoiselles Abat-Jour étaient seules invitées avec lui. Un air de fête régnait partout. Des vases de fleurs ornaient les consoles. Exotique était vêtue d'une robe de mousseline blanche, serrée autour de sa fine taille par un ruban de taffetas bleu; ses cheveux étaient arrangés avec une recherche et un goût parfaits, et dans ses yeux brillait une joie naïve mêlée de quelque timidité, comme si ce jour eût été marqué par un événement de conséquence. La marquise souriait de l'agitation de sa fille, et paraissait considérer les apprêts mystérieux comme un badinage. A l'entendre, il semblait que la soirée était consacrée aux plaisirs des enfants, et qu'on allait donner une représentation de marionnettes ou d'ombres chinoises pour amuser Exotique. Le conseiller Géronde de Pimprenelle portait une culotte de casimir blanc. On ne pouvait donc plus douter de l'importance de la solennité.

Le dîner fut silencieux; un air d'embarras ou d'attente contractait les visages et empêchait les conversations; le baronnet se sentait sur un volcan. Exotique pâlisait et rougissait tour à tour; les demoiselles Abat-Jour palpitaient d'impatience et de curiosité; la marquise seule était parfaitement à l'aise, comme si elle eût présidé à un repas pour rire offert à des enfants en

bas âge. Enfin on sortit de table, et Sycomore s'approcha aussitôt de la jeune personne pour la prier d'éclaircir le mystère.

— Ce n'est pas un mystère pour vous, répondit Exotique. Dans un instant, nous allons présenter à nos amis intimes celui à qui ma main est destinée.

Le baronnet fut écrasé par ces paroles. Il allait voir son rival en face, et le voyageur français n'était pas invité ! Sycomore éperdu voulait courir à la recherche de Col-de-Chemise, lorsque le conseiller Gérondif dit à haute voix :

— Allons ! ma chère Exotique, c'est aujourd'hui que vous avez vingt ans. L'usage de Tielbourg veut qu'on marie les demoiselles à cet âge. Nous vous avons laissé le soin de choisir vous-même un époux, car nous connaissions votre raison et votre esprit. Déclarez-nous quel est l'heureux mortel sur qui votre choix est tombé.

En parlant ainsi, le conseiller redressait son chef épanoui sur lequel on pouvait lire ces mots tracés en lettres de feu : « C'est moi qui suis l'heureux mortel ! » Mais Exotique se tourna vers un enfant de sept ans, neveu de la marquise, et lui parla bas à l'oreille. L'enfant courut à la chambre de sa cousine et rapporta entre ses bras le bonhomme de pain d'épices.

— Voilà, murmura la jeune fille, celui que mon cœur a désigné.

Puis elle courut au conseiller et ajouta :

— Mon cher tuteur, veuillez présenter mon fiancé à nos amis.

— Finissons-en avec les allégories, répondit M. Gérondif. Toutes les bienséances vous permettent d'ouvrir entièrement votre âme.

Le tuteur crut nécessaire de prendre là-dessus une contenance modeste tandis que la jeune fille allait prononcer son nom ; il s'approcha d'un plateau où l'on servait des rafraîchissements, afin de boire négligemment de l'eau sucrée.

Dans le verre qui lui tomba sous la main était précisément en train de se noyer la mouche fourchue qui l'avait mordue, il l'avalait d'un trait, et le charme qui l'avait aveuglé se dissipa subitement avec le dernier soupir de l'insecte. Pendant ce temps-là, Exotique faisait la réponse suivante d'une voix ferme :

— Il n'y a pas la moindre allégorie sous jeu, monsieur le conseiller. Voici celui que j'aime, et qui sera mon mari, ou bien je resterai fille toute ma vie.

Excepté pour la marquise, qui riait de tout son cœur, ces mots furent un coup de foudre pour l'assemblée.

— O ciel ! balbutia M. Géron dif, j'avais cru... j'avais pensé... Quoi ! c'est donc un autre que moi !..

Les demoiselles Abat-Jour, persuadées que leur jeune amie perdait la raison, se réfugièrent de l'autre côté de la table à thé, où elles formèrent un groupe ravissant à voir. Le baronnet Sycomore était pétrifié. L'enfant qui portait le bonhomme de pain d'épices, regardait tous les visages avec l'air désintéressé des confidants de théâtre qui ne savent rien de la pièce qu'on représente.

En perdant ses illusions, le conseiller n'en conservait pas moins son amour pour Exotique, et surtout son désir d'acquérir la fortune de sa pupille. La surprise fit bientôt place à la colère.

— Mademoiselle, s'écria-t-il, puisque vous aimez ce simulacre d'homme, n'espérez pas obtenir mon approbation.

— Franchement, monsieur, répondit la jeune fille avec dédain, j'étais étonnée de trouver en vous tant d'intelligence et de générosité. J'avais peine à croire que vous eussiez assez de bon sens pour vous en rapporter à moi du soin de choisir un époux.

— Et moi, mademoiselle, je pensais que vous choisiriez selon la raison et les convenances.

— Fort bien ! reprit Exotique. Je vous entends : il vous plaisait de voir mon cœur s'ouvrir à toutes les joies de la vie, de voir mon esprit se couvrir de fleurs comme l'amandier au souffle du printemps, sans vous soucier de la main qui le cultivait. Ces biens une fois acquis, vous espériez les détourner au profit d'un mari à votre goût ; mais vous vous trompiez, monsieur. On ne transpose pas plus facilement les passions que les arbres, une fois qu'elles ont pris des racines profondes. Je vous le déclare : voici celui que j'aime, à qui j'ai donné ma foi et qui attend de moi tout son bonheur. Je ne serai jamais à un autre.

Le tuteur enfla ses poumons et cria d'une voix terrible :

— Retirez-vous, petite-malheureuse ! allez dans votre appartement. Vous ne reverrez jamais cet objet maudit !

M. Géron dif saisit le bonhomme de pain d'épices et l'enferma dans une armoire ; mais aussitôt Exotique poussa un gémissement douloureux et tomba évanouie dans les bras du baronnet Sycomore de Sympathie.

— A quoi pensez-vous, conseiller ? s'écria la mère ; pourquoi tourmenter ainsi cet enfant ? Lorsque vous m'assuriez ce matin que ma fille vous choisirait pour son petit mari , j'étais loin de croire que vous y attachiez tant d'importance. Êtes-vous fou de lui causer des émotions aussi vives, justement à l'époque où elle fait ses dents ! Il y a de quoi la rendre malade. La voilà évanouie à présent. Il faut appeler le médecin.

Tout le monde comprit alors les secrets désirs du tuteur et le motif de sa colère. Le médecin de la marquise ne demeurait pas loin ; c'était un homme fort instruit qui s'appelait le docteur Tabatière , et qui connaissait les mouches fourchues. S'il ignorait , comme tous les médecins , le remède au mal , il savait du moins le baptiser en grec et donner des adoucissements dans les crises violentes. Grâce à ses efforts , Exotique revint à la vie dès que l'attaque se fut dissipée naturellement. Le docteur Tabatière demanda comment l'évanouissement était venu , et devina au langage de la marquise qu'elle n'avait pas une juste idée de l'état de sa fille. Mais au lieu d'écouter ses sages avis , la belle dame s'irrita comme le tuteur. On envoya donc Exotique dans son appartement , et la porte en fut fermée au fiancé.

Les convives se dispersèrent dans une consternation mortelle. Les demoiselles Abat-Jour coururent porter la nouvelle à leurs amies. Le baronnet désespéré en causa jusqu'au matin avec Colde-Chemise ; et M. Géron dif de Pimprenelle ne cessa de répéter toute la nuit :

— O rage ! ô humiliation ! avoir pour rival un vil bonhomme de pain d'épices , et lui voir encore donner la préférence !

VI.

Le lendemain , M. le conseiller Géron dif fit subir un interrogatoire à la prisonnière , et lui demanda comment ce misérable bonhomme avait pu réussir à lui plaire. Exotique raconta les

tourments de son adolescence , et tint au conseiller un langage exalté auquel il se garda bien de rien comprendre.

— Au milieu de la nuit affreuse où s'écoulait ma vie, disait-elle, un beau et tendre jeune homme est venu à moi en souriant. Lui seul m'a aimée ; il m'a dit : « Verse dans mon cœur les feux qui te consomment, car je les partage. » L'amour a dissipé les ténèbres. Vous voulez savoir comment il a réussi à me plaire ? Othello a séduit Desdemona en lui parlant de ses victoires , de ses blessures et de ses dangers ; mon bien-aimé a touché mon âme par le moyen contraire : il m'a écoutée, il m'a écoutée avec une tendre inquiétude, et quand je lui disais mes ennuis et mes douleurs , une larme brillait dans ses yeux....

— Une larme ! s'écria le tuteur , des yeux ! des paillettes ! du pain d'épices ! un bien-aimé ! ah ! j'en perdrai la raison !

Le conseiller essuya les gouttes de sueur qui coulaient sur son front , et ouvrit la fenêtre pour se rafraîchir.

— Vous le voyez, ajouta Exotique : mon choix est fixé. Vous êtes libre de me faire mourir de chagrin ; mais je ne changerai pas de sentiments.

L'indignation donna aux sourcils gris du conseiller Gérondif la forme d'une parenthèse , et sa bouche prit la terrible expression d'un accent circonflexe.

— Je foulerai aux pieds votre chétif amoureux ! s'écria-t-il ; je le taillerai en pièces ! malheur à votre bien-aimé !

— Arrache-moi donc aussi le cœur, homme sanguinaire ! répondit la jeune fille , car je ne lui survivrai pas ; je me précipiterai du haut de cette fenêtre.

Le tuteur regarda en frissonnant par la fenêtre , qui s'élevait de six pieds environ au-dessus du sol , où les couches de tulipes présentaient un lit moelleux , puis il sortit éperdu. Il voulait condamner à mort le bonhomme de pain d'épices , et l'exterminer en présence d'Exotique pour détruire le sortilège ; mais Col-de-Chemise l'en détourna.

— Gardez-vous-en bien , dit le voyageur ; une fois que votre pupille croirait son amant victime d'un meurtre , elle le pleurerait jusqu'à la fin de sa vie. Rendez-lui, au contraire, son bien-aimé. Elle ne tardera pas à reconnaître ce qu'il y a d'incomplet dans un sentiment sans réciprocité. Son imagination se fatiguera de fournir toujours sans rien recevoir. Elle en vien-

dra d'elle-même à mépriser celui qu'elle adore aujourd'hui.

Mais le tuteur ne voulut pas se rendre à ces excellents conseils ; il déclara que c'était assez que sa pupille fût devenue folle sans qu'il devînt fou lui-même, et que ce malheur lui arriverait infailliblement s'il la voyait encore prendre des paillettes pour des yeux pleins d'une tendre expression. La marquise ne fut pas plus raisonnable.

— La petite n'a pas été sage, dit-elle, on ne peut lui rendre ses jouets dans le moment où elle a manqué à son tuteur. Le pain sec et le cabinet noir doivent triompher de son caractère indocile.

Col-de-Chemise et le baronnet commençaient à craindre sérieusement que la cure de la jeune fille ne fût impossible par la faute des parents. Ils s'en allèrent dans la campagne pour tâcher de combiner un plan profond, et fumèrent une énorme quantité de cigarres de la Havane sans pouvoir rien imaginer.

Cependant Exotique, enfermée dans sa chambre, souffrait les vraies douleurs d'une amante emprisonnée, les tourments exacts décrits dans les romans, et déclara provisoirement qu'elle se laisserait mourir de faim. Elle refusa en effet de prendre aucune nourriture, malgré les cris de toute la famille, et pendant deux jours elle se soutint seulement avec quelques friandises égarées dans ses tiroirs, car elle ne voulait pas mourir tout de suite, afin de laisser à son fiancé le temps de voler à son secours. Le troisième jour, voyant que son amant ne paraissait pas, qu'il n'escaladait aucune fenêtre, et ne chantait pas même la nuit dans le jardin en s'accompagnant d'une mandoline, elle tomba dans un profond désespoir.

— Hélas ! pensait-elle, ils l'auront sans doute jeté comme moi dans un sombre cachot ! Peut-être la douleur d'être séparé de sa bien-aimée...

Ses lèvres refusèrent d'exprimer cette crainte terrible ; l'horreur s'empara d'elle quand elle se vit habillée d'une robe rose. Elle courut aussitôt à ses armoires pour se livrer avec enthousiasme aux soins que demande une toilette de grand deuil. Le noir donnait à sa pâleur un éclat plus brillant et à ses yeux un feu étrange. On eût cru voir une statue d'albâtre éclairée par une flamme intérieure. Frappée elle-même de son aspect sinistre, cette aimable fille s'adressa ainsi la parole à elle-même :

— Pauvre Exotique ! te voilà donc semblable à un fantôme , par excès d'amour et de douleur ! Qu'est devenue cette fraîcheur que le baronnet Sycomore comparait au velouté de la pêche ? Mais que m'importe ma beauté ? Ne vais-je pas mourir ? Oui, j'y suis résolue. Tuteur cruel , mère inflexible, vous me pleurez bientôt. En vain vous soulèverez le linceul qui voilera mon visage, pour y chercher un reste de vie. En vain vous appellerez votre Exotique : il sera trop tard , elle ne répondra plus à vos cris !

La jeune fille se mit au lit , exténuée par les larmes et le manque de nourriture , car le lecteur ne doit pas s'y tromper , son désespoir était sérieux et son dessein de mourir n'était point un badinage.

Nous avons à consigner ici une particularité singulière sur les piqûres des mouches de Tielbourg. Le venin de ces insectes suspendait sa maligne influence pendant les heures du repos , et la nature reprenant alors le dessus, l'imagination n'enfantait plus que des images puisées dans la vie positive ; par une opération contraire aux phénomènes ordinaires du sommeil, les illusions et le fantastique cédaient alors la place à la réalité. Ainsi la marquise rêvait souvent qu'elle avait quarante-cinq ans, et que sa fille était bonne à marier. La médecine et les régimes furent impuissants contre cet affreux cauchemar.

Après la triste allocution qu'Exotique avait prononcée , notre héroïne s'endormit , et voyagea aussitôt dans le monde imaginaire des songes. Elle n'y trouva point son fiancé , mais le baronnet Sycomore qui lui présentait son frais et rond visage en lui disant qu'il l'aimait de tout son cœur. Elle acceptait sa fortune et sa main. Elle s'adonnait , pour lui plaire , aux soins du ménage ; elle descendait jusqu'à faire elle même de la pâtisserie et le baronnet l'interrompait dans cette occupation pour lui appliquer sur la joue un gros baiser conjugal. Exotique s'éveilla un peu honteuse de ce rêve prosaïque, et la clarté du soleil naissant ayant frappé ses yeux , le fiancé de pâte cuite reprit subitement ses droits.

Pendant ce temps-là tout le monde raisonnait dans Tielbourg sur l'aventure du bonhomme de pain d'épices , et il se consommait à ce sujet une prodigieuse quantité de sottises avec la bière et le tabac. Les uns inscrivaient cet événement parmi les preuves

incontestables de l'existence de la magie ; d'autres pensaient que le fiancé était l'ouvrage d'un Prométhée moderne qui avait su communiquer à sa création l'étincelle de sa propre vie. Quelques jeunes filles regardaient leurs valseurs avec défiance, craignant qu'ils ne fussent des automates trompeurs, et les esprits impressionnables poussaient l'exagération jusqu'à dire que les réunions du monde fourmillaient de bons hommes de pain d'épices qui n'avaient d'humain que le vernis extérieur.

Les mères de famille de Tielbourg firent un cri unanime pour déclarer que le morceau de pâte sucrée était un homme véritable, et que le conseiller Gérondif avait le plus grand tort de vouloir qu'un fiancé sût exprimer des idées, comme si cela était nécessaire pour être un époux sortable. Le président Abat-Jour disait que le tuteur d'Exotique se montrait bien exigeant et bien dédaigneux, et que lui s'estimerait heureux de trouver des partis aussi convenables pour ses filles.

Une députation des amis du conseiller vint le trouver et lui représenta que cette affaire causait un scandale déplorable, que le plus sage était de marier la demoiselle à celui qu'elle aimait, sans quoi elle courait le risque de rester fille toute sa vie. La nourrice accourut dans le même instant pour annoncer qu'Exotique n'avait pris aucun aliment depuis trois jours, et qu'elle se mourait d'inanition. M. Gérondif céda enfin. Il permit à ses amis d'annoncer le mariage prochain, et porta lui-même à sa pupille un potage accompagné d'un pardon absolu.

Quelques jours après, Exotique, ivre de joie et parée du bouquet de fleurs d'oranger, fut unie à son amant dans la chapelle d'un château que la marquise possédait aux environs de Tielbourg. On n'invita personne pour la cérémonie; Mais Col-de-Chemise et le baronnet Sycomore furent priés à dîner pour le soir. La belle mariée s'avança au-devant de ses anciens amis avec un air plein de bienveillance et de douceur.

— Venez, leur dit-elle, que je vous présente à mon mari. Je veux qu'il vous aime comme je le fais, et que notre maison vous soit ouverte.

Elle conduisit alors les deux jeunes gens auprès de l'époux qui était posé nonchalamment sur le coussin d'un canapé; mais le baronnet tira de sa poche une fiole de l'eau d'*Ironie* dont il jeta quelques gouttes sur le personnage inanimé. De son côté

Col-de-Chemise fit un rire sardonique, et se courbant devant le bonhomme, il lui appliqua son pouce sur le visage, de manière à lui aplatir totalement le nez.

— Ceci ! dit-il, c'est votre mari, mademoiselle ? oh ! vous plaisantez sans doute ; ce n'est qu'un pantin, et je vais vous le prouver.

Le voyageur cassa le plumet de pain d'épices qui s'élevait sur la tête du bonhomme et le mangea. Le prestige s'évanouit aussitôt, et le bandeau tomba des yeux d'Exotique ; elle demeura un moment stupéfaite en reconnaissant sa fatale erreur. Un coup d'œil lui suffit pour sentir la différence qui existait entre son ridicule amoureux et le sensible, l'aimable Sycomore de Sympathie ; mais elle dissimula sa honte et se retira dans son appartement avec son époux. Les deux jeunes étrangers reçurent, au bout d'un instant, un billet de la main d'Exotique dans lequel la mariée les pria de quitter le château, en leur disant qu'elle ne pouvait plus se permettre de les revoir après la conduite qu'ils avaient tenue à l'égard de son mari. Ce fut seulement lorsqu'elle se trouva en face de son tuteur et de la marquise, qu'elle donna carrière à ses larmes et à ses reproches.

— C'est un grand malheur pour une fille, dit-elle, au conseiller Gérondif, que de n'avoir plus de père et de n'être pas dirigée avec cette intelligence que l'affection du sang peut seule donner ; je l'ai appris à mes dépens. Vous m'avez perdue, monsieur ; vous avez empoisonné ma vie pour toujours. Me voici la femme d'un être nul et méprisable, et ne venez pas me dire que c'est moi qui l'ai voulu ; ne venez pas me rappeler tout ce que j'ai fait pour obtenir votre consentement. Vous n'avez point d'excuses ; vous n'étiez pas digne d'avoir une pupille, puisque vous n'avez pas su l'élever ni veiller à son bonheur.

Exotique se tourna ensuite vers sa mère et fixa sur elle un regard si pénétrant qu'il porta la persuasion dans l'esprit de la marquise en dépit des mouches et de leur influence.

— Et vous, madame, poursuivit la jeune fille, je vous souhaite, pour votre repos, de ne pas mieux comprendre la responsabilité terrible qui pèse sur votre tête, que vous n'avez compris mes chagrins dont vous seule étiez la cause. Mon ridicule amour n'était que la conséquence de vos erreurs. Comment, lorsque vous m'avez vue jeter mon cœur au premier

venu, n'avez-vous pas eu assez de jugement pour reconnaître que la nature m'égarait? J'en conviens, j'ai agi comme un enfant aveugle, je me suis donnée à un sot, à un personnage indigne de moi; j'ai cédé sans réflexion au besoin d'ouvrir mon âme à des impressions nouvelles, et, quand mes sentiments ont débordé comme un torrent, le premier objet qui a frappé mes yeux les a recueillis. J'ai montré, je l'avoue, une rare obstination une résistance opiniâtre à vos volontés; mais comment n'avez-vous pas vu que mon imagination seule était amoureuse, obstinée, résolue à mourir; que je m'étais enflammée pour des vertus et un mérite chimériques? N'étiez-vous pas ma mère? n'était-ce pas à vous de me diriger, de m'expliquer mes propres sensations? n'avez-vous pas eu vingt ans comme moi? ne saviez-vous point qu'à cet âge une fille a besoin d'une main amie pour guider ses premiers pas dans cette vie nouvelle que lui font ses passions naissantes? Vous m'avez abandonnée à moi-même au milieu des précipices, et vous m'avez poussée dans un abîme au lieu de me retenir. Ah! puisse le ciel frapper de stérilité les femmes semblables à vous!

Un éclair de raison frappa les yeux de la marquise et lui permit de mesurer l'étendue de ses fautes et le malheur de sa fille; mais elle s'imagina aussitôt, avec cet empressement commun à toutes les mères, qu'Exotique pouvait trouver un dédommagement à ses infortunes dans le redoublement de l'affection maternelle :

— Mon enfant, ma fille, mon Exotique chérie! s'écria-t-elle; je suis bien coupable envers toi. Je reconnais mes torts, mais tout n'est pas encore perdu. Tu as épousé un sot; le bonheur qui peut nous venir par le mariage, tu ne le connaîtras pas, mais il te reste encore une mère, une mère tendre et dévouée qui te consolera, qui passera ses jours désormais à éconter tes confidences, à partager tes chagrins. Le ciel m'est témoin que je croyais te rendre heureuse en cédant à tes désirs.

— Madame, reprit Exotique avec sévérité, votre tendresse, vos conseils et votre secours m'arrivent trop tard: je n'en ai plus besoin. Mon malheur est complet et achevé; c'est à présent que je dois ensevelir mes chagrins dans mon cœur, et j'en aurai le courage.

— Mais, dit le tuteur, nous pouvons encore solliciter un

divorce. J'ai des amis puissants ; le prince nous protégera ; on ne vous condamnera point à vivre éternellement avec ce vil objet qui n'a d'humain que la forme. Vous obtiendrez du moins une séparation de corps.

— Non ! s'écria Exotique, c'est assez de bruit et de scandale ; puisque j'ai voulu ce mariage , sachons nous résigner. Il n'y a rien à gagner avec les éclats dans ce monde où nous sommes tous ennemis les uns des autres. Je serai malheureuse , mais je vivrai en bonne intelligence avec mon époux. Je veux qu'on lui accorde autant de considération qu'à moi-même , et je ferai en sorte , par ma conduite , que son peu de mérite ne m'expose ni à la médisance , ni aux importunités de la galanterie.

On s'étonnera peut-être de voir prendre ainsi au sérieux l'union d'une jeune fille avec un bonhomme de pain d'épices ; mais nous dirons que dans le pays de Tielbourg les lois étaient empreintes d'une rigueur extrême en tout ce qui touchait aux liens du mariage. Ces lois poussaient le respect pour cette institution jusqu'à une exagération approchant de la folie. Il n'y avait pas de méchanceté , de sottise ni d'abjection , qui pût entraîner la déchéance des droits d'époux. Les jeunes filles une fois mariées ne devaient plus espérer de briser leurs chaînes , quand même elles auraient découvert et prouvé , dès le soir des noces , que leur mari était un automate, un polichinelle , ou même une bête féroce ; aussi , malgré la pénible condition de notre héroïne , il y avait à Tielbourg tant de ménages malheureux , que la moitié des femmes auraient encore échangé bien volontiers leurs époux de chair et d'os contre le semblant de mari avec lequel Exotique allait passer ses jours.

Une fois qu'elle eut soulagé son cœur par les justes reproches qu'on vient de lire , notre héroïne renferma en elle-même le reste de ses douleurs. Elle vécut le mieux qu'elle put avec son triste mari , et ne souffrit jamais qu'on parlât mal de lui. Les jeunes gens de la ville se mirent dans l'esprit qu'une si jolie personne chercherait bientôt un adoucissement à son infortune en prenant des amants ; mais Exotique se montra aussi sage qu'elle était malheureuse , et le baronnet Sycomore lui-même , pour qui elle avait plus que de l'estime , ne put jamais réussir à l'écarter de ses devoirs. Dans son dépit, cet aimable jeune homme entreprit un long voyage en France, où d'autres belles

aussi mal mariées qu'Exotique le consolèrent des rigueurs de sa maîtresse. L'étranger Col-de-Chemise lui tint compagnie et poursuivit ensuite ses excursions et son rôle d'observateur.

On trouve dans les notes recueillies par le voyageur mystérieux une foule de documents précieux sur le pays de Tielbourg, et des anecdotes nombreuses relatives aux divers accidents causés par la piqure des mouches fourchues. Nous en avons pris connaissance, et nous avons remarqué plusieurs exemples de l'engouement des jeunes filles mal dirigées pour divers simulacres d'hommes que leurs idées romanesques transformaient en personnages de mérite. Il arriva presque toujours que ces demoiselles, n'ayant pas un caractère aussi beau ni des sentiments aussi élevés que ceux d'Exotique, ne montrèrent ni sa patience ni ses vertus après leur mariage. Elles reconnurent leurs méprises et le mauvais placement de leurs affections; les séductions de la jeunesse galante ne les trouvèrent pas inébranlables comme notre héroïne : elles succombèrent hélas ! et bien souvent un amant de croquet supplanta un mari de pain d'épices.

Le lecteur sensible doit les plaindre et non les condamner.

PAUL DE MUSSET.

L'ARCHIPRÊTRE

DES CÉVENNES.

XIX (1).

LE VOYAGE.

Après avoir suivi pendant quelque temps la route d'Alais au Pont-de-Montvert, et traversé plusieurs plaines fertiles, nos trois voyageurs s'engagèrent bientôt dans les défilés de la chaîne des Cévennes.

A mesure que le chemin remontait vers le nord-ouest, il devenait de plus en plus difficile. Tout, dans ces immenses solitudes, offrait l'image du bouleversement et du chaos; les grandes secousses et les grandes éruptions volcaniques avaient entassé rochers sur montagnes; de loin en loin de vastes cratères éteints formaient autant d'abîmes sans fond.

A minuit la lune se leva claire et brillante; sa lumière douce et veloutée ne put adoucir l'aspect sauvage d'une gorge étroite que gravissaient Isabeau, Toinon et Taboureau.

(1) Voyez page 5 de ce volume. — Cet article termine la première série des *Fanatiques des Cévennes*. La seconde série paraîtra prochainement dans la *Revue de Paris*, sous le titre de *la Belle Isabeau*.

Les cimes âpres, déchirées, des rochers qui dominaient ce défilé, étaient noyées d'une vapeur bleuâtre; çà et là, d'énormes fragments de spath calcaire, d'une blancheur et d'une transparence vitreuse, surplombant la route à une grande hauteur, scintillaient doucement et réfléchissaient les rayons irisés de la lune comme autant de vitraux gigantesques.

Le silence de la nuit était profond, les échos répétaient distinctement les pas des trois voyageurs sur ce sol calciné, sonore et miné par les courants volcaniques.

Jusqu'à-là, Toinon n'avait pas jugé à propos de confier à Taboureau les soupçons et la terreur que lui inspirait Isabeau relativement à Tancrède, non plus que la fable qui avait décidé la jeune fille à leur servir de guide. La Psyché avait aussi jusqu'alors caché au sigisbé qu'il passait, aux yeux de la Cévenole, pour un ministre protestant.

Craignant qu'Isabeau n'interrompît le silence qu'elle avait presque toujours gardé depuis le départ d'Alias, et que Taboureau ne répondît maladroitement, Toinon le mit en peu de mots au fait de ce qu'il ignorait.

Dans son ingénuité, Claude approuva fort Toinon de l'avoir fait passer pour ministre de la religion réformée. La seule mauvaise rencontre qui fût à redouter étant, selon lui, celle d'une bande d'hérétiques, il se regarda dès lors comme revêtu d'un caractère inviolable aux yeux des protestants.

Malgré cette garantie, Taboureau était loin d'être complètement rassuré. L'aspect de ces déserts, rendus encore plus imposants par la demi-obscurité qui les voilait, l'impressionnait désagréablement; tantôt les apparences fantastiques des rochers, éclairés par la lune d'une manière bizarre, lui causaient de sourdes terreurs; tantôt ces bruits vagues, lointains, que les voix mystérieuses des grandes solitudes semblent échanger entre elles pendant le calme des nuits, redoublaient les inquiétudes du sigisbé.

Toinon, exaltée par son amour, par l'ardeur fébrile qui donne tant d'énergie aux êtres frêles et nerveux, Toinon ne craignait rien. Elle était tout entière au ravissement de surprendre Tancrède, de braver pour lui fatigues et périls; elle faisait mille rêves d'or: il l'accueillerait avec bonté, car, dans ce pays sauvage, elle n'aurait pas à craindre de rivale; pour

le suivre plus commodément, elle prendrait des habits d'homme et lui servirait de page, de valet, mais au moins elle serait près de lui. La seule épouvante qui venait quelquefois glacer la pauvre femme, c'était la pensée que Tancrède pourrait la mal recevoir, la chasser; mais la Psyché détournait bien vite sa vue de ce noir abîme de désespoir, ne voulant pas affaiblir son courage par de funestes prévisions.

La Psyché et son sigisbé avaient un peu ralenti le pas, pour pouvoir causer librement; Isabeau les précédait.

Le sombre silence que gardait opiniâtrément la Cévenole, se conçoit aisément; après trois ans d'absence, elle allait revoir Jean Cavalier. Sans savoir s'il était un des chefs des rebelles, elle ne doutait pas qu'il n'eût pris une part active à la révolte. Isabeau comptait se rendre à Saint-Andéol, espérant y trouver Cavalier; sinon elle voulait se mettre à sa recherche, elle avait de terribles révélations à lui faire, elle avait à lui expliquer une conduite dont les fatales apparences étaient contre elle. Isabeau savait enfin que le marquis Tancrède de Florac, contre lequel elle nourrissait une haine implacable, commandait les troupes royales opposées aux fanatiques. Tant de sujets de préoccupations devaient absorber assez la Cévenole pour la rendre insouciante de ses compagnons de route, et facilement dupe du mensonge qui avait transformé Taboureau en ministre et Toinon en protestante.

Nul doute que le voyage en se prolongeant ne dût rendre le rôle de la Psyché et de Taboureau beaucoup plus difficile à jouer, qu'il ne l'avait été jusqu'alors.

Un incident rapprocha les trois voyageurs, et noua leur entretien.

Un bloc de rochers, sans doute depuis longtemps miné par le temps, se détacha de la crête d'une des deux montagnes qui encaissaient le chemin, roula sur la pente de l'escarpement avec le bruit de la foudre, et vola en éclats au milieu de la route.

A ce fracas retentissant, répété par les échos des Cévennes, Toinon et Taboureau pâlirent.

— Nous sommes perdus! s'écria Taboureau.

Isabeau s'arrêta un moment, fit signe à ses deux compagnons de rester immobiles, et prêta l'oreille en se penchant vers la terre.

Après quelques minutes d'attention, la Cévenole se redressa et dit à Taboureau : C'est un éboulement de rochers assez commun dans nos montagnes, saint pasteur ; continuons notre route.

Le sigisbé, étourdi par la frayeur, avait oublié son rôle ; aussi, s'entendant appeler saint pasteur, il regarda Isabeau avec étonnement.

— Songez donc que vous passez pour un ministre, lui dit la Psyché tout bas en se remettant en marche.

— Ah ! fit Claude en se frappant le front.

Après quelques minutes de marche, Isabeau, employant les allégories bibliques et le langage figuré familier aux protestants, dit au sigisbé d'une voix triste et grave :

— Les prophètes ont commandé à tous ceux qui demeureraient vers Esdreton de se saisir des montagnes par où l'on pourrait aller à Jérusalem, et les enfants d'Israël ont exécuté cet ordre.

Claude Taboureau, d'une ignorance complète en géographie sacrée, ne saisit pas le rapport qui pouvait exister entre Israël, Jérusalem, Esdreton, les prophètes et les circonstances présentes ; il regarda la Cévenole d'un air interdit, et reprit à tout hasard et d'un ton approbateur :

— Et ils ont bien fait, ma foi, d'obéir aux prophètes, ma chère demoiselle.

— Et votre venue, saint pasteur, va les combler d'allégresse. La vigne est mûre. Votre voix les soutiendra pendant la vendange !

— Ah ça, dit tout bas Claude à Toinon, qu'est-ce qu'elle veut donc dire avec sa vigne et sa vendange ? Est-ce qu'elle me prend maintenant pour un chantre de cathédrale ? — Pourtant, il reprit avec onction : Je ferai mon possible pour plaire à nos frères pendant la vendange. Quant à ma voix, ma chère demoiselle, ce n'est qu'un bien modeste bariton ; mais enfin, comme on dit, la plus belle fille ne peut donner que ce qu'elle a... eh ! eh ! ajouta Taboureau en riant d'un air gaillard pour égayer la conversation qui lui semblait beaucoup trop d'accord avec la tristesse du site où ils se trouvaient.

Toinon le pinça pour l'engager à se taire, craignant que la Cévenole ne fût choquée de cet étrange langage ; mais Isabeau n'avait rien entendu.

Tout à coup elle s'arrêta devant une tombe grossièrement élevée dans un enfoncement de rochers.

Toinon et le sigisbé crurent prudent de l'imiter.

— C'est ici que fut massacré le ministre Candomergue, dit Isabeau d'une voix sombre.

— Ah ! ah... le ministre Candomergue a été... massacré au milieu de ces rochers ? dit Claude avec une certaine émotion.

— Massacré au milieu de ses frères, auxquels il donnait la parole de Dieu, comme vous allez la donner à nos frères, saint pasteur ! Ah ! le courage des combattants, armés du glaive, n'est rien auprès de votre courage à vous, religieux organes du Seigneur ! L'ardeur de la bataille emporte les soldats ; tandis que vous, impassibles au milieu du carnage, vous n'avez que des chants d'allégresse à élever vers le Seigneur, vous n'avez que votre précieux sang à lui offrir en holocauste !

Tahoureau se rapprocha de Toinon, en regardant Isabeau avec beaucoup de répugnance ; il commençait à regretter fort d'avoir accepté légèrement le rôle de ministre, en voyant à quels dangers il pouvait se trouver exposé. Aussi dit-il tout bas à la Psyché : Décidément, j'aime bien mieux passer pour un simple protestant ; cela n'est peut-être pas si brillant que ministre, mais cela me paraît infiniment plus sûr.

— Impossible, dit Toinon, vous perdriez tout ; mais, qu'importe, demain soir nous serons arrivés au Pont-de-Montvert.

Puis, voulant sans doute rassurer Claude, elle dit à Isabeau :

— Mais le nombre des ministres que nous avons à regretter depuis quelque temps est heureusement peu considérable ?

— Peu considérable ? reprit Isabeau avec un sourire amer. Oui, sans doute, parce que le bourreau a manqué de victimes ; parce que le plus grand nombre de nos ministres a déjà péri dans les flammes et sur la roue. Si les Moabites ne massacrent plus de pasteurs, c'est qu'il n'en reste plus ; vous ne le savez que trop, digne ministre, vous, le dernier peut-être de ces saints proscrits qui viennent se dévouer héroïquement au martyre. Mais qu'importe le martyre ? les palmes en sont vertes et immortelles, dit Isabeau avec une sombre exaltation.

Le sigisbé se sentait de plus en plus inquiet, grâce aux couleurs effrayantes dont la Cévenole venait de peindre la pieuse

mission qu'il était censé remplir. Il s'approcha de la Psyché et lui dit à voix basse : Tenez , entre nous , je déteste cette grande fille-là , avec son air hommasse ; il y a quelque chose de sinistre dans sa figure. Hum ! je la trouve encore singulière avec ses palmes vertes et son martyr. — Ah Psyché , Psyché ! ajouta-t-il d'un air chagrin , tout ceci finira mal. Que le diable emporte M. de Florac et tous les marquis du monde !

— Sans doute les palmes du martyr sont glorieuses , reprit Toinon pour tirer Taboureau d'embarras , mais notre digne conductrice permettra à la sœur du saint ministre de désirer ardemment que son frère vive longtemps pour répandre la parole de Dieu.

— Sans doute , sans doute , reprit Taboureau ; je tiens à répandre la parole de Dieu le plus longtemps possible. C'est parce que les ministres sont rares , très-rares , qu'il faut conserver très-précieusement ceux qui restent , continua-t-il d'un ton d'oracle. J'ai mes raisons pour parler ainsi , je ne m'appartiens plus. — Puis il ajouta : Mais , dites-moi , ma chère demoiselle , il n'y a aucune chance pour que nous rencontrions quelqu'un d'ici au Pont-de-Montvert , n'est-ce pas ?

— Cela n'est pas probable , à moins que nos frères n'aient attaqué les Moabites. On le dit dans le plat pays ; alors il se peut qu'ils s'étendent de ce côté pour occuper ces montagnes.

— Heureusement , avec vous , nous n'avons rien à craindre dit Toinon à Isabeau.

— Craindre ! et que craindriez-vous ? C'est avec des bénédiction , c'est avec des cris d'allégresse , je vous l'ai dit , que nos frères nous accueilleront ; car ce saint pasteur est avec nous. Et les fils d'Israël n'auront pas assez de voix pour lui demander un prêche , pour le supplier de leur faire entendre à l'instant la voix du Seigneur.

— Vous voyez à quoi vous m'exposez avec votre maudite équipée ! dit tout bas Claude à Toinon , d'un air désespéré. Je puis être , d'un moment à l'autre , obligé de faire entendre la voix du Seigneur à ces malheureux-là , et de leur chanter la messe... Que diable voulez-vous que je leur dise ? — Et il reprit vivement , au risque de tout perdre : Mais heureusement , ma chère demoiselle , que les trompes royales serrent de près les rebelles , et que nous pouvons tout aussi bien rencontrer

un détachement de braves dragons qu'une bande de protestants.

Isabeau regarda Taboureau avec la plus grande surprise.

— Mon frère, que dites-vous ! s'écria Toinon effrayée de la tournure que prenait la conversation.

Heureusement Isabeau, préoccupée de sa prochaine entrevue avec Cavalier, n'apportait pas une complète attention à l'entretien. Dans la question de Taboureau, elle vit une sorte d'impatience du martyr qui lui sembla très-héroïque ; aussi répondit-elle respectueusement au sigisbé :

— Saint pasteur, je le vois, vous avez plus hâte de rencontrer nos bourreaux que nos frères. Daniel aussi avait hâte d'être jeté dans la fosse aux lions, Azarias d'être jeté dans la fournaise, car on chante le Seigneur plus glorieusement encore au milieu des tortures.

— Des tortures ! s'écria Claude. Ah çà ! laissez-moi donc tranquille, à la fin, avec vos tortures. Est-ce que vous êtes folle ? Est-ce que vous croyez bonnement que, si un parti de dragons nous rencontrait, je ne leur dirais pas...

— Et qu'importe se hâta de dire Toinon en interrompant Taboureau, rien ne prouve que nous soyons protestants. Nous dirions, ainsi que nous l'avons dit sur la route, que nous sommes catholiques.

Isabeau s'arrêta brusquement, jeta sur la Psyché un regard foudroyant, et, se tournant vers Taboureau, elle lui dit avec un accent de dédaigneuse et sombre commisération :

— Plaignez cette enfant, car elle est faible ; plaignez-la, car la fatigue de la route, la douleur de savoir les siens prisonniers, ont frappé son esprit. Elle vous propose un parjure, saint pasteur ; elle ne comprend pas, dans son égarement, que si vous avez pu, pour rejoindre vos frères, vêtir les vêtements dorés des fils de Baal, une fois sur le théâtre sacré de cette sainte guerre, vous allez fouler aux pieds les faux dieux !... Dire que nous sommes catholiques ! s'écria Isabeau avec une indignation croissante. Lorsque Dalilah eut endormi Samson, lorsque Judith eut endormi Holopherne, ne sont-elles pas redevvenues des filles du Seigneur, pour faire sonner l'heure de la vengeance ? Nous déclarer catholiques ! — Et la colère d'Isabeau redoublait. — Si nous rencontrions les troupes royales,

oh ! ce serait d'une voix éclatante comme la trompette de Sion que ton frère, que moi, nous dirions à ces moabites : « Gloire au Seigneur le Dieu des armées ! nous sommes protestants ! » Et toi-même, toi-même, pauvre enfant, tu joindrais ta faible voix aux nôtres, quand tu verrais que nous achetons une félicité éternelle par une mort courageuse et résignée !

De tout ceci, il ressortait pour Claude le dilemme suivant : s'il tombait dans un parti de protestants, il lui fallait, par son incapacité de prêcher, être reconnu pour faux ministre ; s'il tombait dans un parti de catholiques, son déguisement et l'exaltation sauvage d'Isabeau le pouvaient faire passer pour un ministre protestant, malgré ses dénégations.

Il flottait entre ces deux alternatives également effrayantes, lorsque Toinon, qui depuis quelques secondes semblait éconter avec anxiété, dit tout à coup :

— Écoutez, écoutez ! j'entends un grand bruit de voix.

XX.

LE PRÊCHE.

Au moment où ce bruit de voix se fit entendre, les trois voyageurs se trouvaient dans une gorge tellement sombre, tellement encaissée, tellement couverte, qu'on s'apercevait à peine du léger crépuscule qui commençait à poindre.

Tout au bout de ce défilé, sorte de galerie naturelle, terminée par deux pans de rochers à pic, surmontés d'une voûte de verdure formée par les châtaigniers qui croissaient sur leur cime, on voyait l'aube blanchir l'horizon et les étoiles pâlir.

Après avoir attentivement écouté le bruit lointain qu'on entendait toujours, Isabeau s'écria :

— C'est la voix d'Israël ! ce sont nos frères ! Ils chantent le psaume de la délivrance !

— Nous sommes perdus ! dit Taboureau à Toinon d'une voix basse et tremblante. Certainement je ne vous reproche pas ma mort, ma chère amie, mais vous êtes une furieuse écervelée.

— Marchons, marchons, saint pasteur, reprit Isabeau ; nos

frères sont sans doute rassemblés sur le Rhan-Jastrie. Ce défilé nous y mène.

Toinon et Taboureau hésitaient à doubler le pas, lorsqu'une voix rude, semblant sortir d'une des excavations de ce chemin creux, cria : Qui va là ?

Au même instant, une figure dont on ne pouvait distinguer que la noire silhouette, tant l'obscurité était encore profonde, parut brusquement devant Isabeau. Cet homme brandissait une faux dont la lame, attachée à un long bâton, étincelait dans l'ombre.

La voix reprit de nouveau : Qui va là ?

— Deux filles d'Israël qui rejoignent leurs frères, et un saint pasteur, dit Isabeau.

— Que le Seigneur soit avec vous ! dit l'homme en relevant sa faux. Nos frères sont assemblés en armes sur Rhan-Jastrie ; la parole d'un ministre de Dieu leur sera douce.

Puis le protestant révolté poussa un cri rauque, suivi de ce mot : *Ezriel* ! (secours de Dieu).

Le cri et le mot furent répétés par deux autres sentinelles, sans doute aussi échelonnées dans le chemin creux et chargées, ainsi que l'homme à la faux, de donner, par des mots de guet, les signaux d'alarme ou de ralliement aux religionnaires.

Toinon et Taboureau n'avaient d'autre parti à prendre que de suivre Isabeau ; ils s'y résignèrent.

Le sigisbé se mourait d'effroi ; la Psyché, insensible aux dangers qu'elle pouvait courir, songeait avec désespoir que de longtemps peut-être elle ne reverrait pas Tancrede.

Le jour s'avancait rapidement.

Lorsque les trois voyageurs furent arrivés à l'extrémité du chemin creux, les premières lueurs du soleil levant commençaient à colorer l'horizon.

Le spectacle qui s'offrit alors à la vue de Toinon et de Taboureau était d'une majesté à la fois si imposante et si désolée, si sauvage et si terrible, que tous deux restèrent frappés de stupeur.

Le défilé qu'ils venaient de quitter aboutissait à un des plateaux supérieurs du Rhan-Jastrie, un des volcans éteints de la chaîne des Cévennes.

Aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on n'apercevait qu'un

sol gris, encombré de masses de basaltes volcaniques, d'éclats de schorl noirâtre et dur, dont les pointes aiguës hérissaient le sol.

De pâles lichens couleur de rouille, seule végétation de ce désert, s'étendaient comme une lèpre sur d'énormes blocs de granit brun, soulevés sans doute au milieu de cet effrayant chaos par quelque convulsion souterraine. Des courants de lave poreuse et rougeâtre, refroidie depuis des siècles, descendaient du cratère du Rhan-Jastrie, sillonnaient en tous sens ce vaste plateau et allaient se perdre en cascades pétrifiées sur les escarpements des rampes inférieures. Escalier digne des titans! Chacun de ses degrés avait trois cents pieds de hauteur, et sa base disparaissait dans l'humide brouillard du matin.

Les premiers feux du jour, malgré toute leur splendeur, ne pouvaient jeter le moindre éclat sur cette nature morte et sauvage; ils ne servaient qu'à augmenter l'horreur de cette solitude, en dévoilant à chaque pas les ravages de la fournaise ardente qui avait déchiré les entrailles du sol, ou calciné sa surface.

Au nord, les pics affreux de cette chaîne brûlée se perdaient dans les profondeurs de l'horizon; au midi, le cratère éteint du volcan, béant et couleur de suie, ouvrait ses abîmes sans fond; à l'est, se dressait le cône supérieur du Rhan-Jastrie, âpre montagne blanchâtre et calcaire, tristement rayée de plusieurs bancs de schiste ardoisé. Le soleil se levait derrière le pic qui projetait son ombre gigantesque sur le plateau; enfin, entre deux rochers, surmontés d'un bois de châtaigniers, on voyait l'issue du sombre défilé à l'entrée duquel Isabeau, Toinon et Taboureau se tenaient encore.

Une grande multitude de religionnaires agenouillés remplissait cette vaste esplanade naturelle; presque tous appartenaient à la classe des montagnards ou des bûcherons. Les uns étaient vêtus de casaques de grosse toile blanche qui leur firent donner dans la suite le nom de *camisards*, d'autres étaient couverts de peaux de bêtes. Quoiqu'à genoux, ils n'avaient pas quitté leurs armes; quelques-uns portaient des mousquets, mais le plus grand nombre étaient armés de faux, de piques, de haches, de hoes, sur lesquelles ils s'appuyaient, et dont le fer, fraîchement aiguisé, étincelait au soleil.

Depuis que les sentinelles avaient crié *Ezriel!* le chant des

religioneux avait cessé ; le plus profond silence régnait dans cette solitude. Les rebelles , réunis en demi-cercle , semblaient examiner les nouveaux venus avec une attention farouche.

L'observation muette et sombre de cette masse d'hommes avait quelque chose d'effrayant.

La Psyché pâlit , Taboureau ne put faire un pas.

Isabeau allait s'avancer vers ses frères , lorsque ceux-ci , sans doute choqués de l'irrévérence de ces étrangers qui restaient debout , commencèrent à murmurer sourdement et finirent par s'écrier avec un terrible accord : A genoux ! à genoux !

Isabeau et ses deux compagnons s'agenouillèrent aussitôt ; les chants interrompus continuèrent , et le verset suivant termina le psaume :

Peuples trembleront en crainte
Devant ta majesté sainte,
Et de tous rois l'excellence
Craindra le fer de ta lance.

La sauvage et puissante harmonie de la voix de ces hommes , ce site effrayant , bouleversé , tout donnait à cette scène un caractère majestueux , terrible.

Après le psaume , tous les Cévenols se relevèrent. Ceux-ci se formèrent en groupes animés , ceux-là s'étendirent pour dormir à l'ombre : d'autres , assis par terre , se mirent à aiguiser la pointe ou le tranchant de leurs armes sur quelque bloc de granit.

Éphraïm , chef de ce rassemblement , s'appuyait sur un morceau de rocher ; à côté de lui on voyait un jeune garçon d'environ quinze ans , maigre , liélé , aux cheveux épars et hérissés , à l'œil roulant et égaré , à la physionomie sombre et presque toujours contractée par un tic douloureux et convulsif. Il marchait pieds nus et portait une longue robe d'étoffe rouge en lambeaux , attachée autour de ses reins par une corde de joncs.

Cet enfant , un des petits prophètes de Du Serre , avait été surnommé *Ichabod* par Éphraïm. Parmi toutes les victimes des funestes expériences du verrier , aucune peut-être n'avait été plus complètement exaltée. Dans un état d'hallucination presque

continuel, hagard, presque frénétique, Ichabod, déjà sans doute d'un méchant naturel, éclatait en prophéties de massacres, en inspirations impitoyables. Son imagination, égarée par sa monomanie furieuse, ne lui offrait que des tableaux de meurtre et de carnage; aussi sa voix grêle, stridente, citait-elle à tout propos les passages les plus sanglants des saintes Écritures.

Éphraïm, le croyant possédé de l'esprit du Seigneur, avait pour ses ordres ou pour ses conseils un respect d'autant plus religieux, qu'ils étaient presque toujours dignes de la férocité de l'ancien garde des bois d'Aygoal.

Lorsque la prière fut terminée, Isabeau, suivie de Toinou et de Taboureau, s'était résolument approchée d'Éphraïm, qu'elle connaissait.

— Que vois-je? s'écria ce dernier en reculant avec un mouvement de dégoût, la fille de Dominique Astier! celle qui a été parjure à notre frère Cavalier! celle qui s'est laissé séduire par le langage doré d'un de ces Moabites!...

— Vous devez m'accuser, Éphraïm, répondit Isabeau avec fermeté, l'heure de ma justification n'est pas arrivée. Où est Cavalier?

— Ne désire pas sa venue, elle te sera fatale! Malheureuse! va-t-en, va-t-en avec ta honte. Les filles perdues de Tyr et de Sidon ont été chassées d'entre les filles d'Israël, s'écria Éphraïm.

Ichabod, sans doute fatigué, s'était laissé couler au pied d'un rocher, et sommeillait à demi, jetant de temps à autre sur les étrangers, et principalement sur Taboureau, un regard inquiet et farouche.

Un assez grand nombre de rebelles s'étaient approchés du groupe en entendant Éphraïm parler à haute voix; leurs figures sombres, animées d'un sauvage enthousiasme, avaient une expression menaçante.

La Psyché et son sigisbé, voyant avec terreur le mauvais accueil qu'on faisait à leur compagne, se tenaient timidement derrière elle.

Isabeau, sans doute forte de son innocence, répondit fièrement à Éphraïm: Le juste n'attendra pas le jour du jugement avec plus de confiance que je n'attends le moment de paraître devant Jean Cavalier.

— Malheur à toi si tu blasphèmes! dit Éphraïm d'un air

incrédule et bourru. Puis il ajouta, en montrant Toinon et Taboureau : — Quelles sont ces gens ?

— Celui-ci, dit Isabeau, est un ministre de notre sainte religion ; sa mère est prisonnière au Pont-de-Montvert.

— Et mon frère et moi nous allons la rejoindre pour partager son sort, seigneur capitaine, se hâta de dire Toinon, en faisant au farouche Éphraïm sa plus charmante révérence.

Mais le garde d'Aygoal répondit par un sourire de mépris à cette coquetterie, et dit durement : Ce sont les Moabites qui se traitent entre eux de seigneurs et de capitaines ; dans le camp de l'Éternel, nous ne connaissons pas ces vanités, nous sommes tous frères. Puis, adoucissant la rudesse de sa voix, et s'adressant à Taboureau : — Que le Seigneur soit avec vous, saint pasteur. Hélas ! il y a bien longtemps que nous sommes privés de la parole de Dieu.

Depuis le commencement de cette scène, l'effroi de Taboureau allait toujours croissant ; lorsqu'il vit Éphraïm, dont l'extérieur était si terrible, attacher sur lui un regard clair et perçant, il perdit la tête, oublia son rôle, et pressentant qu'il risquerait davantage encore en profanant le caractère de pasteur dont on le croyait revêtu, il s'écria en joignant les mains et en tombant à genoux : Grâce ! grâce ! mon brave et digne monsieur ; je ne suis pas ce que vous pensez.

— Qu'es-tu donc ? dit Éphraïm en faisant sauter du revers de sa main le chapeau rebattu du sigisbé, pour mieux examiner ses traits.

— Pardon de ne m'être pas découvert, mon cher monsieur, mais l'émotion... la vue de ces messieurs, vos respectables amis...

— Qui es-tu ? Qui es-tu ? reprit Éphraïm d'une voix tonnante, pendant que le cercle des révoltés se resserrait autour de lui.

— Claude-Jérôme-Boniface Taboureau, bourgeois de Paris, le plus humble, le plus dévoué de vos serviteurs, et qui a de quoi, Dieu merci, vous payer une bonne rançon si vous l'exigez.

— Es-tu de notre religion ? dit le garde d'Aygoal.

— Non, je suis catholique, mes braves messieurs ; j'aime mieux être franc.

— Catholique ! s'écrièrent les religionnaires.

— Mais je ne tiens pas le moins du monde à cette qualité, et

je me ferai protestant si ça peut vous faire le moindre plaisir, mes braves messieurs, je me ferai même ture si vous le voulez, et cela du plus profond de mon cœur, se hâta de dire Claude, croyant se concilier les révoltés.

Ceux-ci, trouvant cette vocation trop soudaine, firent entendre des murmures d'indignation; quelques-uns même prononcèrent le mot *espion*.

Isabeau, stupéfaite, regardait la Psyché d'un air aussi étonné qu'irrité. La prenant par la main et la dominant de toute sa haute taille, elle s'écria : Vous m'avez donc menti?

— Eh bien ! oui, répondit résolument la Psyché, en sentant toute sa haine se réveiller contre Isabeau, et en regardant avec fierté les révoltés qui l'entouraient, car ils étaient les ennemis mortels de Tancrede; eh bien ! oui, je vous ai menti. Je voulais aller au Pont-de-Montvert, je ne trouvais pas de guide, et pour vous décider à m'y conduire j'ai fait ce mensonge. — Puis, s'adressant aux rebelles, la Psyché dit d'un air ferme : Maintenant, faites de nous ce que vous voudrez.

— Et qu'alliez-vous faire au Pont-de-Montvert, à cette nouvelle Babylone? s'écria Éphraïm.

— Vous ne le saurez pas, reprit audacieusement Toinon, en jetant un coup d'œil significatif à Taboureau, qui, voyant sans doute le peu de fruit qu'il avait tiré de sa franchise, répéta en se relevant :

— Il nous est malheureusement impossible, à la Psyché et à moi, d'avoir l'honneur de vous dire ce que nous allons faire au Pont-de-Montvert, mes chers messieurs. Mais si une rançon de deux mille, de quatre mille louis pouvait vous être agréable, je me ferais un plaisir de vous l'offrir... Ma signature vaut de l'or, et...

Après avoir réfléchi un moment, Éphraïm fit un signe, et deux révoltés s'approchèrent. — Emmenez, dit-il, ce Philistin et sa compagne près du puits noir; l'esprit de Dieu va décider de leur sort.

La résistance étant impossible, Toinon et Taboureau furent conduits à l'abri d'un énorme bloc de rochers, près d'un cratère éteint, sombre abîme dont l'œil ne pouvait mesurer la profondeur.

— Ah ! Psyché ! Psyché ! dit le pauvre Claude, ce n'est pas

pour vous reprocher votre folle escapade, mais vous nous mettez dans une épouvantable position. Ils m'ont appelé Philistin; quand je leur ai parlé de rançon, ils ne m'ont pas écouté. Nous voici auprès d'un abominable trou dont on ne voit pas le fond; ils disent que l'esprit du Seigneur va décider de notre sort. Qu'est-ce que tout cela va devenir?

— O Tancrede! Tancrede! s'écria Toinon avec une exaltation désespérée.

A ce moment les sentinelles poussèrent un nouveau cri de ralliement suivi de ces mots : Frère Cavalier et sa troupe !

XXI.

RECONNAISSANCE.

Lorsque Isabeau entendit prononcer le nom de Cavalier, son cœur défaillit; elle s'appuya sur un rocher dont l'angle la cachait à demi, et contempla le jeune chef cévenol avec une expression de mélancolie profonde.

Celui-ci était arrivé, suivi des siens, par un des nombreux défilés qui conduisaient des rampes inférieures au vaste plateau du Rhan-Jastrie.

L'extérieur de Cavalier et de la plupart des religionnaires qui composaient sa troupe offrait un contraste frappant avec celui d'Éphraïm et de sa bande.

Les premiers étaient vêtus plutôt en citadins qu'en paysans ou en montagnards; presque tous avaient des armes de guerre en très-bon état; ils semblaient habitués à les manier; des ceintures de diverses couleurs relevaient la sombre couleur de leurs vêtements. Quelques-uns affectaient même une tournure militaire, ils portaient des panaches ou des aiguillettes; généralement ces rebelles appartenaient à la classe des artisans ou de la petite bourgeoisie.

Agiles, robustes, rappelant par leur tournure les milices urbaines, ils semblaient animés d'un enthousiasme aussi ardent, mais moins sauvage, que celui qui exaltait les rudes montagnards d'Éphraïm.

Cavalier, vêtu avec une sorte d'élégance militaire, portait

un justaucorps de buffle, un feutre à plumes noires, une écharpe de même couleur, en signe du deuil de sa mère, des hauts-de-chausses de daim et de grandes bottes de cordouan à éperons dorés; il avait laissé son cheval au bas du Rhan-Jastrie; son ceinturon soutenait une épée et un poignard d'un assez riche travail.

Sa physionomie vive et hardie, encore animée par les suites d'une marche rapide, exprimait l'orgueil du commandement. Il marchait d'un pas fier. Son allure impérieuse, presque hautaine, le distinguait de ceux qui l'accompagnaient.

À sa gauche il avait Céleste, à sa droite Gabriel, tous deux vêtus de blanc; son frère et sa sœur servaient de prophètes à sa troupe, comme Ichabod servait de prophète à la troupe d'Éphraïm.

Telle était la dissemblance qui existait entre les troupes des deux chefs de *camisards*, pour nous servir du terme sous lequel on commençait à désigner les révoltés.

Quoiqu'elles fussent destinées à agir contre un ennemi commun, on devinait facilement que les moyens d'action de chacune de ces deux troupes seraient différents.

Cavalier, avec sa milice d'artisans et de bourgeois, devait faire une guerre plus régulière, plus militaire et plus humaine qu'Éphraïm. Les sauvages montagnards du forestier, armés de faux, de haches et de couteaux, devaient servir en partisans, et se montrer d'une impitoyable férocité.

Enfin, bien qu'il n'y eût aucune mésintelligence entre les deux corps, on remarquait facilement que les dehors plus recherchés des gens de Cavalier excitaient l'austère dédain d'Éphraïm et de ses montagnards, presque tous vêtus comme lui de peaux de bêtes.

— Que le Seigneur soit avec toi, frère Éphraïm, dit Cavalier au forestier d'Aygoal, pendant que sa troupe s'arrêtait à quelque distance.

— Que Dieu te garde de toute tentation, frère Cavalier, dit Éphraïm, en jetant un regard de pitié méprisante sur le costume du jeune Cevenol; tu es exact au rendez-vous. Sont-ce là tous nos frères des paroisses de la plaine?

— Tous. Et sont-ce là tous nos frères des montagnes?

— Tous. Le camp de l'Éternel est maintenant formé; main-

tenant la vigne va retentir de voix lamentables, car le Dieu des armées a dit qu'il passerait à travers comme une tempête.

— Notre émissaire est-il revenu du Pont-de-Montvert ? Sait-on si les renforts de soldats ont paru dans l'Est ? Car il est bien important, frère, d'empêcher la jonction de ces troupes avec celles que commande le marquis de Florac.

— L'émissaire n'est pas revenu du Pont-de-Montvert, et depuis hier, on ne sait rien de l'Est, mais nous ne pouvons tarder à être instruits, dit Éphraïm.

Tout à coup Cavalier pâlit et rougit tour à tour, ses yeux étincelèrent de fureur, il ne pouvait proférer une parole : il venait d'apercevoir Isabeau qui s'avancait vers lui.

Par un mouvement involontaire, il porta la main à son poignard, le tira à demi du fourreau, puis l'y replongeant aussitôt, il s'écria avec autant d'étonnement que de rage :

— Éphraïm, Éphraïm ! qui aurait cru que cette infâme aurait osé se montrer encore parmi nos frères ?

— Elle dit qu'elle n'est pas coupable. « La femme vraiment pure demeure ferme sur ses pieds comme des colonnes d'or sur des bases d'argent. » Éprouve-la, la fournaise éprouve le vase du potier, comme l'affliction éprouve les justes, dit Éphraïm, et il s'éloigna en haussant les épaules, comme si de pareils débats étaient indignes de lui. Isabeau s'était approchée de Cavalier à pas lents, avec timidité, mais sans honte. Son attitude était celle de la douleur, non du repentir.

— Va-t-en, va-t-en, misérable ! s'écria Cavalier en frappant du pied, j'avais oublié ton infamie ! Ta vue renouvelle ma fureur ! Va-t-en, encore une fois, va-t-en, ou je te démasque sans pitié à la face de tous nos frères !

— Ce que j'ai à vous dire, je le dirai devant tous nos frères. Je ne vous demande pas pitié, mais justice, seulement justice ! dit Isabeau avec une dignité triste et calme.

— La justice que tu mérites, c'est ma haine, c'est mon mépris ! Encore une fois, va-t-en.

— Justice ! rien que justice ! répéta Isabeau en joignant les mains d'un air suppliant et s'approchant de Cavalier.

— Ah ! tu m'y forces ! dit celui-ci, — en élevant la voix, il s'écria de manière à être entendu par un assez grand nombre de camisards qui s'étaient rapprochés peu à peu : — Mes frères,

mes frères ! vous voyez bien cette fille ? Elle est belle , son air est haut et fier , n'est-ce pas ? Son front et son regard commandent le respect. Elle est de notre religion ; son père est un vieux soldat qui a vaillamment servi sous le grand duc de Rohan.

— Mon père est mort, dit Isabeau en poussant un profond soupir.

— Vous l'entendez , reprit Cavalier, son père est mort , mort sans doute de honte et de désespoir, car vous ne savez pas toute la noirceur exécrationnelle, toute la bassesse de l'âme qui se cache sous ces dehors ? Vous ne savez pas qu'il y a trois ans son père et le mien nous avaient fiancés. Alors j'aimais cette fille ; oh ! je l'aimais passionnément, parce que je la croyais la plus noble et la plus vertueuse de nos sœurs. Un jour, à Anduse, je me promenais avec elle et son père ; à cause d'elle , je suis insulté par un papiste , par l'officier qui maintenant commande les troupes royales au Pont-de-Montvert , par le marquis de Florac ! Je suis insulté, misérablement insulté ; que faire ? J'étais artisan, hérétique : vous comprenez, un artisan, un hérétique , c'est quelque chose qu'on outrage et qu'on envoie ensuite aux galères ou à la potence. Mais, moi , tout artisan , tout hérétique que j'étais , comme cet homme m'avait frappé au visage , je voulais le tuer ; je saute sur l'épée du père de cette misérable, les soldats du marquis tombent sur moi , mes compagnons me dégagent , je fuis et je m'expatrie à Genève. Eh bien ! pendant que son fiancé est proscrit , quelle est la conduite infâme de cette fille ? le savez-vous ? dit Cavalier en s'interrompant et jetant un regard de mépris écrasant sur Isabeau.

Celle-ci l'avait écouté avec une douleur profonde et croissante , car les Cévenols qui assistaient à cette scène étrange semblaient par leurs murmures accuser aussi la jeune fille :

Sentant sa conscience indignée se révolter en elle , Isabeau , forte de son innocence, interrompit à son tour Cavalier , et la joue animée, l'œil étincelant, le geste impérieux, la parole superbe, au moment où le camisard répétait ces mots : Savez-vous quelle a été sa conduite ?

— Sa conduite ? je vais vous la dire, moi ! s'écria la jeune Cévenole. Dieu m'entend, Dieu me voit, il sait si j'ai jamais menti. Lorsque Jean Cavalier fut forcé de s'enfuir à Genève, à force de prières je décidai mon père à aller rejoindre mon

fiancé en Suisse. Une nuit, nous partons; mais cet homme qui avait insulté Cavalier nous faisait sans doute épier par ses soldats. A deux lieues d'Anduze, moi et mon père, nous sommes arrêtés. Mes frères savent à quelles peines sont condamnés les fugitifs qu'on arrête : les hommes vont aux galères, les femmes vont en prison. Je fus au désespoir d'avoir engagé mon pauvre père dans cette fuite, non pour moi, mais pour lui. Il était si vieux, si souffrant de ses blessures; et puis pour un soldat, les galères! oh! c'était horrible! Alors cet homme qui avait insulté mon fiancé vint nous voir dans notre maison, où il nous faisait garder prisonniers. De là on devait nous conduire à Nîmes; je crus qu'il venait insulter à notre malheur. En apparence il n'en fut pas ainsi. Il nous plaignit, même il accusa de notre arrestation le zèle aveugle de ses soldats; il s'accusa lui-même d'avoir oublié sa dignité, d'avoir manqué à l'honneur en insultant Cavalier, qui ne pouvait se venger. Malgré les regrets qu'il exprimait, je dis à cet homme tout le mépris que je ressentais pour lui; je lui dis que sa méchanceté seule avait causé tout le mal, et je lui demandai en expiation la liberté de mon père. Il me la devait; il ne pouvait pas laisser traîner ce vieillard aux galères. Le premier jour il ne me répondit pas; le lendemain il vint de nouveau : j'étais seule. — Vous pouvez, me dit-il, empêcher votre père d'aller aux galères. — Que faut-il faire? — Me permettre de venir vous voir chaque jour. — Mais je vous hais, mais je vous méprise; mais à cause de vous mon fiancé est proscrit; mais mon père est prisonnier, et nous sommes sous le coup d'une peine infamante, lui dis-je. — Vous me haïrez, vous me mépriserez, mais laissez-moi vous voir chaque jour, me répondit-il, et votre père est sauvé. — J'atteste le ciel que tels furent ses paroles, dit Isabeau en levant sa main d'un air solennel.

Cavalier fit un signe de sombre incrédulité.

Isabeau continua : — Ce que cet homme me demandait m'était odieux, sa vue m'était affreuse; en vain je le suppliai... il fut inébranlable, alors je me résignai. Je sacrifiai ma répugnance, mon aversion au salut de mon père... à qui je ne cachai rien. Pendant quelques jours, cet homme vint ainsi. Il était noble, il était jeune, il était riche, il fit tout pour vaincre l'éloignement qu'il m'inspirait, comme s'il n'avait pas su qui j'aimais!

Et Isabeau jeta sur Cavalier un regard de tendresse et de dignité. — Cet homme, ajouta-t-elle, redoublait aussi de prévenances envers mon père, qui fut toujours pour lui froid et dédaigneux. Eh bien ! tout cela n'était qu'un calcul d'épouvantable hypocrisie. Cet homme voulait faire de moi sa victime, et sans doute me faire passer pour sa complice.

A ces mots ; la voix d'Isabeau s'altéra, et elle continua rapidement, comme si chaque parole eût brûlé ses lèvres :

— Une fois il vint le soir comme d'habitude ; il nous annonça qu'il partait le lendemain avec ses troupes ; il nous fit ses adieux. Au moment de nous quitter, il se cacha dans une pièce obscure. Il avait gagné une femme qui nous servait ; je l'ai su depuis. J'ignore quel philtre ils avaient mis dans mon breuvage, mais je tombai dans un sommeil de mort. Le lendemain, j'étais déshonorée.

Les Cévenols qui écoutaient Isabeau poussèrent un cri unanime d'indignation. La voix, l'expression des traits de la jeune fille avaient trop l'accent de la vérité pour qu'on pût douter un instant de ce qu'elle affirmait.

Cavalier se précipita vers elle, l'œil étincelant de rage, la figure bouleversée par mille émotions contraires. Prenant ses deux mains dans les siennes, il s'écria : — Tu dis vrai, n'est-ce pas ? tu dis bien vrai ?

— Dieu m'entend, dit Isabeau en élevant ses yeux au ciel.

— Continue, continue, pauvre femme, dit Cavalier d'une voix brève. Je te crois.

— Quand je m'éveillai, cet infâme était là ! Folle, éperdue, moi, j'appelai mon père à grands cris. Il vint armé ; un combat s'engagea. Mais mon pauvre père était faible, il était vieux ; son épée fut brisée. On lui fit grâce de la vie, s'écria la jeune fille, avec une sanglante amertume. On lui fit grâce ! Et le vieillard désarmé resta vaincu auprès de sa fille déshonorée ! Quant à l'infâme, il était parti. Quelques mois après, moi et mon père, nous partions aussi pour échapper à la honte, ajouta Isabeau en se couvrant le visage de ses deux mains.

— Et ton père, ton père ? s'écria Cavalier.

— Il est mort de désespoir. Lorsqu'il fut mort, je voulus vous revoir, Jean Cavalier, vous dire tout, me défendre des calomnies qui ne m'avaient pas épargnée, car les apparences

étaient contre moi. En route , j'ai appris que nos frères révoltés occupaient ces montagnes. Dieu m'a guidé vers vous , pour me justifier , et je ne sais pas si mon but est atteint.

— Oh ! je te crois , je te crois , mais nous serons vengés , dit Cavalier en soutenant Isabeau , qui , abattue par une secousse si violente , se sentait défaillir.

XXII.

L'ÉMISSAIRE.

Les camisards avaient écouté avec une sombre indignation le récit d'Isabeau. Leur haine , depuis si longtemps contenue , éclatait en imprécations.

Tout à coup le mot d'ordre *Ezriel* fut répété plusieurs fois par les sentinelles.

Un homme vêtu d'une casaque blanche en lambeaux , chaussé d'espadilles , couvert de poussière , arriva précipitamment , et après avoir demandé où étaient Éphraïm et Cavalier , s'avança près du premier de ces deux chefs.

— Quelles nouvelles ? dit celui-ci.

— Les miquelets se séparent des dragons , dit l'émissaire qui arrivait du Pont-de-Monvert. L'archiprêtre reste à l'abbaye avec les prisonniers et le capitaine Poul , tandis que le marquis de Florac est allé avec ses troupes au-devant des forces qui viennent , dit-on , de Nîmes.

— Béni soit le Seigneur ! s'écria Éphraïm. Les Moabites se séparent des Philistins , les courriers se rencontreront pour se dire que Babylone a été saccagée d'un bout à l'autre. Frère Cavalier... frère Cavalier...

Le jeune Cévenol , encore étourdi de la funeste révélation d'Isabeau , tour à tour agité par la rage , par la douleur , par la pitié , regardait , tantôt avec stupeur , tantôt avec une angoisse déchirante , cette pauvre créature qui , éclatant en sanglots longtemps comprimés , venait de s'asseoir au pied d'un rocher , et inondait ses mains de larmes.

Tout à coup la voix d'Éphraïm vint le rappeler à lui même.

Le garde d'Aygoal s'entretenait avec Esprit-Séguier, bûcheron aussi féroce que lui et qu'il avait, pour cela sans doute ; distingué des autres partisans.

Lorsque Cavalier s'approcha d'Éphraïm à pas lents, en se retournant de temps à autre pour jeter un regard désolé sur Isa-beau, Esprit-Séguier se retira discrètement, et les deux chefs restèrent seuls.

— L'émissaire est arrivé, l'archiprêtre reste à l'abbaye avec les miquelets, et le marquis de Florac va au-devant des troupes qui arrivent de Nîmes, dit Éphraïm.

— A moi le marquis ! à toi l'archiprêtre ! s'écria Cavalier avec une rage triomphante. Dieu me l'envoie, enfin !... Puis il ajouta : Où est l'émissaire ?

Éphraïm tourna la tête, fit un signe, et le montagnard parut.

— As-tu vu, en effet, les dragons sortir de l'abbaye et prendre la route de Nîmes ? dit Cavalier précipitamment.

— Oui frère Cavalier, je les ai vu avec leurs tambours, leurs haut-bois et leur capitaine à leur tête.

— A quelle heure ?

— Ce matin, au lever du soleil, je les ai rencontrés à une lieue de Saint-Maurice-de-Ventalou.

— Par le glaive de Dieu ! si nous sommes au col de Saint-André-d'Ancise avant les dragons, pas un d'eux n'échappera ! s'écria Cavalier après quelques minutes de silence, car il connaissait mieux que pas un, la topographie des Cévennes. Depuis longtemps, dans l'attente de la révolte, il étudiait avec soin et avec réflexion la configuration du pays. Pas un dragon n'échappera ! ajouta-t-il, il faut qu'ils passent par ce défilé pour entrer dans le plat pays... Et des femmes, des enfants, embusqués là, suffiraient pour écraser une armée tout entière !

Éphraïm resta quelques moments pensif, et dit d'un air sombre :

— Ma vision va être accomplie. *Ainsi périront les loups ravisseurs*, a-t-elle dit. Il se peut que cette nuit l'archiprêtre de Baal, ce loup ravisseur d'âmes, soit sacrifié à la croix du carrefour, après que son sang aura fumé dans la bruyère.

— Point de quartier ! s'écria Cavalier, car ce sont les féroces miquelets qui gardent l'abbaye.

Éphraïm lui répondit par cette citation de l'Écriture : « *Le*

Seigneur a fait venir contre une nation des pays les plus reculés, des gens méchants et d'une langue inconnue, qui n'ont été touchés ni de respect pour les vieillards, ni de compassion pour ceux qui étaient de l'âge le plus tendre. »

Puis le forestier ajouta avec un air de dédain farouche :

— Mais les loups aussi sont méchants... mais leurs rugissements aussi sont féroces... mais eux non plus n'ont ni compassion ni pitié, et pourtant mon mousquet ou mon couteau en ont bien des fois délivré les troupeaux !

— Peut-être, dit Cavalier avec hésitation, devrions-nous réunir nos forces pour attaquer l'abbaye?... ou les dragons?... Notre ennemi est divisé... rassemblons-nous pour l'écraser... Viens avec moi au col de Saint-André, frère Éphraïm, et les dragons exterminés, nous reviendrons tous deux sur l'abbaye.

— Et si les dragons nous ont devancés? et si nous ne les trouvons pas au col de Saint-André? et s'ils rencontrent les renforts de Nîmes? Ne peuvent-ils pas revenir avant nous sur le pont de Montvert? Et le moment de délivrer nos frères, de délivrer ton père sera passé.

— Mon père! mon père!... tu as raison... Tiens, Éphraïm, laisse-moi l'expédition de l'abbaye. La haine m'aveugle en effet : n'est-ce pas à moi d'aller délivrer mon père!... Toi, tu iras exterminer les dragons et tuer Florac... et encore... non... non... tu ne le tueras pas; il faut que tu me jures de ne pas le tuer... *il m'appartient*. Tu as entendu Isabeau, ainsi, Éphraïm, recommande à tes gens de l'épargner, car il me faut cet homme, entends-tu? il me le faut.

— La vision que le Seigneur m'a envoyée doit s'accomplir avant toutes choses. Elle m'a dit que l'archiprêtre périrait par l'épée du Seigneur... il faut qu'il périsse... A moi l'archiprêtre ! ajouta-t-il avec un sourire féroce.

— Tu le veux?

— Je le veux.

— Soit donc... partons... il est temps... le soleil dépasse la cime du Rhan-Jastrie.

A ce moment un nouveau cri de ralliement se fit entendre, un habitant du plat pays parut. Sa figure était pâle et bouleversée, il portait un mousquet et un sac rempli de provisions. Apercevant Jean Cavalier, il courut à lui :

— Ah! frère, frère Cavalier, s'écria-t-il, il n'y a plus de

pitié, plus de merci pour nous... Dans la plaine... on nous égorge... on rase nos maisons, on met le feu à nos moissons sur pied...

— Que veux-tu ?

— Hier, Poul, l'infernal Poul est sorti de l'abbaye, à la tête d'un détachement de ses féroces miquelets. Dix des siens sont entrés dans la ferme de Bienaimé Frugeires, et lui ont demandé son argent. Frugeires a dit qu'il n'en avait pas. Alors ils ont attaché Frugeires et sa femme, sur un banc, et ils leur ont mis des mèches de mousquets allumées entre les pouces, pour les forcer à dire où était caché leur argent.

— Les misérables ! s'écria Cavalier.

— Comme Bienaimé Frugeires et sa femme n'avaient pas d'argent, et qu'ils s'opiniâtraient à le dire, les miquelets furieux les ont massacrés... à coups de sabre... Deux vieillards... si bons... si vénérés dans le pays !

— Et tu as vu celà ? dit Éphraïm.

— Hélas ! oui, frère ; moi et les autres voisins de Bienaimé Frugeires, nous sommes entrés dans sa maison, après le départ des miquelets, et nous les avons trouvés morts... lui et sa femme... hachés de coups de sabres. Ce soir, on les enterre. Moi, j'ai quitté ma demeure, et je viens me joindre à vous, frères ; car j'aime mieux, comme les loups, errer dans les montagnes, que de vivre dans une plaine où coule chaque jour le sang des nôtres.

Ceux qui purent entendre ce récit l'accueillirent avec une explosion de fureur.

Éphraïm était resté pensif, tout à coup un éclair de joie féroce illumina son regard, et il dit :

— Abraham a offert le sang de son fils en holocauste au Seigneur, nous aurons à lui offrir le sang de deux philistins, en représailles du meurtre de Bienaimé Frugeires et de sa femme.

— Que veux-tu-dire ?

— Un homme et une femme moabites, qui se rendaient au Pont-de-Montvert, sont nos prisonniers. — Et Éphraïm raconta à Cavalier l'histoire du déguisement de Toinon et de Taboureau, toujours gardés à vue près du puits noir par deux montagnards.

— Et tu veux tuer ces gens-là ? dit Cavalier.

— Le sang des sacrifices est agréable au Seigneur, reprit Éphraïm.

— La voix des représailles est quelquefois terrible, dit Cavalier avec repugnance, et le plus souvent, frère, songes-y, ce sont des cruautés inutiles.

— Il ose parler de clémence... au moment où le sang de nos frères fume encore, s'écria Éphraïm d'une voix tonnante en montrant Cavalier. Et son père est dans les ceps, et sa mère et la mère de sa mère ont été traînées sur la claie!

Un sourd murmure d'approbation suivit les paroles du garde d'Aygoal.

Le jeune partisan baissa les yeux. Éphraïm venait de raviver une douleur affreuse dont Cavalier avait été souvent distrait par l'activité de la vie qu'il menait depuis quelques jours. Le souvenir de l'atroce violence dont le marquis Tancrède s'était rendu coupable, vint encore exalter les furieux ressentiments du Cévenol; avec horreur il songea qu'Isabeau n'était plus pour lui, Cavalier, qu'un objet de pitié douloureuse, elle autrefois si saintement aimée! Avec horreur il songea que cet avenir d'amour si plein de confiance, de calme et de sérénité, qu'il avait si souvent rêvé, était à jamais perdu.

A ces pensers Cavalier se sentit transporté de rage, et, tendant la main à Éphraïm, il lui dit :

— Tu as raison, Éphraïm; c'est à flots que le sang de nos frères a coulé jusqu'ici. Que l'expiation commence.

— Avant d'aiguiser la hache du sacrifice, dit Éphraïm, consultons l'esprit de Dieu. Que l'enfant-prophète parle. — Et il montra Ichabod, qui sommeillait au pied d'un rocher.

— Qu'il parle donc, dit Cavalier; mais hâtons-nous, car le soleil monte.

— Qu'on amène le moabite d'abord, et la moabite ensuite, dit Cavalier à Esprit-Séguier.

Et deux montagnards allèrent chercher Toinon et Taboureau, jusqu'alors gardés à vue derrière l'énorme bloc de roche qui surplombait le puits noir.

XXIII

PROPHÉTIES.

L'espèce de confession publique faite à Cavalier par sa fiancée expliquait à Toinon le sens de ces mystérieuses paroles, qu'Isabeau avait laissées échapper à Alais pendant son sommeil : *Le marquis de Florac, infâme!*

La Psyché ressentait contre cette jeune fille une jalousie mêlée de haine. Encore exaspérée par le dédain avec lequel Isabeau parlait du marquis, Toinon lui eût pardonné d'aimer Tancrede, mais non de le mépriser.

Taboureau était entre la vie et la mort. Quoiqu'il maudit intérieurement sa fatale condescendance aux caprices de la Psyché, cet excellent homme, loin de lui faire des reproches, tâchait de la calmer, car elle ne pouvait se consoler d'avoir entraîné Claude dans une si funeste aventure.

— Rassurez-vous, disait le bon sigisbé, rassurez-vous, chère tigresse; si j'en reviens, je serai si content d'avoir échappé à ce terrible danger, que je ne songerai guère à vous faire un crime du passé! Au contraire, car je vous devrai les bons contes que je ferai sur mes périls aux convives de mes soupers de la rue Sainte-Avoye. Mais si je n'en reviens pas, — et Taboureau soupirait, — ce qui serait, je l'avoue, fâcheux au dernier point, car, j'ai trente ans à peine et cent mille écus de rente; et bien! si je n'en reviens pas, j'aurai sur ma foi trop de peur pour penser seulement à vous accuser de mon mauvais sort. Enfin que faire? Se résigner; car, après tout, la vie, hélas! n'est qu'un passage!... un voyage!

Taboureau achevait cette réflexion si tristement philosophique, lorsque deux montagnards vinrent le chercher pour le conduire devant Éphraïm.

Pendant les lamentations de Claude, la Psyché, par un impérissable sentiment de coquetterie, avait accommodé son costume un peu dérangé par les fatigues de la route; elle avait lustré, bouclé ses cheveux en les enroulant autour de ses jolis doigts; elle avait défripé sa jupe brune, resserré les lacets noirs de son

corset rouge, épousseté ses petits souliers de cuir de cordouan, qui complétaient son costume et se trouvaient à peu près de mesure pour son pied charmant, car ils avaient appartenu à un enfant de douze ans.

Les deux montagnards emmenèrent donc Claude, qui les suivit en tremblant, après avoir jeté un regard désespéré sur la Psyché, et en lui disant : Adieu, tigresse, adieu, Toinon ! Le pauvre Claude n'était ni beau, ni noble, ni brave; mais, pour sûr, il vous aimait bien, toujours !

Le sigishé arriva bientôt auprès de Cavalier et d'Éphraïm.

Ceux-ci, ayant auprès d'eux Ichabod, se tenaient au milieu d'un grand cercle formé par les rebelles.

Les montagnards et les gens de la plaine parmi lesquels s'était répandue la nouvelle du meurtre de Bienaimé Frugeires, attendaient l'issue de la condamnation du catholique avec une farouche impatience.

Presque tous les camisards avaient été frappés, soit dans leurs familles, soit dans leurs amis, par la rigueur inexorable des édits; plusieurs des leurs avaient péri dans les supplices ou sous le sabre des dragons. Aussi considéraient-ils l'exécution de Taboureau comme une juste et terrible représaille des cruautés commises par les catholiques sur les protestants.

Claude, pâle, hagard, écrasé par la terreur, pouvait à peine se soutenir; tremblant de tous ses membres, il s'appuyait sur les bras de ses-deux gardes. Ces symptômes de frayeur profonde furent loin de disposer en sa faveur ces hommes d'une intrépidité sauvage.

Éphraïm jeta sur lui un sourire de mépris, et dit à haute voix : — Ce moabite a osé profaner le titre de ministre du Seigneur; il avoue qu'il est catholique; il avoue qu'il se rend à l'abbaye de Montvert; c'est de cette abbaye, de cet antre de perdition, de cette succursale de Babylone où va ce moabite, qu'hier Poul est sorti comme un loup furieux pour massacrer deux pauvres vieillards. Le sang appelle le sang. Le jour de la colère du Seigneur est arrivé. Assez longtemps Israël a répondu aux coups par des gémissements.

— Oui! oui! qu'il meure, le philistin! qu'il meure, crièrent les camisards en agitant leurs armes. Sa mort expiera la mort de Bienaimé Frugeires et de sa femme.

— Que les soldats du Seigneur jettent sa tête aux papistes comme gage d'un combat à mort entre les enfants de Dieu et les fils de Baal, dit Esprit-Séguier, le lieutenant d'Éphraïm.

— Il est déjà condamné par nos frères, reprit le forestier d'une voix retentissante; mais l'esprit de l'homme peut errer, tandis que l'esprit de Dieu est infallible. *De tes enfants je ferai des prophètes*, avait prédit le Seigneur, et il a accompli sa promesse en faveur d'Israël; d'enfants il a fait des prophètes, ajouta le garde en montrant Ichabod; l'esprit de Dieu va donc parler par sa bouche.

Cette scène terrible, agissant puissamment sur le cerveau malade d'Ichabod, exaltant son imagination délirante, avait déterminé les phénomènes d'hallucination auxquels il était devenu sujet, ainsi que les autres victimes de Du Serre. Déjà il ressentait les approches d'une crise *d'enthousiasme* qui devait se terminer nécessairement par une attaque de catalepsie.

Deux ou trois mille personnes, persuadées de la divinité de ses inspirations, attachaient sur lui des regards respectueux et presque craintifs. De son jugement allait dépendre une question de vie ou de mort. Il était lui-même convaincu que ces visions, que ces voix intérieures, échos et souvenirs des passages de la Bible dont on avait chargé son esprit égaré, étaient autant de manifestations de la volonté de Dieu; de telles circonstances devaient décider le paroxysme de son accès.

Ichabod, debout, la tête rejetée en arrière, les yeux fermés, avait les mains levées au ciel; sa poitrine s'élevait et s'abaissait précipitamment; il était d'une pâleur verdâtre; des gouttes de sueur froide roulaient sur son front; de temps à autre ses paupières, en s'ouvrant par un mouvement convulsif, laissaient voir sa pupille éteinte et sans regard.

Les Cévenols, attentifs à ces phénomènes, qui leur semblaient surnaturels, les observaient avec une pieuse terreur. Tous se découvrirent et s'agenouillèrent.

Taboureau, autant par impossibilité physique de se tenir plus longtemps debout que par un mouvement d'imitation machinale, tomba aussi à genoux, en joignant ses mains avec force. Certain d'être bientôt à son moment suprême, il adressa au ciel une de ces prières sans nom et sans paroles qui sont plutôt le

cri désespéré de l'instinct de conservation qu'une aspiration religieuse.

— L'esprit vient, voilà l'esprit, voilà l'esprit, dit enfin l'enfant. Il parut écouter un moment; et comme s'il eût répété des paroles qu'il entendait intérieurement, il continua d'une voix rauque, stridente et entrecoupée: « Mon enfant, mon enfant, je te le dis, voici la journée de l'Éternel; l'Éternel va rugir sur le mauvais peuple, il va exterminer l'idolâtre, il va déchirer comme le lion qui va en proie. Mon enfant, mon enfant, j'appellerai les oiseaux du ciel à dévorer le sacrifice sanglant qu'on m'apprête. Ils dévoreront la chair du moabite comme ils ont dévoré la chair de mes enfants, de mes élus. Les aigles et les vautours en porteront des lambeaux dans les nids de leurs petits. Mon enfant, je te le dis, il faut que le moabite meure, que les petits oiseaux de proie aient leur pâture. Babylone! Babylone! détruisez Babylone. Que pas un n'échappé, mon enfant, pas un. Voici le tourbillon de ma tempête qui s'allume aux quatre coins de la terre. Ainsi soit faite ma volonté, mon enfant, je te le dis, je te le dis. »

En prononçant ces derniers mots, la respiration d'Ichabod devint de plus en plus oppressée, l'écume blanchit ses lèvres, ses membres se roidirent, sa voix s'étrangla, son larynx se gonfla outre mesure, son front devint livide et violacé, et bientôt il tomba à la renverse dans un état d'immobilité cataleptique absolue.

Les Cévenols, émus, épouvantés par ce spectacle, croyant entendre la voix de Dieu demander du sang, s'écrièrent avec une fureur enthousiaste: — Mort à l'idolâtre.

— La voix de Dieu le condamne comme la voix des hommes, dit Esprit-Séguier.

— Tu as entendu, l'esprit de Dieu aura ton sacrifice pour agréable, lui dit Éphraïm. Prie, prie. Avant que le soleil ait atteint le sommet de ce rocher, ton âme sera devant ton juge.

Taboureau s'affaissa sur lui-même et perdit toute perception.

— Amenez sa complice, dit Éphraïm; qui condamne le loup condamne la louve. La voix de Dieu a parlé pour la moabite.

La Psyché parut au milieu de ce cercle immense, amenée par deux montagnards.

Elle marchait d'un pas ferme, et puisait une force factice dans l'excitation de la fièvre et de la haine. Son grand œil brillant et hardi cherchait Isabeau, qu'elle eût voulu braver à ce moment terrible. Ne voyant pas la Cévenole, elle jeta un regard étincelant de courroux sur Cavalier, autre mortel ennemi de Tanerède.

Cavalier au contraire, voyant cette figure jeune, charmante et résolue, cette taille svelte qui déployait si bien sa souplesse et sa grâce sous le costume languedocien, en voyant enfin cet ensemble d'une élégance exquise et nouvelle pour lui, Cavalier sentit la rougeur lui monter au front; il reçut au cœur une commotion profonde, électrique, inexplicable.

Presque épouvanté de cette impression si soudaine, il l'attribua au profond et douloureux sentiment de pitié que lui inspirait le sort affreux de cette jeune femme; il reconnaissait avec terreur l'impossibilité de l'arracher à la mort, maintenant que le prophète avait parlé.

Quoiqu'il ne crût à aucune révélation divine, ou plutôt quoiqu'il ne pût s'expliquer le phénomène de l'enthousiasme des petits prophètes, Cavalier sentait que toute la puissance de l'insurrection était là, que feinte ou réelle la voix de Dieu était la seule qui pût soutenir les Cévenols dans la lutte acharnée qu'ils allaient engager. Il ne fallait donc pas songer, dès le début de la guerre, à porter la moindre atteinte aux ordres des prophètes.

Et pourtant il lui semblait horrible de laisser périr cette charmante jeune fille!

Éphraïm et presque tous les montagnards, insensibles à l'attrait de la beauté, regardaient la Psyché avec une impatience farouche; parmi les gens de la plaine, quelques-uns auraient peut-être éprouvé un sentiment pitoyable, mais le souvenir du meurtre de Bienaimé Frugeires, mais leur foi aveugle dans la volonté exprimée par le prophète, étouffaient cette bienveillance.

— Tu vas mourir avec ton complice. La voix de Dieu a prononcé sur ton sort; dépêche-toi; fais ta prière, dit Éphraïm.

Les couleurs fiévreuses de la Psyché firent place à une pâleur de marbre; elle trembla, et tout son courage, toute sa vie, semblèrent se concentrer dans ses yeux, qui brillaient d'un éclat incroyable.

— Je mourrai donc , dit Toinon d'une voix ferme ; mais assassiner une femme , c'est bien lâche !

— Fais ta prière , dit Éphraïm sans lui répondre ; meurs en chrétienne , et tu auras la sépulture que les tiens ont refusée à sa mère , qu'ils ont traînées sur la claie ; — et le forestier montrait Cavalier.

— Mais je ne vous ai fait aucun mal , moi ! s'écria Toinon , je suis étrangère à ces horreurs.

— Quel mal avait fait le Christ ? Tu expieras les crimes des tiens , ton sang servira pour leur rédemption. Fais ta prière.

La Psyché vit qu'il n'y avait plus de pitié à attendre , sa dernière pensée fut pour Tancrède.

— Je vais mourir , dit-elle à Éphraïm d'une voix profondément émue ; ne puis-je pas écrire quelques mots ? Ne pourrez-vous pas les faire parvenir... à une personne que je vous dirai ?

— Songe au salut de ton âme , dit Éphraïm , songe au livre Éternel où Dieu a écrit ta vie.

— Mais ce collier (et elle détacha un ruban de velours noir de son cou charmant) , ne puis-je le faire remettre à...

— Pense à ton âme , pense à ton âme , répéta Éphraïm. La terre va couvrir ton corps.

— Eh bien , dit Psyché avec un accent désespéré et en pleurant , avant que la terre ne couvre mon corps , quand je vais être morte , qui m'ensevelira ? Vous êtes plus généreux que les miens , dites-vous ; eh bien ! accordez-moi une grâce dernière. Que la femme qui m'a accompagnée soit chargée de ce triste soin. Laissez-moi lui dire quelques mots.

— Qu'il soit fait ainsi que tu le demandes , dit Éphraïm en cherchant Cavalier des yeux.

Cavalier avait disparu.

— Isabeau ! dit Éphraïm.

Isabeau parut.

— Cette moabite veut te parler , elle va mourir , écoute-la.

Isabeau regarda la Psyché avec étonnement et s'approcha d'elle.

Éphraïm s'éloigna.

Le cercle était assez grand pour que les deux femmes pussent parler sans être entendues.

Toinon , au moment de mourir , voulait à tout prix faire par-

venir un dernier souvenir à Tancrède. Par un sentiment de délicatesse concevable, elle préférait s'adresser à une femme, à Isabeau. Quoiqu'elle sût la haine de la Cévenole contre le marquis de Florac, elle comptait sur la générosité de cette jeune fille et sur l'intérêt qu'elle, Toinon, devait inspirer dans ce moment terrible.

— Je vous ai trompée pour vous engager à me servir de guide, lui dit la Psyché; à ce moment suprême, je vous en demande pardon.

— Je vous pardonne, dit Isabeau tristement. Moi aussi, d'ailleurs, j'ai à vous demander pardon, car en vous amenant ici, involontairement j'aurai causé votre mort.

— Eh bien, dit Toinon, si vous avez quelque pitié pour moi, vous pouvez me rendre un grand service... le dernier qu'on me rendra sur cette terre.

— Parlez, parlez, malheureuse femme.

— Promettez-moi... qu'après ma mort... vous m'ensevelirez... que vous seule toucherez mon corps. — Et Toinon, à cette horrible pensée, mit sa main sur ses yeux baignés de larmes.

— Je vous le jure.

— Promettez-moi encore que vous couperez une tresse de mes cheveux... que vous attacherez avec ce collier de velours, et que vous porterez le tout... à... Ici la Psyché hésita.

— A votre mère?... pauvre petite! demanda la Cévenole avec intérêt.

— Jamais je n'ai connu ma mère.

— A votre père?

— Jamais je n'ai connu mon père.

— A un de vos parents?

— Je n'ai pas de parents.

Isabeau regarda Toinon avec un triste étonnement.

Celle-ci reprit d'un air solennel :

— Avant que je vous dise à qui vous devez porter ce dernier gage de ma tendresse, il faut que vous m'en juriez d'accomplir ma prière et de remettre ce legs à la personne que je vous indiquerai. Songez-y, c'est le dernier vœu d'une mourante.

— Par la mémoire de mon père et de ma mère, je jure d'exécuter vos ordres, dit Isabeau.

— S'il vous était impossible, à vous, de remplir ce devoir,

vous ne le confiérez qu'à une personne dont vous seriez aussi sûre que de vous-même.

— Je vous le jure.

Les yeux de la Psyché brillèrent d'espoir.

— Eh bien , lorsque vous m'aurez vue mourir , lorsque vous m'aurez ensevelie , vous irez vers celui pour qui je meurs ! Oui , c'était pour aller le rejoindre que je vous avais demandé de me servir de guide. Oh ! par pitié... qu'il sache au moins combien je l'aimais... la mort me semblera moins affreuse , si j'espère avoir un regret de lui , si je suis sûre que ce dernier gage de l'amour le plus passionné , de la pensée la plus constante , lui sera remis.

— Mais cet homme.... quel est-il ? demanda Isabeau en essuyant ses yeux , car elle se sentait profondément touchée du désespoir de Toinon.

La Psyché allait prononcer le nom de Tancrède , lorsqu'un grand cri , poussé par les camisards , l'arrêta.

Isabeau et Toinon tournèrent la tête , et ils virent arriver Cavalier.

Il marchait d'un pas lent et majestueux , tenant par la main Céleste et Gabriel , tous deux vêtus de longues robes blanches.

XXII.

LES OTAGES.

Les camisards accueillirent Céleste et Gabriel par de nouveaux murmures de respect et d'admiration.

Toinon et Taboureau eurent une lueur d'espoir en voyant arriver ces deux jeunes et belles créatures , dont les traits charmants étaient à la fois d'une douceur et d'une mélancolie indéfinissables.

Pendant leur séjour au château de Mas-Arribas , Céleste et Gabriel avaient beaucoup souffert , ainsi que les autres victimes sacrifiées à l'inférieure combinaison du verrier.

Ils portaient tous deux un nom trop vénéré parmi les Cévenols , leurs prophéties devaient avoir trop d'influence sur les

protestants , à l'heure de la révolte , pour que Du Serre eût hésité à les soumettre à son terrible régime.

Jamais d'ailleurs il n'avait trouvé de natures plus favorables au développement de ses funestes expériences : habituellement mélancoliques et rêveurs, Céleste et Gabriel , marchant d'épouvante en épouvante, furent bientôt dans un état d'hallucination presque continu.

Seulement, dans leurs moments d'extase et de somnambulisme , leurs prophéties se ressentaient toujours de l'ineffable bonté de leur caractère ; on l'a dit, ces tendres et naïves intelligences s'étaient dès l'enfance tellement assimilé la poésie enchanteuse de certains passages des Écritures, que l'exaltation factice qu'on imprimait à leur cerveau rendait plus adorables encore les suaves images dont il était rempli.

En vain Du Serre et sa femme avaient fait apprendre à ces enfants les plus sanglants versets des prophètes et de l'Apocalypse ; une fois le moment de l'enthousiasme venu, oubliant ces lugubres leçons , au lieu de menaces vengeresses , effrayantes , ces deux voix pures et enfantines faisaient entendre de divines inspirations de pardon, d'amour et d'espérance.

Puis, comme rien n'est plus varié que l'effet des attaques cataleptiques, les crises auxquelles Céleste et Gabriel étaient aussi devenus sujets n'avaient rien de hideux. Elles se manifestaient par la coloration des joues, par le feu du regard et par une immobilité complète ; mais, comme certains êtres sont doués d'une grâce native, qui s'étend sur tous leurs mouvements, les poses dans lesquelles Céleste et Gabriel restaient pour ainsi dire pétrifiés pendant la durée de leurs succès étaient presque toujours charmantes ; on eût dit deux belles statues miraculeusement vivifiées.

La beauté, la douceur et l'enthousiasme prophétique de ces deux enfants, les faisaient religieusement respecter par les gens de Cavalier , qui partageaient la superstition générale à l'égard des petits prophètes.

Depuis la nuit d'épouvantable orage, pendant laquelle tous ces enfants s'étaient répandus dans la plaine en appelant Israël aux armes, le mont Agyoal était devenu un nouveau Sinaï pour les protestants.

Cavalier lui-même , quoiqu'il fût en apparence et politique-

ment aussi croyant, aussi fanatique qu'Éphraïm, flottant sans cesse entre son incrédulité secrète et l'évidence des phénomènes qu'il ne pouvait expliquer, regardait malgré lui son frère et sa sœur avec une sorte de vénération craintive.

Voulant essayer de sauver Toinon, Cavalier avait été trouver Céleste et Gabriel; il savait par expérience que les émotions profondes et soudaines provoquaient souvent leurs crises prophétiques.

Ainsi, depuis qu'ils s'étaient réunis à lui, ces pauvres enfants avaient eu plusieurs accès en apprenant successivement l'arrestation de leur père, la mort de leur mère et de leur aïeule.

Le seul souvenir de cet acte d'une cruauté si horrible les plongeait dans une sorte de stupeur désespérée, dont ils ne sortaient que par une attaque de catalepsie.

— On va égorger un homme et une femme, tout à l'heure, devant vous, et traîner leurs cadavres sur la claie, car l'esprit du Seigneur, parlant par la voix d'Ichabod, a voulu ce sanglant sacrifice, avait dit Cavalier aux deux enfants :

Céleste et Gabriel s'étaient regardés avec effroi en s'écriant :

— Nous ne voulons pas voir ce meurtre !

— Il le faut pourtant. Pauvres enfants ! si vous voulez l'empêcher...

— Non, non, avait dit Céleste en cachant sa figure dans ses mains; ces corps sur la claie... cela me rappelle... Oh ! ma mère... ma mère... — Et notre aïeule... notre aïeule ! avait repris Gabriel, déjà presque égaré à la seule pensée de cet affreux événement. — Dieu est bon et miséricordieux, son esprit inspire aussi la paix et le pardon, avait dit Céleste. — Mon frère..., mon frère..., ce meurtre... pourquoi ce meurtre?... Hélas ! trop de sang a déjà coulé !... l'esprit, le doux esprit du Seigneur l'a dit, ajouta Céleste en regardant autour d'elle d'un air hagard.

Lorsque Cavalier vit ces enfants sous cette impression puissante, il espéra que l'aspect des préparatifs du supplice de Toinon et de Taboureau exalterait peut-être assez la pitié des deux petits prophètes pour leur suggérer quelques paroles de commisération.

Tel fut le motif de leur présence sur ce lieu de l'exécution.

Les camisards, croyant que les deux enfants venaient, comme

Ichabod, assister au meurtre des catholiques, redoublèrent leurs cris de mort.

A cette nouvelle explosion de fureur, Taboureau, la face cadavéreuse, les traits renversés, à genoux, les mains jointes, fit un dernier effort pour crier : Grâce ! grâce !... toute ma fortune... pour sauver ma vie !

Éphraïm sourit de pitié, et dit : — Esprit-Séguier, fais charger les mousquets de nos frères. Ces moabites auront une mort de soldats. Il est temps que la main du Seigneur s'appesantisse sur eux.

A la voix d'Éphraïm, quelques montagnards chargèrent leurs armes.

— Avez-vous fait votre prière ? demanda le forestier d'une voix tonnante aux deux patients.

Cavalier, les yeux ardemment fixés sur Céleste et sur Gabriel, était dans une cruelle angoisse, n'osant prévoir l'effet que cette scène effrayante produirait sur eux.

Les deux enfants se tenaient par la main ; leurs angéliques figures étaient pâles et contractées, l'effroi arrondissait leurs grands yeux bleus. Ils tremblaient en se serrant l'un contre l'autre.

Six montagnards s'approchèrent la mèche de leurs mousquets fumait.

Les révoltés s'écartèrent, se rangèrent sur deux lignes : à l'extrémité de cette haie, on voyait Toinon, Taboureau et Isabeau.

— Bandez-leur les yeux, frères, ils ont peur, dit Éphraïm à Esprit-Séguier, avec un sourire de mépris féroce.

Taboureau n'avait plus la force de crier grâce. Il tendit son front au bandeau fatal.

Le bourreau s'approcha de la Psyché. Elle chercha Isabeau ; elle n'était plus là, elle n'avait pas eu la force d'assister à cet épouvantable spectacle. Ne la voyant pas, Toinon dit avec désespoir : — Oh ! cela... pas même cela... pas même un dernier souvenir ! — Puis, saisissant la main de Claude, elle la baisa pieusement, en lui disant : — Adieu, mon ami ; à cette heure dernière, pardonnez-moi votre mort...

— Je vous la pardonne. Que Dieu ait pitié de mon âme ! murmura le sigisbé d'une voix faible.

Toinon tendit à son tour son front de neige au bandeau ; puis elle porta ses deux mains à ses lèvres , et sembla envoyer des baisers dans le vide , en disant d'une voix basse : — Tancrède , mon Tancrède , c'est pour toi ! — Puis Toinon se recueillit et pria.

— Frères , dit Éphraïm d'une voix solennelle , chantons le psaume des morts. Que leur âme en soit consolée , puisque leur corps va périr.

Et tous entonnèrent d'une voix lugubre et voilée ce verset du psaume mortuaire :

Je vais entre les morts , transi ,
Hélas ! et je quitte la vie
Comme une personne meurtrie ,
Dont Dieu n'a cure ni souci ,
Et qui par sa main retranchée ,
Est dans le sépulcre couchée.

Ces chants de mort furent répétés à l'infini par les échos du Rhan-Jastrie.

Les montagnards apprêtèrent leurs armes.

Les physionomies de Céleste et de Gabriel , jusqu'alors pâles et glacées , s'animent tout à coup , leurs joues se colorèrent , de timides et effrayés leurs regards devinrent brillants et inspirés. Ils semblèrent grandir en redressant fièrement leurs belles têtes blondes.

A ces symptômes d'enthousiasme , Cavalier ressentit une joie indicible ; il fit remarquer à quelques-uns des siens l'air prophétique des enfants.

Éphraïm allait donner l'ordre du supplice , lorsqu'il entendit un murmure croissant.

— L'esprit du Seigneur va encore parler , disaient les camisards en montrant respectueusement les deux jeunes Cévenols dont l'exaltation devenait de plus en plus visible.

— Il faut suspendre leur supplice jusqu'à ce que la voix de Dieu se soit fait entendre encore une fois pour l'ordonner , s'écria Cavalier.

Le forestier d'Aygoal , ne pensant pas que la sentence d'Icha-

bod fût contredite par cette nouvelle manifestation de la volonté divine, ne s'opposa pas à ce qu'on sursît à l'exécution, et dit : — La voix du Seigneur est toujours sainte et précieuse à nos oreilles ; la trompette a sonné plus d'une fois l'heure des massacres des Philistins !

— L'esprit va parler, s'écria Cavalier ; à genoux, mes frères, à genoux !

Tous s'agenouillèrent.

Céleste, arrivée la première au paroxysme de l'enthousiasme, dit d'une voix douce et harmonieuse, en fermant ses beaux yeux : — Mon enfant, je te le dis... aujourd'hui... mon enfant, de sang je ne veux pas... de sacrifice, je ne veux pas... de victimes, je ne veux pas. Les fleurs des champs, voilà l'offrande que je veux... Les chants des oiseaux, voilà les cris des victimes que je veux. Si le loup méchant dévore tes brebis... tue-le sans pitié... mais je te le dis, mon enfant, je te le dis cette fois, grâce et miséricorde pour ceux qui sont faibles et désarmés ; grâce et miséricorde pour les femmes et pour les enfants... Israël sera sans pitié... mais pour les guerriers armés de la lance et de l'épée... Bientôt un grand combat sera livré... et puis après, la vigne portera son fruit, la terre produira ses graines, les cieux verseront leur rosée, et la paix fleurira sur la terre.... En attendant... pitié... grâce et miséricorde..

En disant ces derniers mots, la respiration de Céleste s'oppressa ; l'enfant pencha sa tête en arrière par un mouvement convulsif, et tomba à genoux dans un état d'immobilité complète, ayant ses deux mains jointes et sa figure à demi tournée vers le soleil levant, qui semblait l'entourer d'une auréole d'or. A voir cette adorable créature ainsi agenouillée, on eût dit une de ces statues d'anges qui prient sur les tombeaux.

Éphraïm, frappé de surprise, regardait Céleste avec un étonnement farouche ; mais son respect pour l'expression de la volonté divine était si profond, qu'il se contenta de dire : Le Seigneur seul nous guide, sa voix est mystérieuse.

A ces paroles de clémence, Toinon et Taboureau, toujours les yeux bandés, crurent entendre une voix du ciel ; une nouvelle espérance vint jeter quelques lueurs dans le noir abîme où leur âme était plongée.

Les camisards, interdits, hésitants, se regardaient entre eux ;

leur esprit grossier ne se rendait pas compte de cette contradiction apparente entre la volonté exprimée par les deux prophètes.

Tout à coup Gabriel, qui n'avait pas encore parlé, offrit les mêmes symptômes d'exaltation que sa sœur, et s'écria en étendant sa main vers l'ouest avec un geste à la fois impérieux et attentif :

« Mon enfant, je te dis, mon enfant, qu'une grand bruit de clairons résonne de ce côté, les chariots de guerre sonnent comme des armures, les coursiers hennissent... Israël! Israël! voici l'heure de prier le Dieu des armées..., voici l'heure de te préparer à combattre; mais je te dis, je te dis d'épargner les faibles et les enfants... Je te dis qu'une vie sauvée peut sauver une autre vie..... Courage, mon enfant! après les souffrances la joie... tu verras un verger verdoyant portant des fruits en toutes saisons; sa verdure fera l'ornement de ta maison; il fleurira toujours, le fruit se cueillera avec la fleur... Jérusalem! Jérusalem! réjouis-toi, voici le vigneron qui vient travailler à la vigne, voici celui qui vient relever tes murailles; mais prends l'épée sans tarder, l'heure passe, et avec elle les chariots de guerre passent; et, ce soir, le soleil couché, les moabites t'auront échappé.... Aux épées! aux épées! mon enfant, je te dis aujourd'hui: Frappe les forts, épargne les faibles? Ma tempête arrache les moissons, déracine les arbres, abat les tours, soulève les grandes eaux; mais je te dis, je te dis, elle épargne l'herbe des champs (1).

En disant ces mots d'une voix de plus en plus affaiblie, Gabriel tomba près de sa sœur.

(1) Ces deux prédictions sont presque textuellement extraites d'un livre fort rare et fort curieux, intitulé *Théâtre sacré des Cévennes, ou Récit des diverses merveilles nouvellement opérées dans cette partie du Languedoc*; Londres, Robert Roger, Blak-Friars, 1707, in-8o. A la suite du *Théâtre sacré des Cévennes* se trouve un autre livre très-curieux, *Avertissements prophétiques* d'Élie Marion, l'un des chefs protestants qui avaient pris les armes dans les Cévennes, ou *Discours prononcé par sa bouche sous l'influence du Saint-Ésprit, et fidèlement reçus dans le temps qu'il parlait*; — *ibid.*, aussi très-rare. (Bibliothèque Royale.)

Cavalier, voyant l'impression profonde que ces paroles avaient produite sur les camisards, s'écria :

— Le Seigneur vous le dit par la voix de ses enfants ; aux armes ! Israël, aux armes ! les Philistins nous échapperont si nous tardons encore ; le Seigneur, dans sa miséricorde, a été touché de notre obéissance, il avait dit frappez, nous allons frapper... — et Cavalier montra les deux patients agenouillés, — puis il a eu pitié. Lorsque Abraham eut levé le coutelas sur la tête de son fils, Dieu fut satisfait et dit : *Assez*. Le seigneur nous commande de les épargner, épargnons-les, gardons-les pour otages ; si l'un des nôtres tombait entre les mains des moabites, le Seigneur l'a dit : Une vie sauve une autre vie. Mais la voix du Seigneur nous appelle... Aux armes, Cévenols ! à moi les gens de la plaine ! à nous les dragons de Saint-Sernin ! aux armes les montagnards ! à vous l'abbayé du Pont-de-Montvert ! Le Seigneur est avec nous ; il nous dit que l'heure passe ; courons aux armes, aux armes !

— Aux armes ! s'écrièrent tout d'une voix les gens de la plaine avec enthousiasme en se relevant et en entourant Cavalier.

Les montagnards, exaltés aussi par cet appel martial, y répondirent. Éphraïm, persuadé que le Seigneur voulait la grâce des deux victimes, dit à Esprit-Séguier : La volonté de Dieu est infinie, fais garrotter ces deux moabites, ils nous suivront. — Puis il reprit d'une voix retentissante : Aux armes ! frères de la montagne, aux armes ! voici la première journée de la moisson, elle va être terrible, la faux tranchante est entre les mains des ouvriers du Seigneur : aux armes !

A la voix de leurs chefs, les camisards se pressèrent en tumulte autour d'eux pour les suivre sur les deux rampes opposées du Rhan-Jastrie ; l'une descendait vers l'ouest, où était située l'abbaye du Pont-de-Montvert ; l'autre vers l'est, où se trouvait le défilé du col d'Ancise.

Toinon et Taboureau, si inespérément délivrés, furent mis sous la garde de deux vigoureux montagnards, et, pour ainsi dire, emportés dans ce formidable tourbillon.

Cavalier, tout à l'ardeur de la guerre, de la haine et de la vengeance, cria à Éphraïm d'une voix éclatante au moment de descendre la rampe du Rhan-Jastrie : Frère Éphraïm, à moi le marquis !

— Frère Cavalier, à moi l'archiprêtre ! répondit Éphraïm.

— Marchons ! cria Cavalier, et il se mit à la tête de ses gens non sans avoir jeté un dernier et long regard sur Toinon, en disant : — Elle est sauvée ! Qu'elle est belle !

Bientôt les deux chefs révoltés et leur troupe eurent abandonné le plateau désert du volcan, et un silence de mort régna de nouveau dans cette solitude.

XXIII.

L'ABBAYE.

Pont-de-Montvert était un assez gros bourg situé sur les bords du Tarn, rivière qui prend sa source dans la chaîne des Cévennes.

A l'extrémité occidentale de ce bourg, du côté de la route de Fressinet de Lozère, s'élevaient les ruines d'une ancienne abbaye.

Cet édifice, d'un caractère à la fois militaire et monastique, avait été en partie détruit pendant les guerres civiles et religieuses du siècle passé; il était bâti dans une sorte de petite presqu'île, formée par la courbe d'un des bras du Tarn, dont les sinuosités baignaient le pied des hautes murailles de l'abbaye au nord, à l'est et à l'ouest.

Une seule porte, à laquelle on arrivait par un pont, s'ouvrait au sud, non loin de la route de Fressinet.

Il restait à peine quelques vestiges de la chapelle et des principaux bâtiments de ce monastère. La cour intérieure du cloître, avec ses quatre galeries cardinales à lourds arceaux romans, avait seule été respectée. Sur les galeries s'ouvraient les portes des cellules, alors occupées par l'archiprêtre, par les gens de sa suite, par le capitaine Poul et par les miquelets destinés à la garde des prisonniers protestants renfermés dans les vastes caves de l'abbaye.

Le nombre de ces derniers était alors très-considérable; l'abbé Du Chayla n'avait pas osé les diriger sur Nîmes avant l'arrivée

des renforts qu'il avait demandés à M. de Basville, dans la crainte que ce convoi ne fût délivré par les religionnaires.

Le jour même de l'assemblée des camisards sur le plateau de Rhan-Jastrie, vers quatre heures du soir, le capitaine Poul, après avoir passé la revue de ses miquelets, rentra dans la cellule qu'il occupait, suivi de son sergent, maître Bon-Larron.

Le capitaine Poul portait, en guise de robe de chambre, une vieille pelisse turque, provenant de ses prises pendant la guerre de Hongrie; un chaperon écarlate couvrait ses cheveux ras. Cette coiffure bizarre donnait à ses traits, naturellement farouches, une expression plus sinistre encore. En entrant dans sa cellule, il se jeta d'un air sombre dans une chaire de bois de noyer richement sculptée, qui avait sans doute appartenu à un des anciens dignitaires de l'abbaye.

Maître Bon-Larron, voyant la mauvaise humeur de son capitaine, attendit respectueusement que ce dernier lui adressât la parole.

Enfin Poul s'écria, en frappant sur une table avec colère : — Au diable le métier que nous faisons ici. Depuis six semaines nous ne sommes pas sortis de cette abbaye, si ce n'est pour cette tournée dans le plat-pays; et, par Mahom! elle a eu un beau résultat : le massacre de ce vieux fermier et de sa femme!

— Ne m'en parlez pas, capitaine, dit le sergent en haussant les épaules. Ça a été une sottise imagination de cet entêté de Robin-le-Morisque; il se figurait trouver dans cette ferme la poule aux œufs d'or. L'imbécile! Il aurait usé, je crois, toutes les mèches à mousquet de la compagnie sur la peau du fermier, en manière d'interrogatoire, qu'il n'en aurait pas été plus avancé. Pourtant, tout n'a pas été perte dans cette occasion; nos gens se sont nippés en linge de corps, et Dieu sait qu'ils en avaient un furieux besoin, car ça n'a jamais été leur luxe.

— Va-t-en au diable! Nos gens s'engourdissent ici. Est-ce en gardant les troupeaux destinés à la boucherie que les chiens deviennent agiles et vigoureux? J'étouffe, moi, et je meurs d'ennui entre ces quatre murs. Cet archiprêtre est plus muet et plus froid que la statue de pierre qui est là en bas sur cette vieille tombe de l'abbé. Quand cet arrogant marquis est ici, il passe sa journée à jouer du luth, à essayer des perruques, à faire des nœuds, ou à se polir les ongles. Les miracles de la montagne

d'Aygoal, comme disent ces chiens d'hérétiques, semblaient annoncer une révolte. Mais non, ils sont trop lâches; ils n'oseront pas; rien ne bouge, rien ne bougera!

— Ah! capitaine, ne croyez pas cela. Patience, patience. Robin-le-Morisque, qui est allé faire ce matin une reconnaissance du côté de Fressinet avec dix de nos hommes, a trouvé presque toutes les maisons du village désertes. Où sont ces gens-là? Assemblés, j'en suis sûr, dans quelques cavernes de leurs montagnes d'où ils fondront sur nous comme une bande de loups.

— Bah, bah, ces gens-là étaient à leur moisson.

— Mais vous oubliez, gracieux capitaine, que tous les champs des protestants fugitifs ont été tondus par un certain moissonneur qui après lui ne laisse pas un fétu à glaner, et qui ne demande qu'une minute par arpent pour rendre un champ aussi ras que mon feutre.

— Que veux-tu dire? Quel moissonneur?

— Eh! eh! le seigneur *le feu*.

— Tu me fais songer, en effet, que les seigles de la plaine du Pont-de-Montvert doivent être brûlés par ordre de l'intendant.

— Voilà justement de quoi vous distraire de votre mélancolie, mon gracieux capitaine. La nuit promet d'être belle, la flamme n'en sera que plus claire et que plus brillante; ce sera, vive Dieu, un vrai feu de joie. Cela égayera un peu nos gens qui semblent mélancoliques.

— Sais-tu une chose? dit Poul, après un moment de réflexion: dans la guerre de Turquie, le feld-maréchal Butler a fait passer par les verges jusqu'à la mort six cavaliers polacres qui avaient fourragé un champ d'épis mûrs sur le territoire ennemi.

— Mais cet ennemi était musulman, capitaine; or les prêtres disent partout que les hérétiques sont mille fois plus damnés et plus condamnables que les Turcs.

— C'est possible, je ne suis pas théologien. Mais au diable ce séjour! je me sens tout engourdi et tout pesant.

Cette plainte du capitaine Poul réveilla les velléités médicales et pharmaceutiques de son sergent. Fidèle à son habitude d'emporter des *souvenirs* de tous les logements qu'il quittait,

maître Bon-Larroun avait dérobé une caisse de médicaments chez un apothicaire d'Uzès. Voulant utiliser ce vol au profit de sa compagnie, il avait imaginé de *traiter* les miquelets malades, en mélangeant au hasard quelques-unes des drogues sans nom qu'il possédait. Les effets variés de cette étrange médication, tantôt fatale, tantôt négative, n'avaient pas rebuté le sergent; il continuait bravement ses expériences, et il voulut saisir l'occasion d'*exercer* sur son capitaine.

— Vous vous sentez engourdi, capitaine? Eh bien! si vous le vouliez, je vous composerais un petit philtre parfait pour l'hyppocondrie. Il y a dans les fioles de ma pharmacie une certaine drogue brillante comme du cristal, qui doit réjouir ou égayer un mort, rien que par son apparence scintillante.

— Que la peste l'étouffe avec ton philtre! Tu as fait crever tous ceux de mes miquelets qui ont osé goûter de ta cuisine infernale! s'écria Poul.

— Si mes philtres n'ont pas réussi sur ces entêtés, capitaine, c'est qu'ils en ont pris trop ou pas assez; et comme je vous administrerais moi-même la dose de cette drogue brillante que j'ai lieu de croire si réjouissante.....

— Et je t'administrerai moi-même cent coups de nerf de bœuf, si tu oses encore me parler de tes ragoûts d'empoisonneur, et si tu t'avises de les essayer sur mes soldats; entends-tu bien?

— J'entends parfaitement, gracieux capitaine, quoique rien ne soit plus innocent que le petit remède que je voulais vous proposer.

Le capitaine allait répondre fort durement à son sergent, lorsque une bruyante rumeur se fit entendre dans la cour. Poul sortit, et vit le brigadier Larose entouré de miquelets; il descendait de cheval. Il était pâle, couvert de sang et de poussière; son uniforme en désordre, son mousquet noirci, qui pendait à l'arçon de sa selle, annonçaient assez qu'un engagement venait d'avoir lieu entre les révoltés et les dragons.

Le brigadier semblait soucieux et irrité.

— Ne me pressez donc pas ainsi! dit-il en repoussant brutalement les partisans qui l'entouraient avec curiosité et le pressaient de questions; je n'ai rien de bon à voler. Tout ce que vous attraperez de moi, ce sera quelque bon horion. Si

vous ne me laissez pas aller retrouver monseigneur l'archiprêtre...

Le capitaine Poul, s'avancant à travers les miquelets, demanda au brigadier quelles étaient les nouvelles.

— C'est ce que je vais dire à monseigneur l'archiprêtre, répondit brusquement Larose. Si vous voulez le savoir, capitaine, suivez-moi.

— Ne sais-tu pas à qui tu parles? s'écria violemment Poul, choqué de l'irrévérence du brigadier.

— Je sais bien mieux encore à qui j'ai à parler pour obéir aux ordres de mon capitaine, répondit le dragon en se dirigeant du côté de la cellule occupée par l'abbé Du Chayla.

Poul, malgré sa colère, sentit qu'il n'obtiendrait rien d'un homme aussi opiniâtre que Larose. Il le suivit chez l'archiprêtre.

L'abbé Du Chayla travaillait avec le capucin son secrétaire, lorsque le brigadier entra suivi du partisan.

— Monseigneur, s'écria Larose, mon capitaine, M. le marquis de Florac, est mort ou prisonnier. Le cornette est tué pour sûr. Il ne reste pas vingt dragons de notre compagnie! Avant une heure peut-être, vous serez attaqué ici par les fanatiques.

— Ils se montrent enfin! s'écria Poul avec une joie farouche.

— Oui, oui; et vous ne les verrez peut-être que trop tôt! reprit le brigadier, comme s'il eût encoré été sous l'impression d'une grande terreur.

Malgré son impassibilité habituelle, l'abbé parut frappé de cette nouvelle.

— Que dites-vous? Expliquez-vous, dit-il au dragon.

— Vous savez, monseigneur, que d'après les ordres de mon capitaine, j'étais parti pour Montpellier avec des lettres de lui et de vous, destinées à monseigneur le maréchal de Montrevel.

— Eh bien? dit l'abbé avec anxiété.

— Je ne fais en route d'autre mauvaise rencontre que celle d'une jolie dame qui me demande des nouvelles de mon capitaine, et me fait boire d'un certain vin et manger d'un certain pâté...

— Mais ces lettres ! ces lettres ! s'écria l'abbé en interrompant Larose.

— C'est juste, monseigneur ; le vin est bu, n'en parlons plus. J'arrive à Montpellier, je remets mes lettres à M. de Basville. M. de Basville me dit d'aller me rafraîchir à l'office, et que je partirai le lendemain avec deux compagnies de fusiliers du régiment de Calvisson, qu'on vous envoyait pour renfort, monseigneur. Je devais leur servir de guide.

— Et ces troupes ? demanda l'archiprêtre.

— Ces troupes ? Il y en a les trois quarts de tués, et le reste s'est débandé, fuit de tous côtés, et sera sans doute égorgé en détail par les fanatiques.

— Les rebelles vous ont donc attaqués ? ils ont donc des forces considérables !

— Eh ! quand ils seraient dix mille ; vingt mille, s'écria Poul d'un air méprisant, ce ne serait toujours que vingt mille paysans ou gardeurs de vaches. Je voudrais, mordieu ! en leur montrant seulement les casques de mes partisans, les voir fuir comme une nuée de moucherons.

Larose allait vertement relever cette forfanterie de partisan, mais l'abbé reprit :

— Où avez-vous été attaqués ?

— A cinq lieues d'ici, sur la route de Nîmes, à l'endroit qu'on a appelé le Col de Saint-André-d'Ancize ; nous y avons rencontré M. le marquis de Florac, mon capitaine, qui venait au-devant de nous avec sa compagnie. Parti d'ici ce matin, il avait fait un grand circuit pour battre et éclairer les environs en venant nous rejoindre.

— Il est, en effet, sorti d'ici ce matin au point du jour, dit l'abbé.

— Après une halte d'une heure, nous reprenons le chemin du Pont-de-Montvert, et nous continuons de nous engager dans le défilé. Nous avons fait deux lieues, et nous allions en sortir, lorsque un cavalier de nos vedettes d'avant-garde se replie pour annoncer à M. le marquis qu'on apercevait à l'issue du défilé, sur la lisière d'un bois, un assez grand rassemblement d'hommes sans armes. Mon capitaine commande halte, et m'envoie en reconnaissance. Je trouve là une centaine de paysans et de montagnards, tête nue, occupés à écouter un homme vêtu de noir qui les prêchait.

— Quelle audace ! en plein jour ! jusque sous les yeux des troupes ! s'écria l'abbé.

— L'audace n'est pas encore là, monseigneur, elle est plus loin ; vous allez voir, reprit Larose. Je reviens au galop rendre compte à M. le marquis que c'était un prêche. « Prends dix cavaliers avec toi, charge ces drôles et disperse-les, me dit mon capitaine ; s'ils résistent, foule-les aux pieds des chevaux, et ne fais tirer qu'à la dernière extrémité, car ces boucheries me répugnent. » Je prends dix hommes avec moi, je m'avance ; le prédicant allait toujours son train. — De par le roi, tirez d'ici, tirez vos chausses, et gagnez les champs, canailles, dis-je à ces gens, ou sinon vous allez sentir le poitrail de nos chevaux. — Passez votre chemin, mon frère, et laissez en paix les fils du Seigneur implorer sa miséricorde pour les maux qu'ils souffrent, me répondit le prédicant. — Comment ! que je passe mon chemin, chien d'hérétique ! lui dis-je en marchant sur lui pour le prendre au collet ; c'est quand je t'aurai attaché à la queue de mon cheval, que je passerai mon chemin, et tu passeras avec moi. En disant cela, je happe mon homme : Mes frères ! s'écrie-t-il alors, à genoux ! et entonnez le psaume de la délivrance des fils d'Israël. Et voilà mes braillards et mes brail-lardes, car il y avait jusqu'à des femmes et jusqu'à des enfants dans ce rassemblement, qui se mettent à chanter à tue-tête leur damné psaume sur un air à porter le diable en terre. Impatienté d'entendre ce tintamare, M. le marquis se détache et arrive au galop avec quelques cavaliers ; il veut faire taire les chanteurs à coups de crosses de mousquets ; mais, bah ! rien n'y fait ; ils ont la peau trop dure à l'endroit de la religion. On a beau les rouer de coups, ils continuent de chanter ; seulement à chaque bourrade ils détonnaient à vous rendre sourds. Le psaume fini, le prédicant, que deux de mes cavaliers commençaient à ficeler, se met à dire à M. le marquis : Au nom du Dieu vivant, je proteste contre la violence que me font vos soldats. Nous sommes inoffensifs, nous adorons Dieu, ainsi que l'ont adoré nos pères ; laissez-nous libres. — Oui, oui, nous ne faisons aucun mal, laissez-nous libres, répètent les chanteurs de psaumes. — Au nom du roi, dispersez-vous à l'instant, ou je tire sur vous comme j'aurais dû le faire, répond mon capitaine. Mais ce que vous ne croirez jamais, monseigneur, c'est

que ce prédicant, que je m'apprêtais à attacher à la queue de mon cheval, se met à dire à M. le marquis : Et moi, une dernière fois, au nom du Dieu vivant, je vous somme de vous retirer, vous et vos troupes, et de nous laisser prier en paix. — Vous avouerez, monseigneur, que quand les voleurs veulent se mêler d'arrêter la maréchaulsée, ça devient trop drôle; aussi M. le marquis, faisant demi-tour, pour ne pas tirer à bout portant, nous fit faire une décharge à une trentaine de pas.

— Vraiment? il s'y est enfin décidé? C'est fort heureux, dit Poul en ricanant. Et il a sans doute donné l'ordre de tirer en l'air?

— Tout à coup, monseigneur, continua Larose trop occupé de son récit pour avoir égard à l'interruption du partisan, nous entendons un chant terrible qui avait l'air de sortir de dessous terre; un feu épouvantable part du bois et nous prend en flanc; nous étions tombés en plein dans une embuscade.

— Une révolte à main armée! Ah! que de sang, que de sang va couler, dit l'abbé en levant au ciel son regard sombre.

— Et l'infanterie s'était, je l'espère, mise en bataille en dehors du ravin, pour le couronner, s'écria Poul.

— Malheureusement non, dit Larose : elle était restée l'arme au bras dans le défilé. Qui se serait attendu à être attaqué? Aussitôt après leur décharge, les fanatiques, au nombre de deux ou trois mille, sortent comme des furieux de la forêt, nous chargent avec rage et nous rejettent dans le ravin; nous y refoulons notre infanterie, qui venait au pas de course à notre secours; ainsi nous empêchons son feu. Pour nous achever, une foule de ces brigands se montrent sur les crêtes du défilé, et de là nous criblent de coups de fusil et de quartiers de rochers, qu'ils font rouler sur nous. L'entrée du chemin creux, par laquelle nous aurions pu en sortir, était défendue avec acharnement par une troupe d'enragés qui avait pour chef un démon incarné nommé Jean Cavalier, autrefois exilé à Genève.

— Le fils de Jérôme Cavalier qui est ici, dans les ceps? le fermier de Saint-Andéol? demanda l'abbé, ne pouvant se rappeler sans une secrète horreur la scène de la claie.

— Lui-même, monseigneur. Mais il faut que ces baudits aient

été dressés à manier les armes par quelque vieux soldat ; je n'ai jamais vu de feu de peloton mieux nourri que le leur : on eût dit un roulement de timbales. Trois fois nous avons voulu forcer ce passage , trois fois nous avons été repoussés. Le ravin était si étroit que six hommes à peine pouvaient y marcher de front ; nous gênions les fantassins , qui nous gênaient ; nous tombions dru comme des mouches ; enfin , mon capitaine me dit : Larose , nous allons tenter une dernière charge ; si tu en réchappes , et si tu parviens à passer sur le ventre de ces brigands , tâche de courir à l'abbaye prévenir monseigneur l'archiprêtre de notre dérouté. Au moment où il donnait cet ordre , le feu des fanatiques se ralentit un peu ; nous les chargeons avec tant d'impétuosité , que nous en renversons quelques-uns , en faisant une trouée dans leur masse ; mais ils se reforment bientôt , heureusement derrière moi : j'étais passé. Tout en piquant des deux , je me retourne , je vois mon pauvre capitaine tomber de son cheval , et cet infernal Jean Cavalier courir sur lui le sabre levé.

— Le marquis est-il mort ? est-il prisonnier ?

— Je ne sais , monseigneur ; si j'avais eu la moindre chance de le secourir , je ne l'aurais pas abandonné : mais je vis les rebelles , se reformant après cette charge , se précipiter en masse dans le défilé , en chantant un de leurs psaumes d'une voix éclatante. L'infanterie aura été massacrée. Quant à la cavalerie le peu qui en reste a pu battre en retraite et arriver à l'autre issue du défilé. Tout ce qu'il y a à espérer , c'est que quelques-uns des fuyards gagneront Montpellier et y donneront l'alarme. M. le maréchal enverra des forces imposantes , et nous serons secourus.

Poul avait écouté le récit de Larose avec attention ; il semblait profondément réfléchir et oublier sa dédaigneuse audace.

— Ces misérables ouvrent la campagne par un brillant avantage sur les troupes réglées : cela ne vaut rien , dit-il en hochant la tête. Le cheval qui mord une fois impunément son maître , deviendra dangereux et indomptable.

— Mais vous êtes blessé ! dit l'archiprêtre au brigadier en remarquant le sang qui souillait son uniforme.

— Oui , monseigneur , à l'épaule , je crois , mais c'est peu de

chose, car je ne le sens pas. Ah ! monseigneur, quelle guerre ! quelle guerre ! J'ai fait celle de Hollande, celle du Palatinat ; mais je n'ai jamais rencontré de forcénés pareils ! j'en ai vu qui, n'ayant pour toute arme qu'un morceau de rocher dans chaque main, se précipitaient tête baissée dans nos rangs et achevaient nos blessés à coups de pierre. On tuait ces enragés sur le corps de leur victime, c'est vrai ; mais c'est égal ; ah ! c'était atroce à voir.

— Que pensez-vous, capitaine ? dit l'archiprêtre à Poul avec son calme habituel. Quelles dispositions jugez-vous convenables pour assurer la garde de nos prisonniers, dans le cas où les rebelles viendraient attaquer l'abbaye ?

— Je vais aller donner un nouveau coup d'œil au dehors et faire pour le mieux, monsieur l'abbé. Quant à vous, mon garçon, ne dites pas un mot de ceci à mes miquelets, vous leur feriez peut-être partager votre panique.

— Si les dragons de Saint-Sernin ont tourné bride, c'est que des soldats, plus braves que des miquelets, auraient lâché pied ; il n'y a pas là de panique, répondit Larose d'un air courroucé.

— Je ne doute pas de votre courage, ni de celui de votre capitaine, mon garçon ; mais il faut une certaine habitude pour supporter de sang-froid la première attaque de ces furieux. J'ai vu des hordes de Bulgares à demi sauvages, seulement armés de pieux et de frondes, mettre en déroute les plus vieilles et les meilleures troupes impériales, mais cela ne durait pas, la tactique et la discipline l'emportent bientôt sur ces bandits féroces,

— Je compte sur vous, capitaine, pour assurer la défense de l'abbaye et la garde de nos prisonniers, dit l'archiprêtre à Poul ; et vous Larose, allez trouver le frère lai qui m'accompagne ; il a quelques connaissances en chirurgie et pourra vous donner les premiers soins.

Le partisan et le brigadier se retirèrent ; l'abbé Du Chayla resta seul avec son secrétaire.

XXIV.

L'ATTAQUE.

La nuit était claire, étoilée, calme; les bâtiments de l'abbaye se détachaient en noir sur le bleu foncé du firmament. Quelques vives lueurs, sortant des fenêtres, brillaient dans l'ombre et se reflétaient au milieu des eaux du Tarn, en légers sillons de feu. De rares points lumineux scintillaient aussi au milieu de la masse sombre et lointaine des maisons du bourg bâties à droite du cloître; à sa gauche, une montagne boisée se dessinait vaguement dans les ténèbres. La route de Fressinet de Lozère, qui aboutissait à la porte de l'abbaye, se distinguait, malgré la nuit, par sa couleur calcaire.

Après avoir traversé de vastes plaines brunes et désertes, cette route allait se perdre à l'horizon, entre deux collines.

Peu à peu, les lumières du bourg s'éteignirent, onze heures sonnèrent, les fenêtres de l'abbaye restèrent seules éclairées.

Tout à coup le profond silence de la nuit fut troublé par un bruit sourd et éloigné.

Ce bruit se rapprocha, devint plus distinct; c'était le piétinement d'un grand nombre d'hommes; une masse noire parut à l'horizon sur la crête de la colline; la blancheur crayeuse du chemin de Fressinet disparut bientôt sur les flots sombres, silencieux, précipités, de cette foule qui inonda rapidement la plaine comme un torrent débordé.

Tout à coup une voix forte, éclatante, s'écria: — *Frères, arrêtez!*

La foule s'arrêta muette à cinq cents pas environ de l'abbaye; Éphraïm, c'était lui, à la tête de deux mille bucherons et montagnards armés qu'il avait rassemblés sur le Rhan-Jastrie, Éphraïm monta sur une éminence, du haut de laquelle il dominait l'assemblée. Ichabod, son jeune prophète, était debout près de lui, toujours pâle, toujours hagard, et haletant de cette longue course.

Pendant la route , Éphraïm ne l'avait pas quitté ; le farouche enfant subissait de plus en plus l'influence du forestier , comme il lui imposait de plus en plus la sienne.

Aux yeux du garde d'Aygoal , Ichabod était *visité du Seigneur* ; aux yeux d'Ichabod , Éphraïm était un de ces sanglants exécuteurs de la colère de Dieu , si souvent cités dans les sombres instructions du verrier.

Des rapports mystérieux , profonds , magnétiques , sans doute , commençaient à s'établir entre les pensées de ces deux êtres , égarés par un commun et sauvage enthousiasme.

Quelquefois le regard d'Éphraïm semblait fasciner l'enfant prophète , dont la pensée délirante évoquait alors les plus sinistres prédictions , après lesquelles il tombait atteint d'une de ses crises cataleptiques.

Mais c'était toujours avec une sorte de terreur soumise qu'Éphraïm baissait à son tour son regard devant le coup d'œil fixe et brûlant d'Ichabod , lorsque la voix grêle de l'enfant , rappelant les plus terribles prophéties des Écritures , appelait à grands cris *Israël au massacre des fils de Bélial*.

Les religionnaires , groupés autour d'Éphraïm et d'Ichabod , attendaient en silence les ordres de leur chef.

— Frères , dit le forestier , en montrant l'abbaye du bout de sa hache , vos pères , vos sœurs , vos mères , vos femmes , vos enfants sont là dans les ceps. Le loup , ravisseur d'âmes , l'archiprêtre de Baal est celui qui les y enchaîne. Il est entouré de miquelets , de ceux-là qui ont massacré Bienaimé Frugeires et sa femme. Le sang demande du sang. Ichabod ! Ichabod ! Que te dit l'esprit ? Ordonne-t-il le sacrifice ?

Et Éphraïm attendit les paroles du prophète ; celui-ci prononça bientôt d'une voix saccadée ces phrases heurtées empruntées au livre d'Isaïe : « Mon enfant , je te dis , mon enfant , de lever mon étendard sur une haute montagne , de hausser la voix pour appeler mes soldats.

» J'ai fait venir mes guerriers pour être les ministres de ma fureur.

» Poussez des hurlements , parce que le jour du Seigneur est proche , la grandeur de la ruine répondra à la force du Tout-Puissant...

» Voici le jour venu , le jour cruel , plein d'indignation ,

plein de fureur, plein de colère, pour dépeupler la terre, pour en exterminer tous les méchants...

« On sera plus avide du sang des hommes que de l'or ! Quiconque sera trouvé dans les murailles de Babylone, sera tué. Tous ceux qui se présenteront pour la défendre, tomberont sous l'épée. »

Plus Ichabod parlait, plus son agitation augmentait, plus sa voix devenait aiguë et vibrante; la sueur lui coulait du front. Son exhortation terminée, il s'appuya sur Éphraïm, comme s'il eût été brisé de lassitude.

Aussitôt le forestier s'écria d'une voix solennelle et éclatante : — Frères, l'esprit saint le dit par la parole de ses prophètes : « Quiconque sera trouvé dans les murailles de Babylone, sera tué. Tous ceux qui se présenteront pour la défendre, tomberont sous l'épée. » Qu'est-ce que l'abbaye ? N'est-ce pas Babylone ?

— A Babylone ! à Babylone ! crièrent les montagnards les plus voisins d'Éphraïm, en agitant leurs armes ; tue, tue, les papistes !

— Que la volonté du Seigneur soit faite, dit le forestier ; frères, marchons !

— Frère, comment attaquerons-nous ? Quel sera notre ordre de combat ? demanda Esprit-Séguier à Éphraïm, au moment où il se mettait en marche.

— Comment attaquer ? Quel ordre ? répéta celui-ci avec une sorte de dégaîneux étonnement. Comment le lion attaque-t-il sa victime ? Quel ordre suit l'aigle quand il tombe sur sa proie ? A l'un Dieu a donné des dents, à l'autre des serres ; à tous deux son courage et sa force. et il leur dit : « Allez, et déchirez brebis ou taureau ; colombe ou serpent. » Frères, frères, Babylone est devant nous ; Babylone est à nous, puisque Dieu est avec nous !

— Oui, oui, Dieu est avec nous, répétèrent les montagnards exaltés par les paroles d'Éphraïm, Babylone est à nous.

— Marchons frères, marchons ; l'heure est venue, répéta-t-il, et il s'avança d'un pas rapide vers l'abbaye. Il tenait Ichabod d'une main et de l'autre brandissait sa hache.

Toute cette multitude à peine armée, sans discipline, sans plan de combat, sans tactique, mais exaspérée par un fougueux

et brûlant enthousiasme, se précipita en tumulte sur les pas de son chef aussi aveugle qu'intrépide.

La distance qui séparait les révoltés de l'abbaye fut bientôt franchie; ils arrivèrent près du pont sans éprouver la moindre résistance, et s'aperçurent seulement alors qu'une haute et forte palissade avait été établie à son extrémité pour défendre le passages.

Les rebelles, rassemblés en masse compacte près de cette palissade et le long de la rive du Tarn, se consultaient à voix basse sur ce qu'il y avait à faire pour forcer cet obstacle imprévu, lorsque Éphraïm leva le premier sa lourde hache et en donna un coup terrible sur un des troncs d'arbres qui formaient la palissade, en s'écriant comme le prophète : — J'ébranlerai jusqu'au ciel même !

Les bûcherons imitèrent le forestier. Leurs haches entamaient l'écorce des chênes, lorsqu'une fusillade bien nourrie, sortant à bout portant à travers les interstices de la palissade, mit quelques religionnaires hors de combat.

Les travailleurs s'arrêtèrent un moment, les blessés et les morts furent transportés sur le bord de la rivière, à l'abri d'une rangée de saules qui pouvait les garantir du feu.

— Frappez, frappez sans relâche à la porte du temple, elle s'ouvrira, s'écria Ichabod que la vue du sang paraissait mettre hors de lui; et, le premier ramassant une hache, il attaqua de nouveau la palissade. Par hasard, plusieurs nouveaux coups de feu partirent sans l'atteindre.

— Le Seigneur est avec nous! s'écria Éphraïm; il protège celui qui a sa parole.

Ces mots redoublèrent l'ardeur des assiégeants: malgré la fusillade meurtrière qui éclaircissait leurs rangs, ils travaillaient avec rage à la destruction de la palissade, ne parlant qu'à voix basse afin de ne rien perdre des paroles du prophète ou des ordres d'Éphraïm.

Ce morne silence, seulement interrompu par les coups du feu ou par le sourd retentissement des haches et des leviers, était plus effrayant que les plus furieuses clameurs.

Deux camisards venaient encore de tomber sous le feu des miquelets, lorsqu'Éphraïm s'écria :

— Frères, que quelques-uns de nous se jettent à genoux et

travaillent à saper ce retranchement ; les coups des philistins ne pourront nous atteindre. Nos frères se retireront à l'abri des saules , jusqu'à ce que ce passage soit forcé.

Les fanatiques obéirent ; Esprit-Séguier , Ichabod et cinq ou six camisards armés de haches restèrent avec le forestier , et la palissade , ainsi attaquée par sa base , fut vigoureusement ébranlée.

Les meurtrières de cet ouvrage , pratiquées à hauteur d'homme , devinrent à peu près inutiles ; les miquelets ne pouvaient que très-difficilement tirer de haut en bas sur les rebelles agenouillés au pied du retranchement.

Enfin ceux-ci , après les plus grands efforts , parvinrent à se frayer un passage. Les arbres tombèrent avec fracas , aux cris frénétiques d'Israël ! Israël ! poussés par les camisards. Éphraïm à leur tête , ils escaladèrent aussitôt les débris de la palissade et se précipitèrent sur le pont.

Ce pont , long de vingt pieds et large de dix , était encombré de rebelles qui attaquaient la porte de l'abbaye solidement barricadée en dedans par les miquelets qui venaient de se retirer dans l'intérieur du cloître.

Tout à coup une vive lueur éclaira les bâtiments de l'abbaye , la plaine , l'horizon , le ciel , une effroyable explosion se fit entendre , l'eau du Tarn reflua sur ses rives en bouillonnant. Le pont miné par les ordres de Poul sautait avec un bruit effroyable en mutilant et en tuant un grand nombre de camisards.

Malheureusement la commotion fut si violente que la lourde porte de l'abbaye , ébranlée par cette affreuse secousse , tomba du côté des assiégeants en entraînant avec elle les deux pans de vieilles murailles où étaient scellés ses gonds.

L'explosion avait déchiré le pont au milieu de son cintre ; les religionnaires , remis de leur première terreur , franchirent cet intervalle , large au plus de quatre pieds , en se servant de la porte comme d'un pont-volant qu'ils jetèrent pour réunir les deux ruines de l'arche ; alors ils se précipitèrent en foule dans l'intérieur du cloître.

A leur grand étonnement , les camisards trouvèrent cette cour déserte.

L'effet de la mine avait été si terrible , qu'un moment ils re-

doutèrent une explosion nouvelle. Ils s'arrêtèrent indécis, interrogeant du regard Éphraïm et le prophète.

Le forestier, inaccessible à la crainte, s'écria :

— Frères, à genoux ! Remercions Dieu d'avoir béni nos armes.

— Frère, dit tout bas Esprit-Séguier à Éphraïm, pourquoi ne pas mettre à mort les philistins, et offrir leur sang à Dieu ? S'ils nous échappaient ?

— Pour sortir de l'abbaye, ne faut-il pas qu'ils traversent cette cour et le pont ? Le fleuve rapide et profond ne cerne-t-il pas ses bâtiments de tous les côtés ? Le seul bateau qui pourrait aider à leur fuite n'est-il pas détruit ? Prions, prions, frère ; que nos voix retentissantes portent l'épouvante dans l'esprit de ces fils de Baal cachés et tremblants derrière les murailles de cette nouvelle Babylone ! Que nos chants soient pour eux la trompette éclatante du jugement dernier ! « Je mettrai le feu dans la maison de Hazaël, et le palais de Banadad sera consumé. Je mettrai le feu au mur de Gaza, et il réduira ses palais en cendres, a dit le Seigneur. »

— Le feu ! s'écria Esprit-Séguier avec une joie féroce ; oui, oui, qu'il ne reste pas pierre sur pierre de cette Ninive.

— Et les eaux rougies engloutiront ce que le fer et le feu auront épargné, ajouta Éphraïm.

Puis, se mettant à genoux, il entonna d'une voix forte le psaume de la délivrance, que les camisards, agenouillés comme lui, répétaient en chœur d'une voix formidable.

XXV.

LE MARTYR.

Pendant l'attaque de l'abbaye, l'archiprêtre s'était tenu renfermé dans sa cellule : agenouillé, il priait.

Une lampe jetait sa vacillante clarté sur son front de marbre et sur ses pommettes décolorées, tandis que ses orbites profondes et le reste de son visage amaigri disparaissaient dans l'ombre.

Au premier bruit du combat il était tombé dans ses habitudes et formidables angoisses ; il frissonnait d'épouvante en songeant à l'implacable rigueur qu'il avait toujours déployée. D'un courage trop indomptable pour craindre la vengeance mortelle des religionnaires, ce n'était pas le martyr qu'il redoutait, c'était l'heure du jugement de Dieu.

Quelquefois l'ardeur belliqueuse de son caractère toujours comprimée l'emportait malgré lui. Il voulait combattre, il voulait prendre la croix d'une main, une épée de l'autre, et se jeter au milieu des assaillants. Mais bientôt il se reprochait ces vellétés guerrières comme un sacrilège, et il retombait dans un abîme de doutes et de terreurs.

Tout à coup la fenêtre de sa cellule se brisa.

Poul y parut : sa barbe et sa moustache étaient noircis de poudre ; il portait un corcelet de fer par-dessus son buffle, sur sa tête une calotte de fer à mailles d'acier. A la main il tenait un mousquet encore fumant.

— Le radeau est prêt ; venez, dit-il d'une voix basse et brève ; venez vite.

— Vous abandonnez l'abbaye et les prisonniers ! s'écria l'archiprêtre avec indignation.

— J'ai fait tout ce qu'un soldat peut faire, rien de plus, rien de moins. Venez, venez. — Mais voyant que l'abbé ne bougeait pas, le partisan ajouta : Chaque seconde perdue vous coûte une année de votre vie. Oui ou non, venez-vous ?

— Jamais je n'abandonnerai les âmes que j'ai mission d'arracher à l'hérésie.

— Tout à l'heure vous serez vous-même une âme, si vous ne venez pas.

— Je vous ordonne de rester et...

— Au diable ! tant pis pour vous ! s'écria le chef des miquets, et il disparut.

Le capitaine Poul n'était ni d'un âge ni d'un caractère à s'exagérer ses devoirs militaires jusqu'à l'enthousiasme, jusqu'à la complète abnégation de soi-même. Vieux soldat mercenaire dans toute l'acception du mot, probe à sa façon, il payait intrépidement de sa personne et de celle de ses gens, mais il n'allait jamais au delà des limites du possible et du nécessaire. Il avait habilement, bravement résisté aux camisards, tant que

la résistance avait été utile; la palissade du pont et la porte de l'abbaye forcées, il avait reconnu l'impossibilité de tenir plus longtemps contre des forces si supérieures. La nuit était sombre, il ne pouvait engager un combat corps à corps dans l'obscurité. Les cellules, isolées entre elles, étaient incapables d'être défendues. Profitant du désordre que l'explosion de la mine avait causé parmi les camisards, il avait prudemment opéré sa retraite en emportant ses blessés et en barricadant un passage souterrain qui communiquait de la cour du cloître au jardin extérieur, baigné par la rivière très-rapide et très-profonde à cet endroit.

Sachant que la barricade du passage retiendrait quelques temps les camisards, Poul fit placer tous ces gens dans un large radeau construit de planches, exécuté en quelques heures, avant l'attaque, et qui devait assurer sa fuite en cas de défaite. L'archiprêtre ayant refusé de l'accompagner, le partisan s'embarqua quelques toises au-dessus d'une des brusques sinuosités du Tarn; le courant, par l'angle qu'il formait avec la courbe du rivage, poussa le radeau sur le bord opposé. Poul et ses miquelets gagnèrent la campagne.

Lorsque les rebelles eurent chanté leur psaume, ils tinrent un moment conseil. Le profond silence qui régnait dans l'abbaye les inquiétait : ils craignaient de tomber dans une nouvelle embuscade.

Éphraïm s'aperçut le premier que la porte du passage souterrain était barricadée. Après d'assez longs efforts, cette issue fut praticable, les camisards s'y précipitèrent en foule. Arrivés dans le jardin, ils le parcoururent sans rien découvrir. La lumière qui rayonnait à travers la fenêtre de la cellule de l'abbé attira leur attention.

Cette croisée était presque de niveau avec le sol; Poul l'avait laissée ouverte en se retirant. Éphraïm s'en approcha, vit l'archiprêtre, bondit, rugit comme un tigre, et d'un saut fut dans cette chambre.

Ichabod et quelques camisards l'avaient suivi. Le forestier, comme s'il eût voulu prouver que la vie du prêtre lui appartenait, mit sa large main sur l'épaule de l'abbé et s'écria avec un accent de farouche triomphe et de dérision cruelle, en faisant allusion à la fuite des miquelets : « Tes braves, ô Theman, se-

» ront saisis de terreur , parce qu'il y aura eu un grand carnage
» sur la montagne d'Ésâti. »

L'archiprêtre restait assis , tenant ses deux mains appuyées sur les bras de sa chaire. Il était aussi digne , aussi calme , aussi souverainement imposant , que s'il eût , du haut de son siège abbatial , présidé son chapitre de Laval , en assemblée solennelle ; il tourna lentement la tête , et , sans répondre à Éphraïm , il lui jeta un regard si majestueux , si empreint d'une résignation intrépide , que le forestier baissa les yeux.

— Mort ! mort au fils de Bélial ! crièrent les camisards en se précipitant dans la cellule.

— Frères , justice sera faite ; il faut que ma vision s'accomplisse , dit Éphraïm ; mais , avant tout , il faut découvrir les soldats , qui nous tendent peut-être quelque embûche , et délivrer nos frères. La mort de l'archiprêtre de Baal sera douce à leurs yeux. Esprit-Séguier , ajouta le camisard en s'adressant à son lieutenant , garrotte ce satan , je reviens.

Les perquisitions d'Éphraïm furent vaines , il ne découvrit pas les miquelets. Lorsqu'il descendit dans les caves pour délivrer les protestants prisonniers , quelques-uns lui apprirent qu'ils avaient vu par les soupiraux les soldats s'embarquer sur un radeau.

Rassuré sur ce point , Éphraïm remonta , suivi des malheureux que l'archiprêtre retenait dans les ceps.

Lorsqu'ils apprirent que leur persécuteur était au pouvoir des rebelles , presque tous poussèrent des cris de meurtre et de vengeance. Jérôme Cavalier , des femmes , des jeunes filles et quelques religionnaires aussi humains que le fermier , essayèrent en vain de s'opposer aux projets sanguinaires du plus grand nombre ; ils ne furent pas écoutés. Ne voulant pas assister à la scène effrayante qui allait se passer , ils se réfugièrent dans une des cellules abandonnées.

L'archiprêtre , assis et garrotté dans sa chaire , les mains attachées derrière le dos , fut apporté par deux Cévenols au milieu de la cour du cloître.

Quatre piques furent plantées en terre ; à leur manche ou attachés quatre torches de bois résineux , qui jetèrent une clarté rougeâtre sur ce terrible tableau. Les arceaux du cloître sem-

blaient teints de sang et se découpaient sur l'ombre noire des galeries.

Les étoiles brillaient au ciel ; on entendait au loin le murmure de la rivière, car les camisards gardaient un silence farouche, presque solennel. Ils croyaient punir un coupable et non assassiner un innocent.

A la droite de l'archiprêtre enchaîné était Éphraïm, appuyé sur sa hache ; à sa gauche Ichabod, vêtu de sa tunique rouge, les yeux levés au ciel, les bras croisés sur la poitrine, et le corps agité d'un tremblement nerveux.

L'abbé promenait sur cette foule menaçante un regard rayonnant de sérénité ; il espérait que son martyr serait peut-être accepté par Dieu en expiation de la trop grande sévérité qu'il avait déployée.

— Frères, dit Éphraïm d'une voix retentissante, que ceux qui ont été traînés dans les ceps prennent place au premier rang, il leur appartient. Que ceux d'entre les soldats de l'Éternel qui ont été frappés dans leur famille prennent aussi place au premier rang, il leur appartient.

Les ordres d'Éphraïm furent exécutés avec un recueillement funèbre ; le garde d'Aygoal présidait aux apprêts de ce sanglant sacrifice avec un effrayant sang-froid, avec une régularité lugubre : on eût dit un pontife ordonnant une cérémonie religieuse.

L'archiprêtre fut entouré d'un cercle étroit, resserré, composé de ses ennemis les plus acharnés, qui attachaient sur lui des regards avides de vengeance.

— Tu as tué par l'épée, tu seras tué par l'épée, dit Éphraïm à l'abbé Du Chayla. « Tu seras couvert de confusion à cause des meurtres que tu as commis et de la violence dont tu as usé à l'égard de Jacob, ton frère... Tu périras pour jamais. »

— Mon frère, dit l'abbé, vous profanez la parole du Seigneur. Ne commettez pas un nouveau meurtre, un nouveau sacrilège. Oh ! ce n'est pas ma vie que je vous dispute, elle appartient à Dieu. C'est votre âme que je veux sauver. Abjurez votre fatale hérésie, revenez à la véritable Église. La clémence du Seigneur est inépuisable. Je vous le dis à ce moment suprême, abjurez, abjurez : vous serez pardonnés, ô mes frères ; ne vous perdez pas à jamais !

L'abbé prononça ces mots d'une voix ferme et douce, avec un accent rempli de tendre pitié. Les approches de la mort, l'ineffable espoir que les douleurs lui seraient comptées par la divine miséricorde détendaient cette âme inflexible. La sublime charité du christianisme lui faisait prendre ses bourreaux en une commisération profonde.

Les camisards, indignés, poussèrent de violents murmures en entendant l'archiprêtre les engager à abjurer leur foi.

Éphraïm domina ces rumeurs menaçantes, et s'écria : — Frères, frères, écoutez ! la voix de Dieu va parler, Ichabod, Ichabod, que dit l'esprit ?

L'enfant prononça, d'une voix brève et stridente, ces versets de l'Écriture, dont on pouvait faire l'application à l'archiprêtre :

« Tu ne devais pas prendre plaisir à considérer l'affliction de ton frère, au jour où il était livré à l'étranger, ni te réjouir de voir la ruine des enfants d'Israël, ni te glorifier insolemment lorsqu'ils étaient accablés de maux ; tu périras pour jamais. »

— Qu'il meure ! qu'il meure ! crièrent les camisards en brandissant leurs armes.

Ichabod continua : « Tu ne devais ni entrer dans la ville de mon peuple au jour de sa ruine, ni lui insulter comme les autres dans son malheur, au jour où on l'exterminait ; tu périras pour jamais. »

Ichabod se tut et tomba épuisé, haletant, aux pieds d'Éphraïm.

— Une dernière fois, mes frères, abjurez, abjurez votre damnable hérésie ! s'écria l'archiprêtre. Ah ! que ma mort ne peut-elle, comme celle du Christ, vous sauver au lieu de vous perdre à jamais ! Je bénirais mon martyre. Mes frères, il en est temps encore, abjurez et revenez au culte du vrai Dieu.

A ces mots, la rage des camisards fut à son comble ; il fallut toute l'autorité d'Éphraïm pour les empêcher de massacrer à l'instant l'archiprêtre.

— Mes frères ! s'écria le forestier, coup pour coup, sang pour sang. Que ceux qui pleurent un parent tué par les philis-

tins frappent d'abord ce fils de Bélial ! *que chaque blessure ait un nom !*

Cette proposition fut accueillie avec une sauvage ivresse. Les religionnaires qui avaient à venger la mort d'un des leurs s'avancèrent. Une marche lente et funèbre commença.

Éphraïm remit un poignard à Esprit-Séguier, qui était à la tête de cette lugubre procession.

Le protestant frappa le premier l'archiprêtre d'une main ferme, en lui disant : — Voilà pour mon frère, que tu as fait massacrer à l'assemblée de l'Alte-Fage, à la porte d'Alais. Sois maudit !

Et il remit le poignard à un camisard nommé Laporte.

Le coup n'était pas mortel. L'archiprêtre ne poussa pas un cri, il leva les yeux au ciel, et dit d'une voix haute et ferme avec un accent de résignation profonde ce verset du psaume de la pénitence :

— *De profundis clamavi ad te, Domine; Domine, exaudi vocem meam* (1).

Laporte s'avança ensuite, et frappa l'archiprêtre en disant : — Voilà pour mon fils, que tu as fait rouer vif à Montpellier. Sois maudit !

Et il donna le poignard à Cadoine d'Anduze.

L'abbé perdit beaucoup de sang à cette seconde blessure ; il pencha la tête sur son épaule, et eut encore le courage de dire d'une voix suppliante et affaiblie :

— *Libera me de sanguinibus, Deus, Deus salutis mee, et exultabit lingua mea justitiam tuam...* (2).

Cadoine d'Anduze frappa ensuite l'archiprêtre en disant : — Voilà pour mon père, ministre du Seigneur, que tu as fait brûler à Nîmes. Sois maudit !

Ce dernier coup fut mortel.

L'archiprêtre ferma les yeux, murmura ces dernières paroles :

(1) « Du fond de l'abîme, Seigneur, je pousse des cris vers vous ; Seigneur, écoutez ma voix. » (Ps. de la Pénit., 129.)

(2) « O Dieu ! mon Sauveur, délivrez-moi des peines que méritent mes actions sanglantes, et je publierai avec joie votre justice. » (Ps. de la Pénit., 129.)

— *Miserere mei Deus..... secundum magnam..... misericordiam tuam* (1).

Et il mourut.

Malgré la mort de l'abbé, la procession homicide des religionnaires ne s'arrêta pas.

Tous ceux qui avaient quelques représailles à exercer contre l'archiprêtre frappèrent son cadavre avec la même solennité, en prononçant les mêmes paroles de récrimination et de malédiction.

Son corps reçut cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles (2). Après cette épouvantable exécution, les religionnaires quittèrent l'abbaye sous la conduite d'Éphraïm. Ils portèrent le cadavre de l'archiprêtre au carrefour des quatre routes.

Il y fut pendu à la Croix-de-Sang.

Ainsi s'accomplit la vision d'Éphraïm, qui s'écria une dernière fois d'une voix retentissante :

Ainsi périssent les loups ravisseurs ! Ainsi a péri l'archiprêtre de Baal !

Presque tous les huguenots qui avaient pris part à ce meurtre se retirèrent dans les montagnes inaccessibles des Cévennes sous la conduite d'Éphraïm, et s'y organisèrent en partisans.

La guerre civile était désormais déclarée.

L'assassinat de l'archiprêtre des Cévennes par les gens d'Éphraïm, le massacre des dragons de Saint-Sernin par les gens de Cavalier, tels furent les premiers et sanglants défis que

(1) « Ayez pitié de moi, mon Dieu ! selon l'étendue de votre miséricorde. »

(2) Chaque coup qu'on lui portait était accompagné d'un : — voilà pour avoir fait condamner un tel ou une telle à la mort ; — voilà pour avoir fait condamner un tel aux galères ; — voilà pour les violences que tu as exercées contre mon père, ou contre ma mère, ou contre ma sœur. — Mais comme les violences dont on l'accusait étaient en trop grand nombre pour trouver assez de place sur son corps, il fallut mettre fin à ces sanglants reproches ; bientôt son corps ne fut plus qu'une plaie. Un curé historien assure qu'il reçut cinquante-deux blessures, dont vingt-quatre étaient mortelles. (*Histoire des Camisards*, liv. I.)

les camisards jetèrent au pouvoir royal et religieux de Louis XIV.

Le grand roi, par les persécutions monstrueuses, par les cruautés inouïes qu'incessamment il exerça sur ces malheureux peuples depuis la révocation de l'édit de Nantes, a dû compte à Dieu, et doit compte à l'histoire des flots de sang et des horreurs sans nom qui ont épouvanté l'Europe pendant cette terrible guerre.

EUGÈNE SUE.

NIMES.

A M. le Directeur de la Revue de Paris.

MONSIEUR,

Il est une guerre incessante au sein même de la paix ; c'est la guerre de la province contre Paris. La province se croit assujettie , Paris se croit roi : deux grandes illusions qui perpétueront les hostilités indéfiniment. Il y a des torts de chaque côté. Paris prend quelquefois de grands airs et se prélassé un peu trop dans sa gloire ; il dit trop fièrement qu'il est le siège de l'intelligence , la tête du royaume ; puis il fait le grand seigneur et dépense énormément pour son luxe et ses plaisirs. La province , femme positive , économe et à principes traditionnels , la province , piquée au vif , repousse les forfanteries parisiennes par de la colère toute rouge et des récriminations. Son rôle de femme de ménage de ce grand et beau vaurien l'humilie et lui pèse. Elle lui lance à la tête de violentes et sages paroles , des anathèmes

très-vertueux. Elvire pleure et menace; don Juan chante, boit et mène joyeuse vie dans la maison. Or la statue du commandeur descendra-t-elle de son piédestal pour châtier de sa rude main le téméraire? Verrons-nous enfin, en cette année astrologique 1840, la province tirer vengeance de Paris et le souffleter à cœur joie? Quelques bonnes gens croient à cela; mais tant de mauvaises gens feignent d'y croire, que vous et moi, monsieur, nous sommes décidés à ne pas y croire du tout et à le dire franchement.

Le midi de la France n'est pas le pays le moins exaspéré contre *la capitale*, comme on dit toujours en province. Il y a ici pour elle des haines très-vivaces. La colère du bas Languedoc est surtout remarquable par de bruyantes démonstrations et par une énergie d'expression souvent fort originale. Vous avez beau chercher à prouver qu'il y a à Paris une large part de bien pour une large part de mal; que la ville est peuplée d'une infinité de vertus et d'une infinité de vices; qu'elle n'est pas toute de bone et de sang; qu'elle possède encore au moins dix justes.... Savez-vous ce qu'on vous répond alors, monsieur? *Ninive, Babylone, Sodome, Gomorrhe!*

En pareille occasion, le mieux est de prendre sa canne et son chapeau, et d'aller respirer le grand air sous le plus beau ciel du monde. Toutefois le bas Languedoc, en ce moment, a encore les pieds dans l'eau, grâce aux interminables pluies de septembre, d'octobre et de novembre. Il est vrai que ce pays-ci mourait de soif; Nîmes, entre autres, monsieur, était décidé à aller prendre le Rhône au pont Saint-Esprit, et à l'amener bon gré mal gré dans les magnifiques bassins de sa fontaine tarie. L'exécution de ce plan eût coûté quelques millions, mais le bas Languedoc est encore riche, il lui reste du bien; le détestable Paris n'a pas tout mangé.

Puisque j'ai nommé Nîmes et ses environs, j'ai grande envie d'y faire une halte aujourd'hui.

Avant la conquête romaine, la partie du bas Languedoc formant aujourd'hui le département du Gard était peuplée de Celtes ou Gaulois dont le nom générique était *Volces*, divisés en deux nations: les Volces Tectosages, et les Volces Arécomiques. Ces derniers occupaient le territoire de Nîmes, et Nîmes était la capitale de cette petite république. Lors de l'invasion romaine,

Nîmes, se dévoua à César. Auguste lui accorda de grands privilèges; il en fit la capitale d'une riche colonie romaine qu'il nomma *Colonia Nemausensis Augusta*. Nîmes devint donc une ville latine, ayant les lois de Rome, et gouvernée par des magistrats au choix de César. Ses anciens habitants jouissaient avec plénitude du droit latin qui leur donnait la faculté d'acquérir le titre de citoyen romain. Ce fut vers l'an 287 que Nîmes reçut la lumière du christianisme. Saint Basile y prêcha l'Évangile le premier et y trouva le martyr. Les Vandales, les Visigoths (sous la conduite de Wamba), et, plus tard, les Sarrasins envahirent successivement le bas Languedoc et la cité gallo-romaine de Nîmes. En 755, Pepin prit la ville et le territoire, et y établit un gouverneur qui fut le premier comte de Nîmes. Vers l'an 892, ce comté passa dans la maison de Toulouse; en 1229, Raimond VII le céda à saint Louis. Vinrent ensuite ces longues et déplorables guerres dites de religion, les plus impies de toutes les guerres, et qui couvrirent de sang et de feu cette belle terre du bas Languedoc, aujourd'hui si riante sous son ciel d'azur.

Telle est à peu près l'origine de Nîmes, et je vous demande pardon pour ces documents exhumés de la poussière des temps; c'est presque malgré moi, monsieur, que je les ai transcrits ici; j'ai une si grande frayeur de toute prétention scientifique!

Serait-ce par dérision que l'empereur Auguste donna le nom de colonie des bois (*Colonia Nemausensis*) à la cité de Nîmes? On serait vraiment tenté de le croire lorsqu'on jette un coup d'œil sur le demi-cercle de collines calcaires qui dominant la ville au nord. Il faut avoir une foi bien robuste pour croire que des forêts druidiques ont pu exister là où s'étendent tristement quelques maigres bruyères, quelques pauvres lichens. Une de ces collines sert de base à la Tour-Magne (*Turris-Magna*), que les poètes du pays veulent absolument appeler un phare depuis que M. de Châteaubriand a dit dans *les Martyrs* qu'Eudore s'embarqua au port de Nîmes. Nîmes un port de mer! hélas! monsieur, il n'y a pas quatre mois qu'elle eût payé de la moitié de son revenu la plus petite mare d'eau douce ou salée. Aujourd'hui, un chemin de fer unit cette ville à Beaucaire; Beaucaire est presque devenu un faubourg de la cité nîmoise. La vie circule entre ces deux centres de population avec une in-

croyable activité. Mais, bon Dieu ! quelle effrayante apparition fut ce chemin de fer aux yeux des habitants ruraux des environs ! Au départ du premier convoi, on vit des laboureurs et des pâtres fuir à toutes jambes, à travers les campagnes, au milieu de leurs bestiaux mugissants que la panique avait gagnés. On vit des femmes se jeter à genoux dans les champs voisins, lever les mains au ciel et crier miséricorde. Il est certain, monsieur, que le cri et la vitesse de la locomotive ont quelque chose de bestial dont l'effet dut être prodigieux sur ces imaginations méridionales qui s'allument encore si vite à la pensée du miracle. Et cependant, chose remarquable, savez-vous chez qui le chemin de fer a trouvé le plus d'enthousiastes dans ce pays-ci ? Chez le clergé, monsieur. Le clergé de Nîmes et des environs, et celui de Beaucaire, suffiraient, je crois, pour défrayer l'entreprise du chemin de fer ; on ne voit encore que wagons remplis de bons ecclésiastiques. Je pourrais citer tel curé d'un village voisin, qui, jeune, ardent, plein de foi dans l'avenir, s'écriait au moment où, pour la première fois, il se sentit emporté dans l'espace : « Mon Dieu, ô mon Dieu ! c'est trop de jouissance ! » levant ses mains jointes et pleurant d'enthousiasme. A Manchester ou à New-York, un pasteur anglican, en pareil cas, eût scrupuleusement contenu son admiration et calculé la vitesse de la course en raison de la force locomotive. Le catholicisme a cela de remarquable, surtout dans le midi de la France, qu'il procède presque toujours par élan ; il est impétueux dans la prière comme dans l'action. Du reste, monsieur, puisque l'occasion de le dire s'offre ici, on ne saurait trop louer le zèle et la prudence du clergé de cette époque dans le département du Gard. Ce clergé est d'une circonspection rare, d'une charité constante. Il est vrai que depuis dix-huit mois un pontife excellent lui a été donné, Mgr. Kart était l'homme spécial pour le diocèse de Nîmes. Il fallait ici un évêque spirituel, prudent, simple de manières, chaleureux de cœur et d'intelligence élevée. Grégoire XVI et le gouvernement français l'ont trouvé. Mgr. Kart a remporté entre autres une grande victoire, il s'est fait pardonner son âge par les vieilles têtes blanches de son chapitre, et il n'est pas rare d'entendre dire à ses *vénérables frères les chanoines* : Nous avons là un petit Fénelon. Il y aurait peut-être un curieux parallèle à établir entre lui et un archevêque voisin,

homme de grand mérite aussi assurément , mais dont les manières et les formes pontificales contrastent tout à fait avec celles du *petit Fénelon*. Les deux portraits , mis en opposition , pourraient donner lieu à une étude originale et sérieuse à la fois. Mais n'y a-t-il pas quelque danger , même au XIX^e siècle , à aller placer sa tête entre deux têtes mitrées ? Je me retire , et je reviens à Nîmes profane.

Je vois que vous avez grand'peur que je ne vous parle des ruines romaines de cette ville , si souvent décrites et visitées ; je connais mon terrain et je sais l'endroit du piège. Nous passerons donc à une distance respectueuse du *sacrarium* de Diane , dont les arceaux brisés pourraient crouler sur nous ; nous ne toucherons pas même le pavé de mosaïque et de marbre des propylées qui encadrent ce joli temple , dit *Maison Carrée* par les bons Nîmois , apparemment parce qu'il est long ; mais , bon gré mal gré , nous nous arrêterons pendant quatre minutes devant le cirque , dit *les Arènes*, ayant désir extrême d'exhaler notre colère , non contre Agrippa , son fondateur , mais bien contre les membres du conseil municipal du chef-lieu du département. Qu'est-ce qu'une ruine , sinon un témoignage sacré d'un temps disparu ? Or le cirque de Nîmes est un des plus grandioses souvenirs de la puissance romaine ; le temps , qui ne détruit jamais brutalement les antiques monuments , mais qui les renverse par degré et avec une certaine grâce sauvage qui ressemble à du goût , le temps avait brisé des gradins dans l'amphithéâtre nîmois ; il avait miné et creusé certaines masses de pierre dans les piliers des portiques , il avait fait crouler des arcs de voûte et ouvert des jours dans les fosses aux lions ; par ces crevasses la lumière entrait et jouait avec des tons surprenants ; et puis , monsieur , le temps , cet admirable artiste , avait jeté au milieu de toutes ces grandes ruines des arbustes , des lierres , des giroflées ; de beaux figuiers sauvages croissaient çà et là entre les blocs de travertin ; on voyait quelques lilas en fleurs s'élever dans le *podium* , là même où s'asseyaient l'empereur ou le proconsul , et les blanches vestales gallo-romaines. Enfin , ce grand cirque en ruine était comme un musée de marbre jeté au milieu d'un jardin de verdure et de parfums ; tout cela avait une grâce indéfinissable ; tout cela était coloré , frais , pittoresque , sacré. La majesté du passé s'était assise rêveuse et touchante sur les ruines

des Arènes. Eh bien ! les Vandales et les Visigoths sont sortis un jour du conseil municipal avec leurs ingénieurs, leurs architectes, leurs maçons ; ils se sont rués dans la ruine auguste ; ils ont tout taillé à coups de serpe jusqu'au plus petit lierre qui essayait encore de couronner la statue de Bacchus ; ils ont tout remanié, tout arrangé à leur manière, tout rebâti, tout plâtré, tout blanchi ; ils ont mis des soutiens odieux aux arcs qui s'inclinaient gracieusement vers le sol ; ils ont bouché les crevasses des voûtes qui ouvraient une échappée limpide sur le ciel du Midi ; ils ont fait les maçons, les manœuvres, les badigeonneurs à cœur joie ; et leur œuvre étant accomplie, ils ont croisé les bras d'orgueil devant la ruine insultée et se sont proclamés les restaurateurs du monument d'Agrippa. Ils en ont menti ; ils n'en sont que les Vandales. Laissons les ruines tomber dans la solitude et ne contrarions pas l'œuvre des siècles qui est l'œuvre de l'esprit du monde. D'ailleurs, ne voyez-vous pas qu'en touchant aux débris antiques, vous tuez la science archéologique ou que vous la faussez, ce qui est pire encore ? Si les Égyptiens et les Grecs des époques modernes s'étaient plu à *restaurer* les ruines de leur pays, que saurions-nous de l'Orient aujourd'hui ? Prenez garde : vos aïeux vous ont légué dans leur intégrité ce qui leur restait de l'héritage de leurs aïeux ; laissez le trésor intact à vos enfants, de peur qu'un jour ceux-ci ne s'élèvent contre votre mémoire et ne vous appellent profanateurs et barbares.

En général ce qui manque aux méridionaux du bas Languedoc n'est pas l'esprit, mais le goût, cette rare et délicate qualité. Nîmes a autant d'esprit qu'aucune ville de France, mais la ville de Nîmes, par exemple (et je serais désolé d'allumer ici la guerre civile), a moins de goût qu'Avignon, sa voisine. Et, d'abord, comparez le costume indigène des deux pays ; comparez l'architecture des maisons, l'harmonie des deux idiomes patois. Montez dans la classe plus élevée, comparez les habitudes de la *société* dans l'une et l'autre ville. Décidez après. A Nîmes, le costume du peuple a un grand défaut ; ce n'est pas un costume, il ne rappelle aucune époque, et ne laissera aucune tradition. A Nîmes, les maisons sont de grands coffres plats, troués de fenêtres, sans la moindre entente de l'art architectural. Trouvez-moi, à Nîmes, un seul balcon comme les trois ou quatre cents balcons que je vous montrerai à Avignon. A Nîmes

le patois est rude , criard , saccadé , hérissé de ces consonnes raboteuses , qui font le malheur des oreilles et le désespoir des gosiers. A Nîmes, enfin, le peuple est grossier, *barbare* dans le sens que donnaient à ce mot les Grecs d'Athènes et de Corinthe. Demandez à une femme qui passe où est le chemin de la fontaine ou la rue qui conduit au palais épiscopal. Si elle ne lève les épaules, et ne vous jette au nez un rire brutal, elle étendra le bras par un mouvement roide, et vous dira dans son patois de fer : « Allez tout droit. » Vous allez, n'est-ce pas? et vous arrivez à un point diamétralement opposé à votre but. Vous prenez cela pour une méchanceté? Vous avez tort. C'est manque de goût, voilà tout. Cette femme n'a pas une âme mauvaise, elle travaille avec acharnement pour nourrir sa famille, elle ne vous ferait aucun mal le cas échéant; seulement elle a l'esprit aigre, les manières dures, elle n'a aucun goût, elle est *barbare*.

Depuis bien longtemps, sous ce beau ciel du département du Gard, ce qu'on nomme la *société* est divisée en deux camps. Il y a bien quelques indifférents dans la région du milieu, mais ils finissent par prendre parti au moment d'une collision. La source de cette triste division est cachée dans les brumes du xiv^e siècle, et nous ne remonterons pas pour la chercher un long cours d'orageux événements. Les guerres civiles, dites religieuses, enfantèrent les guerres civiles politiques, et leur donnèrent un tel caractère de violence et d'âcreté, qu'il n'est pas étonnant de retrouver encore ici un peu du vieux levain de l'esprit de parti, le pire des esprits. En général, dans le Midi comme ailleurs, il y a peu de convictions, mais beaucoup de passions politiques. Quoi qu'il en soit, la société nîmoise, riche, spirituelle, luxueuse dans l'occasion, est restée scindée en deux parts. Eh! qui pourra jamais rejoindre les deux moitiés de l'orange? Qui persuadera jamais à celui-ci qu'il a tort, à celui-là qu'il n'a pas raison? Quel apôtre prendra la main protestante et la main catholique, et les mettra l'une dans l'autre? Tous ceux qui vivent aujourd'hui ne verront pas naître, probablement, l'aurore calme et limpide de ce jour de réconciliation. Juillet de 1850 rouvrit les plaies de 1815. Le malade était mal guéri; il avait, sous la restauration, des retours fâcheux, des crises accidentelles, mais du moins il allait et venait sans trop souffrir, et sou-

vent même il espérait tant qu'il ne souffrait plus. Depuis dix ans les blessures saignent de nouveau. C'est déplorable. Les violences des journaux ne contribuent pas peu à perpétuer le malaise moral de ce beau pays. Ici, monsieur, il y a des gens très-spirituels, très-sensés, et qui oublient de l'être en lisant les journaux. Le méridional a une spécialité incontestable ; c'est une foi de granit dans le journal de sa *couleur*. Dites, par exemple, à un Nimois : Vos oliviers porteront des oranges l'année prochaine. Peut-être vous répondra-t-il : C'est possible. Mais essayez de douter de l'infailibilité du journal à qui il donne quatre-vingts ou quarante francs par an ; vous verrez son visage s'allumer, et dans quel style il vous répondra. Les emportements de la presse de Paris ont des échos énormes dans les journaux de la localité déjà très-ardents par eux-mêmes. Quelqu'un demandait un jour, devant moi, à un habitant de Nîmes pourquoi on le voyait toujours dans un état d'enthousiasme ou de colère à propos de politique. — Comment voulez-vous que je tue le temps ? répondit celui-ci. Il est certain que le désœuvrement chez les hommes est la grande plaie du Midi. Les femmes, au contraire, y sont d'une activité pour le travail qu'on ne retrouve nulle part ; ce sont des Pénélope, moins les poursuivants.

En Provence le type de physionomie qui domine est le type grec-ionien ; mais dans le bas Languedoc c'est le gallo-romain, quelquefois avec un alliage mauresque, il n'y a pas moyen d'en douter. Les dames de Nîmes sont en général de taille médiocre, mais bien prise, svelte ; elles ont l'œil spirituel et doux, chargé d'un sourcil très-marqué ; chez elles le nez mince et bien formé annonce la finesse ; la bouche est légèrement bombée ; le front peu élevé est racheté par d'assez belles saillies ; la main est petite mais peu allongée ; quant au pied, il est admirable, c'est un pied arabe de première race, et attaché avec une perfection capable de faire le désespoir des plus merveilleuses jambes de l'Opéra. Leur démarche est vive, et leurs manières sont un peu brusques. Elles parlent vite et avec un accent gascon très-franc, mais qui ne manque pas d'une certaine grâce quand l'oreille s'est accoutumée à ce diapason. Du reste, cet accent est ici en harmonie avec une animation mimique qui soutient et colore la parole. A tout prendre, une Nîmoise est une jolie femme dont

on aime même les défauts. Il en est un cependant qui la gêne un peu, et dont un étranger qui a habité le nord de la France et de l'Europe peut seul s'apercevoir : c'est un goût de toilette qui se relève comme par accès, dans certaines circonstances, et qui tient alors de la folie. A mon avis la femme la mieux mise est celle qui, chez elle ou dans la rue, n'a rien de tranché dans son élégance, et qui n'est remarquée que par la simplicité, le fini et la grâce de ses vêtements. On peut être une femme parfaitement mise avec un chapeau de paille de chez Herbault, une robe de chez Victorine, et des gants de Boivin, le tout ne dépassant pas une valeur de dix louis, surtout si vous jetez sur les épaules de cette femme un châle de mille écus, sombre et large, mais qui n'ait ni les palmes hyperboliques ni les couleurs miroitantes d'un *cachemire* de cent écus. Hélas ! nous n'en sommes point encore là dans le Midi, et la frénésie pour la toilette a ici bien d'autres ambitions. Par exemple, les fureurs de chapeaux sont poussées fort loin à Nîmes et en général dans le département du Gard. Paris, ce roué qui sait son monde, connaît parfaitement le travers particulier à ce pays-ci ; aussi lui envoie-t-il avec une atroce perfidie tantôt de véritables jardins, tantôt des niches extravagantes de plumes et de dentelles, qu'il a l'impertinence d'appeler chapeaux et qu'il se garde bien de risquer ailleurs. En vérité les Nîmoises et les dames des environs de Nîmes devraient bien se rappeler un peu plus souvent qu'elles ont de beaux visages, et que pour être belle il ne faut jamais paraître riche. L'élégance est dans la sobriété des ornements et le fini de la forme. Je sais que je touche là un sujet fort délicat, que je mets la main sur du feu, et que je puis soulever contre moi de très-menaçantes irritations. Mais je sais aussi qu'il est à Nîmes comme partout de charmantes exceptions en fait de bon goût et que ces esprits d'élite auront la bonté de se placer dans le cercle privilégié tracé au milieu de la généralité. Cette idée me rassure un peu et me donne presque envie de me fâcher contre les toilettes effrénées dont on surcharge ici les petites filles, un jour de dimanche ou de fête. Que les mères de ce pays-ci sont folles d'imaginer que des cheveux noirs ou blonds retombant en boucles abondantes et soyeuses sur les épaules de leurs enfants ne valent pas des paquets de roses artificielles, des marabouts, des collerettes de dentelles et toute cette riche friperie qui ne

sied qu'à des vieilles joycuses assises à une table de Pharaon ! Eh quoi ! votre fille n'a pas encore atteint sa huitième année, elle a des yeux noirs et des cheveux blonds cendrés (rare et merveilleuse beauté) ; elle a un teint doré, diaphane ; elle est élégante et souple, légère comme une abeille ; elle a un rire éclatant, une joie toujours épanouie ; elle est née sous le ciel bleu et velouté du Midi, et vous lui mettez un corset, une robe à volants, une dentelle ébouriffante autour du cou ? Vous accablez d'un châle ses jolies épaules ? Vous écrasez d'un chapeau orné sa tête vive comme celle d'un oiseau ? Vous donnez à cet enfant une chaîne d'or, une montre, un éventail, un sac, un flacon, un manchon, que sais-je encore ? Eh ! de grâce ! n'attristez pas la jeunesse de votre fille ; ne faussez pas ses idées, et laissez-lui croire avec juste raison que la plus modeste marguerite des champs, le plus petit rayon de soleil se jouant dans sa chevelure valent mille fois les boutiques de marchandes de modes et de joailliers.

Cependant, il faut en convenir, ces mêmes femmes, si folles d'atours par occasion, sont en général les meilleures ménagères de France. Une habitante du département du Gard dans sa maison est l'économie et l'ordre incarnés. Cette passion vaniteuse dont nous parlions n'est que passagère ; elle meurt au bout de six à sept ans de mariage et fait place à une sévérité de costume qui va jusqu'au rigorisme. Tout est extrême dans le Midi. Une Languedocienne à trente ans abdique ordinairement toute prétention aux succès avec une résignation qui va jusqu'à l'héroïsme. Une fois engagée dans cette voie de privations et de renoncements, elle ne connaît plus de bornes ; l'éducation des enfants, les soins du ménage, les réformes, les améliorations deviennent des tribulations de tous les instants ; ce n'est plus une femme, c'est un martyr avec toutes les ardeurs du sacrifice. Aussi sa beauté s'en va-t-elle bien vite, fanée sous le vent desséchant de l'inquiétude, et son caractère enjoué et vif se voile de tristesse ou s'aigrit de douleur. C'est vers cette époque aussi que la dévotion vient la saisir pour ne plus la quitter jusqu'au tombeau qu'elle prévoit de loin, dont elle parle souvent comme d'un lieu de repos, et où elle arrive avant l'âge.

Voilà, monsieur, une singulière et bien triste fin pour de charmantes créatures nées sous le plus riant des climats et

avec tous les instincts de l'intelligence et du bonheur. Vous aurez la bonté, n'est-ce pas, en ceci comme en toutes choses, de faire la part de l'exception, et de supposer qu'il y a quelques exemples dans le bas Languedoc de femmes longtemps belles, longtemps admirées, longtemps heureuses; car si vous vous refusiez à croire cela, vous pourriez m'engager ici dans de terribles querelles.

Il y a à Nîmes une promenade publique dont Paris serait très-fier; on la nomme *la Fontaine*. On la doit au maréchal duc de Richelieu, gouverneur du Languedoc vers le milieu du xviii^e siècle, et qui jetait partout autour de lui ses prodigalités fastueuses, mais de bon goût. Évidemment, l'idée première du jardin de la Fontaine se rattache aux traditions qui nous restent des thermes antiques. Avant d'arriver dans des bassins larges et profonds, l'eau de la source s'épand en nappes limpides sous des galeries pavées de granit et soutenues par un quadruple rang de colonnettes de marbre. Néron lui-même ne dédaignerait pas, au mois d'août, de se promener dans ce délicieux *Nymphæum*, un trident à la main et la tête couronnée d'iris et de roseaux. Ces bains, que l'imagination voluptueuse du plus voluptueux des maréchaux de France s'était plu à créer, n'ont cependant aucune destination. C'est à peine si pendant la canicule quelques enfants du peuple se plaisent à courir tout nus sous les fraîches galeries, troublant l'eau de leurs ébats et la rêverie du lieu de leurs acclamations criardes. Le jardin est fort beau, dans le goût du xviii^e siècle, avec des charmilles taillées en éventail, des vases gigantesques, des allées de marronniers aboutissant à des groupes de marbre blanc ou de bronze. Mais le merveilleux de cela, c'est que chaque compartiment de ce jardin est entouré par les eaux des bassins, et forme autant d'îlots de verdure et de fleurs. C'est là, près de la source, que se trouvent les ruines du temple de Diane, à qui probablement cette eau était consacrée. Il ne reste de l'édifice que le sanctuaire qui est dans un assez bon état de conservation. On y a réuni une grande quantité de blocs mutilés et de fragments de statues retrouvés lors des excavations faites pour les bassins de la fontaine. Ce temple devait être fort petit; c'était plutôt une sorte de chapelle appelée *sacrarium* par les anciens. Si la colline à laquelle il est adossé était couverte de bois, comme tout fervent Nîmois doit le croire, le lieu devait être d'un mystère

charmant, il ne serait pas improbable qu'il eût servi souvent de rendez-vous à la blanche Phœbé et au Grec Endymion. En créant le jardin de la Fontaine dans cette mythologique solitude, M. de Richelieu aurait-il eu la pensée de renouveler quelquefois, à son profit, les nocturnes galanteries de la déesse? L'inscription que la ville de Nîmes reconnaissante lui a fait graver en ce lieu n'en dit pas un mot. Mais pourquoi la ville, si polie au XVIII^e siècle envers M. le gouverneur de la province, l'a-t-elle été si peu depuis 1830 envers un des anciens préfets, M. le baron d'Haussez, qui, hélas! je le sais, a fatalement signé les ordonnances de juillet, mais qui n'en avait pas moins doté Nîmes du premier bois dont peut-être ses collines aient jamais été couronnées. Ce bois, planté miraculeusement sur l'escarpement de rocher qui fait face au jardin, est aujourd'hui de la plus belle venue; c'est un jardin anglais toujours vert. Jamais massif de verdure n'a mieux égayé un paysage, et jamais aussi arbres et plantes n'ont exigé de l'art plus de soins et d'intelligence. La reine Sémiramis elle-même admirerait les beaux terrassements de ce jardin suspendu. Or cette colline enchantée fut nommée le *Mont d'Haussez*, par un vote général de reconnaissance. Pourquoi la ville ingrate veut-elle aujourd'hui changer ce nom? Serait-ce parce que son ancien préfet est un homme déchu du pouvoir? Voilà bien la mobilité méridionale, toujours la même et toujours nouvelle depuis l'ostracisme athénien jusqu'à nous.

Je ne quitterai pas Nîmes, monsieur sans féliciter quelques jeunes gens de la résolution tout artistique qu'ils ont prise dernièrement, et qu'ils ont eu la fermeté d'exécuter. Le théâtre de Nîmes (comme le sont tous les théâtres de province) était la proie d'un spéculateur qui administrait cet établissement comme il eût dirigé une usine. Des jeunes gens d'intelligence et de goût se sont réunis pour demander la gestion du théâtre, et ils l'ont obtenue. Leur but était noble, et grâce au ciel ils l'ont atteint. Aujourd'hui la troupe de Nîmes est fort bonne, elle a des voix charmantes pour l'opéra, et de vrais talents pour le drame et la comédie. Les jeunes gens directeurs ne gagneront pas un sou à leur gestion, mais le public, les acteurs, l'art et le bon goût leur devront des progrès, du bien-être et des remerciements.

JULES DE SAINT-FÉLIX.

Critique Littéraire.

VIE,

Correspondance et Écrits de Washington.

AVEC UNE INTRODUCTION PAR M. GUIZOT.

Jamais peut-être M. Guizot ne s'était aussi complètement résumé que dans la notice sur Washington qu'il vient de publier. Si nous appliquons à cet écrit de deux cents pages les procédés de l'analyse mathématique, il nous sera facile de le réduire à un petit nombre d'axiomes, de principes généraux, dont la réunion constitue, sous la forme d'une application spéciale aux États-Unis et à Washington, tout l'ensemble de la doctrine politique de M. Guizot. Telle est la tâche que nous voulons entreprendre ici. Quand il s'agit d'un travail comme l'essai sur Washington, où un esprit éminent donne l'exposé complet de ses idées politiques, une analyse impartiale et fidèle n'a peut-être pas moins d'intérêt qu'une discussion.

« Deux choses grandes et difficiles, dit M. Guizot, sont de devoir pour l'homme et peuvent faire sa gloire : supporter le mal-

heur et s'y résigner avec fermeté ; croire au bien et s'y confier avec persévérance. Il y a un spectacle aussi beau et non moins salubre que celui d'un homme vertueux aux prises avec l'adversité, c'est le spectacle d'un homme vertueux à la tête d'une bonne cause et assurant son triomphe. »

C'est par ces belles paroles que débute l'illustre publiciste, et nous trouvons déjà dans ces quelques lignes d'une éloquence si calme et si nerveuse une des pensées fondamentales de toute sa vie. La notice sur Washington ne sera que le développement de ce principe : le premier devoir d'un homme public est la vertu, le second est le succès.

Qui ne s'associerait de toute son âme à cette fière et virile déclaration ? Dans la société antique, si brutale et si violente, le sage n'avait à donner aux dieux que le spectacle de sa lutte contre l'adversité. Dans la société moderne, plus humaine et plus juste, le sage a mieux à faire que souffrir, il doit vaincre.

Si le succès obtenu hors de la vertu est un attentat à la moralité même de la constitution sociale, la vertu paresseuse et indifférente, qui ne cherche pas le succès, a bien aussi quelque chose de coupable. La foi ne suffit pas, il faut encore les œuvres : ce que la religion a dit, la raison le dit aussi.

« Qui que nous soyons, a dit un jour M. Guizot, défions-nous de l'ambition, mais n'y renonçons jamais. » — « S'il ne s'agit que d'avoir des honneurs et de l'argent, a-t-il dit encore, je ne suis pas ambitieux ; s'il s'agit de la réalisation de mes idées, j'ai de l'ambition, et sans limites. »

Voyons maintenant quels principes secondaires se groupent autour de cette première maxime comme ses corollaires.

Avant tout, la bonne cause, et l'on ne saurait prendre trop de soin pour s'assurer qu'on ne se trompe pas dans son choix. Le procédé suivi par M. Guizot pour constater la légitimité de l'insurrection américaine, est le modèle de l'enquête que doit faire, selon lui, tout homme public avant de prendre un parti.

Il invoque successivement l'histoire, la foi et la raison ; et il ne paraît convaincu que lorsque toutes trois ont également répondu en faveur de la révolte des États-Unis : l'histoire, par ces chartes que la métropole avait accordées à ses colonies et

qu'elle essaya de violer ; la foi , par ces croyances à la fraternité humaine que les disciples de Penn avaient tant à cœur ; la raison enfin , par cet esprit philosophique qui , parti de France , entreprit à la fin du XVIII^e siècle la conquête du monde.

« C'est une belle alliance , s'écrie alors M. Guizot , que celle du droit historique et du droit rationnel , des traditions et des idées. Les peuples y gagnent en énergie aussi bien qu'en prudence. Quand des faits anciens et respectés dirigent l'homme sans l'asservir , et le contiennent en le soutenant , il peut avancer et s'élever sans courir le risque de se laisser emporter au vol téméraire de son esprit , pour aller bientôt se perdre sur des écueils inconnus ou s'endormir de lassitude. »

Nous trouvons ici un nouveau principe qui vient à l'appui du premier , et qui peut se résumer ainsi : la bonne cause en politique est celle qui cherche la fusion des traditions et des idées. C'est là , en effet , toute la formule de la théorie politique professée par M. Guizot dans les diverses phases de sa vie.

Cette formule , on le sait , est loin de satisfaire les esprits absolus. La méthode qu'affectionne M. Guizot , et qui consiste à faire , en quelque sorte , le tour des questions et à les examiner sous toutes leurs faces , rencontre beaucoup d'opposition. Les uns le trouvent trop attaché à la tradition ; les autres , trop enclin à la témérité. Pour les premiers , c'est un novateur imprudent ; pour les seconds , c'est un rétrograde obstiné. C'est qu'en effet nul n'est à la fois plus ami du progrès et plus conservateur que lui. Seulement , au lieu de croire que le mouvement en avant est destructif de tout respect pour ce qui est , il pense que l'esprit de conservation est le complément nécessaire de l'esprit de progrès , et que , loin de se nuire et de s'affaiblir mutuellement , ces deux esprits se fortifient l'un par l'autre.

Soutenir et contenir , tel doit être , pour lui , le rôle des faits anciens et respectés. Tout fait social est complexe à ses yeux , et , parmi les éléments qui le composent , aucun ne peut être vaincu et détruit : tous doivent grandir en commun par une féconde et puissante harmonie.

La religion elle-même , cette antique foi , que tant d'esprits superficiels croient incompatible avec les exigences de notre temps , a trouvé en M. Guizot un apôtre fervent et infatigable ; nul ne souffre plus profondément que lui du vide que laisse en nous la

retraite des croyances , et nul n'a fait plus d'efforts pour montrer que la religion , comme l'histoire , est l'alliée et non l'ennemie de la liberté moderne.

« Les chartes , dit-il , n'étaient , pour les colons américains , qu'une émanation et une image bien imparfaite de la grande loi de Dieu , l'Évangile. Leurs droits n'auraient pas péri quand les chartes leur auraient manqué. Par le seul élan de leur âme , soutenue de la grâce divine , ils les auraient puisés à une source supérieure et inaccessible à tout pouvoir humain. »

Mais , quelles que soient la beauté et la grandeur de cette alliance , tant cherchée par M. Guizot entre le droit historique et le droit rationnel , il s'en faut bien qu'elle triomphe aisément des obstacles sans nombre que rencontre la solution de tout grand problème social. Tout progrès politique est pénible et dangereux , quelque légitime que soit le but.

Ici se dégage le troisième principe qui nous paraît ressortir de ce travail de M. Guizot , et que lui-même a formulé en ces termes : Les peuples libres ne doivent pas prétendre à la paix , mais à la victoire.

Il n'y a que les cœurs faibles et les esprits sans portée qui peuvent être surpris et arrêtés par les dangers et les labeurs d'une entreprise patriotique ; les âmes fortes et les hautes intelligences ne sont pas étonnées des souffrances qu'amène tout enfantement , même le plus naturel et le plus attendu ; elles les ont prévues et se sont préparées à les braver.

« Jamais , dans l'histoire des sociétés humaines , dit M. Guizot , le droit nouveau n'avait engagé le combat avec autant de chances de succès , que lors de l'insurrection des États-Unis. Et pourtant que d'obstacles a rencontrés l'entreprise ! que d'efforts , que de maux elle a coûtés à la génération chargée de l'accomplir ! combien de fois elle a paru , elle a été réellement sur le point d'échouer ! »

Ces dangers et ces efforts , qui sont inséparables de toute œuvre politique de quelque valeur , se manifestent surtout quand le travail à mener à fin est une insurrection , une révolte : « C'est un acte bien grave pour tout homme de sens et de vertu , dit M. Guizot , que l'insurrection , la rupture avec l'ordre établi , l'entreprise d'établir un ordre nouveau. Les plus prévoyants n'en mesurent jamais toute la portée ; les plus braves frémi-

raient au fond de leur cœur s'ils en savaient tout le péril. »

Donc, point d'illusion, point d'espérance aveugle; la révolution la plus nécessaire est pleine de mystères terribles; mais est-ce à dire que l'insurrection ne soit jamais permise? Non, sans doute: l'homme de cœur doit hésiter beaucoup avant d'oser: mais, quand le sentiment de son droit est bien profond en lui, il doit marcher droit aux obstacles. On a déjà cité plusieurs fois le passage où M. Guizot établit en thèse générale le droit d'insurrection dans certains cas exceptionnels. Nous allons le citer encore:

« Évidemment, dit-il, le jour était venu où le pouvoir perd son droit à la fidélité, où naît pour les peuples celui de se protéger eux-mêmes par la force, ne trouvant plus, dans l'ordre établi, ni sûreté ni recours; jour redoutable et inconnu que nulle science humaine ne saurait prévoir, que nulle constitution humaine ne peut régler, qui pourtant se lève quelquefois, marqué par la main divine. Si l'épreuve qui commence alors était absolument interdite, si, du point mystérieux où il réside, ce grand droit social ne pesait pas sur la tête des pouvoirs mêmes qui le nient, depuis longtemps le genre humain, tombé sous le joug, aurait perdu toute dignité comme tout bonheur. »

M. Guizot ne se contente pas de cette ferme et grave profession de foi; après avoir montré les périls, il indique le moyen de les vaincre; ce moyen, c'est une confiance inaltérable dans le triomphe de la bonne cause, quelles que soient ses traverses.

« Un doute triste et mêlé d'effroi s'élève dans l'âme, s'écrie-t-il éloquemment, à la vue de tant et de si douloureuses épreuves infligées à la révolution la plus légitime, de tant et de si périlleuses chances imposées à la révolution la mieux préparée pour le succès: doute injurieux et précipité. L'homme, par orgueil, est aveugle dans son espérance, aveugle, par faiblesse, dans son découragement. La révolution la plus juste, la plus heureuse, met à découvert le mal moral et matériel, toujours si grand, que recèle toute société humaine. Mais le bien ne périt point dans cette épreuve, et dans l'alliage impur auquel elle le condamne, quoique imparfait et mêlé, il conserve son pouvoir comme son droit; s'il domine dans les hommes, il prévaut aussi tôt ou tard dans les événements, et les instruments ne manquent jamais à la victoire. »

Nous aimons à citer, parce que nous ne saurions rendre ces austères maximes avec autant d'énergie et de concision que M. Guizot lui-même. Tout notre soin consiste à extraire ce qui est général de ce qui est particulier, et à présenter à nu ce qui est enveloppé de considérations spéciales sur les États-Unis. Selon M. Guizot, il est quelquefois permis de détruire un ordre politique, mais ce n'est qu'à la condition d'être en état d'en former un nouveau. Avant tout, il veut la liberté, mais il veut aussi l'ordre, et cet ordre, il veut qu'il soit fondé par la liberté même. C'est ici le moment de faire connaître sa théorie du gouvernement qui n'est que le complément de sa théorie de l'insurrection. Le problème du gouvernement consiste pour lui à rapprocher sans violence des éléments discordants, à rallier librement des forces contraires; en un mot, à former, suivant une expression célèbre que Washington a consacrée avant lui, une combinaison de *juste milieu*.

Le juste-milieu! le sens de ce mot est difficile à bien définir; la règle qu'il consacre est difficile à bien pratiquer. De même qu'avant de se faire une opinion, M. Guizot conseille d'examiner attentivement le pour et le contre de toute chose, de même, avant d'agir, il veut qu'on cherche à concilier les impulsions les plus diverses. Or sait-on ce que c'est que ce principe en politique? Ce n'est rien moins que la consécration de la liberté.

Oui, la liberté. De même que les esprits absolus font les caractères despotiques, de même les esprits éclectiques font les caractères libéraux. Pour bien connaître la moyenne des idées et des besoins d'un pays, il faut que toutes les idées puissent s'exprimer, tous les besoins se manifester librement. Dès l'instant qu'il n'y a plus tendance au juste milieu, il y a oppression. Toute idée qui prévaut uniquement est exclusive et ennemie des autres; le juste milieu seul admet la libre discussion.

Il s'en faut bien, par exemple, que la démocratie, quand elle est exclusive, soit libérale. La démocratie exclusive, c'est l'oppression du petit nombre par le grand, comme l'aristocratie exclusive, c'est l'oppression du grand nombre par le petit, comme la monarchie exclusive, c'est l'oppression de tous par un seul. Quel que soit le principe qui domine, on ne peut éviter son oppression qu'en le pondérant par les autres, et la pondération, c'est le juste milieu.

Il suit de là que la direction de tous les gouvernements ne doit pas être uniforme, et qu'elle doit varier les éléments dont la société se compose. Le juste milieu d'Amérique n'est pas le même que le juste milieu de France. C'est par cette considération bien naturelle qu'il est facile de répondre à ceux qui se sont étonnés de voir les républicains des États-Unis confier l'éloge de leur plus grand homme à un monarchiste comme M. Guizot.

La république fédérative était le juste milieu en Amérique du temps de Washington, comme la monarchie constitutionnelle est le juste milieu en France du temps de M. Guizot. La république n'est pas une forme de gouvernement mauvaise en soi, elle a régi des peuples qui sont grands dans l'histoire; mais il y a diverses sortes de républiques, comme il y a diverses sortes de monarchies, et chacune de ces formes de gouvernement est déterminée par la société qu'elle régit.

Deux tendances partageaient la société naissante des États-Unis: la tendance unitaire et aristocratique, qui aurait fini par s'absorber dans la monarchie; la tendance anti-unitaire et démocratique, qui menait au fractionnement des États et au nivellement absolu. M. Guizot loue Washington d'avoir pris position entre ces deux tendances, et de les avoir maintenues l'une par l'autre, pour le progrès commun, en appelant à la fois dans le conseil les chefs des deux partis, Hamilton et Jefferson.

Personnellement, Washington inclinait au fédéralisme, et M. Guizot laisse entrevoir la même préférence. C'est qu'en effet, quand on se trouve chargé de conduire la démocratie, cette force si active, si ardente, si impérieuse, il est nécessaire, même pour se maintenir dans le juste milieu, d'appuyer avec une force toute personnelle sur les principes contraires qui ont par eux-mêmes moins d'énergie et d'entraînement, et qui n'en sont pas moins nécessaires à la conservation de l'ordre social.

Ce qui justifie surtout Washington de son goût pour le fédéralisme, c'est ce qui est arrivé depuis sa mort. Quand ce caractère si ferme et cet esprit si sage se sont retirés, la démocratie a forcé les barrières, et le parti démocratique gouverne depuis ce jour les États-Unis. Qu'en est-il résulté? Que, sans l'impulsion puissante sortie de la main de Washington, et qui entretient encore la vie de ce vaste corps, l'Union américaine serait déjà dissoute et livrée à des convulsions qu'elle n'évitera peut-être pas.

Soutenir et contenir, telle est encore la formule de M. Guizot pour la pratique du gouvernement, comme pour la conception même de sa théorie politique; c'est le progrès dans la conservation et par la conservation, l'ordre dans la liberté et par la liberté.

Mais la politique de liberté et d'ordre tout ensemble, la politique de juste milieu, n'est possible, selon M. Guizot, qu'à une condition essentielle : c'est que le pouvoir soit fort et respecté. Or comme le pouvoir n'a pas à son service, dans les pays libres comme dans les gouvernements absolus, l'interdiction de toute discussion et l'usage sans contrôle de la force matérielle, il ne peut se faire respecter et obéir que s'il réunit ces deux forces dans ceux qui l'exercent, l'ascendant du talent et l'énergie de la volonté.

« Naturellement, dit-il, et par la loi essentielle des choses, le pouvoir est en haut, à la tête de la société; il doit être constitué selon cette loi, et tout système, tout effort contraire portent tôt ou tard, dans la société même, le trouble et l'affaiblissement. » Et ailleurs : « Le gouvernement sera toujours dit-il, et partout le plus grand emploi des facultés humaines, par conséquent celui qui veut les âmes les plus hautes. Il y va de l'honneur comme de l'intérêt de la société qu'elles soient attirées et retenues dans l'administration de ses affaires; car il n'y a point d'institutions, point de garanties, qui puissent les y remplacer. »

Ce n'est pas tout d'être éminent par l'esprit et le caractère, il faut encore être fort par la volonté. M. Guizot loue particulièrement Washington d'avoir voulu résolument ce qu'il voulait, et d'avoir fait toujours respecter dans sa personne le caractère du président des États-Unis. S'il est, en effet, une qualité qui soit nécessaire au chef d'un peuple libre, c'est celle-là. Injurié, traité indignement par ses ennemis, poursuivi d'insultes grossières qui n'auraient pu s'appliquer, comme il l'a dit lui-même si douloureusement, qu'à *un malfaiteur notoire et même à un filou vulgaire*, Washington persista toujours dans son dessein, et c'est là sa plus grande gloire.

M. Guizot cite plusieurs exemples de cette opiniâtreté avec laquelle Washington a fait le bien de son pays. Les principaux sont la fondation du crédit national américain, le rappel de l'a-

gent révolutionnaire français et la paix avec l'Angleterre. M. Guizot cite en même temps des fragments de lettres de Washington sur les relations de l'autorité supérieure avec ses agents secondaires, et sur la nécessité absolue d'une forte unité administrative.

« Tant que j'aurai l'honneur, écrivait-il, de gouverner les affaires publiques, je ne placerai jamais sciemment, dans aucune charge importante, aucun homme dont les maximes politiques soient contraires aux mesures générales du gouvernement. Ce serait, à mon avis, une sorte de suicide politique.... Dans un gouvernement libre comme le nôtre, quand les citoyens sont maîtres de manifester et manifestent en effet leurs sentiments, souvent imprudemment, quelquefois injustement, faute d'être bien informés, il faut bien passer quelques effervescences accidentelles; mais après la déclaration que j'ai faite de mon symbole politique, le pouvoir exécutif de ce pays n'a jamais souffert et ne souffrira jamais, tant que j'y présiderai, qu'aucun acte inconvenant de ses agents demeure impuni. »

Tels sont les principes de Washington : tolérance extrême dans les idées générales, adoption de toutes les tendances légitimes, recherche assidue pour trouver la ligne moyenne qui résulte de la combinaison des besoins, mais, une fois cette ligne trouvée, élévation dans le pouvoir, unité vigoureuse dans l'impulsion, susceptibilité jalouse dans l'exercice de l'autorité.

Tout cela ne prépare pas sans doute une existence bien douce et bien tranquille pour ceux qui acceptent le fardeau du gouvernement. Aussi M. Guizot se laisse-t-il entraîner un moment pour eux à une compassion affectueuse qui laisse deviner bien des blessures personnelles. Après avoir parlé de *ce mélange de crainte et de foi* que l'homme public doit porter dans les affaires, comme le chrétien devant Dieu, et de *cette espérance inquiète et pleine de travail* qui doit suffire à contenir son courage, M. Guizot laisse échapper ces mots :

« Le pouvoir est lourd à porter et l'humanité rude à servir, quand on lutte vertueusement contre ses passions et ses erreurs. Le succès même n'efface point les impressions tristes que le combat a fait naître, et la fatigue contractée dans cette arène se prolonge au delà du repos. »

Mais le découragement n'est pas un sentiment qui puisse du-

rer longtemps dans cette âme forte et sereine, et M. Guizot reprend bientôt après, avec son expression habituelle de résignation mâle et de résolution austère : « Pour les hommes dignes de cette destinée, toute lassitude, toute tristesse, même légitime, est une faiblesse. Leur mission, c'est le travail; leur récompense, c'est le succès de l'œuvre, toujours dans le travail. Bien souvent ils meurent courbés sous le faix avant que la récompense arrive. Washington l'a reçue. Il a mérité et goûté le succès et le repos. De tous les grands hommes, il a été le plus vertueux et le plus heureux. Dieu n'a point, en ce monde, de plus hautes faveurs à accorder. »

Ainsi se termine l'introduction aux lettres de Washington, et cette conclusion éloquente est le digne complément du début. Désormais l'idéal du citoyen dans un pays libre est tracé.

Si la lecture de cet écrit nous a laissé quelque regret, c'est qu'au lieu de paraître en tête d'une collection volumineuse, il n'ait pas été imprimé à part et vendu à bon marché. Il aurait servi de puissant contre-poids à toutes ces publications révolutionnaires qui se répandent en si grand nombre dans les masses, et qui en pervertissent les idées. La multitude y aurait appris à connaître et à sentir la vraie grandeur, le vrai patriotisme et le véritable amour de la liberté.

Tel qu'il est, il sera souvent relu et médité par quiconque saura le comprendre. On a dit que M. Guizot, en l'écrivant, avait eu de fréquents retours sur lui-même. Cela se peut. Quand on est capable d'écrire ainsi le portrait d'*un homme vertueux à la tête d'une bonne cause*, on est digne d'aspirer à lui ressembler.

LÉONCE DE LAVERGNE.

UN

BALLET NOUVEAU

A SAINT-PÉTERSBOURG.



A M. LE DIRECTEUR DE LA REVUE DE PARIS.

Saint-Pétersbourg. — 16 décembre 1839.

J'ignore complètement, monsieur, où les journaux français puisent leurs renseignements sur les nouvelles étrangères dont ils remplissent leurs colonnes; mais il faut avouer qu'ils nous en content de belles, la plupart du temps. Depuis tantôt dix-huit mois que j'habite la Russie, il ne s'est pas passé un seul mois, que dis-je! pas une seule semaine, où je n'aie pu vérifier par moi-même non-seulement l'inexactitude, mais la fausseté flagrante de quelque fait publié chez vous comme un article de foi.

Sans aller bien loin chercher des preuves de ce que j'avance, l'autre jour, tandis que nous étions ici en train d'applaudir M^{lle} Taglioni dans le dernier ballet que le Théâtre-Impérial

vient de monter pour elle , au moment même où nos bravos et nos bouquets constataient le nouveau triomphe de la danseuse sans rivale , tout d'un coup il nous arrive de France je ne sais plus trop quelle anecdote , dont le dénouement était que M^{lle} Taglioni , devenue folle , allait entrer sous peu dans un couvent. Et voyez les conséquences d'une fausse alerte ! Dès le lendemain , il nous était impossible d'ouvrir un journal étranger , anglais ou italien , allemand ou espagnol , sans y retrouver la même nouvelle , répétée avec une gravité désespérante , d'après le témoignage des journaux français. Si ce singulier bruit fût venu à nous quinze jours plus tôt , peut-être eussions-nous pu ne pas tout d'abord en rire ; car , à cette époque , M^{lle} Taglioni , à cause d'une indisposition dont j'ignore et dont je ne m'inquiète pas de savoir l'origine , avait momentanément déserté la scène , en effet. Mais au beau milieu d'une magnifique représentation à son bénéfice , le moyen de craindre pour elle , je vous prie ! Toutefois , permettez-moi de regretter en passant , et en thèse générale , que la presse française trouve son plaisir à de semblables plaisanteries. En aucun cas , il n'est de l'intérêt de la presse qu'on ait le droit de mettre sa véracité en doute ; et il est même telle circonstance où , la vie privée d'une artiste étant en cause , la presse devient responsable des troubles et des angoisses dont pourraient souffrir les familles , surprises par une alarme donnée de loin. Le mensonge , en pareil cas , dans le cas dont je viens de parler , par exemple , est donc à la fois maladroit , cruel et de mauvais goût.

Après ce petit exorde , qui , je le crains bien , n'insinuera rien du tout à ceux que je désirerais le plus de convaincre , j'arrive à la première représentation de *l'Ombre* , ballet en trois actes , donné le 4 de ce mois au Théâtre-Impérial de Saint-Pétersbourg.

Les dépenses faites pour la mise en scène de cet ouvrage se sont élevées à un chiffre énorme ; mais , en revanche , on doit dire qu'elles n'ont pas été faites inutilement. Tous les costumes sont d'une élégance et d'une magnificence dont rien n'approche ; la gaze et le velours , la soie et l'or , y sont prodigués. Quant aux décorations , pour la quantité comme pour la qualité , cela tient de la féerie. Quatre changements à vue , exécutés presque coup sur coup , offrent tout d'abord une variété réellement éblouissante , et capable d'étonner l'œil le plus habitué au luxe

déployé dans ces sortes de divertissements. Et cependant nous ne sommes encore qu'au premier acte ! Au deuxième acte, il n'y a qu'une seule décoration ; mais ce serait grand dommage, vraiment, qu'il y en eût d'autres ; car celle-là est d'une originalité si charmante, qu'on serait tenté de vouloir qu'elle restât en place jusqu'à la fin du ballet. Imaginez un jardin, un parc, le site le plus délicieux de la terre ; non point une de ces campagnes banales comme on en voit d'ordinaire sur tous les théâtres, représentée uniquement par quelque moitié d'arbres rabougris qui tordent leurs malheureux bras au bord d'une coulisse, mais une campagne véritable, toute fraîche et toute humide encore de la rosé du matin : vaste parterre de fleurs et de verdure s'étendant jusques sur le devant de la scène, entouré de toute sorte d'arbustes que semblent effleurer la brise, avec une eau limpide et transparente dans le fond.

Du milieu de cette belle prairie boisée et riante, nous voilà transportés, maintenant, au troisième lever de la toile, dans un salon immense, décoré avec tout le goût et toute la splendeur imaginables. Tout à l'heure, c'était la nature ; à présent, c'est l'art qui nous convie à ses merveilles. Ces tentures et ces draperies sont tout simplement des chefs-d'œuvre, et ces arabesques sont copiées avec une précision religieuse d'après Raphaël. Pour arriver à ce somptueux appartement, où trois cent cinquante personnes défilent à l'aise en exécutant des danses, il y a soixantes marches à descendre. Regardez ! Ne dirait-on pas, à des proportions si colossales, quelque reste d'un palais babylonien. Pourtant, ne pensez pas que ce soit là le dernier mot de cette magique mise en scène. Une septième décoration va vous apparaître ; la dernière ; la plus belle de toutes, par conséquent. Voilà que le palais s'écroule, en effet ; tant de richesse ne sont déjà plus qu'un vaste monceau de ruines. Rassurez-vous. Comme à un coup de baguette enchantée, ces ruines subissent soudain une transformation glorieuse. A cette place même où votre oreille croyait entendre d'avance le chant lugubre de la chouette, s'élèvent les divins fondements d'une demeure éternelle. Vous pénétrez vivants dans l'Élisée.

Quel est donc le sujet qui a exigé un cadre si somptueux ? n'allez-vous dire. Patience ! nous y voici.

Après toutes les créations si diverses de M^{lle} Taglioni, vous

concevez sans peine l'embarras dans lequel devaient se trouver les chorégraphes. Quel type nouveau rêver pour celle qui avait été une orientale dans *la Révolte au Sérail*, une divinité grecque dans *le Pas de Diane*, une nymphe des eaux dans *la Fille du Danube*, une créature aérienne, presque un ange, dans *la Sylphide*; une ardente espagnole, presque une courtisane, dans *la Gitana*? L'air, les eaux, et enfin la terre, M^{lle} Taglioni n'avait-elle pas tout envahi? L'univers entier, depuis le fond de la mer jusqu'aux étoiles, était son empire; en quel lieu la conduire, désormais, où elle ne fût entrée victorieusement déjà par droit de conquête? A quelle hauteur monter, dans quel abîme descendre, où l'on ne retrouvât la trace parfumée et lumineuse que cette aile blanche laisse partout en passant? Sérieuse était la difficulté, je vous jure! Car M^{lle} Taglioni appartient à cette famille d'infatigables artistes, poussés sans relâche vers l'idéal par une secrète et noble ardeur; génies inquiets et tourmentés, pour qui toute difficulté vaincue n'est qu'une impulsion vers de nouvelles difficultés à vaincre, que ne satisfait jamais qu'à demi le plus solennel triomphe, et qui mourraient s'il leur fallait repasser deux fois par le même sentier. Sachant cela, et vous souvenant du titre du ballet nouveau, que j'ai désigné par son nom, tout à l'heure, vous me dispenseriez certainement de vous apprendre que la scène se passe dans le royaume de l'invisible, et que l'héroïne du ballet n'est ni plus ni moins qu'un doux fantôme, l'ombre gracieuse et sereine d'une pauvre jeune fille morte d'amour.

Sans vouloir contester à M. Taglioni l'invention du charmant sujet qu'il a mis en œuvre, je crois cependant que l'idée première en était venue à quelqu'un avant lui. L'écrivain de France qui possède au plus haut degré, peut-être, l'instinct et le sentiment artistes, dans le sens poétique et presque fantastique du mot; celui de tous les critiques dramatiques dont la plume a été, sans conteste, le plus délicatement inspirée par M^{lle} Taglioni, M. Jules Janin n'a-t-il pas, dans *le Journal des Débats*, si j'ai bonne mémoire, adressé à M^{lle} Taglioni cette ravissante et mélodieuse apostrophe: *Adieu donc, ombre dansante!* quand la sylphide, en 1857, prenait son vol vers Saint-Petersbourg? Une ombre dansante, tel est effectivement tout le ballet nouveau.

Une chaste jeune fille paraît d'abord, blanche et pâle, le

cœur plein d'amour et de chantantes espérances ; un bouquet de fleurs est dans sa main. Elle se met à danser, la blonde enfant ; ignorant que la mort est si près d'elle. Pourquoi donc porte-t-elle si souvent ce bouquet à ses lèvres ? C'est qu'elle croit y respirer l'amour de celui qu'elle aime, et non pas le poison mortel qu'une main jalouse y a caché. Hélas ! le poison circule déjà dans ses veines ; son pied léger ne sent plus le sol qu'il foule, sur son œil s'étend un voile ; elle tombe, elle est morte ; pleurons-là ! Non, cependant ; car la voici qui revient dans notre monde, pauvre ombre amoureuse d'un vivant ! Elle glisse dans l'air comme une nuée flottante, à travers le feuillage frémissant du saule, sur l'herbe verte ou sur l'étincelante surface des lacs et des fleuves, cherchant partout celui dont elle a emporté l'image dans un coin de son blanc linceul. Elle le retrouve enfin, après bien des balancements mélancoliques entre le ciel et la terre ; mais à quoi bon ! Des bras de chair peuvent-ils embrasser une ombre ? Heureusement la Providence intervient, bonne mère ! et l'union des deux amants se réalise bientôt dans un monde meilleur.

Le pas que danse en commençant M^{lle} Taglioni, au premier acte, s'appelle le pas du bouquet. Vous devinez quel en peut être le caractère, d'après la situation que je viens de vous signaler. Ce n'est pas encore l'ombre dansante, ce n'est pas encore la vision mystérieuse qui laissera son lumineux sillon dans l'espace, tout à l'heure, comme un rayon du soleil ; non, c'est la fiancée modeste et rougissante, dont le front s'épanouit, dont l'œil pette d'une pudique ivresse, dont l'innocente poitrine se soulève sur un cœur palpitant. Dans les nobles attitudes de cette jeune fille, ne lisez-vous pas qu'elle aime ; dans ses bonds étourdissants, qu'elle est heureuse comme l'oiseau qui chante sur le buisson fleuri ? Oui ; mais quelque chose en elle ne vous apprend-il pas aussi que sa dernière heure est proche ? Voyez ! par intervalles sa taille s'incline douloureusement, effet d'une soudaine défaillance ; on dirait une rose de mai à peine éclose dont une bise froide courbe la belle tige sans pitié. Quoi ! cela est-il bien vrai ? La mort ne se laissera-t-elle pas fléchir par tant de charmes ? La destinée sera-t-elle inexorable, et pourra-t-elle bien trancher une vie si pure et si limpide ? Un ange de Dieu ne descendra-t-il pas pour sauver cette vierge pleine de grâces ? Prières inutiles !

vain espoir ! — M^{lle} Taglioni s'est fait particulièrement applaudir, dans ce pas du bouquet, par les excellentes qualités dont elle a déjà si souvent fait preuve ailleurs, et qui semblent néanmoins toujours nouvelles, chaque fois qu'elle les montre; je veux dire la noblesse du port, l'élégance des mouvements, l'aisance du geste aux moments les plus difficiles, la décence enivrante de la pantomime, la netteté générale et perpétuellement irréprochable de l'exécution.

Mais, où elle a été plus que jamais incomparable, où elle s'est surpassée elle-même, où elle est arrivée à toutes les hauteurs d'une création qu'on peut appeler à bon droit surnaturelle, c'est dans le pas du second acte; un pas qu'elle danse sur des fleurs. Je vous prie de prendre mon mot au pied de la lettre. Vous savez ce beau jardin dont je vous énumérais plus haut les délices; eh bien! c'est dans ce jardin que M^{lle} Taglioni, dégagée de la forme terrestre, vient se livrer à ses doux ébats. J'ignore de quelle matière sont les fleurs que la scène représente; ce que je sais bien, c'est que l'illusion est complète, et qu'on voit positivement la divine danseuse courir sur des camélias, sur des lis, sur des jonquilles que son passage ne fait pas même frissonner. Vous vous rappelez M^{lle} Taglioni dans la *Fille du Danube* et dans la *Silphyde*; comme tout le monde, vous pensiez alors, en la voyant, que le corps humain ne pouvait arriver à une légèreté plus grande; le miracle que vous déclariez impossible, M^{lle} Taglioni l'a pourtant accompli. Ce n'est plus une nymphe, ce n'est plus une silphyde qui danse; c'est une ombre véritable, c'est une âme! et la blanche plume tombée du col de cygne, emportée au loin par le vent qui la berce, ne serait ici qu'une faible comparaison. Rien de ce qui touche le moins du monde à la réalité ne saurait donner idée de la merveille, vous dis-je! Figurez-vous donc, si vous le pouvez, une vaporeuse créature, qui, s'éloignant lentement de la scène où elle s'est balancée longtemps sans toucher terre, finit par s'évanouir à l'horizon, comme une apparition céleste, en dansant sur l'eau! Assister à pareil spectacle, c'est faire un rêve. Avez-vous remarqué, quelquefois, par une nuit claire et calme, ces long fils d'or qui vont et viennent sur la cime des arbres, qui se jouent capricieusement, rapides et impalpables, sur le front obscur de quelque église muette; telle est la juste image de la danse immatérielle inven-

tée en cette occasion par M^{lle} Taglioni. Je ne vous dis rien du pas de trois , que M^{lle} Taglioni danse au dernier acte , et pendant lequel elle demeure insaisissable pour son amant , aux yeux de qui seul elle est visible ; ce pas est conçu , tout naturellement , dans les mêmes données que le pas qui précède. Il vous suffit de savoir que M^{lle} Taglioni le danse avec la même perfection.

Le lendemain , l'empereur , comme témoignage de sa satisfaction personnelle , a envoyé à M. Taglioni une très-belle bague , et une magnifique parure en diamants et en turquoises à M^{lle} Taglioni. C'est là une manière d'applaudir qui en vaut bien une autre ! Au moment où je vous écris , du reste , le succès de *l'Ombre* va croissant , s'il est possible. Les *dilettanti* de Saint-Pétersbourg savent maintenant où passer le plus grand nombre de leurs soirées , cet hiver.

Vicomte DE S***.

TABLE DES MATIÈRES.

	Pages.
L'archiprêtre des Cévennes , par M. Eugène Sue.	6
Le château de La Brosse-Saint-Ouen , par M. X. Marmier.	57
Critique littéraire. — Œuvres de George Sand. — Lélia , par M. Auguste Bussiére.	71
Rennes en 1788 , par M. Émile Souvestre.	90
André Vésale (1514-1544) , par M. E.-J. Delécluze.	110
Faustine Moro , par M. Frédéric Mercey.	155
Madame De Fresnes , par M. Francis Wey.	167
William et Marie , par M. Heuri Heine.	205
Le Bonhomme de pain d'épices , par M. Paul de Musset.	251
L'archiprêtre des Cévennes , par M. Eugène Sue.	267
Nîmes. — A M. Le directeur de la <i>Revue de Paris</i> , par M. Jules de Saint-Félix	351
Critique littéraire.—Vie , correspondance et écrits de Was- hington , avec une introduction par M. Guizot ; par M. Léonce de Lavergne.	545
Un Ballet nouveau à Saint-Pétersbourg , par M. le vi- comte de S***.	559

FIN DE LA TABLE.

